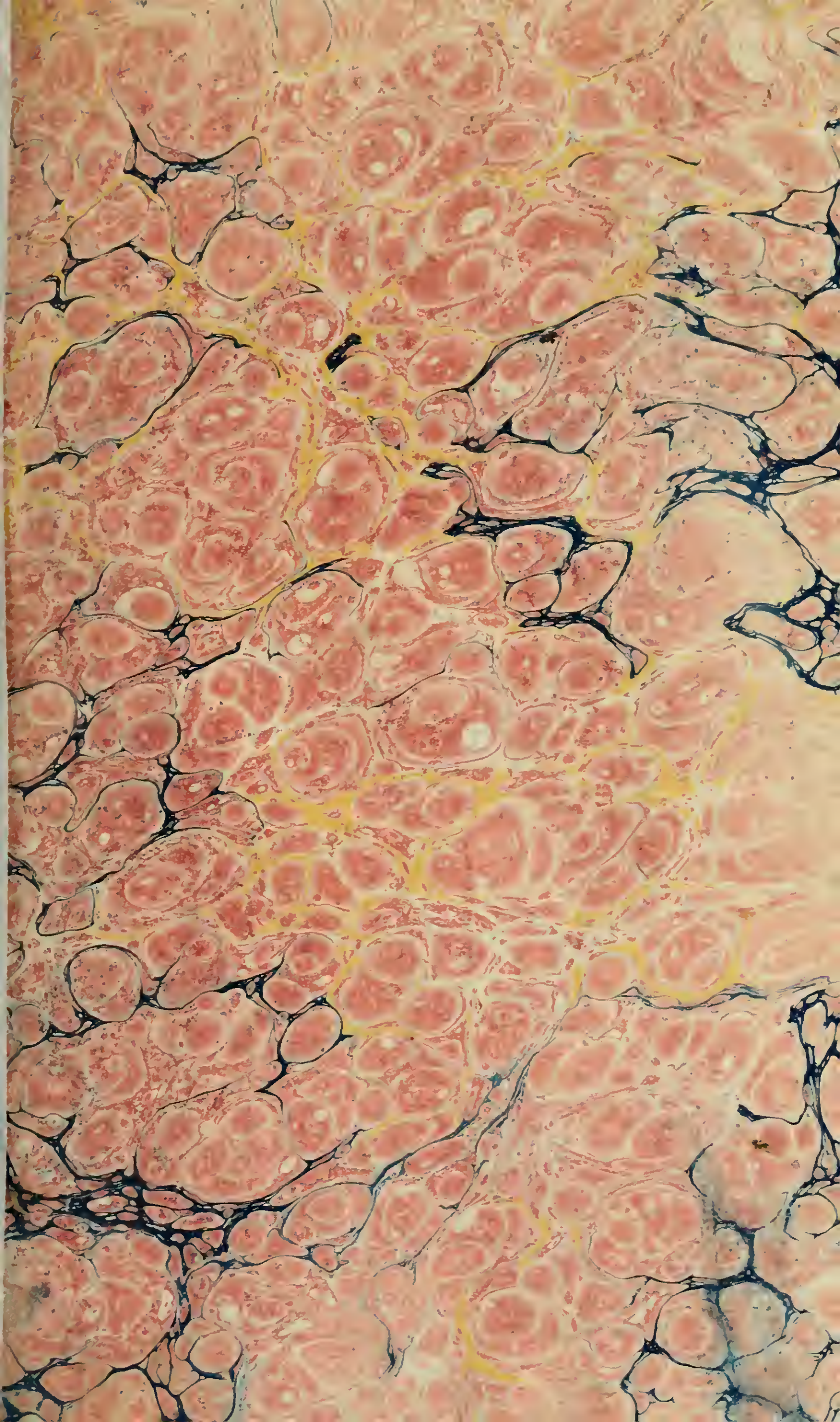






BONAPARTE

ET

LES GRECS,

PAR

MADAME LOUISE SW.-BELLOC,

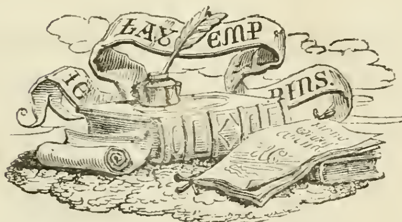
SUIVI D'UN TABLEAU DE LA GRÈCE, EN 1825,

PAR LE COMTE PECCHIO.



« Au-dessus même de l'amour de la gloire, il y a encore un sentiment plus pur, l'amour de la vérité, qui fait des hommes de lettres comme les prêtres guerriers d'une noble cause : ce sont eux qui désormais doivent garder le feu sacré, car de faibles femmes ue suffiraient plus, comme jadis, pour le défendre. » (Mad. DE STAEL.)





PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE ST.-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

PONTHIEU, AU PALAIS-ROYAL.

—

1826.

A MADEMOISELLE

A. DE MONTGOLFIER.

Ma chère amie,

Vous m'avez encouragée, soutenue, soulagée dans la tâche difficile que j'avais entreprise. Si vous n'avez pu me prêter des forces, vous m'avez du moins aidée de votre énergie; vous vous êtes jointe à moi pour essayer de faire encore mieux aimer et mieux comprendre les Grecs; Dieu veuille que nous ayons réussi! Si votre père eût vécu, il eût trouvé sans doute dans les secrets de son génie quelque merveilleux moyen pour aider une si noble et si juste cause. Puissent vos vers éveiller la même sympathie, la même émulation parmi les

hommes qui ont reçu du ciel, avec de grandes facultés, une belle ame pour en diriger l'emploi.

Ce n'est pas pour vous remercier que je vous dédie ce livre : je cède à un sentiment d'orgueil et de joie dont je ne puis me défendre. Pardonnez-moi d'avoir trahi votre secret, et de n'avoir pas su résister au désir de rattacher votre nom à mon ouvrage.

Louise SW-BELLOC.

AVANT-PROPOS.

Les deux sommités les plus brillantes du dix-neuvième siècle, sont Bonaparte et les Grecs. Le règne de l'un, sorti tout-à-coup du chaos, étonna le monde, subjugua les esprits, arrêta l'essor de la pensée, et la tourna dans une seule direction et vers un but unique : il fut étincelant, mais court et stérile. La renaissance des Grecs est lente, douloureuse; leur carrière est semée d'épines : partout des écueils, partout des obstacles; et cependant ils grandissent, ils avancent, et nous pouvons prévoir leur gloire immortelle, quelles que soient les chances de cette guerre désastreuse : car il faut bien se garder de confondre le succès avec la justice : Dieu permet rarement qu'ils s'allient, comme pour montrer que tout sur cette terre doit rester

incomplet. Les hommes peuvent succomber, mais la cause ne peut mourir. « Le ciel et la terre passeront, mais la justice et la vérité ne passeront point. »

Le rapprochement de ces deux phénomènes de notre époque, fondé aussi sur des faits particuliers, et sur quelques rapports curieux présentés à Napoléon, en 1797, est fécond en grandes pensées. Je suis bien loin de les avoir aperçues et développées toutes; je n'ai pu en indiquer que quelques-unes, car ce que j'ai surtout voulu peindre, ce sont les Grecs si long-temps malheureux, abattus, avilis même, et pourtant encore dignes de la liberté, s'élevant avec elle et par elle aux actions les plus sublimes, prodiguant leur sang pour assurer à leurs enfans un noble avenir, et faisant dans leurs désastres comme dans leurs triomphes l'éternelle censure de notre Europe abatardie. J'ai tâché de représenter les Grecs tels qu'ils sont, avec leurs vertus et leurs vices, car l'esclavage leur a laissé sa triste empreinte.

Mélange de souplesse, d'audace, de bassesse et de grandeur, je les ai montrés tels que je les ai compris, tels que je les ai vus à travers leurs actions, leurs écrits et leurs chants. Une amie est venue à mon aide, et en conservant toute l'énergie de ces chants dans une poésie neuve et hardie, elle leur a donné une forme populaire, et propre à les graver dans la mémoire.

Ce que je désire ardemment, c'est que ce faible tribut de ma vive admiration pour les Grecs et pour leur cause, leur ramène des cœurs refroidis par d'indignes calomnies, et enflamme d'un nouveau zèle les grandes ames qui les ont adoptés pour amis et pour frères.

BONAPARTE

ET

LES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

L'ASPECT d'une créature, née pour être grande et noble, mais avilie peu à peu sous l'empire des passions, des erreurs ou des vices, est un spectacle si déchirant pour notre ame, que nous saisissons avec avidité le moindre espoir de relever le malheureux ange déchu. C'est avec ravissement que nous le voyons essayer de reprendre son vol ; c'est avec toutes les forces que nous laissent nos propres fautes que nous venons l'aider dans ce sublime essor. Alors s'ouvrent tous les trésors de charité que Dieu a déposés dans le sein de l'homme ; trésors qui ne se peuvent anéantir, et que nous révèlent sans cesse les plus doux transports sympathiques et des larmes brûlantes d'amour.

Mais si la dignité humaine, abattue ou relevée dans un individu, émeut les plus hautes facultés de notre ame, comment peindre ce que nous éprouvons à la vue de nations entières avilies ou régénérées? Les peuples lâches ou malheureux ne tombent pas en silence: une voix universelle s'élève pour éterniser la gloire ou la honte de leur chute. Les écrits deviennent d'indestructibles monumens, d'incorruptibles témoins. Toutes les ames pures se réunissent pour réveiller, aider, sauver ceux qui chancellent; de généreuses clameurs assaillent sans relâche les fauteurs de l'oppression qui poursuivent partout la vertu et la liberté.

Il existe deux puissances parmi les nations: l'une qui les fait reculer vers le néant; l'autre qui les fait marcher vers l'immortalité; celle-ci est la force qui vient de Dieu, autour de laquelle se rallient nos plus nobles sentimens, et que nous nommons indifféremment justice ou vertu: l'autre vient des hommes; elle prend toute sorte de noms, mais elle n'a pour base que l'orgueil et l'intérêt personnel. Livrées comme nous aux bons et aux mauvais penchans, les sociétés succombent, se relèvent, luttent contre le mal, en triomphent

ou disparaissent. Le principe régénérateur qu'elles renferment peut parfois sommeiller; mais il ne meurt jamais ! c'est l'étendard autour duquel se rassemblent les fidèles; abattu quelquefois au milieu de la mêlée, en vain nous le cherchons, en vain nous l'appelons; des nuages de poussière, de fumée le dérobent à nos regards; mais, à la fin du combat, une main toute-puissante le relève, et le monde est consolé. Cette ame éternelle de l'univers est le phare qui brille au milieu des orages; ce foyer de lumière et de chaleur rayonne dans tous les âges; il éclaire un coin du globe, puis l'autre; il menace ceux qui vivent de l'erreur de ne pas laisser une place d'ombre sur la terre; il passe de siècle en siècle, de peuple en peuple, comme le flambeau sacré que les athlètes athéniens se transmettaient pendant la course. Malheur à celui qui le voit pâlir entre ses mains!

Quelquefois on croirait que pour punir les hommes, Dieu retire à lui ce feu céleste; mais s'il n'éclaire plus les masses, il enflamme encore des cœurs dignes de le recevoir; et souvent il ne faut qu'un souffle pour qu'il gagne de proche en proche, et s'étende comme un vaste incendie. Ainsi, après

les scandales de la régence, et le règne de Louis XV, on vit ces ames amollies dans le vice, ces courtisans, dont l'existence se dépensait en petites intrigues et en puériles vanités, appeler un changement de tous leurs vœux, s'agiter dans le cercle étroit où jusque-là ils avaient vécu satisfaits, et demander une autre gloire que celle d'être admis dans le cercle intime des maîtresses du roi. L'élan fut général; de la cour il passa à la fois au souverain et au peuple. L'opinion entraîna tout, et la guerre de l'indépendance, déclarée alors en Amérique, vint satisfaire à ce nouveau besoin et détourner un moment l'esprit public de sa véritable direction. Il la reprit bientôt avec une effrayante énergie; mais il n'y avait pas dans la nation assez de vertu pour opérer une sage réforme. De nouvelles ambitions, de nouvelles puissances avides d'honneur et d'argent, s'élevèrent sur les débris du trône et des autels. Les philosophes avaient prêché de tout détruire, mais aucun n'avait pensé à reconstruire un nouvel édifice social. « Plus d'abus ! » était le cri du jour, et les institutions, bonnes ou mauvaises, s'écroulaient sans qu'on songeât à les remplacer autrement que par des chimères, par des systèmes basés sur l'exemple

de l'antiquité, et manquant complètement d'harmonie avec nos mœurs et notre caractère. Perdue au milieu de ce chaos de ruines, la liberté n'était plus qu'un mot, mais un mot encore magique. Les excès avaient empêché le bien de triompher, mais l'idée subsistait, toujours grande, toujours belle. Ce n'était qu'un sublime rêve, et pourtant on y sacrifiait sa fortune et sa vie !

L'enthousiasme du beau ne régnait pas seulement en France, les idées généreuses s'étaient répandues au loin : les empires fatigués appelaient une régénération; les trônes étaient vides; les peuples, las d'une longue tutelle, songeaient à réclamer leurs droits; l'Europe semblait n'attendre qu'un guide, qu'un protecteur des grands événemens qui se préparaient dans son sein. Ce fut alors que, du milieu des décombres de la Révolution française, sortit un homme éblouissant de génie, de courage et de force; un de ces esprits audacieux, qui commandent à l'avenir, s'en emparent et le plient à leur terrible volonté; qui se jettent au-devant des obstacles et luttent corps à corps avec eux ; qui domptent le destin à force de persévérance, et l'obligent à devenir leur tributaire : un de ces êtres rares, dont les fa-

cultés gigantesques subjuguent tout, et, les isolant du reste du monde, éteignent peut-être en eux la sympathie. Infatigable dans l'accomplissement de ses désirs, embrassant d'un coup-d'œil les plus vastes projets et les moindres détails, doué d'une irrésistible puissance pour le bien comme pour le mal, entraînant à sa suite les multitudes ravies, imprimant le mouvement à des millions d'hommes, les précipitant dans l'abîme ou les retenant à son gré ; telles, et plus grandes encore, furent les forces que Dieu, dans sa munificence, départit à Bonaparte. Il pouvait appeler sur sa tête les bénédictions de l'univers ou ses malédictions. Libre de choisir entre une renommée immortelle et l'ivresse d'un moment, « il lui fut donné de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois[1]. » Colosse d'orgueil et de pouvoir, il se fit dieu et il fut adoré ; mais son triomphe fut d'un jour : il s'était appuyé sur les forces humaines, et ces forces lui manquèrent. Sa mission n'était pas d'en haut ; une grande pensée, dirigeant toutes ses actions, ne rattachait pas à sa cause les cœurs nobles et les ames élevées ; et, qu'on ne s'y trompe point,

[1] Passage de l'Apocalypse cité par Bossuet.

tout ce qu'ils ne soutiennent pas s'écroule. L'intérêt d'un seul homme est un but trop mesquin pour les masses; tôt ou tard elles le déplacent ou le renversent dans leur marche.

Bonaparte dissipa peu à peu les illusions de liberté en France. Une seule vertu soutint son règne, l'amour de la gloire : l'enthousiasme, auquel il faut toujours un point d'appui, se réfugia sur celui-là; c'était encore de l'idéal. Cet oubli exalté de soi-même, cette soif des dangers étaient autant de gages d'immortalité. On ne se dévouait pas à une bien noble cause, mais enfin on se dévouait, et Bonaparte possédait à fond l'art d'exploiter à son profit la crédulité humaine. Il n'eut que l'ambition vulgaire des conquérans; il aspirait à la terre de toute l'énergie de sa puissante volonté; il voulait éblouir les hommes, et prit pour une admiration durable un instant d'aveuglement et de vertige. « L'Etat, c'est moi, » disait de bonne foi Louis XIV, gâté par les adulations de ses courtisans. Napoléon le pensait aussi et le proclamait hautement. « Tout est dans le trône et dans moi, » dit-il au corps-legislatif, en 1814, après la retraite de Leipsick[1], et long-temps

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

avant, il avait dit: « Je serai tel jour à Vienne, j'abattrai l'orgueil de l'Autriche; j'irai à Moscou ; » et la France ébahie croyait à ces miracles, et les accomplissait.

Tant de belles facultés, éveillées par une noble espérance, étaient asservies sous le joug. La vertu se réduisait à une obéissance passive, à un dévouement insensé ; et cependant que d'élémens de vraie gloire subsistaient encore dans la nation à l'époque où Napoléon parut! Fatigué d'anarchie, on voulait le repos, mais un repos glorieux. La grande destination de la vie avait été comprise, et chacun souhaitait la remplir. Les abus avaient disparu, mais il fallait des institutions nouvelles et fortes qui pussent servir de degrés pour aider à monter. Les maux, le danger des réformes étaient passés; il s'agissait de jeter de nouveaux fondemens ; de rassembler, au milieu d'un si grand naufrage, ce qui avait surnagé, de choisir ce qui était utile et bon, d'épurer ce qui restait. Là, le grand législateur devenait nécessaire ; la morale de tout un peuple allait dépendre de lui; il pouvait hâter ou retarder ses progrès vers le bien : car, on chercherait vainement à le nier, les chefs exercent une influence immense sur la multitude.

On a donné pour cause du despotisme de Bonaparte, que la nation s'y prêta, et tendit d'elle-même le cou au joug. La masse obéit toujours à l'impulsion qu'on lui donne; quelquefois elle la devine et la devance. Ce qui rend les tyrans si coupables, c'est qu'il est aussi facile aux souverains de faire germer la vertu que le vice. En s'appuyant sur les nobles côtés du caractère humain, ils s'assureraient des soutiens éternels et forts; tandis qu'un système de corruption ne peut subsister qu'un moment; la gangrène s'étend et gagne le cœur; alors plus de remède : le corps social se décompose et tombe en poussière.

Napoléon ne trouva pas en lui de quoi répondre au vœu général de tout ce qui s'était conservé pur en France. A la place de la vraie grandeur, il mit des illusions d'honneur et de gloire militaire. Il réédifia quelques-uns des anciens abus bizarrement amalgamés avec les droits conquis par la Révolution. Il eut la manie des parvenus. Assis sur le premier trône du monde, il aimait à *jouer au roi* [1].

[1] Un jeune noble s'étant présenté à la cour de Napoléon, peu de temps après le couronnement, poudré, en habit français brodé en paillettes, en manchettes, etc., l'Empereur fut si ravi de cette innovation

La République, en renversant les fortunes, en confondant les rangs, n'avait laissé subsister qu'une aristocratie, celle du génie. Les hommes vraiment supérieurs sortaient seuls de la foule; leurs noms éclipsaient tous les titres. Cet enthousiasme augmenta sous le Directoire, il se soutint sous le consulat, et résista même quelque temps à l'éclat des conquêtes de Bonaparte. Le culte de l'idéal et de l'intellectuel, qui garantissait une si grande indépendance à tout ce qui se rattachait aux lettres, aux arts et aux sciences, ne pouvait être approuvé par l'homme qui voulait tout réunir en un faisceau dont il était le centre : il fallait d'ailleurs assurer la prééminence à la noblesse gagnée à la pointe de l'épée. Les premières tentatives pour faire reparaître l'ancien régime modifié, avaient été infructueuses, du moins du côté du public. On se moquait des nouveaux nobles. L'admiration qu'excitaient les talens s'accrut par le contraste qui s'établit en dépit des efforts de Napoléon. Ce fut vers cette

qu'il accueillit le courtisan de la manière la plus aimable; il le citait comme un modèle de goût et d'élégance; plus tard, il lui donna un poste important, et l'attacha à sa personne.

époque qu'il créa les prix décennaux. Il s'agissait de donner des prix[1] aux meilleurs ouvrages en littérature, en sciences, en peinture, etc., qui eussent paru depuis dix ans. On éleva jusqu'aux nues cet hommage éclatant rendu aux lettres et aux arts; c'était flatter les goûts et les passions du jour, par les apparences seulement, car cette création fit, des premiers savans et des premiers artistes de l'époque, autant d'écoliers tenus de paraître au concours et de produire leurs thêmes devant un jury composé de leurs concurrens ou de leurs rivaux, et qui avait ses haines et ses préjugés. Le public vit avec étonnement que ceux qu'il admirait de si bonne foi, comme au-dessus de tous, relevaient aussi de juges appelés à prononcer sur leur mérite. Les critiques ne furent pas épargnées; chacun fut traîné dans l'arène et montré nu aux spectateurs. On exagéra les défauts, on parla peu des qualités; les journaux prodiguèrent tour à tour les éloges et les quolibets. On déprécia les uns pour élever les autres. Les prix annoncés avec tant de pompe ne furent jamais donnés. L'admiration s'affaiblit et se porta bientôt sur d'au-

[1] Ils devaient être de dix et de cinq mille francs.

tres objets, et les savans et les artistes reconnurent trop tard qu'ils avaient perdu leur véritable force qui était toute dans l'opinion. Faute d'avoir eu la conscience de leur supériorité, ils devinrent tributaires du pouvoir, qui ne voulait pas les éteindre, mais les dominer. Napoléon n'était pas l'ennemi du génie, il l'honorait, mais il s'en faisait l'arbitre; il l'élevait ou l'abaissait à son gré. Il fallait toujours que ses cordons fussent l'enseigne du mérite; il fallait que tout émanât de lui, et qu'on ne s'estimât que par ses faveurs ou ses bienfaits; il étouffait la voix publique pour y substituer la sienne. Ce n'était plus le jugement imposant des hommes, en masse, qui faisait germer les vertus ou réprimait les vices. C'était la volonté d'un seul qui appelait ou repoussait les vertus qui pouvaient le servir ou lui nuire. Il voulait être le soleil qui vivifie toutes choses; ce qu'il ne regardait pas ne devait pas croître. Ceux qui lui échappaient par l'indépendance de leur ame, lui semblaient des fous dangereux. Il mit des bornes même à la pensée; il supprima dans l'Institut la classe des sciences morales et politiques; il exila madame de Staël; il ne permit au génie qu'une route. Il développa autour

de lui de grands talens, mais peu de hautes vertus. On a vu pâlir, une à une, les gloires qui décoraient la sienne, et si quelques-unes se sont conservées pures, le nombre en est petit.

Celui qu'on a nommé l'homme du siècle était en dehors du siècle. Un Allemand disait, avec raison, en 1806 : « Il a trompé l'attente du siècle, et le siècle le tuera. » Peut-être aussi était-ce chez lui la suite d'un calcul ; il ne pouvait favoriser l'agrandissement des idées qui devait créer autour de lui, sinon des égaux, du moins des observateurs et des juges. La plus grande faute de Napoléon fut de ne pas croire au bien. « L'Europe est trop corrompue pour supporter un Washington, » disait-il en 1800, à un généreux citoyen qui lui peignait les dangers de la route qu'il allait prendre. Cette incrédulité à la vertu, fut la base de son système d'avilissement. Selon lui, le fer et l'or devaient régir le monde, et il n'a que trop agrandi leur empire. Il a laissé un dangereux exemple ; son règne a affermi tous les genres de despotisme. Il a fait dire à cette foule, toujours empressée autour du pouvoir, que « lui seul avait su régner, et qu'on ne gouvernait les peuples qu'en les nivelant avec une verge de fer. »

Dominant par de petites condescendances, par des promesses, par des menaces, il ne laissa jamais échapper l'occasion d'intéresser à son succès les hommes de toutes les classes et de toutes les croyances. On le vit tour à tour parler tous les langages, adopter toutes les opinions qui pouvaient le populariser, flatter toutes les passions, offrir un leurre à chaque ambitieux, et faisant à lui seul le but de toutes les routes, s'attacher les cœurs au point d'éveiller dans les ames généreuses des doutes cruels et douloureux sur la nécessité de ce fatal système. On se demandait en tremblant s'il était vrai que les hommes fussent plus séduits par l'éclat de la force que par l'influence bienfaisante de la vertu. Bonaparte a encore ses *Séïdes* prêts à se dévouer pour lui; lui qui, tant qu'il régna, ne vit dans les hommes que ses marche-pieds, degrés de la gloire ou des trônes. Tous les despotes ont eu leurs adorateurs. De tout temps ils ont subjugué les naturels faibles. L'infâme Ali, souillé de brigandages et de meurtres, dont l'histoire devrait être écrite en caractères de sang et de boue, rencontra des êtres assez fanatiques pour se sacrifier à sa fortune. Un Bohémien se précipita des combles du palais du visir, en

s'écriant : « Seigneur ! que je prenne le malheur qui pourrait t'arriver ! » Un autre, *un Grec,* se couche dans l'ornière pour éviter une secousse à son maitre[1]. Ce dévouement, honteux produit de l'esclavage, est le dernier degré d'avilissement. Dieu ne nous a pas faits pour nous prostituer ainsi à une créature humaine, pour nous livrer corps et ame à la merci d'un de nos semblables, pour lui faire hommage de ce que nous avons reçu du Créateur. Nous servons un Dieu jaloux qui nous réclame tout entiers.

Tant d'intérêts se rattachaient à celui de Napoléon ; tant de chutes suivirent la sienne qu'on ne peut s'étonner qu'il ait conservé de nombreux partisans. D'ailleurs, tout ce qui n'était pas calculé chez lui était, dit-on, bon et entraînant. S'il se fût livré à son penchant naturel, il eût peut-être aimé et compris le vrai bien. Il eût marché avec ce qu'il y avait de plus digne, de plus noble dans la nation, et maintenant il nous apparaîtrait resplendis-

[1] « Ce Grec, natif de l'Artâ, qui se coucha sous la roue du visir afin qu'il n'éprouvât pas de secousse, eut pour récompense la pension d'*une oque* (deux livres et demie) de pain par jour. » *Histoire de la Grèce,* par Pouqueville, vol. 1, pag. 271.

sant de gloire à la tête d'un siècle brillant de jeunesse. Il aima mieux employer ses forces de géant à repousser le genre humain dans ses anciennes et étroites limites. Vains efforts ! il a bâti une digue pour arrêter le fleuve ; mais les vieux matériaux se séparant d'eux-mêmes ont embarrassé, non arrêté les ondes, et le torrent a entraîné lui, sa dynastie qu'il faisait régner de son vivant, ses trônes, et presque sa gloire.

L'heure est venue de juger Bonaparte de sang-froid. Pendant sa captivité, c'eût été insulter à son malheur. Descendu dans la tombe, on peut lui demander compte de ses actions, non pour l'en punir, le sort s'en est chargé et l'a écrasé sous le joug qu'il avait fait peser sur l'Europe, mais pour avertir et épouvanter ceux qui seraient tentés de suivre ses traces.

L'homme a recueilli avec usure les fruits de son déplorable système, et c'est assurément le plus cruel châtiment qu'on pût lui imposer : il y a échappé par la mort, mais les peuples vivent pour en ressentir les avilissans effets. En vain la médiocrité voudrait en hériter et le prolonger ; tout ce qu'il a de hideux est en dehors maintenant, et tous ceux

qui ont quelque générosité, quelque élévation d'ame, doivent combattre avec courage ce système corrupteur, à part de l'homme qui le créa et qui a payé sa dette.

Les deux phénomènes du dix-neuvième siècle sont NAPOLÉON et LES GRECS : le règne de l'un, la renaissance des autres, sont au nombre de ces crises rares dans l'histoire du monde, que l'observateur ne se lasse point d'étudier, et dont jaillit une haute et féconde morale. D'une part, la religion, la liberté, alliance sublime du ciel avec la terre, créent un peuple de héros d'une poignée de chefs à demi-barbares, de hordes d'esclaves asservis depuis trois siècles sous le joug le plus honteux. Qu'importe à la cause ? Elle régénère, purifie les plus vils instrumens. De l'autre, un homme emploie toutes ses forces à réprimer ou à tourner à son profit les penchans héroïques et nobles qui s'offrent de toutes parts à lui : il cherche partout les sommités pour s'en rendre maître et pour les dominer : il comprime un moment dans sa main de fer l'ame de tout un peuple généreux.

Les actions vicieuses chez les Grecs, les œuvres belles du règne de Napoléon ne détruisent pas la vérité de ce contraste : il part

de la base. Le mal chez les Grecs concourt à l'établissement du bien; le bien chez Bonaparte servait à consolider le mal. Ces deux puissances dont la direction était si opposée se rencontrèrent cependant, et il n'a tenu qu'à Napoléon de hâter de quelques années la régénération de la Grèce, et de partager avec les Grecs une impérissable gloire : car, vaincus ou vainqueurs, les Hellènes auront toujours droit à notre admiration la plus vive. Rien ne pourra leur ravir le tribut de nos larmes et de notre respect. Terrassés, comme debout, ils seront toujours pour le genre humain un sujet de triomphe et d'orgueil. Il semble que Dieu n'ait pas voulu laisser d'excuses à l'égarement de Napoléon, en lui montrant, à tant de reprises, la route où marchent ses élus. Quelle différence dans son sort s'il eût entendu cet appel !

Avant de parler des circonstances qui offrirent à Napoléon une nouvelle chance pour acquérir une renommée à la fois glorieuse et pure, il est indispensable de revenir sur le passé, et d'examiner ce que furent ces Grecs si long-temps méprisés par nous. Dans ce moment où de tous les points de l'Europe les yeux sont dirigés vers eux ;

où, exaltés et agrandis par le récit de ces traits sublimes d'héroïsme que notre vieille terre ne connaît plus, nous attendons en tremblant la fin de cette terrible lutte, j'ai cru qu'on ne verrait pas sans intérêt les généreux efforts d'un peuple renaissant et les tentatives d'une République d'un jour et d'un républicain devenu empereur, pour sonder l'élan de la Grèce vers la liberté, et pour l'utiliser, s'il se pouvait, en faveur du despotisme.

CHAPITRE II.

La Grèce, si diversifiée à sa surface coupée par de hautes montagnes, des torrens, des golfes, des vallées profondes, était habitée par une foule de peuplades qui différaient de mœurs, de langage et de caractères, mais que réunissaient deux liens puissans : la religion chrétienne et la haine des Turcs. Ce dernier sentiment existait chez tous, quoique ses effets fussent modifiés à l'infini par la crainte et la ruse. On le retrouvait dans toute la nation grecque partagée en quatre grandes divisions : les montagnards, dont le nombre s'augmentait, à chaque nouveau massacre, de tous les insurgés échappés au coutelas : les habitans des plaines ou *raïas*, pour la plupart cultivateurs attachés à la glèbe, engraissant tôt ou tard de leur sang les champs qu'ils avaient défrichés : les insulaires de l'Archipel, vivant sur des rochers arides, du produit de leur pêche, de la vente des éponges qu'ils allaient chercher au

fond de l'eau; tandis que, plus actifs, quelques-uns d'entre eux s'emparaient peu à peu du commerce que l'indolence des musulmans leur abandonnait et s'efforçaient de transporter l'industrie européenne dans leurs îles et sur le continent : enfin, les Fanariotes, secte privilégiée auprès de la Porte, qui achetaient à force de bassesses le droit d'exercer une influence dans l'État. En examinant la composition de chacune de ces classes, leur genre de vie, leur tendance morale, on trouvera plus ou moins dans toutes des germes de vertu, d'indépendance et même de prospérité nationale, et l'on pourra juger avec quelque vérité l'ensemble de ce peuple aussi étonnant dans ses revers que dans ses triomphes.

Presque tous les montagnards de la Thessalie, de l'Étolie, de l'Epire et de la Macédoine avaient résisté aux Turcs. Les uns, sous le nom de *klephtes* ou voleurs, leur faisaient une guerre interminable ; d'autres avaient capitulé : moyennant un léger tribut payé à la Porte, ils conservaient, non-seulement le droit de porter les armes, mais encore celui de faire eux-mêmes la police de leurs cantons et de maintenir par la force les priviléges qu'ils avaient obtenus. L'existence de ces

peuples était à la fois guerrière, champêtre et poétique. Ils jouissaient avec ivresse de leur liberté. Les précipices qui les séparaient de leurs tyrans n'avaient pour eux rien d'horrible. Ils aimaient ces rocs stériles autant que la plus riante patrie. Là, chaque buisson leur offrait un abri où ils pouvaient reposer en paix ; chaque pierre, un autel où leurs prêtres pouvaient offrir le divin sacrifice sans crainte de profanation. Ils donnaient à leurs enfans une éducation toute guerrière, afin qu'à leur tour ils pussent se conserver libres. Leurs usages, leurs fêtes avaient quelque chose de pittoresque. Ils égayaient leurs repas par des chants improvisés où ils racontaient leurs exploits et ceux de leurs compagnons d'armes. Leurs montagnes étaient le point de ralliement et le refuge de tous les malheureux Grecs opprimés qui avaient encore assez d'énergie pour fuir : « Je me ferai klephte ! je veux me faire klephte avant de mourir ! » était une exclamation commune parmi les habitans de la plaine. Aussi, à mesure que les plus belles parties de la Grèce devenaient désertes et n'offraient qu'un amas confus de ruines, les sites les plus sauvages, les pics escarpés, les antres, les cimes

des rochers se peuplaient d'hommes qui, traités comme les animaux, cherchaient comme eux un refuge dans la profondeur des forêts et des cavernes. Là, les esclaves devenaient braves; ils s'aguerrissaient au danger. Le vol et la guerre étaient les conditions nécessaires à leur vie. La terreur qu'inspirait le seul nom de klephte aidait d'ailleurs à la victoire.

Il n'y avait, pour ces belliqueux montagnards, qu'une époque dangereuse, celle où les neiges les forçant à descendre dans la plaine, sans armes et confondus avec la population grecque, ils passaient quelques mois cachés dans la maison d'amis ou de parens. La plupart gagnaient les îles Ioniennes où ils furent long-temps protégés par la république de Venise. Les Turcs épiaient l'instant de leur émigration pour les entourer d'embuches : ils cherchaient à les surprendre par de fausses promesses, ou en engageant leurs frères à les livrer ; mais il y a peu ou point d'exemples d'une si lâche trahison. Les malheureux raïas voyaient avec orgueil cette race d'hommes qui avaient su s'affranchir du pouvoir des despotes. Ils n'approchaient des klephtes qu'avec respect. Ils les regardaient comme des êtres d'une nature supérieure et presque divine ; ils

racontaient avec un mélange de crainte et de plaisir leurs plus beaux faits d'armes, sujet populaire de presque toutes les conversations et de tous les chants. Ils semblaient pardonner aux klephtes les pillages dont ils avaient souvent à souffrir, en faveur de la haine que ces derniers portaient aux Turcs [1]. On eût dit qu'éclairé par un généreux instinct ce peuple sentait qu'il ne pouvait plus renaître qu'à l'aide de ces hommes intrépides, et qu'il admirait et chérissait en eux le dernier espoir qui lui restât. Ils étaient en effet, sur le continent, les premiers et les plus dignes dépositaires de l'étincelle de vie qui animait encore la Grèce.

Les habitans des plaines, énervés par le travail et la douleur, étaient la proie des pachas qui se vengeaient sur eux de toute tentative d'insurrection, et qui ajoutaient sans cesse de nouveaux impôts aux exactions de la sublime Porte. Les Turcs disposaient de la vie, de l'honneur, des propriétés des chrétiens ; des populations entières étaient massacrées ; d'autres, chassées à coups de fouet de leur sol natal, étaient condamnées à repeupler des villages dévastés par le glaive ou la peste. Transportés

[1] M. Fauriel. *Chants grecs.*

du fond des bois dans un lieu aride et découvert, ou sur le bord de marais infects, ces malheureux périssaient par centaines près des cadavres de ceux qui les avaient précédés [1]. Si quelques Grecs échappaient à cet horrible sort, ils le devaient à l'apathie de leurs bourreaux qui, en trop petit nombre pour couvrir à la fois toute la surface du pays, s'attachaient comme une nuée de sauterelles aux sites les plus fertiles jusqu'à ce qu'ils les eussent désolés. Pour se dérober à ce fléau funeste, les Grecs s'éloignaient un à un, famille par famille; ils allaient chercher un coin de terre où il n'y eût pas de Turcs. Alors ce coin, quelque aride qu'il fût, conquis sur les rochers, ou sur les alluvions d'un fleuve, ou sur quelque anse dont la mer s'était retirée; ces terrains, dédaignés de la nature, privilégiés du ciel, puisque les tyrans n'y pouvaient vivre, s'em-

[1] Ali pacha de Janina renouvela ces atroces mutations qui avaient pour but de tourmenter les chrétiens, de les ruiner, de les faire périr en détail, et enfin de les abattre tellement sous le poids du malheur qu'ils ne pussent jamais recouvrer assez d'énergie pour s'en affranchir. M. Pouqueville lui ayant un jour adressé quelques observations sur les souffrances d'une de ces infortunées peuplades, il répondit froidement : « Ce n'est pas pour vivre que je les ai mis là. »

bellissaient, se peuplaient [1]; les terres redevenaient fécondes, les ombrages s'épaississaient, les fontaines recommençaient à couler, protégées par des autels [2]; les Grecs reprenaient leurs travaux avec résignation, et même avec une sorte d'allégresse, comme si ce beau climat et ce ciel toujours pur n'eussent pas permis les longs chagrins [3]. De gracieuses croyances, des rêveries touchantes, qui prenaient leur source dans les affections toujours vives de ce peuple malheureux le consolaient de la triste réalité; il prêtait à la nature une ame pour le

[1] Telle fut l'origine de Missolonghi, d'Anatolico, toutes deux alluvions de l'Aspropotamos; de Galaxidi, dans une anse de la mer; de Calaritès, l'une des villes les plus commerçantes de l'Épire, bâtie sur un sommet presque inaccessible, et de plusieurs autres villes sur les pointes des rochers dans l'Étolie et la Locride.

[2] Comme les Turcs, les Grecs ont du respect pour les fontaines. L'eau est élevée au niveau d'un autel, coule par un robinet et retombe dans un bassin. L'autel est décoré d'inscriptions à la louange de ceux qui ont veillé à la conservation de la source. Une niche carrée sert à recevoir les offrandes aux Anaraïdes ou divinités de l'onde. Personne ne s'y désaltère sans déposer un don, soit une fleur, un caillou, une feuille ou une branche d'arbre. *Voyez* sur cette coutume le Voyage en Grèce de M. Pouqueville.

[3] Voyez les notes à la fin du volume.

comprendre, des accens propres à l'émouvoir; il la faisait dépositaire de ses peines, de ses regrets. Au commencement du printemps les mères venaient épier dans les vapeurs du matin les ames des enfans morts sans baptême. A genoux sur le penchant d'une colline, au pied d'un oranger, les yeux fixés sur le brouillard, elles priaient la Sainte-Vierge de protéger ces orphelins des cieux; et si la brise soupirait parmi les fleurs, si le vent agitait l'image de la *Panagia* attachée au tronc de l'arbre, elles redoublaient leurs instances, elles brûlaient l'encens consacré, et s'éloignaient plus calmes après avoir déposé pour offrande une couronne de roses blanches.

Lors de la glorieuse fète de Pâques, les chrétiens se rendaient en foule à leurs chapelles à demi-ruinées; quelquefois les saints mystères se célébraient à l'ombre d'un olivier ou d'un lentisque qui avait pris racine parmi les débris. Les pompes du culte étaient des fleurs et des chants pieux répétés en chœur par les adolescens. C'étaient des hymnes saints du premier temps du christianisme, célébrant la gloire immortelle du Très-Haut; un des plus beaux et des plus répandus en Grèce était celui-ci : « Dieu puissant, le ciel forme ta cou-

ronne dans laquelle le soleil brille entre des millions d'astres, comme un saphir placé sur le diadème des rois de l'Orient. Assis sur un trône d'or, des milliers d'anges infatigables obéissent au moindre signe de tes volontés; tes pieds touchent la terre, et ta droite atteint jusqu'au-delà des bornes de l'Océan; à ton aspect les plus hautes montagnes tremblent, et les mers frissonnent dans leurs abîmes. Immortel trois fois saint! Dieu fort dont le firmament est l'ouvrage! toi que tout annonce, éclaire et protège tes enfans! [1] »

Qu'elle était belle cette prière d'un peuple pauvre et malheureux! de quel immortel éclat il aimait à parer le Dieu auquel ses tyrans lui défendaient d'élever des temples! par combien de respect et d'amour il le vengeait du mépris des infidèles!

La religion était à la fois la consolation et l'immuable espérance des Grecs; elle présidait à toutes les actions de leur vie. Ils attribuaient à l'intervention des saints, de la Vierge, tout ce qui leur arrivait d'heureux; il y avait des

[1] Traduction de M. Pouqueville, qui ajoute que ce chant est l'épode qui termine le chant connu, dans les premiers siècles du Christianisme, sous le nom de *Palinodie*. Voyez saint Justin, saint Clément et Eusèbe.

saints chargés de ramener le printemps et les oiseaux, d'autres auxquels on confiait le soin des moissons, d'autres qui calmaient les orages et faisaient briller le soleil. Les anges avaient aussi leur part de ce divin ministère; gardiens invisibles des chrétiens, ils ranimaient leur foi chancelante, ils la soutenaient au milieu des épreuves; ils inspiraient aux hommes le courage et la force, aux femmes la constance et la résignation; ils recevaient les ames des élus à la sortie de ce monde; ils accompagnaient sur la terre celles qui revenaient errer parmi les fleurs pendant les quarante jours qui suivent l'époque de la résurrection cachés comme elles sous la brillante enveloppe des papillons, des abeilles, des moucherons à longues ailes diaprées, ils apparaissaient la nuit aux simples habitans des campagnes qui voyaient avec joie ces messagers du ciel [1].

Les vives jouissances que la nature donnait aux Grecs étaient pour eux autant d'actes de culte. Quand venait le mois de mars on couronnait de fleurs les portes des maisons, on chantait

[1] Voyez, pour plus de détails sur les mœurs et superstitions des Grecs, l'Introduction aux chants grecs de M. Fauriel, et le Voyage en Grèce de M. Pouqueville.

le retour de la belle saison, la venue de l'hirondelle[1]; une foule d'autres usages rians et gracieux perpétuaient chez les Hellènes cette puissance d'imagination qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, et que tant de souffrances n'avaient pu anéantir; mais en même temps qu'ils s'entouraient d'esprits consolateurs, ils créaient aussi des démons, des anges de ténèbres; ils se représentaient la peste sous la figure d'une vieille femme aveugle et sourde, marchant à tâtons, et frappant indistinctement tout ce qu'elle rencontre. La petite vérole était personnifiée de la même manière; redoutable surtout aux enfans, elle était invoquée par les mères sous le nom de *Synchorénému*, celle qui épargne, qui se laisse fléchir[2]. Les liens de famille étaient sacrés pour les Grecs, leurs affections vives et profondes; ils consacraient par des chants la tendresse filiale, l'amour maternel. Leur poésie, tantôt âpre et sauvage, tantôt gracieuse et douce, était un langage populaire pour rendre

[1] « L'hirondelle est arrivée — de (par-delà) la mer Blanche. — Elle s'est posée, elle a chanté : — « O mars, mon bon mois de mars, — et toi, triste février, — tout neigeux et pluvieux que tu es, — toujours sens-tu le printemps. — . . . . . .

Traduction de M. Fauriel.

[2] M. Fauriel.

les émotions de l'ame. Mais tous ces traits caractéristiques d'une nation généreuse s'effaçaient devant le despotisme turc. L'insatiable avarice d'un pacha, la cruauté sanguinaire d'un bey changeaient des hommes en de vils troupeaux d'esclaves. Tremblant pour leurs femmes, leurs enfans, leurs fortunes, les Grecs cherchaient un refuge dans la plus basse dissimulation; il n'y avait pas pour eux d'alternative entre feindre ou mourir; il fallait s'efforcer de plaire au tyran ou tâcher d'en être oublié; il fallait surtout se garder d'exciter son envie; aussi la plupart des Grecs se soumettaient-ils aux plus dures privations dans la crainte d'attirer les Turcs parmi eux.

Il y avait cependant une partie de la population qui, par son astuce et son industrie, échappait à la cruauté musulmane; c'étaient les pêcheurs, les artisans, les marchands qui s'enrichissaient dans l'ombre aux dépens de leurs oppresseurs. Ils étaient d'autant plus corrompus qu'ils avaient des rapports plus directs et plus immédiats avec les Turcs : toujours aux ordres de ceux qui les payaient, ils servaient de guides aux voyageurs étrangers qui jugèrent long-temps, d'après eux, le caractère de toute la nation grecque. Sur un seul point ils

étaient dignes encore de lui appartenir : pliant jusqu'à terre pour tout ce qui concernait ses intérêts, fourbe et menteur avec les hommes qui l'avaient si souvent trahi, le raïa de la plaine ou des bords de la mer, ne reniait jamais son Dieu ; il savait que sa croyance était un titre de réprobation, quelquefois un arrêt de mort, et quand on lui demandait : « Qui es-tu ? » il relevait son front humilié, et répondait avec orgueil : « Je suis chrétien. » (Ειμαι χριςιανος [1].)

Du haut des promontoires de la Grèce, de ses côtes escarpées, on découvre une multitude innombrable de petites îles éparses dans l'Océan comme des points lumineux dans l'espace ; toutes brillantes des feux du soleil, elles semblent offrir au voyageur un séjour enchanté. Une chapelle consacrée à la Vierge, un monastère surmonté d'une croix, s'élèvent au milieu des ruines d'un temple antique ; à des vallons délicieux, à des bois épais succèdent des roches sauvages où l'on n'aperçoit pas la moindre végétation, et cependant ces lieux stériles sont aussi habités par des Grecs heureux d'y traîner loin de leurs maîtres une misérable existence. Chez ces pauvres insulaires l'amour

[1] Voyage en Grèce, de M. Pouqueville.

de la patrie est le plus vif de tous les sentimens; mal vêtus, mal nourris, logés dans d'obscures cabanes, ils sont préservés de la présence des Turcs par l'excès de leur misère, et leur sort leur paraît digne d'envie.

Un voyageur français, M. de Choiseul, aborda à Syrné en 1776, au moment où cette île était désolée par la lèpre; il y trouva un prêtre grec qui le mena dans sa chaumière, le fit asseoir sur un petit siége de bois, le seul qu'il eût dans sa maison, et qui, accroupi devant lui, raconta comment il avait fait ses études à Rome, comment il avait été rappelé en Grèce et nommé pasteur de son île natale, et comme il la trouvait préférable aux plus beaux sites de la belle Italie. Les yeux du bon vieillard étincelaient de plaisir en peignant les joies de son retour que quarante ans passés au milieu de ses compatriotes n'avaient point affaiblies. Il exerçait de la manière la plus touchante les devoirs de l'hospitalité; il offrit à son hôte le vin qu'il avait en réserve; il eût voulu lui inspirer un peu de ses transports pour sa chère patrie.

Le vieillard de Syrné n'avait besoin que du soleil et de l'air suave de la Grèce; mais il était, parmi les Grecs insulaires, des ames d'une trempe plus forte, qui éprouvaient le désir

confus d'une régénération encore éloignée. Plusieurs venaient en Europe, et, en retrouvant les écrits de leurs aïeux, leur bravoure, leurs usages, en honneur parmi nous, ils rougissaient de leur abjection; des pensées de gloire s'éveillaient en eux; mais, isolés, abattus sous le poids de grandes infortunes, leur douleur s'exhalait en vains souhaits, en vaines imprécations contre leurs tyrans: beaucoup même s'efforçaient d'étouffer un surplus de facultés inutile et dangereux.

Un Grec de l'Archipel, ayant éprouvé dès sa jeunesse le besoin de sortir de l'avilissement, vint en Italie; son ame s'agrandit, son esprit s'éclaira; il sentit qu'il ne pouvait plus vivre esclave des barbares, il voulut se créer une existence noble et libre. Le fanatisme s'y opposa; on exigea de lui le sacrifice de sa religion; il retourna dans l'Archipel. Il y avait sept ans qu'il s'était renfermé dans le monastère de Pathmos, lorsque M. de Choiseul l'y rencontra; il y travaillait à éteindre en lui tout ce qui n'était pas en harmonie avec son sort. « De quatre-vingts moines qui habitent ce couvent, dit-il au voyageur français, nous ne sommes que trois qui sachions lire; et que nous importe? nous n'avons que peu de livres, et à

quoi nous serviraient-ils? On s'intéresse bien peu aux faits passés, quand les faits présens sont nuls pour nous. Le travail du moins, en détournant de réfléchir, convient mieux à mon état : c'est mon unique ressource.» Cet homme aurait dû naître quarante ans plus tard.

Les Grecs des îles avaient de l'énergie et une grande activité; ils s'affranchissaient du despotisme turc moyennant la capitation ou taxe qu'ils payaient annuellement, et que le capitan-pacha venait prélever avec sa flotte. L'arrivée de cet émissaire de la Porte répandait partout la terreur. Loin de se contenter du tribut fixé par le gouvernement, il rançonnait depuis les plus pauvres habitans jusqu'aux plus riches; le fruit des travaux de l'année était souvent enlevé en un jour; mais quelque douloureuses que fussent ces pertes, on s'y résignait plutôt que de subir la présence des despotes. Il y avait cependant quelques îles où résidaient des gouverneurs turcs, mais ils y étaient beaucoup moins cruels que sur le continent, parce qu'ils craignaient les représailles : d'ailleurs le commerce donnait un avantage immense aux Grecs : ils avaient des communications fréquentes avec Venise, les îles Ioniennes, le midi de la France; ils en

rapportaient une foule d'objets nécessaires au luxe des Turcs; ils étaient pour ainsi dire l'ame de ce grand corps inerte. Aussi préparaient-ils en silence, mais sans le prévoir, le grand événement qui s'accomplit de nos jours.

Les mœurs des insulaires étaient généralement pures; la plupart des hommes, marins, pêcheurs ou négocians, s'occupaient au dehors, tandis que les femmes filaient, brodaient, tissaient des toiles fines et surveillaient le ménage. Formés en républiques, les peuples de ces îles conservaient presque toute la physionomie antique; c'était la même imagination toujours riante et créatrice, la même sensibilité, le même amour du beau. Séparés des Turcs, c'était encore les Grecs d'autrefois avec la croyance plus épurée du christianisme. L'exercice des vertus privées les disposait aux vertus publiques qu'ils devaient déployer dans la cause nationale. Plus heureux et plus tranquilles que tous leurs concitoyens, on pouvait facilement prévoir qu'ils ne seraient pas les premiers à lever l'étendard de la révolte; mais il était évident aussi qu'ils se rallieraient aux idées de liberté et d'affranchissement, et qu'ils sacrifieraient les biens dont ils jouissaient même à un avenir douteux.

Enfin les Fanariotes, séparés des autres Grecs par les peuplades barbares qui, dans les derniers temps du Bas-Empire, s'étaient établies depuis les bords du Danube jusqu'à l'Hémus et au-delà, étaient plus séparés encore de leurs malheureux compatriotes par leurs mœurs que par leur position. Descendus de familles nobles déjà avilies sous les empereurs au milieu de la corruption et de l'amollissement général de la cour de Constantinople, ils s'étaient courbés avec une bassesse plus excusable, mais plus complète encore, sous le joug du vainqueur. Rapprochés, par leur séjour dans la capitale, de toutes les sources d'intrigue, l'esprit, cette faculté toujours si remarquable dans le peuple grec, et qui prend tant de formes tortueuses chez les opprimés, avait passé dans les Fanariotes de la subtilité scholastique qui les distinguait sous les empereurs théologiens, à la souplesse, à la ruse, aux intrigues croisées, embrouillées; à une dissimulation qui avait stigmatisé sur leurs lèvres son immuable sourire. Occupés à se supplanter les uns les autres dans les gouvernemens que les traités de la Porte avec la Russie avaient ménagés à leur ambition, ils se disputaient sans cesse les principautés de la Valachie et de la Moldavie.

C'était en marchant sur leurs fronts que les Turcs leur accordaient des faveurs; mais l'impéritie, la nullité, l'étonnante paresse de ces barbares les forçaient à donner beaucoup d'influence aux Grecs; eux seuls pouvaient remplir les places de drogman; ils étaient les chevilles ouvrières de la diplomatie et même des diverses branches du gouvernement de la Porte. Caché derrière les turbans, on trouvait toujours un Grec comme principe d'action dans toute administration difficile.

La position des Fanariotes influens auprès des visirs avait quelque rapport avec celle du grand-visir lui-même auprès du grand Seigneur. Ils faisaient tout; mais le cimeterre, suspendu sur leurs têtes et sans cesse exposé à leur vue, ne tardait pas long-temps à punir ou à récompenser indifféremment leur trahison ou leurs services. Un prince du Fanar succombait-il, vingt hommes de sa caste s'offraient à le remplacer; le musulman n'avait que l'embarras du choix, et s'applaudissait d'une justice qui, en le délivrant de ses ennemis, rendait ses esclaves plus souples et plus empressés à lui obéir.

Cette vie, toute d'ambition et d'intrigues, n'était cependant pas la seule existence des

Fanariotes; ils étaient intermédiaires entre les Turcs et les Grecs de la Morée et de la Romélie. Cédant sous les coups que l'on portait à leurs coreligionnaires, ils en amortissaient la force; ils arrachaient souvent aux Turcs d'importantes concessions. Unis avec le clergé, ils formaient un gouvernement civil et religieux, établissant un empire au milieu d'un autre empire, et conservant chez les Grecs une unité nationale. C'étaient eux aussi qui entretenaient le foyer des lumières en le derobant avec soin aux yeux des mahométans; des bibliothèques souvent brûlées, mais toujours reformées avec persévérance, étaient le dépôt de leurs fastes. Ils fondaient des écoles; leurs fils, élevés en Europe, en rapportaient des idées généreuses que la corruption de l'exemple empêchait souvent, il est vrai, de fructifier, mais qui pouvaient renaître et se faire jour si l'occasion s'en offrait. Indépendamment d'un lien de protection, en quelque sorte semblable à celui des patriciens de Rome avec leurs cliens; indépendamment de la magie si grande des souvenirs communs, et de ce nom si glorieux qui unissait le Fanariote au grossier montagnard de la Romélie, au pâtre ignorant de la Morée, un lien encore plus indestructible

rattachait leur cause à celle des autres Grecs ; la religion, la religion du Christ, grande et toute-puissante dans leurs ames ! car là s'arrêtait leur bassesse. Menacés dans leur foi, ils reprenaient et surpassaient même l'énergie antique.

Cependant, à quelques exemples près, qui surgissent brillans de la tourbe des princes du Fanar, ils étaient généralement peu disposés à une révolution. Placés immédiatement sous le couteau des Turcs, c'était sur eux que l'on punissait toutes les insurrections. Des massacres à Constantinople étaient la réponse aux révoltes partielles des provinces. Enfermés dans le Fanar, ils ne jouissaient qu'en tremblant de leurs richesses ou de leurs honneurs. Leurs palais offraient un bizarre mélange de luxe et de misère : on y manquait des choses les plus nécessaires à la vie ; mais, en revanche, on y trouvait mille superfluités. Un vain étalage, un orgueil puéril, remplaçaient l'aisance et la dignité [1]. C'é-

[1] Le baron de Tott rend ainsi compte, dans ses Mémoires, d'une visite qu'il fit avec sa femme chez un drogman qui avait été hospodar de la Moldavie. « Nous nous rendîmes chez lui ; la famille était composée du vieux drogman, dont les connaissances routinières suppléaient un

taient tous les vices de l'esclavage qui, de serfs, fait des tyrans. Le prince grec, venant de recevoir, le front dans la poussière, les ordres du visir, ordonnait, en rentrant chez lui, qu'on

esprit lourd, fort ignorant, et dont l'étude des langues étrangères s'était bornée à un mauvais italien. Sa femme, d'un âge moins avancé, et dont la beauté avait été remplacée par un air majestueux, gouvernait l'intérieur de la maison, et en faisait les honneurs avec une sorte de bonhomie qui cachait faiblement l'orgueil d'être, par la place de son mari, la première personne de sa nation.

» L'heure de se retirer étant venue, nous fûmes conduits dans une grande pièce voisine, au milieu de laquelle on avait établi un coucher sans bois de lit et sans rideaux; mais dont la couverture et les oreillers effaçaient en magnificence la richesse du sopha dont cet appartement était décoré. Je prévoyais peu de repos sur ce lit, et je fus curieux de l'examiner en détail. Quinze matelas de coton piqués, d'environ trois pouces d'épaisseur, posés l'un sur l'autre, formaient une base très-molle que recouvrait un drap de toile des Indes cousu sur le dernier matelas; une couverture de satin vert, chargée d'une broderie d'or trait, relevée en bosse, était également réunie au drap de dessus, dont les bords retroussés étaient faufilés tout autour; deux grands oreillers de satin cramoisi couverts d'une pareille broderie où l'on avait prodigué les lames et la canetille, s'appuyaient sur deux coussins du sopha rapprochés pour servir de dossier, et étaient destinés à soutenir la tête. Une petite tour octogone en marqueterie d'ébène

se prosternât aussi à ses pieds. Il croyait, en imitant le despotisme et la honteuse mollesse de ses maîtres, effacer son ignominie.

A la disposition de la Porte, comme des

et de nacre de perle formait une table placée à côté de ce lit; elle supportait un grand flambeau d'argent garni d'un cierge de cire jaune, épais de deux pouces, haut de trois pieds, et dont la mèche, grosse comme le doigt, répandait une épaisse fumée. Trois soucoupes de porcelaine remplies de conserves de roses, de fleurs d'orange et de zestes de cédrat; une petite spatule d'or à manche d'écaille, ainsi qu'un vase de cristal plein d'eau, environnaient cet obscur luminaire qui devait nous servir de bougie de veille : précaution dont on ne peut se passer partout où les maisons rapprochées peuvent faire craindre les funestes ravages des incendies. La maison du drogman était dans ce cas, et tout m'y préparait une mauvaise nuit. La suppression des oreillers aurait été une ressource si nous eussions eu un traversin, et l'expédient de les retourner n'ayant servi qu'à nous découvrir la broderie de dessous, il fallut enfin se résoudre à y étendre des mouchoirs qui ne nous garantissaient pas de l'impression des fleurs.

» Une nombreuse société de femmes grecques se réunirent dans la journée chez le drogman. Quoique la chaleur fût excessive, elles portaient des robes de velours galonnées d'or sur toutes les coutures, et le plaisir d'étaler de si riches parures compensait pour elles l'incommodité de ces lourds vêtemens. Le repas fut servi avec profusion, mais sans goût. Après le dîner, on parla de

espèces d'ôtages, les Fanariotes ne pouvaient entendre, sans frémir, les cris de cette populace féroce, avide de leur sang, et à laquelle on les menaçait sans cesse de les livrer. Il n'y

modes, de musique; on joua, on médit du prochain. Vers le soir toute la compagnie descendit sur la jetée pour y prendre le frais. La lune commençait à paraître, et le calme invitait à se promener sur l'eau, quand, tout-à-coup, les cris confus des battans et des battus annoncèrent l'approche du Bostandgi-Bachi, officier extérieur du sérail, chargé de la police du port. Les souris sont moins promptes à disparaître devant le chat, que toutes ces femmes ne le furent à se cacher; soit qu'elles craignissent que, d'après les réglemens somptuaires, le Bostandgi-Bachi ne coupât la queue de leurs robes; soit que la seule présence de ce despote les fît trembler, elles n'osèrent reparaître que quand son bateau se fut éloigné. L'orgueil des Grecs fugitifs cherchait déjà une excuse à leur crainte, quand un pêcheur répandit de nouveau l'alarme, en assurant que le Bostandgi-Bachi, après avoir abordé sans bruit au kiosk d'une dame grecque, et avoir écouté la conversation qu'elle y avait avec un jeune homme, avait escaladé la fenêtre avec plusieurs de ses gens. Les coupables arrêtés n'avaient obtenu leur grâce qu'à prix d'or, en donnant tous les bijoux et tout l'argent qu'ils avaient sur eux. On fit de longs commentaires sur cet acte despotique. On discuta sur les droits du Bostandgi-Bachi, en attendant avec impatience que son bateau rentré dans le port permît de jouir sur l'eau du frais de la soirée. » Voyez *Mémoires du baron de Tott*, p. 105 et suiv., tome I; et les notes à la fin du volume.

avait pour eux qu'une ancre de salut, c'était l'influence de la Russie qu'ils ménageaient adroitement. Si l'idée d'une révolution se présenta jamais à eux comme possible, ils durent nécessairement l'attendre de l'intervention de cette puissance. Ils étaient descendus trop bas dans l'échelle morale pour comprendre la chute de la tyrannie, sans l'aide et le triomphe d'un autre despotisme. Comme les gens qui se dispensent d'acquérir des vertus, parce qu'ils prétendent que les passions se combattent et se détruisent l'une par l'autre, les princes du Fanar ne croyaient pas à la liberté, et demandaient seulement des chaînes moins pesantes. Cette portion du peuple grec était la seule qui eût fait volontairement alliance avec ses bourreaux. C'était l'unique et frêle anneau qui joignît la Grèce à la Turquie, à cet empire débile, rongé de plaies honteuses, et qui, accablé de vieillesse et de décrépitude, croyait retrouver la vigueur en se baignant dans le sang.

Là, le despotisme portait ses fruits empoisonnés; il éteignait les ames et cultivait les sens. Tous les plaisirs étaient permis, excepté ceux de la pensée; l'esprit s'énervait dans de vagues rêveries, dans de faciles jouissances,

auxquelles succédaient des accès de fureur : le sentiment moral qu'il est toujours difficile et peut-être impossible d'éteindre dans l'homme, se manifestait tout-à-coup par de terribles réactions. Depuis le sultan qui faisait tomber la tête du visir, jusqu'au plus obscur musulman qui égorgeait son esclave, tous, poussés par un aveugle instinct, faisaient justice des instrumens qui servaient leurs passions et leurs vices.

Dans un gouvernement dont toutes les institutions tendent à dépraver les sujets, où l'on sacrifie tout à l'intérêt du moment, où règne l'arbitraire, il n'existe de puissance réelle que dans la force : c'est un levier dont s'emparent tour à tour les grands et le peuple, et qui, en Turquie, passe sans cesse des mains du Grand-Seigneur dans celles des janissaires ou des Oulémas [1]; la populace abrutie applaudit aux pompes du triomphe, quel que soit le vainqueur. Privée de vraie grandeur, elle ne comprend et n'admire que l'éclat de l'or; le succès est pour elle la justice et la loi. *Les titres confèrent les talens*, disent les Turcs, et cet axiôme absurde consacre tous les genres de tyrannie

[1] Docteurs de la loi. Ce corps est divisé en trois classes : les juges, les interprètes de la loi et les ministres du culte.

et toutes les inepties des gouvernans. Aussi, pourvu que le servage procure des richesses, il devient, aux yeux de la foule, un objet de respect et d'envie. L'ambition, seul principe d'activité chez les Turcs, aspire aux emplois les plus avilissans du sérail. En Europe, la masse des nations abandonne aux courtisans les tristes honneurs de la servilité; l'esprit public proteste hautement contre les institutions qui voudraient l'avilir. En Turquie, tous se font gloire de leur bassesse. Sans doute la loi naturelle de la vertu existe encore, même là, dans le cœur de quelques hommes. Il y a mieux, le despotisme est obligé, pour affermir son empire, de faire, de temps en temps, des concessions à ses esclaves. Sept jours de saturnales accordées au peuple lors de la naissance d'un prince, le rendent à lui-même; mais, comme pour le dégoûter de la liberté, on ne la lui montre que sous les traits de la licence. Il abuse d'un bien dont il n'a point appris à jouir; il singe les caprices du maître plutôt qu'il ne sait être libre. Enfin, les principes anti-sociaux du gouvernement et de la religion mahométane s'opposant à tout progrès, à toute innovation salutaire, font de cette existence qui marche en sens inverse du vœu de

la Providence, une longue et déplorable erreur.

Parmi les Grecs de l'antiquité, les facultés physiques et morales de l'homme étaient développées au plus haut degré; le climat, les institutions aidaient à maintenir l'équilibre entre les deux puissances qui composent notre être; rien n'était étouffé; tout grandissait à la fois; aussi trouvait-on réunies chez les Grecs la beauté, la grâce, la force et la vertu. Ils avaient une métaphysique élevée, mais qui ne leur défendait pas de jouir des biens dont la vie est ornée; leurs arts plaisaient à la pensée et aux yeux; leurs statues avaient un grand caractère et des formes ravissantes; leurs monumens éveillaient dans le cœur des émotions profondes et douces. Partout on retrouvait l'empreinte de cette mystérieuse alliance des sens et de l'ame, et c'est par elle seule qu'on peut expliquer la grandeur et le prestige de ce peuple. Le premier il découvrit la véritable gloire; le premier il la mit en honneur; le premier il enseigna au monde les bienfaits de la liberté. Engagé dans la route marquée par Dieu aux nations, il a pu s'arrêter sous l'empire d'Orient, être avili par les Turcs; il n'en est pas moins resté dans la droite voie. Le principe du bien et du beau était demeuré en lui;

sa destinée devait s'accomplir, n'eût-il survécu aux massacres qu'une seule famille grecque.

Les Turcs, au contraire, lancés hors de la sphère morale, errent au hasard, frappés d'aveuglement. Jouets des caprices d'un maître, ils ont été parqués par Mahomet dans un cercle d'institutions vicieuses qu'ils n'ont pas su franchir. Ils sont dans l'ensemble des nations ce que sont les malfaiteurs par rapport à la société. Leurs lois destructives de tout sentiment d'honneur et d'équité, ne sont pas même conservatrices pour eux; leur pouvoir, toujours vacillant, est appuyé sur des bases qui s'écroulent; leur organisation politique est une sorte de monstruosité : ils ne peuvent résister comme peuple; ils n'ont point en eux de véritables élémens de force. Entourés de ruines, ils détruisent tout, et ne réédifient rien; ils n'ornent que les tombeaux où ils espèrent retrouver la continuation des rêves confus qui remplissent la moitié de leur vie. Satisfait dans son stupide orgueil de se croire l'élu de la création, le Turc meurt sans avoir fait un pas vers un perfectionnement quelconque, et comme rien dans la nature ne peut être immuable, la masse recule rapidement vers un anéantissement total. Rien ne peut empêcher

l'action du poison renfermé dans son sein. En vain les souverains se coaliseraient autour d'un cadavre, ils ne pourraient le ranimer: une puissance mille fois plus forte que la leur l'emporterait toujours; la voix de la justice divine crierait encore aux Turcs : « Il faut se régénérer ou mourir ! »

CHAPITRE III.

L'intérêt est plus pénétrant que la sympathie, et ceux qui voulaient conquérir et s'étendre, ont senti, long-temps avant les ames bienveillantes qui se passionnent pour le bonheur de l'humanité, ce que l'on pouvait faire en Grèce. Le bruit des chaînes, que secouaient les malheureux esclaves, n'était pas même entendu de leurs stupides oppresseurs, que déjà la Russie songeait à river ces fers à son profit; car elle n'a pas su se faire un allié, et elle ne voulait que changer l'esclavage de ses prétendus protégés. Après avoir soulevé les Grecs plusieurs fois, et s'être enrichie de provinces turques sur les bords du Pruth, sur la frontière de la Crimée, tandis que la Grèce ne gagnait à ces convulsions que des martyres, la Russie, suivant toujours la même politique timide et tortueuse, qui fait l'agrandissement de son territoire, et prolonge l'abrutissement de sa population, jeta en 1765 de nouvelles semences

d'insurrection dans le Monténégro. Papadopoulo, connu aussi sous le nom de Grégoire Papaz-Ogli, officier grec à la solde des Russes, y fut envoyé : Stéphano Piccolo, autre agent secret, qui prenait le nom de Pierre III, l'y suivit. Ils appelèrent à eux les montagnards : leurs belliqueuses tribus se répandirent dans les plaines; mais elles n'y trouvèrent que des coopérations partielles. Le peuple n'était pas encore digne d'avoir une patrie. Repoussés dans leurs montagnes, les insurgés furent désavoués par la puissance qui avait suscité la révolte ; des têtes chrétiennes ornèrent la porte du sérail, et l'ambassadeur de Russsie supplia le sultan d'écraser les rebelles qui méconnaissaient aussi l'autorité de la Czarine, puisqu'ils osaient invoquer le nom de Pierre III.

Toujours prêts à être trompés, afin qu'un jour ils ne pussent plus l'être, les Grecs de la Péninsule et les Armatoles du Pinde, cédèrent encore, en 1770, aux invitations des Orloff envoyés par Catherine pour opérer une diversion dans le Péloponèse, et diminuer les forces de l'armée que la Porte ottomane opposait à Potemkin. Mal secourus, promptement abandonnés, cherchant en vain un refuge sur le rocher de Sphacterie, des milliers de Grecs

y périrent sous le cimeterre turc, ou dans les supplices; car il faut que la terre soit fécondée par le sang des braves pour produire des héros.

La politique russe, profitant des prédictions qu'elle avait fait circuler chez un peuple crédule, faisant frapper des médailles, envoyant des portraits de l'impératrice dans les églises grecques, continuait à agiter les malheureux Hellènes. La czarine faisait comprendre la Turquie d'Europe dans les cartes de son empire. Constantin, nourri par une Grecque, était entouré de jeunes gens sortis des premières familles de la Grèce. On formait à Saint-Pétersbourg un collége de jeunes Hellènes; enfin, rien n'était négligé pour entretenir parmi les Grecs une fermentation qu'ils doivent bénir aujourd'hui, quelque funestes qu'aient pu paraître ses suites. En effet, les défiances des Turcs, leurs outrages, ont relevé ce peuple que les empereurs d'Orient avaient abruti dans la mollesse et la corruption [1], comme s'ils le façonnaient pour le joug musulman.

Tandis que, fière de ses victoires, la République française imposait aux États qui l'en-

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

touraient une constitution semblable à la sienne, comme si elle n'eût reconnu qu'une seule manière d'être libre, Venise, dont les bras affaiblis ne pouvaient plus s'étendre et soutenir ses provinces éloignées, abandonnait à la France, par le traité de Campo-Formio, toutes ses possessions grecques; et le nom d'une liberté que les Grecs comprenaient à peine parce que ce n'était pas celle qu'ils devaient conquérir un jour; les mots d'égalité, de patriotisme, tout le jargon de ces temps de délire retentit jusque dans la Grèce. Il y éveilla un sentiment confus de sympathie. D'ailleurs les relations extérieures des Grecs allaient changer : ils allaient avoir pour alliés des Français, non plus des Vénitiens; une république qui se déclarait protectrice des droits des peuples, ennemie de la tyrannie, devait faire cause commune avec eux.

Bonaparte, vainqueur de l'Italie, se disposait à conclure la paix avec l'Autriche. Il était au faîte de la gloire; mais l'hydre des partis grondait encore; il régnait sur l'armée, mais le Directoire gouvernait la France; il redoutait Paris et ses cabales; il sentait que son heure n'était pas venue, et, promenant sur le monde ses regards ambitieux, il cherchait un point d'appui où il pût préparer et consolider sa

puissance par de grands coups d'éclat, par une conquête gigantesque et qui tînt du prodige. Ce fut alors sans doute que la Grèce s'offrit à sa pensée [1] : riche en prestiges, en souvenirs magiques, elle avait toute la poésie qui pouvait orner ses exploits; mais trop d'intérêts s'opposaient à son affranchissement; l'Autriche, la Porte, la Russie se seraient liguées contre les Français. Peut-être Napoléon pressentait-il aussi que les descendans des Athéniens et des Spartiates, une fois rendus à eux-mêmes, supporteraient impatiemment le joug qu'il façonnait pour l'Europe. Les causes morales ne pouvaient jamais entrer que comme moyens dans les décisions d'un homme qui faisait de tout des instrumens pour arriver au but, et ce but c'était lui et le triomphe de son insatiable ambition.

Convaincu cependant qu'on règne plus par la conviction que par la force, il cherchait à dominer les imaginations, et le moment était favorable. Le peuple, las d'horreurs et de cruautés, éprouvait le besoin de retrouver

[1] « La Grèce attend un libérateur! Ce serait une belle couronne de gloire! Il inscrira son nom à jamais avec ceux d'Homère, de Platon, d'Épaminondas! *Je n'en ai peut-être pas été loin.* » Napoléon. *Mémor. de Sainte-Hélène.*

quelque part la dignité humaine ; depuis sept ans il avait vu s'élever tour à tour les êtres les plus nobles et le plus vil rebut de la société; il y avait une sorte d'anarchie morale. Les journaux avaient démasqué une foule de turpitudes ; les partis, occupés à se noircir entre eux, avaient attaqué tous les noms jusqu'alors respectés de la foule : pas un caractère public n'avait pu échapper à cette aspersion de boue et de fiel. Les hommes intègres étaient représentés comme niais ou comme traîtres ; les intrigans couverts d'opprobres levaient hardiment le masque ; il en résultait un cynisme dans le mal qui donnait à l'ensemble de la nation un aspect immoral et dégoûtant : elle le sentait, et, dans son désir de se racheter, elle prodiguait, aux apparences de la vertu, les hommages qui ne sont dus qu'à la réalité. Elle s'attachait avec enthousiasme à toutes les illusions qui avaient du grandiose, comme ces ames ardentes, prodigues d'amour et de dévouement, parce qu'aimer et admirer sont les conditions de leur vie.

Bonaparte, par son génie, ses succès, son prétendu désintéressement, la marche rapide de sa fortune, devait être l'idole de tout ce qui comprenait la gloire en France; et son ame froide,

l'empire qu'il avait sur lui-même, son égoïsme enfin étaient autant de moyens d'influence sur des cœurs généreux : d'un côté une foi complète et l'abandon le plus entier; de l'autre, ruse, instinct de tyrannie et calcul soutenu.

Bonaparte était à Milan lorsqu'un Corse, nommé Dimos Stephanopoli, descendant des Mainotes qui s'étaient réfugiés en Corse à la suite d'une insurrection contre la Porte [1], arriva dans cette ville, chargé par le Directoire d'une mission relative aux arts pour la Grèce. Il se rendit chez le général en chef qui le retint à dîner: Augereau, Berthier, quelques membres des deux conseils et du Directoire de la République cisalpine, madame Bonaparte et son fils Eugène Beauharnais étaient au nombre des convives. On parla peu du voyage de Dimos Stephanopoli; Augereau, ayant exprimé le vœu de voir les Grecs affranchis, ajouta : « Général, il faut aller jusque chez eux rétablir leur république! » Bonaparte sourit sans répondre. « Au rétablissement de la république grecque! » dit Augereau; ce toast fut accueilli assez froidement. Après le repas Bonaparte prit Dimos à l'écart, et lui enjoignit d'examiner à fond la position des

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

Grecs, leurs moyens de défense, etc.; il ne lui montra néanmoins aucune intention positive de les secourir. « Peut-être, je verrai, le temps n'est pas encore venu, » dit-il à plusieurs reprises. Cependant, il n'est pas douteux qu'il songeât alors sérieusement à la conquête de la Grèce. Des commissaires envoyés à Corfou avaient ordre d'y rassembler des munitions de tout genre. Des officiers de génie, d'artillerie, parmi lesquels on cite entre autres le général Foy [1], levaient le plan de la Macédoine, de la Servie. Des bruits sourds, des espérances vagues circulaient parmi les Hellènes. Les Turcs, plongés dans leur apathie habituelle, ne s'en alarmaient pas encore; mais l'arrivee de quelques troupes françaises, commandées par l'adjudant-général Rose qui venait, au nom de la République, prendre possession des forteresses appartenant autrefois à Venise, donna de la consistance aux rumeurs populaires. Ali, pacha de Janina, et maitre de presque toute l'Albanie, s'empressa d'accueillir les França s, espérant s'en faire plus tard un appui contre la Porte. Il entrait aussi dans la politique de Napoléon de se ménager ce puissant allié. Les instructions de Dimos ne s'étendaient pas si

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

loin. En l'employant, Bonaparte sembla ne profiter que du hasard qui lui offrait l'occasion d'avoir un témoignage de plus sur la situation de la Grèce; peut-être ce hasard était-il prémédité; car, dans une lettre au Directoire, il avait fait allusion au projet qui l'occupait [1], et la mission de Dimos pouvait n'être qu'un prétexte du gouvernement pour mettre cet homme à la disposition du général Bonaparte; mais, soit que ce dernier n'augurât pas bien de l'envoyé de la République, soit qu'il s'en défiât, il ne l'initia pas dans ses vues secrètes. Voici la teneur des deux lettres qu'il lui envoya par son aide-de-camp avec une somme de cinq mille francs.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

Au quartier-général de Milan, le 12 thermidor an V [2] de la République une et indivisible.

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au citoyen Stephanopoli.

« Vous vous rendrez, citoyen, en poste à Ancône: de-là vous vous embarquerez sur la

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

[2] 1797.

corvette qui vient d'arriver de Corfou, et à laquelle je donne ordre de partir sur-le-champ.

» Arrivé à Corfou, vous y verrez le général Gentili qui y commande; vous ferez la recherche des plantes marines, ce qui a été le premier objet de votre départ de Paris.

» Vous vous rendrez en Albanie, et vous y resterez quelques jours pour prendre des renseignemens sur la situation politique des esprits dans cette partie.

» De-là vous vous rendrez, avec le citoyen Arnaud, chez le Bey à Maina. Vous le complimenterez de ma part; vous lui remettrez la lettre ci-jointe que vous lui traduirez si cela est nécessaire.

» Vous me ferez passer, avant de partir de Corfou, tous les renseignemens que vous aurez reçus dans cette partie de la Grèce.

» BUONAPARTE. »

La lettre adressée au Bey était en français. La voici.

Le général en chef de l'armée d'Italie, au chef du peuple libre de Maina.

« CITOYEN,

» J'ai reçu de Trieste une lettre dans laquelle

vous me témoignez le désir d'être utile à la République française, en accueillant ses bâtimens dans vos ports. Je me plais à croire que vous tiendrez votre parole avec cette fidélité qui convient à un descendant des Spartiates. La République française ne sera point ingrate à l'égard de votre nation. Quant à *moi*, je recevrai volontiers quiconque viendra me trouver de votre part, et ne souhaite rien tant que de voir régner une bonne harmonie entre deux nations également amies de la liberté.

» Je vous recommande les porteurs de cette lettre qui sont aussi des descendans des Spartiates. S'ils n'ont pas fait jusqu'ici de grandes choses, c'est qu'ils ne se sont point trouvés sur un grand théâtre.

» Salut et fraternité.

» *Signé* BUONAPARTE. »

Le style ambigu de cette lettre, sa sécheresse, le ton de dictateur qu'y prend Napoléon, n'annoncent rien de bien favorable aux Grecs; il ne cherche même pas à feindre l'enthousiasme pour une cause si juste et si belle. On voit que la délivrance de la Grèce est subordonnée à son ambition, à ses vues politiques. En garde contre tous les bons sentimens,

il se défie de la générosité comme d'une folie. Il ne passe pas d'une haute pensée aux avantages secondaires qui peuvent en résulter ; ce sont, au contraire, ces avantages qui décident son dévouement. Cette sagesse, toute mondaine et toute de calcul, l'a trompé plus d'une fois, et l'impulsion d'instinct qu'il s'était fait une loi d'étouffer, aurait été un guide plus sûr et surtout plus noble.

Dimos partit accompagné de son neveu Nicolas Stephanopoli. Ils arrivèrent à Corfou, et parcoururent les îles et les côtes où la Grèce avait encore des enfans non dégénérés : car des hommes libres, flétris du nom de brigands, ont conservé le feu divin depuis Philopœmen jusqu'aux Botzaris, et il y a des montagnes, des antres, des gorges profondes, des défilés plus sacrés que celui des Thermopyles, où le turban n'a jamais pénétré.

Dimos eut des relations avec plusieurs capitaines mainotes, séjourna dans différentes îles de l'Archipel, parla des projets d'affranchissement que méditait le grand *libérateur de l'Italie;* projets toujours accueillis avec avidité par l'esprit mobile des Grecs ; il profita des intelligences établies, et en forma de nouvelles. Le fils d'un des capitaines du Magne, Beysandi,

était venu en Italie l'année d'avant pour féliciter Bonaparte de ses conquêtes, et exciter son intérêt en faveur des Mainotes: il n'avait pu voir le général et lui avait écrit; mais, ne recevant point de réponse, il retourna dans son pays. Bonaparte fit cependant imprimer à Milan cette lettre traduite du grec en italien, et y répondit par Dimos. Rassuré sur l'indifférence de Bonaparte, le jeune Mainote se décida à apporter lui-même au général en chef des renseignemens détaillés, des plans d'insurrection et de défense pour la Grèce : mais Dimos et Nicolas qui le précédaient ne trouvèrent plus le grand homme en Italie. Les États de Venise, sacrifiés aux intérêts de la France et de l'Autriche, avaient été partagés entre cette dernière puissance et la République italienne. Napoléon était parti pour Rastadt d'où il devait se rendre à Paris afin d'y examiner l'esprit public, et de voir s'il était temps de laisser éclater ses projets ambitieux, ou si, comme César, il lui fallait dompter les Gaules pour arriver à l'empire [1]. Inquiet de

[1] « Il était déjà si fortement préoccupé du projet de domination, qu'il a accompli depuis, que parlant un soir à Barras de son ascendant sur les peuples italiens, il lui dit qu'ils avaient voulu le faire duc de Milan et roi d'Italie.

sa destinée, ennuyé de la dépendance où il se trouvait vis-à-vis du Directoire, il flottait indécis entre mille projets, quand les commissaires envoyés en Grèce revinrent à Paris. Le vieux Dimos qui, pendant ce long et fatigant voyage, avait presque entièrement perdu la vue, fut admis, non sans beaucoup de démarches et de peines, devant Bonaparte, et lui présenta les pièces suivantes que je donne ici traduites littéralement des originaux italiens[1].

« *Mais je ne pense*, ajouta-t-il, à rien de semblable dans aucun pays. — Vous faites bien de n'y pas songer en France, répondit Barras; car, si le Directoire vous envoyait demain au Temple, il n'y aurait pas quatre personnes qui s'y opposassent. » Bonaparte était assis sur un canapé à côté de Barras; à ces paroles, il s'élança vers la cheminée, n'étant point maître de son irritation; puis, reprenant cette espèce de calme apparent, dont les hommes les plus passionnés parmi les habitans du Midi sont capables, il déclara qu'il voulait être chargé d'une expédition militaire. Le Directoire lui proposa la descente en Angleterre; il alla visiter les côtes; et, reconnaissant bientôt que cette expédition était insensée, il revint, décidé à tenter la conquête de l'Égypte. » Madame de Staël. Considérations sur la Révolution française.

[1] Ces pièces, enfouies à la suite d'un pitoyable ouvrage publié en Angleterre en 1800, étaient ignorées, ou fort peu connues.

Leur ton servile, dès cette époque, où le vieux Corse prêtait des idées libérales même aux Turcs, ne les rend pas moins curieuses que les intérêts dont elles traitent, les détails qu'elles renferment, l'homme extraordinaire auquel elles furent adressées, qui avait provoqué cette mission et qui en écouta à peine le résultat. L'expédition d'Égypte venait d'être résolue, et, dans la carrière gigantesque de Bonaparte, la Grèce n'était plus qu'un point à peine visible. Il voulait, comme il l'a dit depuis, « partir d'Egypte, passer par Constantinople, et prendre l'Europe à revers pour arriver à Paris [1]. »

« Citoyen général,

» J'ai suivi les instructions que vous m'avez données à Milan; j'ai parcouru la Grèce; j'ai connu les habitans de la Morée, de l'Albanie, de la Romélie, et même indirectement ceux de Constantinople. Devenu l'interprète de leurs vœux, chargé de leurs hommages, je viens vous les présenter, et vous peindre l'ardeur de leurs désirs qui vous appellent sur ces rivages.

[1] Madame de Staël.

» La Grèce est digne de la liberté; elle l'attend de vous. Le bruit de vos surprenantes victoires, et plus encore la renommée de vos vertus, ont réveillé ce peuple enseveli, depuis des siècles, dans le sommeil de l'esclavage. L'ame de leurs pères s'est ranimée en eux; ils sont prêts à tous les sacrifices pour secouer le joug : mais, sans vous, sans l'appui de quelques troupes, sans un point de réunion, ils craignent d'exposer la nation entière à cette totale extermination dont les Turcs les menacent sans cesse.

» C'est à vous, ame généreuse, c'est à vous seule qu'est réservée la gloire de régénérer la plus belle nation de l'antiquité, de venger l'humanité de tant d'outrages, et de purger la terre d'un tyran, d'un monstre, qui, *devenu propriétaire de la vie, de l'honneur et des biens de ses sujets, en abuse d'une manière si horrible*[1]. Vous avez délivré l'Italie, abattu la rage des ennemis de la République, sauvé la France, réuni à ses lois les îles Ioniennes, et cependant vous n'êtes pas encore aux bornes

[1] Le Grand-Seigneur, ainsi désigné par Dimos, n'est autre que Sélim III, avec lequel Bonaparte eut ensuite des relations amicales. Voyez les notes à la fin du volume.

de votre carrière ; Byzance vous attend. Pour porter les limites de la liberté gallo-grecque au-delà du Bosphore et du Pont-Euxin, il suffit de votre présence.

» Accomplissez vos grandes destinées : les Turcs eux-mêmes vous béniront. Il en est parmi eux qui portent déjà cachée en leur sein la cocarde tricolore [1]. Les Grecs tiennent une lampe allumée devant votre image ; ils adorent en vous le dieu de la liberté, et ils élèvent au ciel leurs vœux pour la conservation de vos jours, gage certain de leur future et prochaine félicité. »

Les grandes espérances que le pauvre Dimos et ses amis du Magne fondent sur le général en chef, espérances qui devaient être si promptement trompées, et l'effroi que ressen-

[1] Cette préoccupation des trois couleurs dans les esprits bornés de ce temps est vraiment curieuse, et le devient plus encore lorsqu'on songe de quelle manière ces signes étaient compris en Turquie. Dans les traités entre le général Gentili et la Porte, pour l'occupation des îles Ioniennes, les objections des visirs portèrent sur la République française dont le nom ne pouvait trouver ni équivalent, ni explication en turc. Enfin, l'ayant naturalisée dans le mot *Reboublikà*, le Divan consentit à la reconnaître sous la condition expresse qu'elle ne pourrait jamais épouser une princesse autrichienne. (*Voyez* Pouqueville.)

taient les Grecs d'alors à l'idée d'être laissés seuls devant les Turcs, sont deux circonstances devenues maintenant bien remarquables. Ce besoin de l'appui des puissances européennes aurait contribué à éloigner à jamais l'indépendance de la Grèce, si la marche des peuples se pouvait arrêter. Pour eux, comme pour les individus, l'adversité, née de la corruption, la détruit peu à peu, ramène la morale, relève la vertu; les forces, les lumières renaissent, et l'amour de la patrie, qui est aussi l'amour de l'indépendance, consume tous les obstacles et triomphe. Un peuple opprimé, un peuple d'esclaves doit se régénérer ou disparaître de la surface du globe. Si l'homme ne se corrige pas, c'est qu'il meurt; mais, pour les nations qui ont la vie en elles, le jour de la résurrection arrive, qu'importe le temps, et il est venu pour les Grecs.

Ils ont pu se rassasier de l'intervention étrangère: ils ont vu les Russes les aider dans l'intérêt de leur agrandissement et les abandonner en traitant avec la Porte; la France prêter son appui au sultan contre eux, les foudroyant comme alliés de la Russie. Ils ont vu Napoléon, tantôt sonder le terrain qu'il voulait s'approprier chez eux, tantôt prêter la main

à leurs oppresseurs; puis, comme ces pontifes qui donnaient l'investiture du monde à ceux qui leur baisaient les pieds, projeter, par les articles secrets du traité de Tilsitt, le partage de la Grèce entre l'empereur d'Autriche, l'autocrate de Russie, et ses propres préfets[1]; ils ont vu l'Angleterre, toujours mercantile, vendre Parga aux bourreaux, livrer les Zantiotes et autres insulaires, alors ses sujets, et les réfugiés de Scio et de la Morée au pal et au bûcher; ils l'ont vue, dans sa neutralité dérisoire, ravitailler les places turques, abriter la flotte du capitan pacha, fermer les passages à celle d'Hydra, employer tous les moyens pour détruire une marine naissante qu'elle redoutait, prête à la traiter en sœur au jour de son triomphe, afin de partager avec elle le commerce de l'Archipel, si elle ne pouvait plus l'exploiter seule. Les Grecs ont vu l'Autriche, dans sa politique incompréhensible de petitesse, les gêner autant que le permet sa lourde influence, livrer Riga aux bourreaux, emprisonner les princes grecs dans ses forteresses; enfin, ils ont vu la diplomatie européenne en corps défendre aux consuls et aux vaisseaux

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

francs de donner asile aux Grecs fugitifs, et déclarer les pavillons chrétiens ennemis du malheur et de la bannière de la croix.

Aussi, ce n'est plus devant les images de la Czarine, de Napoléon, ou de tout autre despote étranger, que brûle l'encens du peuple qui a dormi tant de siècles. C'est devant la Vierge couronnée, devant la croix triomphante qu'il épanche ses peines, ses espérances et ses vœux. Fatigué de l'inconstance des hommes, il en a appelé à Dieu, et Dieu l'a entendu. Il a dit au Seigneur : « Vous êtes mon appui, vous êtes mon Dieu : c'est en vous que je mets ma confiance. » Et le Seigneur l'a couvert de son ombre et l'a mis en sûreté sous ses ailes : il a commandé à ses anges de le garder dans toutes ses voies. « Je le délivrerai, a dit le Très-Haut, parce qu'il a mis en moi sa confiance ; je serai son protecteur, parce qu'il a connu mon nom. Il m'invoquera et je l'exaucerai ; je serai avec lui dans ses jours d'affliction, je l'en tirerai et l'en ferai sortir avec gloire. » Emblême du Sauveur, comme lui, le peuple grec renonce à sa divine origine, souffre, languit et meurt couvert d'opprobres ; comme lui, il ressuscite victorieux du tombeau, pour dissiper les ténèbres du monde et rappeler aux

nations leurs hautes destinées. La vertu qui n'était plus pour les peuples qu'une brillante théorie, qu'une poésie, un rêve de l'imagination, est redevenue une réalité : il n'y a plus moyen de nier ses prodiges. Ce ne sont plus quelques individus qui se dévouent, mais des milliers d'hommes qui sacrifient leur bonheur, leur fortune, leur vie, pour conquérir un noble avenir.

CHAPITRE IV.

Après avoir fait un appel aux sentimens libéraux de Bonaparte, Dimos lui soumit les renseignemens suivans :

Renseignemens sur l'Albanie, la Romélie et la Morée.

« Citoyen général,

» L'Albanie se divise en deux parties : l'une qui est limitrophe de la Dalmatie, est habitée par des Turcs et par des Chrétiens catholiques. Presque toute la population du pachalik de Scutari se compose de ces derniers. Opprimés sous un joug chaque jour plus insupportable, ils n'hésiteront pas à se joindre à la première puissance chrétienne qui se présentera pour faire la conquête de ce pays.

» Les habitans des Bouches-du-Cataro, actuellement sujets de l'empereur d'Autriche [1], sont au nombre de dix mille hommes d'armes, et les Monténégrins peuvent en mettre sur pied vingt-cinq mille; ils sont indépendans et nourris dans la haine du nom turc. Ces peuples aguerris professent le rit grec; ils occupent, depuis la mer jusqu'aux montagnes, les frontières de la Dalmatie, et sont toujours prêts à se jeter sur les Turcs lorsque ceux-ci ont la guerre avec quelque puissance.

» L'autre partie de l'Albanie commence à la Vallone, ou Avlone, distante de cent milles de la Dalmatie, et s'étend jusqu'à l'isthme de Morée. Toute cette étendue de pays, d'environ deux cents milles de longueur, est de même peuplée de Turcs et de Grecs. Ces derniers forment au moins les six septièmes d'une population que gouvernent despotiquement cinq pachas toujours en guerre les uns avec les autres. Ali, le plus riche et le plus puissant d'entre eux, tend à devenir le seul maître de l'Albanie; il a déjà assujetti deux de ses rivaux : le pacha de Delvino, qu'il a remplacé par son propre fils, et celui d'Avlone, qui, déjà vaincu,

[1] Depuis le traité de Campo-Formio.

cherche, par quelque alliance avec d'autres pachas, à se mettre en état de résister aux forces d'Ali.

» La Chimarra peut compter dans sa juridiction dix-neuf villages, et six mille hommes en état de porter les armes, tous Grecs qui surent conserver leur indépendance pendant trois siècles, mais qui viennent d'être assujettis par Ali. Ce pacha fait maintenant sa résidence à Janina sa capitale, qui contient trente mille habitans, dont les deux tiers sont Grecs. Trois cents villages dans sa juridiction, tous habités par des Grecs, peuvent mettre cent mille hommes sous les armes; enfin, tout le pays qui s'étend entre Prévésa appartenant aux Français, et à six heures de chemin de-là, Souli, séjour d'un peuple libre, du golfe de Prévésa à celui de Lépante jusqu'à l'isthme de Morée, Arta, Janina, tout cet espace qui fait partie de la Romélie, et qui est sous la domination d'Ali pacha, peut fournir trois cent mille hommes d'armes Grecs, et quarante mille Turcs.

» Toutes ces notes sont les résultats de conférences avec les principaux habitans de ces pays. Ils nous ont confié les moyens qu'ils avaient de favoriser vos vues, général, si vous

jetez les yeux sur cette nation qui, depuis si long-temps, gémit sous le despotisme le plus odieux. Nous vous présentons dans cette supposition un plan qui vous fera connaître combien il serait facile de donner la liberté à tous les peuples du Levant. »

Dans ces renseignemens justes, mais lâches et peu détaillés, Dimos n'insiste pas sur cette composition et ce gouvernement étrange de la Thesprotie, de l'Albanie, de la Romélie, de toute cette partie de la Grèce entrecoupée de lacs, de montagnes, de marais, propre à une guerre de partisans entretenue depuis des siècles, et qui se compliquait si singulièrement entre des francs intéressés, des pachas ambitieux, des Turcs oppresseurs, des esclaves contraints à la liberté par la misère, et des montagnards intrépides, libres par leur caractère et leur position. Le génie infernal d'Ali a fini par triompher de toutes ces anarchies qui se contrebalançaient, en s'appuyant alternativement sur chacune. Lui aussi a eu son système de bascule, mais terrible et bien combiné. Il a défait les pachas les uns par les autres, et en s'aidant du secours des chrétiens indépendans. L'imprévoyante facilité des commandans français des îles Ioniennes, lui a permis de massa-

crer les peuplades libres et chrétiennes de Nivitza-Bomba et de Saint-Bazile. Le fanatisme musulman a été le foudre sous lequel il a écrasé Souli qui devait renaître de ses cendres, et plus tard lui fournir encore des armes contre les Osmanlis. Après avoir arboré la cocarde tricolore, fraternisé et dansé la carmagnole avec les bizarres enthousiastes de cette époque[1], il arracha par la trahison à l'indomptable bravoure des Français, Buthrotum et Prévésa. Les Anglais, contre lesquels il s'aidait des Français pour les leur opposer ensuite, lui vendirent Parga; enfin, il parvint à son but. Les milliers de pouvoirs qui se partageaient ces riches provinces, pour les dépecer et les détruire, furent réunis en un seul plus féroce que tous les autres. L'hydre n'eut plus qu'une tête que le sultan a fait abattre, et Ali n'est tombé que lorsque les Grecs pouvaient saisir son sanglant héritage, et profiter des nombreuses leçons qu'à son insu il leur avait données.

Il a cruellement puni leurs divisions, châtié leur lâcheté, ranimé leur ferveur; il a toléré l'accroissement des lumières, parce qu'il en

[1] Entre autres avec l'adjudant-général Rose. (*Voyez* l'histoire de la Grèce.)

espérait des sujets capables de soutenir l'indépendance à laquelle il aspirait. Son inexprimable barbarie a fait mieux qu'amasser la vengeance, elle a exposé aux yeux de la Grèce et du monde des exemples de courage, de fermeté, d'héroïsme, faits pour enflammer et régénérer l'univers. Il est devenu désirable de mourir comme étaient morts ceux qui semblaient avoir repoussé la terre du pied pour s'élancer plus sûrement aux cieux. J'entendais un Grec parler d'un supplice dont le seul récit blesse nos oreilles, nous peuples amollis; il s'étonnait par quelques mots naïfs de notre effroi; il lui semblait tout simple d'être empalé pour sa patrie et pour la foi. Voilà les hommes qu'a créés la barbarie ottomane. Les marques qu'ont pu leur laisser leurs chaînes, les vices que l'esclavage a développés chez quelques-uns d'entre eux, la ruse, la duplicité, la férocité même, serviront à assurer leur affranchissement. Leurs triomphes et la liberté achèveront tout naturellement leur régénération morale, et sous un Napoléon, que Dimos invoque en vain pour eux, ils auraient oublié leur religion, leurs ancêtres, et seraient devenus des instrumens, des machines de guerre qui brisent et sont brisées.

Voici maintenant le plan simple et bref de Dimos pour la conquête de la Grèce, et si ces pièces n'avaient existé long-temps avant que les Grecs se fussent faits hommes, on serait tenté de croire qu'elles sont tracées d'après une expérience récente.

Plan sur la Morée.

« CITOYEN GÉNÉRAL,

» La conquête de la Grèce dépend de la prise de la Morée. Cette péninsule, presque ronde, a sept cent cinquante milles de circuit, et c'est le plus riche pays en productions qu'il y ait dans tout le Levant. Il avait autrefois plus de deux millions d'habitans : il n'en contient plus que trois cent mille, y compris vingt-sept mille Turcs et quarante mille Mainotes. Les forces des Turcs consistent en six forteresses peu armées et mal gardées, qui sont Patras dans le golfe de Lépante, Néocastron ou Navarin, Modon, Coron, Napoli-de-Romanie et Monembasie ou Malvoisie. Il suffit, pour réduire ce pays, d'une armée de dix à douze mille hommes, qui des-

cende sur ces côtes où elle se recrutera des forces mainotes; deux ou trois frégates dans le golfe de Lépante empêcheraient le passage des Turcs albanais, et six vaisseaux de ligne dans la mer de Napoli-de-Romanie seraient suffisans pour s'opposer à ce que les Turcs fussent secourus de ce côté. Ces précautions prises, les Musulmans ne feraient aucune résistance, et quelques-uns d'entre eux ne sont même pas ennemis de la liberté.

» Une autre mesure nécessaire serait l'occupation de l'isthme de Kamigli ou de Corinthe: cette langue de terre, large de six milles, est séparée du continent par des montagnes escarpées à travers lesquelles un seul chemin conduit dans la Morée. Il est important que ce passage soit occupé par les Français ou les Grecs insurgés. Ces mesures vous assureraient non-seulement la possession de la fertile Morée, mais encore vous ouvriraient le chemin pour pénétrer dans toute la Grèce, et vous en rendre maître en peu de temps.

» Les peuples de l'Albanie grecque s'insurgeront dès qu'ils verront les Français maîtres de la péninsule, et ils vous fourniront des forces pour passer outre. Les Français seront reçus par les Grecs à bras ouverts.

» Chargés par vous, général, de reconnaître l'esprit politique des peuples de l'Albanie, nous avons pu nous assurer aussi de celui de toute la Grèce. A la fois Grecs et Français, porteurs de vos dépêches au général Gentili, nous avons inspiré une confiance si universelle, que de toutes parts les Grecs accouraient nous communiquer leurs sentimens, et nous faire part des plans qui les peuvent conduire à la liberté.

» Soyez certain, citoyen général, que dans des affaires d'une si grave importance nous nous sommes conduits avec toute la prudence qu'elles exigeaient, et que nous n'avons épargné nulle fatigue, reculé devant aucun péril, qu'enfin nous avons fait, comme nous le ferions encore s'il était nécessaire, tout ce qui était en notre pouvoir pour nous rendre dignes de votre estime et de votre protection. »

La prise de Corinthe, en 1822, par Drama Ali, et l'espèce de désorganisation momentanée qui en fut la suite, montrèrent combien Dimos avait eu raison en recommandant l'occupation de l'isthme de Corinthe. Odyssée lui-même, quoique Armatole du continent, a si bien senti que l'indépendance de la Morée était le gage de celle du reste de la Grèce, et que le

passage de l'isthme était le point le plus important, que, dans son habile plan de campagne, il l'a entouré d'une triple défense : il a placé des postes d'armatoles aux Thermopyles, soulevé les paysans de l'Attique et de la Phocide pour fermer les défilés des monts Cérauniens et du Cythéron, et faisant occuper les monts OEniens il a enfermé une armée de trente mille Turcs dans la Morée où elle a trouvé ce qu'il lui destinait, un tombeau.

Les mouvemens de la Moldavie et de la Valachie, excités dans le courant de 1820 par la Russie et par Alexandre Ypsilantis, n'ont eu d'autres suites que l'assassinat du patriarche Grégoire et les massacres de Constantinople. Les agitations de l'Epire et de la Thessalie où les klephtes, les armatoles, les Souliotes nourrissaient un foyer d'indépendance, et où Ali avait cherché à soulever en sa faveur ceux que naguère il avait chassés ou rangés sous le joug, n'ont pas toujours été utiles à la cause des Hellènes ; car les divisions de toutes ces tribus guerrières, de tous ces chefs différant entre eux d'intérêt et quelquefois de religion, les trahisons, le manque de plan et d'union, les ont livrés dans plusieurs circonstances, malgré une bravoure presque surhumaine, au fer

des masses énormes de Turcs et d'Albanais qui se succédaient pour tomber sur eux. Le véritable centre de la révolution a été la Morée ; là, en dépit des chances de la guerre, la bannière de la croix est toujours restée déployée. La presqu'île est comme le cœur de la Grèce d'où le sang, la vie, le besoin de l'indépendance circule dans toute la nation ; c'est d'elle qu'est parti le cri de la nationalité ; c'est du Péloponèse que le sénat grec a fait entendre cette sublime déclaration : « La Grèce prend le ciel et la terre à témoin qu'elle existe. »

CHAPITRE V.

La mission de Dimos ayant surtout pour but de s'assurer des intentions des Mainotes, de leur position à l'égard de la Porte, etc., il séjourna long-temps parmi eux, et donne sur cette nation des détails abrégés, mais authentiques; les voici :

Renseignemens sur Maina.

« Citoyen général,

» Le bey de Maina m'a dit qu'il vous écrivait et voulait vous envoyer son fils pour vous donner en personne tous les renseignemens sur l'état actuel des Mainotes. Il me pria donc de l'attendre à Corfou pour vous le conduire à Milan. Cinquante quatre jours s'étant écoulés

sans que je le visse arriver, j'imaginai que les corsaires de Tripoli, qui occupent les passages de Coron et de Modon, et qui visitent tous les bâtimens, étaient cause de son retard.

» Enfin, la veille de mon départ de Corfou, je sus, par un billet d'un ami de Zante, que le fils du Bey était arrivé dans cette île; alors je laissai à Corfou Jean Stephanopoli, mon neveu, pour le recevoir et l'accompagner à Milan.

» Arrivé à Venise, j'appris, avant de débarquer, votre départ pour Rastadt, et je profitai des bâtimens chargés de troupes qui se rendaient à Corfou, pour informer mon neveu que vous n'étiez plus à Milan. Beyzandé, en apprenant cette nouvelle, sera sans doute retourné dans ses foyers. Je dois donc suppléer à son absence, et vous donner sur ce pays toutes les informations que j'ai pu recueillir.

» Maina est le cap Corse de la Morée, habité par les véritables descendans des Lacédémoniens [1]; la vertu de leurs ancêtres vit encore

[1] M. de Châteaubriand fait descendre les Mainotes des Esclavons qui se répandirent dans la Grèce l'an 846 après Jésus-Christ, sous Michel III, et qui, dit-il, se cantonnèrent à l'orient et à l'occident du Taygète; il en donne, entre autres preuves, le nom de Sclavo-Chorion (*Scla-*

en eux. La population est de quarante mille ames, et le nombre des hommes prêts à prendre les armes, en toute occasion, s'élève à quinze mille. Quoique ce calcul puisse sembler exagéré, il est exact, et l'on cessera de s'en étonner si l'on songe à la quantité de malheureux venus de toutes les parties de la Grèce pour se réfugier à Maina.

» Depuis une trentaine d'années que les Mainotes sont, en apparence, sujets de la Porte ottomane, ils paient un léger tribut, mais sous la condition expresse que les Turcs ne mettront pas les pieds sur leur territoire.

» Ce pays est divisé en quinze districts : dans chacun d'eux un Capitaine, investi de tous les pouvoirs, gouvernerait avec une autorité abso-

vochori) donné à la ville d'Amyclée. Constantin Porphirogénète les fait descendre des Spartiates, et il était plus près des temps. Pouqueville, d'après Pausanias, leur donne pour ancêtres les Laconiens affranchis par les Romains. Ils peuvent avoir tous trois raisons. Qu'importe l'origine de tous ces peuples, mêlés sans être confondus? Nous les reconnaîtrons aux coups qu'ils porteront ; ceux qui chassent les barbares, sont de la race de Miltiade, de Thémistocle et de Léonidas ; ceux qui repoussent toute influence étrangère, peuvent réclamer la parenté d'Épaminondas et de Philopœmen.

lue, s'il osait jamais user de toute l'étendue d'une puissance qui devient nulle en face d'un peuple qui se croit toujours libre.

» Au-dessus des quinze Capitaines, il y a un Bey qui peut, en vertu de sa dignité, réprimer leurs caprices et leurs injustices. Mais le même motif qui force les Capitaines à traiter fraternellement le peuple qu'ils dirigent, met un frein à l'autorité du Bey, et le tient isolé dans son district : la douceur et la sagesse de sa conduite peuvent seules faire respecter son pouvoir.

» *Gligoracci*, qui réside dans le port de Marathonice, et auquel nous avons porté votre lettre, n'est plus Bey ; mais il a gouverné et joui de cette dignité pendant seize ans, à la satisfaction générale du peuple. Il conserve encore l'amour et l'estime dont il s'est rendu digne pendant son gouvernement.

Il est riche de vingt-six mille francs de rente, outre ce qu'il reçoit du péage du port dont il est propriétaire. Il a vendu une grande partie de ses biens-fonds afin de payer le tribut des familles grecques qui se sont réfugiées dans son district. Pour vous faire connaître, général, combien l'ex-Bey Gligoracci est fait pour conduire les hommes, je vais vous rapporter un

fait dont j'ai la certitude. Durant son gouvernement, se trouvant dans le district de Cytries, il y reçut le revenu de sa place de Bey, se montant à cent huit mille francs. En quarante jours qu'il mit à revenir chez lui, il distribua généreusement la somme entière à de pauvres Mainotes, et arriva sans argent.

» *Cumunduro*, le Bey actuel, n'a dû cette dignité qu'à ses intrigues. Mandé à Constantinople pour se justifier de méfaits dont il était accusé, il eut occasion de se lier avec plusieurs Turcs ; et, prodiguant l'argent, multipliant les ruses, il parvint à se faire nommer Bey de Maina. A son retour à Cytries, le peuple ne le voulait point reconnaître ; on se battit, et il n'aurait pu obtenir son admission, si l'ex-Bey Gligoracci ne se fût retiré de lui-même, préférant une vie paisible dans ses foyers au dangereux honneur d'être mandataire d'un tyran qui récompense celui qui l'a servi, celui qui le sert encore, en envoyant demander sa tête, et se créant son héritier.

» Les Capitaines et le Bey n'ont d'autres émolumens que ceux qu'ils tirent du peuple de la manière suivante. Chaque Capitaine a seul le droit d'acheter l'huile de son district, à certain jour de l'année. Il en détermine le prix,

et tous sont obligés de lui livrer l'huile au taux qu'il a fixé ; en la revendant, il en tire un bénéfice suffisant pour maintenir sa maison, et entretenir trente hommes armés qui lui servent de gardes.

» Outre l'huile, Maina produit de la soie, du coton et du menu bétail. Quoique situé au trente-sixième degré, son climat est tempéré, parce que tout est collines et montagnes. L'air et l'eau sont parfaits, excepté aux environs de Monembasie, de Misitra et dans quelques autres endroits. Les hommes sont forts, très-agiles, sobres, modestes et courageux. Toutes les fois que les Turcs les ont attaqués, ils ont été repoussés. Jamais ils ne leur cèdent ; mais, quand l'ennemi se présente avec des forces trop supérieures, les Mainotes usent d'un stratagême qui jusqu'à présent leur a réussi. Ils connaissent des grottes, de spacieuses cavernes, sur les rivages de la mer, dont l'entrée, suspendue au-dessus de précipices qui épouvantent les étrangers, est inaccessible pour tout autre que pour des Mainotes. C'est dans ces demeures, dont quelques-unes peuvent contenir deux à trois mille familles, et dans plusieurs desquelles jaillissent des sources d'eau vive, qu'avant de commencer les hostilités,

ils mettent en sûreté leurs femmes, leurs enfans et leur mobilier.

» Alors ils vont au devant des Turcs, se postent, les attendent, les harcèlent ; s'ils craignent de succomber, ils se retirent, se dispersent dans les montagnes ; mais ne déposant point leurs armes, ils reviennent de nouveau à la charge, et principalement la nuit; ils ne cessent de tourmenter un ennemi qu'ils battent en détail, et qu'ils forcent à se retirer après des pertes considérables.

» Si quelque nation voulait se servir des Mainotes pour faire une descente dans la Morée, le seul moyen de les employer serait de lever, parmi eux, des bataillons soldés de troupes légères. La haine qu'ils portent aux Turcs redoublant leur courage, ils seraient invincibles, *surtout s'ils étaient appuyés d'une armée conduite par Bonaparte.* »

Les préventions de Dimos en faveur des Mainotes lui font passer sous silence un de leurs traits les plus caractéristiques. Leur valeur ne s'éveillait qu'à l'espoir du pillage; vifs à la curée, prompts à mettre leur butin à l'abri, ils avaient besoin des leçons de la guerre, mais ils en ont profité; et bientôt on ne dira plus voleur, mais intrépide comme un Mai-

note. Leurs vices venaient de leur position; libres, leurs vertus vont s'accroître. Les événemens mieux que les législateurs instruisent et améliorent les peuples. Dimos ne voyait que des troupes légères dans les Mainotes fuyards. Attachés à une armée commandée par le général Bonaparte, ils n'eussent été que cela; mais, combattant pour eux-mêmes, leurs pensées se sont agrandies, leur caractère s'est relevé. Ils ont aidé à l'affranchissement de la Morée; leurs guerriers, dans l'Attique, dans l'Acarnanie, l'Étolie et l'Eubée, ont mêlé leur sang à celui de leurs concitoyens. La liberté n'est plus pour eux un vol, mais un droit, qu'ils partagent avec tout un grand peuple, et cette patrie conquise par tant d'efforts leur en deviendra à tous plus chère.

Dans les premiers jours du siége de Monembasie, les Mainotes fuyaient à l'aspect du turban comme le lièvre timide dont l'infidèle leur donnait le nom. Laissant les traînards entre les mains de leurs barbares ennemis qui les brûlaient à petit feu, en présence de leurs compatriotes, ils se dispersèrent et regagnèrent leurs villages: mais, honteux d'un si lâche abandon, poussés par leurs femmes et leurs filles indignées, ils revinrent en masse de-

vant la citadelle, traînant après eux un vieux canon, leur seule artillerie, qu'ils placèrent hors de portée pour se mettre à l'abri des batteries ennemies, en hommes qui n'osaient et ne pouvaient pointer, qui ne se hasardaient à mettre le feu à la terrible machine qu'avec un long roseau et en se jetant de suite ventre à terre. Ces mêmes hommes, peu de temps après, escaladent un chemin escarpé et battu par toute l'artillerie du fort, montent à découvert à l'assaut, incendient la porte qu'ils ne peuvent briser, et emportent, en plein jour et de vive force, une position que les Turcs s'étaient flattés de rendre imprenable.

Ils ont fait depuis des prodiges de valeur sous les ordres de Mavro-Michaly. Enfin, ils promettent de s'élever rapidement au niveau du reste des Grecs : tant il est vrai que la liberté amène à sa suite toutes les autres vertus !

Dimos remit aussi à Bonaparte une notice sur les îles Ioniennes, appartenant alors à la République française, et quelques renseignemens sur les quatre places qu'elle possédait sur les côtes de l'Albanie : Buthrotum, Parga, Prévésa et Vonitza. Comme les faits que renferme cette notice sont peu intéressans par eux-mêmes, et se rattachent moins directement

à la cause des Grecs, je me bornerai à traduire ici les *observations générales* qui terminent ces différens rapports.

« La possession des îles Ioniennes est précaire et illusoire sans celle de la Morée qui les alimente; et la prise de la péninsule entraîne celle de toute la Grèce, sans laquelle, osons le dire, *la République française elle-même* ne peut assurer son existence. La Russie est en possession de la Crimée, et l'on a toujours pensé que le maître de cette province le serait de Constantinople quand il voudrait. La Russie a les yeux ouverts sur la Grèce, et n'attend que le moment propice pour s'y jeter, et y couronner le prince que, dès sa naissance, elle a destiné à ce trône.

» D'un autre côté, l'Empereur d'Autriche, devenu maître de la Dalmatie, et ayant pour alliés, dans l'intérieur de l'Albanie, les habitans des Bouches-du-Cataro et les Monténégrins, ces ennemis aguerris et irréconciliables des Turcs, a toutes facilités pour pénétrer en Grèce et y faire des progrès: et à présent que les Grecs se sont éveillés, et veulent la liberté à quelque prix que ce soit, ils se jetteront à corps perdu dans les bras de la première puissance qui se présentera sous le prétexte de les

rendre libres; quoiqu'ils sachent que *la véritable liberté est celle des Français que vous avez propagée en Italie et dans le Levant.* Votre nom et votre présence feront plus encore que toutes les armées russes et autrichiennes.

» Si j'ose, citoyen général, vous exposer mes sentimens, le moment est venu et il n'y a pas de temps à perdre.

» *Signé* NICOLAS STEPHANOPOLI,
» *Pour lui et pour son oncle.* »

La prédiction de Dimos sur les îles Ioniennes s'est pleinement accomplie, et, s'il n'en a pas été de même des deux autres, cela n'a pas dépendu des circonstances, du moins pour la Russie, màis bien des oscillations inexplicables du souverain qui la gouverne [1]. Quant à l'Autriche, l'état de dépendance auquel la réduisit Bonaparte la força à songer à sa conservation plutôt qu'à l'agrandissement de ses États. La Providence qui veillait au salut des Grecs les préserva de ses dangereux alliés, et leur suscita de nouvelles épreuves, afin que leur triomphe fût plus éclatant et plus assuré.

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

CHAPITRE VI.

Après avoir tiré de Dimos tous les détails qui pouvaient lui être utiles, le général Bonaparte renvoya le vieillard aveugle sans aucune gratification. Il ne répondit au récit de ses malheurs et de sa misère que par ces mots : « Je songerai à cela. Dans quatre jours j'aurai besoin de vous. » Les quatre jours s'écoulèrent sans que Dimos fût mandé, et lorsqu'il se présenta de nouveau, il lui fut impossible de pénétrer jusqu'à Bonaparte. Il ne put même se faire restituer les sommes qu'il avait déboursées dans son voyage. Il se retira en Angleterre, où il traîna une existence misérable. Enfin il fut réduit à publier, pour vivre, une mauvaise relation de son voyage en Grèce, où il accable encore de pitoyables louanges l'homme assez barbare ou assez insouciant pour le laisser mourir de faim. Telle est l'horrible influence du despotisme, qu'il arrache

des éloges même au malheureux qu'il écrase !

Avant de congédier Dimos, Bonaparte lui avait demandé un aperçu sur la situation de la Porte. Le voici tel qu'il lui fut remis :

Traité sur l'empire Ottoman présenté au citoyen général Bonaparte.

« CITOYEN GÉNÉRAL,

» Le despotisme du gouvernement turc est connu du monde entier. Chacun sait que les caprices du sultan font les lois; mais la tyrannie que les pachas exercent dans les provinces n'est connue que de ceux qui l'éprouvent; car les Grecs, qui en sentent tout le poids, en rougissent et la dissimulent.

» Les pachaliks se vendent à l'encan. Dès qu'un Turc est investi de la dignité de pacha, il part avec des pouvoirs illimités et une suite plus ou moins considérable de troupes qui, non plus que lui, n'ont aucun salaire du gouvernement. Les villes et les villages qu'il traverse doivent fournir toutes les sommes qu'il lui plaît d'exiger pour son entretien et celui

de ses gens. Ces impôts de surérogation ne se renouvellent que trop souvent, le visir changeant fréquemment les pachas d'une province à l'autre.

» A l'arrivée du pacha dans son gouvernement, son premier soin est de s'informer des ressources pécuniaires de chaque habitant pour en profiter en temps et lieu. Il commence par se faire rembourser la somme qu'il a dépensée pour acheter sa place, puis celle qui est nécessaire à l'entretien de ses troupes. De plus il lui faut, tous les ans, une forte somme pour l'envoyer à son protecteur auprès du grand visir; il faut qu'il amasse des millions pour faire la guerre aux pachas voisins quand l'occasion s'en présentera; et enfin, il faut qu'il se fasse un trésor pour vivre avec luxe à Constantinople, si jamais il y était rappelé.

» Il commence donc par faire plonger en prison, sous les prétextes les plus frivoles, les habitans qu'il rançonne ensuite selon leurs moyens, ne les admettant à prouver leur innocence et à sortir de cachot, qu'en recevant la somme qu'il lui a plu de leur imposer.

» Le Grand-Seigneur n'exige de ses sujets qu'une contribution par an, mais les pachas

en perçoivent à chaque lune, outre les impositions extraordinaires qu'ils demandent dans le courant de l'année. Ceux qui ne sont pas ponctuels à s'acquitter sont arrêtés et ruinés avant de pouvoir se faire élargir. Ce n'est pas le pacha seul qui est tyran, mais tous ceux qui le servent jusqu'au dernier soldat. Ils maltraitent, bâtonnent, pillent sans crainte les misérables habitans. Malheur à celui qui oserait se plaindre du moindre serviteur du pacha. Il obtiendrait peut-être de le faire châtier, mais il verrait sa famille entière exterminée par les compagnons du Turc qu'il aurait fait punir.

» Outre la tyrannie du pacha et de sa suite, il y a encore celle, non moins oppressive, des Agas et des Spahis; les uns et les autres représentent à peu près, comme rang, les comtes et les marquis dans le reste de l'Europe. Jouissant de biens appartenant à la Porte, ou arrachés aux particuliers, insatiables de richesses, ils traitent les habitans en esclaves, les forcent à travailler à leurs terres, et leur donnent un salaire si insuffisant que la faim oblige ces malheureux à émigrer d'une province à l'autre. En général les Turcs méprisent les Grecs à un tel point qu'ils ne les appellent que *Chiens :*

nom qu'au reste ils donnent à tous les Européens.

» Un Turc qui achète quelque chose au marché, le fait transporter chez lui par le premier Grec qu'il rencontre. Un meunier vendait du grain en détail dans son bateau; comme il en mesurait un sac à une femme, un Turc du haut du môle lui ordonne d'aller chercher du feu : le marchand n'avait plus que deux mesures à mettre; il se hâte, saute à terre, va chercher le feu, l'apporte au Turc qui allume sa pipe et tue cet homme d'un coup de pistolet pour n'avoir pas obéi assez promptement. Un Grec à cheval, doit, quand il rencontre un Turc, de quelque rang que soit ce dernier, descendre pour le laisser passer, et le saluer profondément.

Observations sur la justice civile.

» C'est encore à l'encan que les places de juges sont vendues : elles n'ont pour émolument qu'un droit de dix pour cent sur les sommes en contestation, et une amende arbitraire dont le juge peut frapper quiconque re-

connaît avoir cité à tort. Dans aucune partie de l'Empire ottoman il n'y a de tribunal stable composé de plusieurs juges; partout un seul prononce, et généralement le plaideur le plus généreux envers son juge est celui qui gagne son procès. Personne n'oserait se présenter devant le cadi sans s'être fait précéder par des présens, ou sans lui en offrir un soi-même.

» Grâce au hasard, ou plutôt à l'impuissance du gouvernement, les Grecs sont armés. Après la première guerre contre les Turcs et les Russes, l'Albanie fut inondée de bandits et de vagabonds; des hordes de six cents brigands parcouraient le pays, et frappaient de contributions les petites villes et les villages. Ne pouvant les réprimer, et fatigué des réclamations des Grecs, le gouvernement leur permit de prendre les armes pour défendre leurs propriétés. Et depuis la dernière guerre suscitée par la Russie, ils se sont tellement aguerris qu'ils feraient face à une armée turque; mais ils ne l'oseront que lorsqu'une puissance étrangère prendra possession d'une des parties de la Grèce, tant ils craignent que les Turcs, les attaquant en détail, ne les passent au fil de l'épée.

De la marine.

» Le Capitan-pacha sort tous les ans, le 23 avril, avec une partie de l'armée navale, pour percevoir les impositions des îles de l'Archipel. Les pouvoirs illimités dont il est investi par le Grand-Seigneur, font trembler tout le monde. Outre les contributions ordinaires il en exige d'arbitraires à son profit, et le peuple effrayé s'empresse de combler de présens non-seulement lui, mais encore ses secrétaires et ses intendans.

» Les Turcs n'entendent rien à la marine, et sont forcés de se servir des Grecs pour les manœuvres et les combats. Quelques-unes des îles de l'Archipel sont obligées de fournir au Capitan-pacha, et de maintenir à leurs frais un certain nombre de marins; charge presque insupportable. Enfin, l'intention des Turcs de tenir les Grecs dans la misère et dans l'oppression pour qu'ils ne puissent jamais relever la tête, est partout évidente.

» L'Empire ottoman semble toucher au dernier degré de décadence; le trésor ruiné n'est

plus alimenté par l'argent des provinces. Seize pachas se sont déclarés indépendans[1], et retiennent, non-seulement les contributions de leurs gouvernemens, mais empêchent encore le passage de celles des autres pachaliks. Passwan Oglou, sorti de Widden avec une petite armée de mécontens, avait quarante mille hommes à son arrivée à Andrinople, et de-là, envoyant des ambassadeurs au sultan, il lui parla en maître, le gourmanda sur divers points de religion, et lui reprocha d'avoir introduit dans l'Empire quelques usages européens.

[1] M. de Choiseul visita, en 1776, à Moglad (Ionie), un de ces pachas, Hassan-Tchaousch-Oglou. Il s'était rendu indépendant de la Porte par ses richesses et surtout par son audace. Il avait alors quatre-vingts ans ; il instruisait son fils dans l'art de se maintenir après lui contre le Sultan, c'est-à-dire contre les intrigues du sérail et les caprices des visirs. Ses petits-fils étaient ses lieutenans, et il leur avait donné, comme apanage, les gouvernemens des villes ou bourgades voisines. Lors de l'entrevue que M. de Choiseul eut avec lui, il lui adressa beaucoup de questions sur le but de son voyage et sur l'Europe. Le voyageur l'ayant complimenté sur sa puissance, et sur le courage qu'il avait fallu pour l'établir, il fit éloigner les assistans, et lui dit naïvement que les talens n'avaient pas été si nécessaires qu'il le pensait. Le

» Un autre pacha, aux environs de Bursa, à la tête d'une puissante armée, intercepte les contributions qui viendraient de ce côté. Enfin, la Grèce est à la première puissance qui lui prètera la main pour achever de la délivrer de la tyrannie turque.

» Le gouvernement russe paraît connaître à fond la faiblesse ottomane et ce que pour-

premier fondement de son pouvoir avait été ses richesses. « Obligé de me défendre contre des agresseurs injustes, dit-il, je me suis fait des amis de tous ceux que l'on opprimait; j'ai remis aux habitans de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeait le pacha envoyé par la Porte, et ils ont regardé comme meilleur maître celui qui demandait le moins. Je protège mes amis, et je fais étrangler, comme il est juste, mes ennemis, ou ceux que je soupçonne de l'être. » M. de Choiseul, n'ayant pu s'empêcher de sourire de l'aplomb avec lequel le pacha s'applaudissait de sa prétendue justice, ce dernier voulut savoir ce qui causait sa gaîté; il le lui fit demander par l'interprète. Le voyageur répondit que faire étrangler ses ennemis pouvait être fort prudent, mais que de commencer par-là sur un simple soupçon, n'était peut-être pas d'une exacte justice. « Dis à cet étranger, répliqua-t-il, que ce qui est nécessaire est juste; qu'autrement Dieu ne l'aurait pas permis, et ne m'aurait pas récompensé par de si longs succès. » Voilà le plus haut point de morale auquel un Turc puisse arriver.

raient les Grecs s'ils étaient soutenus, car un des fils de la famille impériale a été baptisé sous le nom de Constantin, comme héritier du trône de Byzance, et ce n'est pas sans motif qu'élevé comme un Grec, ne parlant que la langue grecque, on l'entoure des hommes les plus recommandables du royaume auquel il semble aspirer.

» Cependant, les Grecs, plus amans de la liberté que d'un gouvernement aristocratique, préféreraient la protection de la France à celle de toute autre puissance, surtout si le général Bonaparte, en qui ils ont mis tout leur espoir, en était le principal organe.

» *Signé* NICOLAS STEPHANOPOLI,

» Pour lui et pour son oncle Dimos. »

Ce tableau de la décadence de l'Empire turc n'est qu'un aperçu superficiel, et ne remonte point aux deux grandes causes qui amenèrent et qui perpétuent cette dégradation. La première est le despotisme absolu qui, en Turquie, soumet des milliers d'hommes aux caprices d'un être ignorant, vieilli dans les murs d'un sérail, tremblant devant la puissance d'un eunuque jusqu'au jour où il

monte sur le trône. Le Grand-Seigneur, lors de son entrée triomphante dans sa capitale, est précédé de marmitons [1] et de gardes farouches, toujours prêts à remplir l'office de bourreaux

[1] La description que donne le baron de Tott du cortége de Mustapha III, le jour de son couronnement, est assez curieuse pour trouver place ici. Je n'en citerai cependant que ce qui se rapporte directement à ce que je viens de dire. « Le groupe du Janisairse-Aga présente le tableau le plus riche dans la classe des grands officiers. Outre le nombre de valets qui environnent son cheval, il est précédé par deux files de *Tchorbadgi* ou colonels de janissaires, dont le nom, traduit littéralement, signifie *donneurs de soupe;* placés à droite et à gauche, ils marchent à pied devant leur général. Ces officiers, en bottes jaunes, les coins de leurs robes retroussés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main, et coiffés d'un casque brodé en or, surmonté d'un grand panache à la romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on aperçoit le Janissaire-Aga, qui domine au milieu de la foule de ses gens. Mais un objet vraiment curieux, c'est le vêtement de l'*Achetchi-Bachy* ou *Chef de cuisine,* qui marche à pied au milieu des deux files de colonels, dont je viens de parler, et seulement quelques pas en avant de son général. Une énorme dalmatique de cuir noir, chargée de gros clous d'argent, recouvre un corset également de cuir et non moins bizarrement décoré. Ce petit gilet est fixé sur sa personne par une large ceinture à gros crochets et à charnière, qui soutient deux

au moindre signal de sa Hautesse. Parvenu au pouvoir, il s'en amuse d'abord comme un enfant qui a trouvé un jouet nouveau; mais ses courtisans, ses visirs, l'exemple de ses

énormes couteaux, dont les manches couvrent presque entièrement le visage du major; tandis que des cuillers, des tasses, et d'autres ustensiles d'argent, suspendus à des chaînes de même métal, lui laissent à peine l'usage de ses pieds; il est en effet tellement chargé, que dans toutes les occasions publiques qui obligent cet officier à se vêtir ainsi, deux janissaires doivent lui servir d'accolytes pour soutenir son habit. »

L'or, les pierreries, les riches costumes, sont prodigués dans ces cortéges. Les Turcs s'entendent à merveille à ce genre de spectacle, qui est pour eux un moyen de domination. Les différens officiers de l'Empire saluent à droite et à gauche les janissaires qui bordent la haie, et qui répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet hommage avec bien plus de respect, aux seuls turbans du Grand-Seigneur, qui précèdent sa Hautesse, et qu'on porte en cérémonie : deux de ces coiffures chargées de leurs aigrettes, n'étaient d'abord destinées qu'à changer celle que l'empereur porte lui-même, au cas où il le jugerait à propos; mais cet usage, de pure commodité, devint dans la suite un objet de pompe et d'ostentation.

Ces turbans, placés sur des espèces de trépieds de vermeil, sont portés de la main droite par deux hommes à cheval entourés d'un grand nombre de *Tchoadars*, et ces officiers doivent seulement faire incliner un peu les tur-

prédécesseurs, l'instinct de tyrannie cultivé par son éducation, tout se réunit pour lui apprendre qu'il a entre les mains une massue à écraser les peuples, qu'il ne s'agit que de la laisser tomber pour en voir les sanglans effets; il prend goût à ces expériences ; il les renouvelle, et les masses, les individus rentrent dans la poussière ou disparaissent. Le sultan est maître absolu de la vie et des biens de ses sujets. Personne ne parvient à une place que parce qu'il plaît au souverain. Sa volonté qui a fait monter peut faire redescendre. « Les Turcs doivent tout au Grand-Seigneur, éducation, dignités, fortune, » a dit récemment un auteur, qui, démentant l'expérience de plusieurs siècles, a entrepris de faire un éloge pompeux des institutions musulmanes. « La reconnaissance, comme l'intérêt, les oblige de faire honneur au gouvernement. » Quelle excellente garantie des mœurs et des vertus publiques! quel fondement pour le bonheur des peuples!

bans à droite et à gauche, à mesure que les janissaires, au nombre de sept ou huit à la fois, se courbent profondément pour saluer les aigrettes impériales.

Rendons grâces à Dieu de n'avoir pas atteint à un si haut degré de perfection dans la science de l'étiquette.

Faut il donc que tout despotisme militaire, surtout s'il est assez complet pour que ni noblesse, ni pairie, ni opposition quelconque ne vienne déranger le nivellement du sabre, trouve, non-seulement des sectateurs en France, mais encore des admirateurs enthousiastes.

Il y a en Turquie deux milices; l'une soldée en argent, l'autre en terres. La première, de quarante mille hommes d'infanterie, tous janissaires, fut d'abord formée d'enfans chrétiens enlevés à leurs parens et qu'on élevait dans la loi de Mahomet; presque tous d'origine grecque, mais d'autant plus braves et plus féroces que nulle affection, nul lien de famille[1], nul sentiment tendre ne les attachaient à la vie. Le fanatisme, l'ambition et une avidité également aveugle, étaient entretenus en eux par une paie considérable, par plusieurs priviléges, comme celui de tuer ou d'insulter impunément tout être qui n'était pas de race

[1] « La plupart des janissaires vivent dans le célibat. Ce n'est pas qu'on les empêche de se marier; mais ceux qui se marient ne doivent plus prétendre à aucune charge, etc. »

Charte turque, tom. I, p. 62, par M. Grassi, *officier supérieur.*

musulmane; par des distinctions particulières[1], même dans les châtimens, ce que quelques écrivains ont osé louer outre mesure, regardant comme balance très-estimable du despotisme tous les priviléges accordés à la force, et rien qu'à la force; et prenant les janissaires et les spahis pour l'opposition dans le gouvernement turc, très-éclairé, et modéré, selon eux, puisqu'il ne coupe les têtes que quand besoin il y a, et s'arrête aussitôt qu'elles sont tombées[2].

Maintenant les janissaires se recrutent aussi parmi les indigènes turcs, qui achètent du Kiahia-Bey (lieutenant-général) le titre de janissaire. Ce corps se grossit aussi d'un nombre considérable de bourgeois, qui, pour jouir de l'impunité et de la considération assurées à cette milice, achètent aux *Serdars* (gouverneurs des janissaires d'une province), le rang de janissaires sans solde et non enrégimentés; cependant à la condition de s'ar-

[1] Ils sont exempts de taxes, et peuvent exercer n'importe quel métier en jouissant toujours de cette exemption. Ils ne ressortent point des juges ordinaires, ont une pension de retraite double de la solde, etc.

[2] Voyez les notes à la fin du volume.

mer à ses frais et de s'unir aux troupes soldées en temps de guerre. Le gouvernement ferme les yeux sur le honteux négoce que font les Serdars, parce que, vivant lui-même de rapine, il est forcé de la tolérer dans ses satellites.

Il peut y avoir environ cent vingt-cinq mille janissaires non soldés, et douze mille spahis, cavaliers des mieux montés de l'Europe, et qui jouissent de priviléges à peu près semblables à ceux des janissaires. Un proverbe oriental dit que l'herbe ne croîtra plus où la cavalerie turque a mis le pied. Et, en effet, ces bandes sanguinaires marquent leur passage par la dévastation, le pillage et le meurtre. Ennemis jurés de la civilisation et des arts, elles n'ont pas même les vertus guerrières, car une aveugle férocité ne peut s'appeler du courage.

La seconde milice turque est soldée en terres, divisées par lots de *Zaïms* et de *Timariots*. Cette institution n'appartient pas plus aux Turcs qu'à tous les peuples conquérans. De tout temps on a partagé les terres entre les soldats qui les avaient conquises; et comme à Rome, comme en France, dans les temps féodaux, comme en Pologne, comme partout

dans les temps de barbarie, une partie de ces dotations sont héréditaires, d'autres viagères; mais à quelque titre qu'il les possède, le propriétaire, au premier son de trompette, est obligé de marcher, accompagné de ses enfans en état de porter les armes. Les zaïms sont les portions plus fortes accordées aux services les plus importans.

On serait tenté de croire que Bonaparte avait emprunté aux Turcs son système de dotation, quoique nos mœurs ne lui aient pas permis de le rendre aussi complet qu'en Turquie, et de le mettre si bien en harmonie avec la domination d'un seul.

On compte à la disposition du Grand-Seigneur trois cent quatre-vingt-cinq mille hommes de *Zaïms*, de *Timariots*, de *Gibelins* ou hommes et enfans que les premiers sont tenus de fournir aux termes de leur dotation. Outre cela, il y a encore les *giomulhus* ou *furieux;* volontaires abrutis, enivrés d'opium, et qui se précipitent en insensés sur l'ennemi pour obtenir le paradis ou un timariot. Le nombre de ces derniers s'élève à trente mille. Tous ces misérables satellites n'existent que par sa Hautesse, et sont voués, presque dès

leur naissance, à servir ses vices et ses penchans.

La corruption de l'Empire ottoman s'explique à merveille par la cruauté, la bassesse des Turcs qui parviennent aux emplois : ils sont tous pris dans la masse des esclaves élevés au sérail et bâtonnés par les eunuques noirs et blancs. Un apologiste de la Porte conclut, de ce que ces jeunes enfans sont punis très-cruellement, même lorsqu'ils n'ont pas fait de faute, qu'ils doivent devenir des hommes patiens et excellens de tout point. Pour moi, je m'étonne que d'après l'éducation de mollesse et de barbarie qu'ils reçoivent, les pachas, les oulémas, etc., etc., enfin, tous les gens tirés de l'*hasoda*, ou chambre du sultan, ne soient pas des monstres hors nature, réunissant les vices les plus hideux et les plus opposés.

Le gouvernement turc est bien facile à définir ; il a une unité admirable : le bourgeois y presse le peuple pour avoir de l'argent ; le soldat, le serdar et le pacha y pressent le bourgeois pour avoir de l'argent ; le visir, les agas et les seraskiers y pressent, et au besoin étranglent les pachas pour obtenir leurs richesses, et enfin le Grand-Seigneur, le sabre

d'une main et le cordon[1] de l'autre, est le dernier et le plus riche trésorier de son royaume. *Admirable organisation qui fait refluer tout à celui qui a le sabre!*

La seconde cause de la décadence de la Porte, d'où découlent peut-être toutes les autres, est la religion musulmane. Mahomet fit de son propre génie la prison d'un peuple entier. Se disant prophète, et se faisant dieu, il hâta la civilisation d'une nation barbare; mais il la resserra par des institutions fortes dans un cercle magique dont elle ne put sortir. Il dressa jusqu'aux générations futures, et lança dans les plaines de l'Asie et de l'Afrique une nouvelle race, non plus formée d'hommes souples, mobiles, capables de grandir, de devenir bons, meilleurs encore, non plus de créatures sorties des mains de Dieu, mais de

[1] Il est bon de prendre acte ici de la manière dont l'auteur de la *Charte turque* explique la présence des muets dans le palais du Grand-Seigneur. « Indépendamment des eunuques ordinaires, on trouve au sérail des sourds-muets de naissance également eunuques, qui servent pour *apprendre* aux élèves du sérail le langage des sourds-muets, qui est connu et pratiqué dans ce palais de tout temps. » L'explication est assurément nouvelle et fort ingénieuse.

hordes de Turcs immuables, création de Mahomet.

Ce que l'on a vanté dans le Coran en est le vice le plus déplorable : c'est cette réunion, cette confusion de la morale et de la politique, cette ambition blasphématoire qui fait descendre du ciel des lois de police et d'organisation sociale, qui rend sacrée une coutume comme une vertu, qui enterre en quelque sorte les hommes pour les rendre immobiles, et qui ne les rend que corrompus.

N'est-il pas donné à toute créature humaine de grandir et de s'élever? Depuis quand le faîte de l'édifice social est-il fixé? Les bases sont immuables, et les vertus, les idées d'ordre et de justice, sont ces bases. Mais depuis quand la hauteur d'un homme a-t-elle été la mesure de celle de tous les autres hommes? « Cette organisation, cette uniformité, c'est la corruption et la mort. » Comment, les institutions , les inventions de l'esprit d'un homme triompheraient, et les générations, les unes par le vice, les autres par le fer , lui seraient immolées! Infâme esprit d'esclave qui souille le monde depuis des siècles, et qui fait sacrifier des milliers d'existences au nom et à l'orgueil d'un seul ;

tandis que la nature, main de Dieu, toujours agissante, soigne avec autant de tendresse, de sainte volúpté, la parure et le bonheur d'un insecte que du plus lourd potentat.

La religion, qui ne devrait être qu'un lien, qu'une voix d'amour entre le ciel et la terre, rabaissée jusqu'à soutenir un trône, une dynastie, et les crimes de tel ou tel souverain! Un sultan, un être de sang et de vices, l'image de Dieu sur la terre!

On a poussé l'injustice et la déraison jusqu'à tirer un éloge des Turcs de ce que leur religion leur ordonne le meurtre. Que ne louet-on le fils du bourreau de ce que sa main est accoutumée à tuer; on le lui a appris dès l'enfance. Nous, dont les croyances religieuses commandent le pardon et l'amour, nous avons eu des auto-da-fé, des guerres de religion : certes, l'erreur et la cruauté font aussi partie de notre nature, et triomphent quelquefois des divins préceptes faits pour élever au-dessus de l'humanité; mais, grâce à ce Coran si vanté, les Turcs sont des bêtes féroces, stylés dès la mamelle au crime, à la soif du sang et du carnage : c'est leur chemin du ciel.

Que penser d'hommes qui ne sortent pas de la ligne de leurs devoirs religieux les plus

stricts, lorsqu'ils empalent et rôtissent leurs ennemis, font étrangler leurs frères, etc., etc. Louis XI disait au moins : « Pardon, bonne Vierge, encore celui-ci ! »

Les législateurs qui ont devancé leur siècle ont eu presque tous le tort de prendre le point où ils étaient parvenus pour les bornes de l'esprit humain, et ils ont fait de leurs lois des limites comme pour dire à l'intelligence de l'homme : « Tu n'iras pas plus loin. » Ces remparts, construits avec plus ou moins de force, ont eu plus ou moins de durée; témoins les institutions de Mahomet chez les Turcs, celles de Lycurgue chez les Spartiates, celles de Moïse chez les Juifs. Toutes ces formes, bonnes pour les époques où elles furent conçues, ont quelque chose d'absurde et de monstrueux dans leur décrépitude. Le législateur vraiment sage doit commencer et laisser les voies ouvertes aux améliorations; ce sont des routes qu'il indique, non des murailles qu'il élève. Si, malgré les lois progressives de l'univers, un homme d'un génie ferme et audacieux parvient à arrêter un moment la marche des temps, il semble que son ouvrage ne survit au siècle pour lequel il fut créé, qu'afin d'être exposé au monde dans toute sa laideur, et pour confon-

dre l'orgueil et l'impuissance de celui qui prétendit lutter avec Dieu même, en s'efforçant de soustraire ses créatures au perfectionnement que sa sagesse avait ordonné.

Ainsi le peuple hébreu se sépara des autres peuples, et devint le rebut des nations, en persistant dans l'observance de la loi de Moïse, qui ne lui avait été donnée que comme une attente et une préparation à la loi évangélique. Tant qu'elle fut progressive, tant qu'elle seconda la marche des Hébreux vers un ordre de choses plus élevé, elle fut bonne et vivante; du moment qu'elle les arrêta, elle dépassa sa mission et devint dangereuse. Un rapide coup-d'œil sur l'histoire de ce peuple achèvera d'expliquer ma pensée.

Les premiers commandemens faits aux Hébreux sont positifs et, pour ainsi dire, matériels : ils s'adressent à un peuple brut. Les châtimens, partout multipliés, sont sévères; rien ne parle à l'ame et à l'intelligence de l'homme. Intermédiaire entre Dieu et les Israélites, Moïse règne au nom de la religion; c'est elle qui ordonne; son pouvoir est absolu; elle ne permet aucune réflexion : elle impose ses lois, elle force à s'y soumettre; elle punit de mort les révoltes. Cependant les Hébreux

murmurent contre la main qui les frappe, et Moïse dit au Seigneur : « Je ne puis moi seul porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi. »

Après Moïse, la puissance du sacerdoce continue. Il établit pour juges d'Israël des chefs belliqueux nécessaires à l'agrandissement de la nation. Mais la paix fait naître un nouvel ordre de choses. Fatigués peut-être du gouvernement théocratique, les Israélites demandent un roi : le prophète Samuel s'y oppose fortement; il leur fait un énergique tableau des abus de la royauté[1]; mais le peu-

[1] Il leur dit donc : « Ce sera ici la manière en laquelle vous traitera le roi qui régnera sur vous ; il prendra vos fils et les mettra sur ses chariots, et parmi ses gens de cheval, et ils courront devant son chariot.

» Il les prendra aussi pour les établir gouverneurs sur milliers, et gouverneurs sur cinquantaines; pour faire son labourage, pour faire sa moisson, et pour faire ses instrumens de guerre, et tout l'attirail de ses chariots.

» Il prendra aussi vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères; il prendra aussi vos champs, vos vignes, et les terres où sont vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs. Il dîmera ce que vous aurez semé et ce que vous aurez vendangé, et il le donnera à ses eunuques et à ses serviteurs.

ple persiste, et sa voix devient la voix de Dieu. Le prophète cède, et cherche l'élu du Seigneur: c'est Saül, le plus grand, le plus robuste des enfans des Hébreux qui éprouvent encore le besoin d'être régis par la force. Il enfreint les commandemens de l'Éternel, et Samuel lui annonce que l'esprit de Dieu s'est retiré de lui. Il se fixe sur David encore enfant: ce dernier est blond, faible et de petite stature; il accomplit, par la seule intelligence, ce qui ne s'est fait jusque-là que par la force physique. Il célèbre, par d'admirables hymnes, les triomphes du peuple de Dieu; il chante son repentir et ses douleurs dans un langage rempli de poésie. Après lui vint Salomon à qui Dieu avait donné, disent les saintes Ecritures, une étendue d'esprit aussi grande que celle du sable qui est sur le bord de la mer. Ainsi s'accomplit le règne de la force, de la poésie,

» Il prendra vos serviteurs et vos servantes, et l'élite de vos jeunes gens, et vos ânes, et les emploiera à ses ouvrages.

» Il dîmera vos troupeaux, et vous serez ses esclaves.

» En ce jour-là vous crierez à cause du roi que vous vous serez choisi; mais l'Éternel ne vous exaucera point en ce jour-là. »

Premier livre de Samuel, chap. VIII, verset 11.

de la raison. A mesure que le peuple s'éclaire, ses chefs grandissent avec lui : puis, comme pour le punir de ses infidélités, Dieu l'abandonne pour un temps aux dissensions intestines.

Le pouvoir disputé passe de main en main; mais tout n'en marche pas moins au but désigné par la Providence. Job prêche aux hommes la résignation; il raconte les gloires du Très-Haut; il prédit au méchant la fin rapide de ses prospérités; il promet aux justes l'appui du Dieu fort. Les prophètes se succèdent: tous annoncent un libérateur, l'attente d'Israël. Saint Jean Baptiste sort du désert et prêche en disant : « Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche. » Enfin, Jésus paraît, et sa céleste doctrine est empreinte d'immortalité et de perfectionnement. « Je ne suis pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivans! s'écrie-t-il. Je suis le chemin, la vérité et la vie. » Et, parlant des docteurs de la loi, il dit: « Ils m'honorent en vain, enseignant des doctrines qui ne sont que des *commandemens d'hommes*. Vos pères ont mangé la manne du désert et ils sont morts; c'est ici le pain qui est descendu du ciel, afin que, si quelqu'un en mange, il ne meure point... Je suis venu ac-

complir la loi. Vous connaitrez la vérité, et la vérité vous rendra *libres.* » Ce n'est pas assez pour Jésus d'apporter sur la terre ses sublimes préceptes, il présage encore une autre régénération. Il est venu ouvrir les portes du royaume des cieux, et il y appelle les fidèles. « Le fils de l'homme viendra dans sa gloire, » dit-il à ses disciples : « Un jour vous verrez mon père. » Remplaçant toujours ainsi une espérance accomplie par une autre espérance encore plus sublime, et consacrant, par son exemple, la loi de progression.

Le législateur prend pour base une ou plusieurs des vertus qui entrent dans le caractère de l'homme; c'est d'elles qu'il se sert pour élever son édifice social. Si la base vient à manquer, l'édifice s'écroule; mais au moins il était noble et beau, et le peuple réuni sous son abri devait le bénir, quoique imparfait, comme toute œuvre humaine, parce qu'il lui devait la conservation et l'accroissement de quelques vertus. Ainsi, l'amour de la patrie fut la base des lois de Solon ; et, quand la vanité et la légèreté des Athéniens eurent sapé cette base, Athènes tomba. La rigidité des mœurs, le mépris des biens du corps pour l'amour des biens immatériels, fut

le fondement des lois de Lycurgue : le luxe s'introduisit à Lacédémone; il n'y eut plus de Spartiates.

Une recherche exacte ferait, je crois, découvrir que chacun de ces peuples périt, parce que quelque irrégularité dans la contexture de son gouvernement y laissait entrée à quelque vice destructif des vertus qui en faisaient le ciment. Chaque législateur ne pouvait faire la part de toutes les vertus dans son organisation sociale; il suffisait que celles qu'il avait choisies pour en faire le lien de son peuple subsistassent, pour que ses défauts et ses qualités fissent corps et le conservassent entier. Mais on pourrait croire que c'est sur les vices et les mauvais penchans de notre nature que Mahomet appuya sa doctrine : le mépris et la haine pour tout ce qui n'est pas Turc, l'attachement aux plaisirs sensuels et terrestres, même au-delà de la vie, unissent entre eux ses sectateurs. Il fit de ce qu'il y a de plus élevé, de plus dégagé de la matière, de la religion, une chose toute matérielle. Le Turc ne laisse point sa dépouille au tombeau; il poursuit, jusque dans l'éternité, des plaisirs dont la plus courte vie rassasie et dégoûte. L'absence de tout nœud de famille, la pluralité des femmes, la

facilité du divorce, détruisent entièrement pour lui le charme des affections intérieures, et ce doux échange d'amour et de soins qui doivent, pour la femme et pour l'homme, adoucir un pèlerinage qui se termine aux cieux, dans un bonheur pour lequel une langue formée de chair n'a pas de nom, et notre imagination, enveloppée de ténèbres, point de description. Cependant, comme rien ne peut exister, même un jour, sans quelque noble appui, il y eut sans doute dans les doctrines de Mahomet, quelques droits, quelques institutions protectrices et sages; mais la garde en fut confiée au despotisme qui les dévora peu à peu ou les anéantit.

La nature de l'homme est heureusement imparfaite dans le mal comme dans le bien; sa volonté échoue tôt ou tard contre le temps. C'est pourquoi l'empire de Turquie se dissout: car les vices dont Mahomet avait fait l'appui de sa croyance; la haine, la soif du sang, les plaisirs des sens, la cruauté, peuvent aussi s'affaiblir, et se sont relâchés. Si les Turcs avaient continué à recruter leur armée des enfans enlevés aux chrétiens grecs et autres raïas tributaires, si les sultans avaient continué à faire égorger leurs frères et ceux de leurs parens qui pouvaient prétendre au trône,

il y aurait eu moins de révoltes et de secousses, qui ont désuni petit à petit leur odieux corps social, et ils seraient peut-être moins près de leur chute [1].

On a beaucoup parlé de la force de l'Empire ottoman. Sa force!... son établissement ne prouve que la faiblesse de l'empire d'Orient et de tous les Etats d'Europe, à l'époque où les Turcs se sont élancés de leurs déserts. Sa durée tient à ce que sa religion était différente de celles des contrées voisines, et à ce que son horrible despotisme effrayait et avilissait les hommes au point que, semblables à des bêtes de somme, ils n'osaient bouger sous le joug. L'organisation des colons était donc bien belle, car les noirs l'ont

[1] « On s'explique difficilement la durée de l'Empire ottoman, surtout l'existence des Turcs en Europe, quand on voit de près l'ignorance et l'indiscipline de leurs troupes soldées, le désordre des finances, le dénuement des forteresses, les révoltes des agas les plus voisins de Constantinople ; enfin, l'indépendance des *pachas* de Morée, d'Égypte et de Damas. Le titre seul de Calife soutient encore le sultan sur le trône le plus chancelant de l'univers. Les Anglais protègent cette faiblesse, favorable à leur envahissement commercial. »

Voyage à Jérusalem, par M. de Forbin. 1817.

subie long-temps? l'organisation des Espagnols bien forte, car les Péruviens n'ont pu s'y soustraire qu'en mourant? Bon Dieu! quand le succès cessera-t-il d'être une raison? Anathême sur les lâches qui l'invoquent sans cesse! Je crois qu'il suffira désormais pour moi qu'une cause soit perdue pour que je la suppose juste. Lorsqu'une foule d'êtres pusillanimes se jettent dans un des bassins de la balance, qui ne serait tenté, quoique ce fût encore une injustice, d'aller aveuglément se précipiter dans l'autre?

Le mépris que les Turcs témoignent, non-seulement pour tous les peuples civilisés, mais pour tous les arts et sciences que ces peuples cultivent, est déjà une preuve du détestable système qui les gouverne. Mépriser les autres peuples peut tenir, chez une nation riche et hautaine, comme les Anglais, à un sentiment patriotique mal dirigé; mais mépriser l'accroissement du génie, *l'opinion* des autres hommes, est d'un philosophe au-dessus de l'humanité, ou d'un misérable au-dessous d'elle. Les Turcs n'ont qu'un mobile, l'argent. Que leur sont les affections, eux qui n'en ont jamais cultivé aucune; l'honneur, la gloire? ils ne savent ce que c'est. Le sage est au-des-

sus de tout; ils sont au-dessous; et, trompés apparemment par cette ressemblance d'effet, on les a nommés sages.

Les petits législateurs de notre temps, les Castlereagh, etc., placés plutôt en arrière qu'en avant de leur époque, n'ont pas eu la prétention d'enchaîner les siècles à venir à leur système. Ils n'ont voulu qu'y rapetisser toute la civilisation actuelle, mais elle plane au-dessus de leurs têtes, tandis qu'ils étendent les bras pour l'étouffer. Grâces à Dieu, leur puissance et leur volonté ne sont pas sur la même ligne; et, dans leurs petites idées, ils ont tué l'homme qui pouvait le plus pour eux. Le règne de Napoléon sera, il faut l'espérer, le dernier triomphe éclatant de la force. L'aigle a tenu le monde dans ses serres, mais il n'a pu l'y retenir; et ceux qui ont aidé à lui faire lâcher prise n'avaient pas prévu le résultat de leurs efforts. Le monde a respiré[1] : les sentimens généreux, que le conquérant

[1] Napoléon semblait lui-même sentir la compression qu'il faisait éprouver. Questionnant, je ne sais dans quelle circonstance, un courtisan sur ce qu'on dirait de lui après sa mort, et ne recevant pour réponse que de fades complimens, il s'écria : « Non, non, ce n'est pas tout cela : On dira *ouf!* »

avait comprimés ou jetés hors de leur route, se sont développés tout-à-coup. De tous côtés, on a demandé des lois; le retentissement de la chute du colosse a réveillé jusqu'aux échos de la Grèce. C'est alors, c'est durant le congrès de Vienne que la société des hétairistes [1] se forme, et que le mot de liberté, qui, une fois compris, ne s'oublie plus, est prononcé, comme spontanément, dans toutes les parties de la Hellade.

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

CHAPITRE VII.

En y réfléchissant, on s'étonne moins que la révolution de la Grèce n'ait pas d'abord excité une sympathie générale : elle a blessé beaucoup de vanités. Une foule de voyageurs européens ont découvert des milliers d'inscriptions, ont admiré et décrit toutes les pierres des temples, enlevé les statues des dieux, et ils n'ont pas su voir l'ame vivante, le génie animé d'une nouvelle vigueur, prêts à se développer dans les Grecs. Bien des gens ressemblent à ce professeur italien qui voulait faire pendre M. Courier, parce qu'il avait découvert dans le manuscrit grec de Daphnis et Chloé le seul passage qui lui donnât du prix, le seul important, et dont ne s'était jamais douté le pédant, qui, depuis vingt ans et plus, commentait ce même volume. Ceux qui avaient dit que les Grecs étaient morts ont peine à leur pardonner les belles preuves d'existence qu'ils nous donnent, et il n'appartenait qu'à de grandes ames d'avouer avec joie leur erreur.

Peu de personnes avaient su voir dans la Grèce ces deux peuples d'une même croyance, ayant les mêmes intérêts, travaillant, par des moyens différens, à préparer un affranchissement toujours prochain dans leurs rêves poétiques. L'un, composé d'esclaves qui nourrissaient dans leur mémoire de vagues souvenirs de l'antique grandeur de la Grèce, accablés sous le faix, mais chantant les exploits des klephtes; ornant leurs cahutes des portraits des Boucovallas, des Katzantonis, des Colocotronis; profitant du premier instant de relâche pour étendre au loin leur commerce, et, malgré des dangers inouis, employant leurs gains, plus ou moins licites, à répandre l'instruction et à fonder des colléges qu'il fallait non-seulement entretenir à grands frais, mais encore dérober aux Turcs. L'autre, formé d'hommes à demi-sauvages, regardant comme un déshonneur de ne pas périr dans les supplices; ne vivant que de rapines, mais conservant l'amour de l'indépendance, l'habitude des armes, et faisant encore briller la gloire sur des sommets déshérités, même de leurs illustres noms : n'ayant pas une demeure fixe où reposer leur tête, et toujours prêts à marcher au nom de patrie. Les uns préparant

l'existence civile, les autres, l'existence militaire d'un peuple que nous voyons naître maintenant dans la douleur.

Presque nos seuls intermédiaires avec l'Orient, jusqu'à cette époque, avaient été, ou des hommes qui ne tiennent compte que d'un positif très-borné et pour qui l'argent est le représentant de tout ce qu'il y a de matériel et d'immatériel dans ce monde, ou ceux qui vont partout déterrer les reliques des vieux temps et ne vivent que dans un passé qu'ils n'ont pas connu. Ceux-ci voulaient trouver chez les Grecs modernes les sciences et les arts de leurs pères, s'enquéraient d'*Illium*, et auraient volontiers demandé le squelette de Priam à leurs hôtes ébahis. Ce peuple qui n'entendait pas le grec littéral leur semblait un ramas de barbares. Ces barbares faisaient mieux que de conserver les chants d'Homère, ils les reproduisaient. Des rapsodes, aveugles comme le père de la poésie, et peut-être aussi énergiques, donnaient ainsi que lui une ame à tout ce qui les entourait. Leurs improvisations étaient les véritables annales des Grecs. L'orgueil, l'amour du sol, les souffrances, le courage des guerriers, y étaient peints à grands traits. Cette poésie, toute populaire, était em-

preinte des sensations de ceux qui la composaient, de ceux qui l'écoutaient : elle ne s'écrivait pas, mais se perpétuait par traditions. Ces chantres mendians la récitaient sur les grandes routes, sur les places publiques, au milieu des villes, des villages. Elle s'adressait à une foule curieuse, avide d'émotions : elle était en complète harmonie avec ses mœurs et ses pensers habituels : aussi tout y est rapide, fortement accentué, dramatique. Rien n'arrête ou ne suspend l'élan du poëte, qui communique à ses auditeurs l'ébranlement dont il est agité. Partout le sentiment domine l'expression quoiqu'elle soit d'une force et d'une concision admirables. On ne peut que difficilement en donner l'idée en français : notre langue, qui ne s'est pas formée avec les besoins de l'homme, n'est pas le cri de la nature, mais un arrangement méthodique et raisonné, très-bon peut-être pour les sciences parce qu'il entraîne une clarté parfaite, mais mortel pour l'imagination, parce qu'il ne lui présente jamais le mot qui la frappe, le mot dont elle va s'emparer, qu'après que le sujet, le régime, les conjonctions, les temps, et ces milliers de mots parasites qui sont indispensables à la prose, ont suivi leur ordre régulier

et monotone. Afin que notre langue ne fût pas morte à toute exaltation, et ne se refusât pas entièrement aux besoins d'une de nos plus belles et de nos plus divines facultés, la poésie nous a été laissée comme le refuge de ces sensations au-delà des paroles, de ces sentimens qu'elle devine, qu'elle éveille et qu'elle ne décrit pas. L'inversion qu'elle tolère, cette facilité de présenter de suite le mot qui fait image et qui vous jette où le poëte vous veut, dans ce monde magique où vous voyez, respirez, entendez, quoiqu'il n'y ait ni formes, ni parfums, ni sons; l'obligation de resserrer la pensée, de lui donner un tour bref et concis, sont des avantages immenses, et qu'on apprécie mieux en remontant à la destination primitive de la poésie, qui n'est pas d'amuser un moment l'esprit, ou de l'éclairer par des définitions exactes, mais de l'enlever à la terre, d'enflammer l'ame pour ce qui est sublime, d'agrandir les cœurs, et, mystérieux langage, de répondre à tout ce que nous portons en nous d'étranger à ce monde et d'allié au ciel.

Il me semble donc qu'il n'y a que la poésie qui puisse rendre un peu de ce palpitant dont les chants grecs sont remplis. Je ne sais si ces

vers hasardés dans une route toute nouvelle pourront donner l'idée du feu créateur qui anime les improvisations caractéristiques de ce peuple, et qui, prêtant un surplus de vie à la nature entière, fait parler jusqu'aux montagnes.

L'OLYMPE ET LE KISSAVOS.

L'Olympe au Kissavos a crié : « Je suis roi !
Qui t'a donné l'orgueil de t'égaler à moi ?
Moi, qu'un pied turc jamais ne souilla de sa trace !
Moi, dont le nom franchit et le temps et l'espace !
Moi, vieil Olympe ! Au loin mes quarante sommets
De soixante torrens lancent l'onde écumante ;
Chacun de mes buissons a sa voix foudroyante,
Son klephte armé, dont l'œil perce l'ombrage épais.
Sur mon plus haut rocher, ployant son aile immense,
L'aigle descend, se pose, et sa serre balance
La tête d'un héros. — « O toi, sanglant débris,
Pourquoi du roi des airs es-tu la vile proie ? »
— « Je suis tombé. Le Turc en paix rit dans sa joie.
La Mort, qui me servait, à son tour m'a surpris.
Mange, oiseau ; repais-toi ! Ma jeunesse hardie
Doublera la vigueur de ton aile agrandie !
Armatole à Xéroméros,
Klephte douze ans dans ces belles montagnes,
J'ai de monceaux de Turcs engraissé nos campagnes :
Là, de soixante Agas j'ai dispersé les os ;

Et pour les morts obscurs dont j'ai couvert la plaine,
Oiseau, leur nombre effraie, et ne se compte pas!
Mais, j'ai passé; qu'un autre hérite de ma haine
Et de la force de mon bras [1]!

Que de grandeur dans cette belle conception! Comme le discours du vieil Olympe est majestueux et riche d'images! et le magnifique éloge du brave, prononcé par cette tête sanglante: que de beautés sauvages et hardies rassemblées en si peu de vers! Cette poésie, âpre et énergique, semble surtout consacrée aux chants de guerre ou de triomphe: elle a cependant des mots naïfs, des modulations pleines de douceur et de charme pour célé-

[1] Il semblerait qu'il y ait de l'audace à reproduire ici, sous une nouvelle forme, des chants que M. Fauriel nous a fait connaître dans une prose remplie de force, de concision et de simplicité. Je ne sais si je me suis trompée en croyant que les vers les rendraient plus populaires, en les mettant à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Il me semble du moins que la mesure et le rythme les rapprocheront, sous quelques rapports, de leurs formes primitives. Dans le courant de cet ouvrage on trouvera encore quelques chansons grecques inédites, que je dois à l'obligeante bonté, ou plutôt aux sentimens patriotiques de quelques Grecs distingués.

brer les joies de la patrie. Elle sait trouver des accens d'une sensibilité profonde pour peindre les douleurs et les regrets de l'exil. Le guerrier, expirant au loin, se tourne avec amour vers sa rive natale : il presse son compagnon d'armes de fuir vers les beaux lieux que lui ne doit plus revoir ; il le supplie de ne point annoncer sa mort à ses amis absens par quelques mots brefs et positifs. Il veut arrêter long-temps leur pensée sur cette triste nouvelle ; il veut qu'elle s'empare de leur imagination, et il dicte lui-même ce qu'il croit propre à éveiller les regrets, et à lui assurer un long souvenir dans le cœur de ceux qu'il a aimés.

LES DERNIERS ADIEUX DU KLEPHTE.

« Hâte-toi ! Du bord étranger
Lance-toi ! Nage vers nos rives ;
Tes bras sont les rames actives ,
Que ton corps soit l'esquif léger !
Fends les flots mutinés sous ta large poitrine :
Que Dieu, que la Vierge divine
Te conduisent au port ! O fortuné séjour !
Asile du conseil , rendez-vous de nos braves :
Cavernes , rochers , purs d'esclaves !
Ami , te souvient-il du jour

Où, joyeux de tant d'abondance,
De deux chevreaux qu'avait conquis ma lance,
Partageant les morceaux, et la coupe à la main,
Chacun de nous chantait, égayant le festin?
Ah! si nos compagnons te voyant seul paraître
Te disent : « Où donc peut-il être? »
Ne leur réponds pas : « Il est mort! »
Non; pauvret que je suis, fais-leur plaindre mon sort :
Dis-leur que fiancé sur la rive étrangère
Mon épouse, c'est la poussière,
Que la pierre froide est ma mère,
L'insensible caillou mon frère;
Qu'en vain vers mon pays mon regard s'est tourné,
Que je ne verrai plus la place où je suis né! »

Un des traits remarquables de cette poésie est ce besoin d'animer tous les objets, de les faire participer aux revers ou aux bienfaits du sort. Les klephtes, qui improvisaient la plupart de ces chants pendant le repos, avant ou après les combats, adressaient leurs plaintes à une nature toute sensible. Ils liaient amitié avec les bois, les rochers, au milieu desquels ils habitaient : c'étaient autant de témoins de leur vie aventureuse, de leur gloire. Relégués loin des autres hommes, ils répandaient sur tout ce qui embellissait leur solitude la tendresse et la bienveillance dont leurs cœurs

étaient pleins : ils étaient reconnaissans envers la source qui leur apportait ses eaux, envers l'arbre qui leur donnait son ombrage et ses fruits. Ces biens leur venaient du ciel : ils n'étaient pas soumis à la dîme comme les productions de la plaine ; leurs tyrans ne pouvaient les leur ravir, ni en altérer la pureté : c'était pour eux la manne du désert que Dieu envoyait à son peuple afin de lui rendre des forces pour continuer son pénible voyage jusqu'à la terre promise. On serait tenté de croire aussi que les klephtes respectent, dans les créations qui les entourent, cette puissance qui échappe à la main des hommes. Ils parlent aux fleuves, aux plantes, comme à des amis libres, comme à des êtres qui ne relèvent que du Créateur, et qui pourtant se laissent fléchir par la prière. Une femme arrive sur le bord d'un torrent, et le conjure de se faire petit, pour qu'elle puisse passer sur l'autre rive et rejoindre son fils [1].

Les oiseaux qui égaient, par leurs chants, les heures de repos ou de veille, sont aussi des objets de prédilection pour les Grecs. Ils les

[1] Recueil des Chants populaires de la Grèce moderne, par M. Fauriel.

associent à leurs chagrins et à leurs joies. Un guerrier prisonnier ou tombé dans le combat, les charge d'aller annoncer sur ses montagnes natales sa mort ou sa défaite. C'étaient les seuls messagers que la tyrannie des Turcs leur eût laissé : aussi les invoquent-ils sans cesse.

LA MÈRE MORÉATE.

Si les gémissemens plaisent à ton oreille,
Si, dans ton cœur blasé, la pitié ne s'éveille
Qu'aux cris du désespoir, viens, aborde en nos ports :
La mère y pleure un fils, le fils pleure la mère ;
Les larmes et le sang ont détrempé la terre,
Et l'argile a manqué pour recouvrir les morts.
La Morée est en deuil ! à ces barreaux collées,
Aux fenêtres, vois-tu ces femmes rassemblées?
Les vois-tu? plus obscurs que l'aile des corbeaux
Flottent leurs vêtemens en lugubres lambeaux.
Entends leurs cris plaintifs ! De ses petits privée,
Moins triste la perdrix gémit sur sa couvée.
L'air saisit les débris de leurs cheveux épars.
Sur la mer suivras-tu leurs avides regards ?
Vois poindre à l'horizon, vois, sur l'onde apportée,
S'avancer une barque, et la vague agitée
Sur son dos écumeux balancer les vaisseaux.
« Barque, léger vaisseau, nacelle,
» Avez-vous vu mon fils? »—« Son fils, que nous dit-elle?»
Et la barque a fendu les eaux.

— « Son fils! n'est-il que lui de martyr dans la Grèce? »
Et la voile court sur les vents.
— « Ton fils? hélas! peu sont restés vivans,
» Femme! nous plaignons ta détresse;
» Mais si nous l'avons vu, signale-nous ses traits,
» Et du malheur commun isole ta misère. »
— « Mon fils est droit comme le droit cyprès,
» Vaillant entre les Grecs, et beau comme son père.
» A son doigt brille un anneau d'or;
» Mais sa main brille plus, et bien plus son visage. »
— « Nous l'avons vu. Le sable de la plage
» Est de son sang humide encor.
» L'aigle faisait festin; les vautours menaient joie;
» Un seul, un bon oiseau, semblait plaindre son sort.
» Ah! ne dédaigne pas la proie, »
A dit ton fils, avec effort
Ouvrant sa bouche desséchée,
« Mais si tu plains ma vie à la gloire arrachée,
» Prête-moi ta vitesse, et porte mes adieux.
» J'écrirai trois billets sur ton aile légère;
» L'un, quand ma triste sœur y jettera les yeux
» Fera pleurer ma pauvre mère:
» Quand ma mère à son tour lira,
» Les larmes jailliront des yeux de ma maîtresse;
» Et quant aux derniers mots qu'exhale ma tendresse
» Ma belle de sa voix prêtera la tristesse,
» Ah! le monde entier pleurera! »

Ce chant, composé anciennement, et qui semble faire allusion à cette dîme de sang que les Turcs levaient jadis sur les Grecs, en s'em-

parant de leurs enfans à la mamelle pour les faire musulmans et en recruter leurs armées [1], est à lui seul un poëme plein d'intérêt et d'action : tout y fait image; l'on comprend jusqu'à la bizarre sympathie que le poëte établit entre cette mère désolée et ces barques cinglant à l'horizon, les voiles déployées, semblables à de beaux oiseaux qui, de leurs ailes blanches, effleurent à peine la surface de l'onde. Les nations de l'Europe dont l'imagination est le plus refroidie par les progrès du luxe et d'une civilisation qui dissipe tous les prestiges, ne sont pas tout-à-fait exemptes de l'illusion qui fait voir dans un vaisseau, un être animé, presque susceptible de sentiment et de pensée. Cette frêle machine, qui se meut avec tant de puissance et de grâce, qui domine et traverse les mers, qui nous transporte au loin dans des régions nouvelles, qui partage nos dangers, devient pour nous comme une seconde patrie à laquelle notre cœur s'attache. On a vu des marins chérir leur vaisseau

[1] M. Fauriel pense que cette chanson peut être applicable aux diverses calamités des Grecs, peut-être à une guerre, peut-être à cet horrible impôt. Voyez Recueil des Chants Grecs, p. 185, tom. II.

à l'égal d'un ami, et pleurer sa perte avec une douleur profonde. Chez les Grecs esclaves, cette affection était encore plus naturelle et plus vive. A bord de leurs nacelles ils retrouvaient la liberté : ils se confiaient sans terreur aux caprices des vents et des flots, comme s'ils eussent attendu appui et protection de tout ce qui n'obéissait qu'à Dieu. Ils semblent ne connaître d'obstacles que les Turcs : rendus à leurs rochers, à leurs forêts, à leurs barques, ils ne redoutent plus rien.

Une Souliote, au service de M. Pouqueville, entreprit de se rendre à Prévésa, éloigné de vingt-sept lieues de l'endroit où elle était. Le consul voulut lui faire seller un cheval : « Non, j'irai plus vite à pied. » — « Mais tu ne pourras faire vingt-sept lieues en un jour. » — « Oh ! que si. » — « Les Turcs et les Albanais qui remplissent la plaine t'insulteront. » — « Ils n'oseraient : je suis Souliote[1]. Puis, est-ce que je passe par la plaine ? je prendrai les montagnes. » —

[1] Elle ne s'exagérait pas la terreur qu'inspirait sa belliqueuse origine. Un jeune homme battu par elle vint se plaindre au consul. « Que ne le lui rends-tu ? » — « Je m'en garderais bien. C'est une Souliote, elle me tuerait. » Elle portait toujours à son côté un long coutelas dont elle eût su se servir au besoin.

« Mais, malheureuse, tu y trouveras des loups. » — « Je ne les crains pas; je monterai sur un arbre. »

Cette intrépidité, commune à presque tous les montagnards de la Grèce, était le plus sûr garant de leur indépendance; et ce qu'elle aurait pu avoir d'effrayant et de sauvage était adouci par les goûts les plus simples. Les klephtes jouissaient avec délices du beau ciel de la patrie, du parfum des fleurs, du chant des oiseaux. Il y a quelque chose de profondément touchant dans cette alliance entre ce que la nature a de plus gracieux et ce qu'elle a créé de plus fort. Ces hommes terribles qui dormaient les armes à la main, s'éveillaient pour écouter le rossignol. Tous portaient une lyre sur laquelle ils accompagnaient leurs improvisations. Ils passaient continuellement de l'exaltation guerrière aux douces joies des champs. Aucune chanson grecque ne donne mieux l'idée de ce bizarre mélange que celle du *Tombeau du Klephte*, qui est, d'un bout à l'autre, une peinture fidèle et poétique des mœurs de ce peuple, à part de tous les autres.

Le soleil se couchait ; Dimos parle, il ordonne :
— « Enfans, apportez l'eau pour le repas du soir.

Toi, près de moi, neveu : plus près... que je te donne
Mon pauvre sabre ; en toi qu'ils puissent me revoir.
De mes armes couvert, sieds-toi leur capitaine !
— Vous, mes braves, mes fils, coupez de verts rameaux,
Qu'on en dresse ma couche , et courez dans la plaine
Querir un confesseur qui soulage mes maux ;
Qu'il sache mes péchés : je fus Klephte, Armatole ;
Devant moi cinquante ans j'ai vu l'Albanais fuir :
Sur ma tête aujourd'hui la mort tournoie et vole,
Et mon heure est venue, et je m'en vais mourir.
Ah! que je pusse encore assister à la charge !
Que du fusil l'écho me répétât le coup !
Bâtissez mon tombeau : qu'il soit haut, qu'il soit large ;
Que j'y puisse viser et combattre debout!
Qu'à droite, une fenêtre, ouverte à l'hirondelle,
Me laisse respirer les parfums du printemps,
Et que le rossignol, de sa voix pure et belle,
Me raconte que mai fleurit encor nos champs. »

Les Grecs ne comprennent pas la mort; pour eux tout est vivant, animé, même dans un tombeau[1]. Ce vieux chef, qui a résisté à cinquante ans de guerre, ne peut croire que sa vigueur s'éteigne ; il veut pouvoir se lever dans son cercueil, et répondre à l'appel des braves qu'il laisse derrière lui; il veut mourir sur la verte feuillée; il veut être égayé dans sa dernière demeure par la visite et le chant des oiseaux. Je ne connais

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

rien qui peigne un amour plus vif et plus vrai de la nature que ces quatre derniers vers.

De tout temps, la liberté plaça son trône sur des rochers inaccessibles, loin des délices qui corrompent l'ame, qui préparent à la tyrannie, et nous en consolent. C'est là que la vie a toute son énergie, que les plaisirs simples doublent d'intensité; c'est sur les montagnes que naquirent l'amour de l'indépendance et la poésie. L'écho apprit, le premier, la rime à l'oreille ravie du berger nonchalant: le son retentissant et cadencé de l'onde, qui bondit de roc en roc, enseigna la mesure et les nombres. Les habitans du Taygète, de l'Olympe, du Pinde, de Souli, étaient sans doute inspirés par cette harmonie mâle et sauvage, quand ils chantaient les exploits de leurs braves, et qu'ils défiaient avec tant d'audace leurs barbares oppresseurs.

STERGHIOS.

« Au Turc nos défilés! l'Albanais les foudroie:
Qu'importe! n'est-ce pas ma proie
Que les cohortes des pachas?
Le Klephte ne fléchira pas
Tant que de sa blanche couronne
L'hiver viendra parer vos fronts,

Rochers, où l'on meurt libre, et qu'en vain environne
L'infidèle que nous bravons.
Sterghios est vivant ! il rit de leur colère.
Plutôt du loup partager le repaire
Qu'être parqués dans leurs palais impurs.
L'esclave a la ville et la plaine,
Nous, nos rochers et notre haine;
Mais pour pacha Dieu seul, et l'horizon pour murs ! »

Un des plus anciens et des plus populaires de ces chants guerriers est celui de Boucovallas qui, s'il faut en croire la tradition, remonte à plus d'un siècle. Le début en est si frappant, et prépare d'une manière si admirable au récit du combat, qu'on ne doit pas s'étonner qu'il se soit perpétué jusqu'à présent, et qu'il serve même de prologue à plusieurs autres pièces de vers. Ce chant a sur les Grecs un effet prodigieux; ils le chantent en marchant contre les Turcs; ils le chantent après la victoire; quand ils sont rassemblés, pendant leurs danses, pendant leurs repas; enfin il semble convenir à tous leurs sentimens, à toutes leurs situations. Je crois qu'il faut attribuer cette popularité à l'expression énergique et particulière de ces vers, qui, dans l'original, ont une sorte d'harmonie imitative. Les mots se précipitent et peignent le désordre qui se met

dans les rangs ennemis, la rapidité avec laquelle les coups se succèdent, enfin la défaite des Turcs.

BOUCOVALLAS.

Oh! quel bruit! quel fracas! Égorge-t'on des bœufs?
Est-ce, au fond des forêts, se déchirant entre eux
Le cri des animaux féroces?
Non: ce n'est loups, ni sangliers, ni bœufs:
Et la terre a tremblé comme si des colosses
En courant y creusaient leurs pas.
Écoutez... c'est Boucovallas!...
Boucovallas, ce roi de la bataille!
Sur deux mille Osmanlis il lance la mitraille;
En un seul coup l'écho réunit mille coups:
Les balles et le feu vont pleuvant comme grêle;
C'est un affreux conflit... mais soudain, jeune et belle,
Une fille s'élance, et crie: « Arrêtez-vous!
» Boucovallas fait cesser le carnage!
» Que la poussière tombe, et qu'en léger nuage
» S'élève le brouillard... Guerriers, comptez vos morts!..»
Les Turcs trois fois se sont comptés et tremblent,
Dans la poudre, sans vie, ils laissent cinq cents corps;
Mais les nôtres, nos Grecs, à leur tour se rassemblent:
Trois braves seulement ont déserté l'appel;
Deux couraient chercher l'eau, le pain. Ivre de gloire,
Sur son fusil couché, sourd aux cris de victoire,
Le plus vaillant s'endort du sommeil éternel.

Qu'avons-nous à opposer, nous autres peuples si fiers de notre littérature, à ces élans

sublimes, à ces inspirations de gloire qui soulèvent et raniment des nations entières; à cette poésie vierge, qui, sans règles et sans modèle, crée des beautés du premier ordre, qui s'échappe brûlante de l'ame, et qui d'un même jet conçoit la pensée, l'image et l'expression? Et encore de combien de prestiges n'est-elle pas dépouillée pour nous? C'est au milieu des sites agrestes de la Thessalie ou du Pinde, dans les cavernes retentissantes du Monténégro ou du Magne, qu'elle conserve toute sa puissance. C'est au milieu des bois, la nuit, dans un khan abandonné par les Turcs, qu'il faut l'entendre chanter en chœur par les soldats des Botzaris, des Gouras; alors que l'harmonie du langage vient compléter sa magie.

Tandis que depuis un siècle on disputait en France sur les règles de la versification, sur la possibilité de sortir ou non de l'ornière tracée, les Grecs, qu'on croirait appelés à signaler au monde le beau en tout genre, inventaient une poésie héroïque et pleine de vigueur; elle naquit sur leurs montagnes avec leur liberté, et promet de grandir avec elle. Souple et docile aux volontés de ses créateurs, elle ne leur oppose pas des formes arrêtées; elle se plie à leurs caprices, elle est progressive par sa nature même.

En Grèce tout se chante, les moindres événemens comme les plus importans. L'imagination si active chez les Grecs s'empare d'un fait, le grandit, l'orne à sa manière; d'ailleurs, les poëtes auteurs de ces chants, en étant les seuls dépositaires, les récitent eux-mêmes et les modifient selon l'impression qu'ils veulent produire; ils n'ont ni le temps, ni l'espace nécessaire pour y placer des lieux communs. Un public impatient les écoute et les juge: il veut être ému par de vifs appels à son cœur; son esprit veut être amusé par des tableaux; enfin il hâte la conclusion qui soulage son anxiété: de-là cette vivacité, ce dramatique, cette concision si remarquables dans ces chants. Le rapsode sait que s'il ne marche pas rapidement au but, en excitant autour de lui des émotions, il court risque d'être délaissé et de ne pas recueillir le fruit de ses travaux. Il lui arrive parfois de faire des variantes à mesure qu'il s'abandonne à sa verve, et d'après le degré d'attention que lui montrent ses auditeurs; s'ils sont parfaitement satisfaits, alors il ne change plus rien à son œuvre, et il la transmet à ses humbles confrères, qui, moins favorisés du sort, se contentent de répandre ces chants dans la Grèce; mais ceux

qui les font et ceux qui les récitent, ne sachant pas écrire, ils passent, à mesure que d'autres prennent leur place, parce que la mémoire de l'homme est bornée et son intérêt mobile.

Les superstitions très-multipliées parmi les Grecs sont aussi une source de compositions fort originales; quoique d'un intérêt moindre que les chants héroïques, elles sont curieuses en ce qu'elles nous initient aux détails de la vie domestique; elles peignent d'une manière naïve les affections tendres et profondes qui unissent entre eux les membres d'une même famille. Celle qui suit est propre à faire juger le caractère qui les distingue.

LE VOYAGE NOCTURNE.

« Neuf fils ont puisé dans tes flancs
» La santé, la force et la vie ;
» Leur tendresse dans tes vieux ans
» Soutiendra ta marche affaiblie.
» Mais ta fille, qu'avec amour
» Tu pares, l'élevant dans l'ombre,
» Que tu baignes dans un lieu sombre,
» La cachant même à l'œil du jour :
» Au jeune étranger épris d'elle
» Donne sa main. Que sa pudeur
» Prenne l'amour pour défenseur,
» Et que ton fils au loin trouve un ami fidèle. »

— « Tu parlais au berceau jadis
» Certes avec plus de sagesse.
» Follement raisonne, mon fils,
» Ton impétueuse jeunesse.
» Tu voudrais marier au loin
» Mon Arrêté, fille si chère!
» De mes yeux elle est la lumière;
» Elle est mon soleil, mon matin!
» Qui, de cette rive étrangère
» L'amènerait dans tous les temps,
» Soit de plaisirs, soit de tourmens,
» Joie ou chagrin qu'elle ait, dans le sein de sa mère? »

— « C'est moi, » répond lors Constantin.
« Je t'amènerai, je le jure,
» Ta fille, ayant joie ou chagrin.
» Que Dieu, pour parole plus sûre,
» Et les saints martyrs soient garans! »
Les jours s'écoulent; sur la tombe
Par neuf fois la terre retombe:
A peine on a vu fuir deux ans,
Et seule, sur la froide pierre
Qu'elle sème de cheveux blancs,
Celle qui comptait dix enfans
Crie en tordant ses bras: « Ah! je ne suis plus mère!..

» Lève-toi, mon fils, lève-toi!
» Constantin, tiens-moi ta promesse.
» Tu pris pour garans de ta foi
» Dieu, les martyrs; et ma vieillesse

» Fut trompée. Oh, mon Arrêté!
» Je veux ton sourire et tes larmes,
» Je veux ta voix pleine de charmes;
» Mes yeux ont besoin de beauté,
» Mon cœur a besoin de tendresse.
» Seule je suis matin et soir :
» Mon fils, entends mon désespoir!
» Il devrait soulever la pierre qui te presse. »

Minuit sonnent, et sur le seuil
L'ombre du cyprès prolongée
S'étend, et le couvre de deuil.
Arrêté veille : elle est plongée
Dans je ne sais quel vague effroi.
Son œil au loin cherche la nue;
Tout-à-coup une voix connue
A fait battre son cœur d'émoi.
C'est lui : son frère la demande :
« Viens, » dit il, « ma mère t'attend. »
Arrêté se lève en tremblant,
Car cette voix effraie et cet accent commande.

« Est-ce l'heure? Est-ce le moment,
» Bon frère? Seriez vous en joie,
» Je mettrais un beau vêtement :
» Si c'est pour malheur qu'on t'envoie,
» Je suis prête. » Il a dit : « Partons! »
Et semble glisser devant elle;
Arrêté se hâte, chancelle;
Leurs pas pressés n'ont point de sons.

L'oiseau, qui de son nid regarde,
Au point du jour, en s'éveillant
S'agite, et dit en gazouillant :
« Voyez la belle fille, et ce mort qui la garde ! »

« Bon Dieu! Frère, entends les oiseaux ! »
— « Ce sont oiseaux, laisse-les dire. »
— « Tu sens le parfum des tombeaux,
» J'ai peur ! » — « Hier brûlait la cire,
» Et j'ai pris ma part de l'encens...
» Ouvre, c'est ta fille! ouvre, mère! »
— « N'insulte pas à ma misère,
» Étranger! loin sont mes enfans ! »
— « C'est Constantin, ouvre ta porte.
» Dieu, les martyrs furent garans ;
» Je viens dégager mes sermens. »
La mère ouvre, les voit, s'écrie, et tombe morte [1].

Comme ce récit est rapide et plein! A mesure qu'on avance la curiosité s'éveille; chaque mot de la jeune fille annonce une terreur toujours croissante ; les réponses du mort sont mystérieuses et solennelles. Ce chant, comme le remarque M. Fauriel, a beaucoup de rapport avec la romance de *Lénore*, par

[1] Une des croyances superstitieuses des Grecs est qu'on ne peut voir un revenant, et s'entretenir avec lui sans être aussitôt frappé de mort.

Burgher; mais le motif de celle-ci est à mon gré bien plus touchant. Cette religion du serment, cet amour filial qui fait sortir les morts du tombeau, inspirent un intérêt bien autrement profond que la punition réservée au blasphême d'une jeune fille en délire : d'ailleurs, l'intention d'éveiller l'effroi se laisse voir partout dans le petit poëme de Burgher, tandis qu'ici c'est un fait qu'on serait tenté de croire vrai tant il est raconté avec simplicité. L'auteur allemand tire des effets poétiques d'une superstition en laquelle il n'a aucune foi. Le poëte grec, au contraire, est pénétré du prodige qu'il rapporte; et sans effort, sans peine, il fait une impression vive : il ne cherche pas à deviner la sensation de terreur qu'il veut peindre, il l'éprouve réellement, et la vérité inspire toujours mieux que l'imagination. Les auteurs populaires de la Grèce ont sur nous cet immense avantage qu'ils n'écrivent pas pour se faire un nom, mais pour exhaler le sentiment qui les oppresse.

Parmi leurs compositions romanesques, il en est une qui l'emporte sur toutes : c'est une conception si hardie, si neuve, que je craindrais de l'affaiblir en essayant de l'analyser. La voici :

LA VOIX DU TOMBEAU.

L'écho, roulant joyeux sous les voûtes humides,
Trois jours dans la caverne a redit nos transports :
Et trois jours, la pressant de nos lèvres avides,
Nous avons de la cruche épuisé les trésors.
Le capitaine a dit : « Va, ramène la joie,
» Qu'au jus amer et doux chaque peine se noie :
» Du vin ! encor du vin ! et savourons l'oubli ! »
Des cris approbateurs, par l'espace affaibli,
Le bruit, comme un murmure à mon oreille arrive ;
J'ai couru : dans son vol l'hirondelle est moins vive.
Le roc est déjà loin ; le sentier est franchi :
Mais, sans guide, étranger, de nuit, j'hésite, doute,
Je prends, quitte, et reprends tour à tour chaque route ;
Enfin, sur un côteau que la lune a blanchi
J'arrive. Autour de moi la campagne est déserte ;
Des tombes des héros cette cime est couverte ;
Une seule sous l'herbe est cachée à l'écart :
Le dernier lit du brave échappe à mon regard ;
J'ai foulé le gazon qui recouvre sa tête,
Sous mon pied le sol tremble ; effrayé, je m'arrête :
Tonnerre souterrain du monde où sont les morts
Une voix a mugi : « Sous la poudre où tu dors
» Est-ce qu'avec le ver ta poussière querelle ?
» Ou t'écrasant, sur toi, la pierre pèse-t-elle ?
» Réponds, fils du tombeau, pourquoi si haut gémir ? »
— « Je ne crains ni le ver, ni le poids de la pierre.
» Je gémis de l'affront que tu me fais subir ;
» De ton pied dédaigneux insultant ma poussière,

» Tu viens fouler mon front autrefois redouté.
» N'étais-je pas aussi moi, jadis, jeune et brave ;
» Comme toi, n'ai-je pas à l'air frais et suave
» Cheminé sur le mont, par la lune argenté ! »

Le tableau d'une bruyante orgie, le silence qui lui succède, ces tombes éparses au milieu de la campagne éclairée par la lune, et cette voix du brave qui réclame avec orgueil un souvenir de gloire et de jeunesse, et qui du fond de sa tombe aspire à l'air parfumé des montagnes, rappellent peut-être l'idée tant admirée : « Et moi aussi je vécus en Arcadie. » Mais ici l'accent est tout autre : ce n'est pas le contraste de la mort avec ce que la vie a de calme et d'enchanteur, mais avec ce qu'elle offre de plus passionné, de plus immortel, avec ce qui semble devoir échapper au tombeau. Aussi les regrets du mort sont-ils vifs, poignans, et pourtant mêlés d'une espérance vague.

L'ensemble de la poésie grecque moderne présente un heureux mélange de grandeur et de naïveté : on conçoit quelle influence elle doit exercer sur un peuple sensitif et ardent. M. Fauriel raconte, dans un des argumens du second volume des Chants grecs, un trait bien

propre à faire juger de cette puissance. Deux Grecs voyageant en Macédoine, en 1817, et passant par un village, s'arrêtèrent chez un boulanger pour s'y rafraîchir et s'y reposer; le maître de la maison en prend un à l'écart, lui fait traverser un champ, le mène dans un lieu retiré, et tirant de son sein un petit livre attaché autour de son cou par une ficelle, il le supplie de lui en lire quelques pages. C'étaient les hymnes de Rhigas. Au milieu de sa lecture le voyageur s'interrompt et regarde celui qui l'écoutait. Des larmes coulaient de ses yeux étincelans, ses cheveux étaient hérissés sur son front, des gouttes de sueur couvraient son visage; ses mains fortement jointes se serraient par un mouvement convulsif. « C'est la première fois que vous entendez lire ces chants ? » demanda l'étranger. — « Oh! non, chaque fois qu'un voyageur instruit passe par ce village je le prie de m'en lire haut quelques-uns. » Ces hymnes qui électrisaient ainsi un homme du peuple se ressentent cependant un peu de l'éducation classique que Rhigas avait reçue au collége de Bucharest : ce sont des cris de liberté auxquels se mêle parfois un peu de déclamation; il n'y a ni mouvement, ni action dramatique, mais une grande

ardeur et une grande force de volonté. D'ailleurs la popularité de ces hymnes s'explique par leur accord avec les circonstances actuelles; puis les Grecs savent que Rhigas avait rêvé leur affranchissement, qu'il l'appelait de tous ses vœux, qu'il a péri victime de cette cause sacrée, et ils révèrent comme des oracles les exhortations que leur a laissées ce généreux martyr.

Depuis cinq ans une foule de chants nouveaux ont consacré les exploits des Hellènes; il y en a d'admirables sur Canaris, sur Miaulis; nous n'en connaissons encore que quelques-uns; l'on y retrouve la verve âpre et originale de cette poésie primitive si féconde en inspirations. Comme tout ce qui est vrai et puisé immédiatement dans la nature et non dans les livres, elle évoque une foule de pensées, elle attendrit le cœur, elle met l'esprit en mouvement, elle lui laisse quelque chose à deviner, à compléter. C'est ainsi qu'un fragment grec de quatre vers s'est joint tout naturellement dans une imagination échauffée par le feu qui embrase ces chants, aux souvenirs des Souliotes, aux plaintes, aux gémissemens qu'excita dans toute la Grèce la chute de cette peuplade héroïque, qui, pendant treize ans, défendit ses rochers

contre tous les pachas de l'Epire, contre l'or, les soldats et les menées perfides d'Ali. Ce furent les Souliotes qui répondirent à ses offres fallacieuses d'échange de territoire : « Notre patrie nous est plus précieuse que ton argent et que les lieux fortunés que tu promets de nous donner. Notre liberté ne se vend point pour de l'or; tout celui de la terre ne l'achèterait pas; on ne peut l'avoir qu'avec le sang et la vie du dernier Souliote. » Et lorsque plus tard Ali mit chacune de leurs têtes au prix de cinq cents piastres, ils firent la proclamation suivante : « Le pacha met à bas prix les têtes des Souliotes; on dirait qu'il ne sait pas encore combien elles sont précieuses et difficiles à avoir. Quant à nous, nous croyons avoir apprécié justement celles des Turcs : tout Souliote qui en apportera recevra pour chacune la gratification de dix cartouches [1]. »

SOULI.

Elle chantait : le roc se fend;
Le pont de ses débris embarrasse les ondes;

[1] Des Souliotes et de leurs guerres, par M. Fauriel, Recueil des Chants Grecs, tom. I, p. 255.

Elles vont réveiller, dans ses grottes profondes,
L'esprit des flots couché sur le roseau tremblant.
Il s'étonne, il écoute, et soudain il se dresse :
« Oh, fais trève à ces chants! leur amère tristesse
A de mes larges eaux fait rebrousser le cours :
Le rocher s'en ébranle! Ah, chante tes amours!
Grossi de tendres pleurs, je veux bien sur mes rives
Frémir, et murmurer, et caresser les fleurs,
Accompagnant tes chants de mes vagues plaintives ;
Mais ces sons douloureux, cesse-les ou je meurs.
Mes bords vont s'écrouler, par pitié, cesse... cesse! »
— « Oh, dans la douleur qui m'oppresse
Comment trouver d'autres chansons !
Je ne me tairai pas. Écroulez-vous, ô monts!
Fleuve, interromps ton cours; tarissez-vous, fontaines!
Que tout se sèche et meure! Ah! le bruit de leurs chaînes
Est bien plus triste que mes chants!
Que l'univers se voile à mes cris déchirans,
Souli n'est plus. En vain s'agite la poussière
De tes ayeux,
Souliote : en vain l'aiglon t'avait cédé son aire
Et ses beaux cieux!
En vain tu fis rouler sur cette race vile
Tes rocs sanglans,
Ton nid d'aigle est souillé : tu n'as plus un asile
Où cacher tes enfans.

Ta bravoure était immortelle,
La victoire t'était fidèle
Notre espoir se fondait sur toi.

A ton cri l'Albanais perfide
Trouvait dans sa fuite rapide
Le seul remède à son effroi.

Et maintenant, Souli, sur tes cimes altières
L'indolent Turc s'assied, et de ses yeux distraits
Désigne insolemment et l'esclave et les terres
Qui doivent payer ses forfaits.
Du moins tes braves fils sous le joug infidèle
N'ont pas courbé leurs fronts,
Sous le nombre écrasés leur défaite fut belle
Hélas! et nous pleurons!...
Nous pleurons! tes filles sublimes
N'ont point eu recours à des pleurs;
Le Glyckis les couvrit dans ses profonds abîmes
De ses flots protecteurs.
Les vierges, les enfans, leurs héroïques mères,
Des gouffres, des rochers, ont obtenu la mort,
Et les ardens regards des vainqueurs sanguinaires
N'ont pu les souiller dans ce port.

Quand sur ce pic désert la foudre roule et gronde,
Entends le voyageur dire : « Là, fut Souli!
Ce terrible Souli renommé par le monde,
Où jamais un bras n'a faibli;
Où les petits enfans s'en allaient à la guerre,
Où, frappant comme le tonnerre,
Les femmes s'élançaient sur les soldats d'Ali! »

Tu gémis avec moi : ta couche rocailleuse
Fait bondir tes flots écumans ;
Roule, fleuve ! reprends ta course impétueuse :
S'il reste à notre Grèce encor quelques enfans,
Dis-leur que le pervers a comblé son ouvrage,
Qu'endurer plus long temps, c'est mériter l'outrage,
Que les temps sont venus : qu'il est beau de mourir !
Si dans leurs fers rouillés ils s'obstinent à vivre,
Si nos divins martyrs invitant à les suivre
Vainement de leur sang fécondaient l'avenir,
Oh ! que puissent s'enfler, s'enfler encor tes ondes !
Puissent, dans leurs masses profondes
L'opprimé, l'oppresseur à la fois s'engloutir !

On reproche à notre époque d'être tourmentée du besoin des innovations : oui, nous étions las de ces éternelles redites, de ces pastiches des grands maîtres, de ces insignifiantes copies de nos premiers poëtes, de ces inspirations transmises, pour ainsi dire, de siècle en siècle, de ce convenu enfin, qui, dans la littérature, dans les arts, envahissait tout, et donnait la palme à la médiocrité laborieuse, mais rarement au génie. Nous avions soif de grandes actions, de pensées neuves, d'émotions nobles, de beaux sujets, et les Grecs sont venus satisfaire à ce désir universel : ils ont

renouvelé les objets vieillis de notre admiration. La Grèce a trouvé des noms beaux et sonores qui ne sont pas celui de Léonidas; des braves, dont la dépouille enterrée sous le sable du rivage effraie l'ennemi, au défaut des cendres dispersées de Thémistocle; d'autres sages qu'Aristide et Solon se font entendre dans ses conseils. Sa religion pure et sublime se ressent de l'influence d'un climat enchanteur et d'une nature variée; adorant dans le ciel un Dieu unique, elle peuple encore les vallons, les montagnes de doux souvenirs, de cultes bienfaisans, de riantes idées, parure et défense des arbres et des fontaines.

Les Grecs ont ouvert de nouvelles sources de gloire. Ils ont appelé à eux les poëtes, les artistes. C'est encore de ce peuple immortel que naîtra la régénération des arts. On se fatiguait à chercher dans l'antiquité la trace de ses héros, de ses grands hommes. On n'osait reproduire que des formes altérées, que des tableaux pâlis par le temps; on appelait notre sympathie sur des êtres grands, il est vrai, mais séparés de nous par tant d'années qu'ils nous apparaissaient plutôt comme des ombres que comme des créatures humaines. Les Grecs ont créé un sublime présent; leurs glorieuses

actions n'ont point besoin du prestige du passé pour être héroïques.

L'art du poëte, disait-on autrefois, consiste a ennoblir la nature, à la rendre plus belle: ici la vérité l'emporte sur tous les efforts du génie; à peine peut-il y atteindre : elle l'écrase de sa puissance, elle l'éblouit de son éclat.

Ce n'est pas par quelques exemples isolés qu'on doit juger les Grecs, c'est dans l'ensemble de la nation, dans leurs chants, dans leurs annales, dans les grandes ames qui se rallient à eux. Dépositaires des plus nobles sentimens, soldats du Christ et de la liberté, ils semblent avoir reçu de Dieu la mission de retremper les cœurs, de régénérer le monde. Malheur à nous s'ils ne peuvent l'accomplir !

CHAPITRE VIII.

Alors même que les Grecs semblaient anéantis sous le poids de leurs chaînes, alors que nous les méprisions comme esclaves, ils étaient plus grands que nous, ils exerçaient la plus sublime des vertus, celle que toutes les nations, toutes les religions ont en quelque sorte divinisée ; l'attachement à ses opinions, à son culte : ils préféraient leur dieu à la vie, et à toutes les jouissances de la vie. Combien en est-il parmi nous qui préfèrent leurs principes, leurs croyances, à la fortune, et à ce qu'on est convenu d'appeler les honneurs ?

Tandis que nous cherchons dans nos institutions les garanties d'une liberté qui toujours nous échappe, et que nous prenons encore pour des lumières le faux éclat de l'audacieuse et destructive philosophie du dix-huitième siècle, tandis que nos industriels, ne voyant le perfectionnement moral des nations que dans les progrès de l'industrie, qui propage les lumières, mais ne les produit pas,

confondent sans cesse les moyens avec le but, et selon la belle parole de Bossuet, « font tout Dieu, excepté Dieu même, » les Grecs nous ont laissés en route, et sont remontés à la source de toute liberté, de toute lumière, aux principes de justice et d'indépendance qui doivent un jour régir le monde. Ils ont réclamé la jouissance des dons que Dieu leur avait faits; ils ont revendiqué le droit de vivre, d'avoir une patrie, de développer librement leurs facultés, et de toutes parts répondant à cet appel, leur intelligence a grandi, leurs forces se sont accrues, leur courage a doublé. « Les campagnes étaient couvertes d'ossemens, mais le Seigneur a parlé, il a dit : « Je vais envoyer un esprit en vous, et vous vivrez. » Et l'esprit entra dans ces os; ils devinrent des hommes animés, vivans; ils se relevèrent tout droits, et il s'en forma une armée. Et le Seigneur dit encore par son prophète : « O mon peuple, je vais ouvrir vos tombeaux, je vous ferai sortir de vos sépulcres, et je vous rendrai la terre d'Israël. » Alors les tombeaux s'ouvrirent, et il en sortit une race nouvelle.

Les premiers dans la carrière s'élancèrent et tombèrent ces guerriers immortels des bords de l'Oltau et du Pruth : ce bataillon des Hétai-

ristes périssant tout entier abandonné par Alexandre Ypsilantis. Jeunes héros! plus grands que les Spartiates des Thermopyles, ils n'avaient pas de loi qui leur ordonnât de mourir, et ils restèrent au poste qu'avait déserté leur général[1]. Ils immolèrent, sans hésiter, le long avenir qui leur souriait. Il y avait du luxe, si j'ose m'exprimer ainsi, dans leur besoin de mourir pour une noble cause. Ils ne calculèrent pas les suites politiques de leur dévouement. Le ciel ou la Grèce, il leur fallait une patrie. Mais plusieurs d'entre eux étaient élèves de nos universités européennes; plusieurs avaient été frères d'armes des Français: quelques officiers, de jeunes étudians, venus de tous les points du globe, étaient dans leurs rangs (car il approche le moment où les peuples seront encore plus compatriotes que les rois ne sont frères) : la Grèce ne peut donc revendiquer toute leur gloire: et cependant, il y avait dans les armées de Skullen et de Dragackan, des Grecs de toutes les montagnes, de toutes les vallées, de toutes les îles; comme si, dans ce premier effort de résurrection morale, chaque canton, chaque coin de terre, se fût empressé d'envoyer ses députés,

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

ses représentans pardevant les Turcs, aux yeux des gouvernemens de l'Europe, pour protester et mourir.

Mais ce n'était pas l'Hétairie dont la formation remontait à Rhigas et à cette époque où la Révolution française, dans toute sa terrible énergie, n'était que l'expression de la tendance du siècle; ce n'était pas les semences qu'on l'accuse d'avoir jetées au loin, ce n'était pas les intrigues d'Ali Tébélen, ni les sourdes menées que la Russie a si honteusement désavouées, qui se faisaient jour ainsi dans le nord de la Grèce : c'était cet esprit vivifiant, né de la volonté immuable, qui ordonne à l'homme de tendre vers la vertu; qui appelait, non pas telle ou telle partie de la Grèce, mais la Grèce tout entière à une régénération. C'est comme spontanément que tout se meut, et qu'au moment où des martyrs saignent sur un point, d'autres, en Livadie et en Morée, se rendent dignes d'être aussi offerts, dans leurs supplices, à l'admiration du monde, et presque à l'envie des cœurs généreux. A peine peut-on saisir un fil dans ce mouvement qui part de toutes les parties, de toutes les classes de la nation, et qui est à la fois religieux, aristocratique et populaire. Autour des principaux événemens,

se pressent une foule de faits isolés, et la pensée est embarrassée de choisir.

Lorsque Galatz était saccagée par une armée entière, Kotiras du Péloponèse s'écria : « Qui veut mourir avec moi ? » Et la petite troupe de vingt-cinq hommes qui lui restait, le suivit. Ils se jetèrent au milieu du feu et du carnage ; tous périrent, plutôt étouffés par la flamme que sous les coups des Turcs qu'ils balayaient devant eux.

Athanase d'Agrapha, à la tête de deux cents Pallicares [1], maintint sa position pendant une journée entière devant Galatz, contre cinq mille cavaliers et douze mille fantassins, et ne se retira sur les bords du Pruth à Skullen, grossissant sa faible escorte de braves de toutes les régions de la Grèce, que pour y vendre cher les restes de sa vie. Quatre cent quatre-vingt-cinq hommes y tinrent le serment qu'ils avaient fait de mourir ; ils ne pouvaient jurer de vaincre.

C'est un insulaire de Zante, Spiros Allos-

[1] « Ce nom est dérivé d'un ancien mot grec, qui signifie un homme à la fleur de l'âge, et dans l'intégrité de ses forces, et ne peut être mieux rendu en français que par celui de brave. » *M. Fauriel*, Introduction aux Chants Grecs.

tros, qui, ayant reçu une balle dans la poitrine, tamponna sa chemise dans la blessure pour conserver la force de combattre encore quelques instans, et qui, presque suffoqué, ouvrit enfin le passage au sang, et s'en servit pour écrire à sa mère : « Félicitez-vous, c'est pour la patrie que je meurs ! » Et après lui, Apostollos de Leucade, les Mingrelis de Cephalonie, Kontos d'Epire, Panagioti Lagos, âgé de quinze ans, et le brave Georges du Mont-Olympe, que des armées ne purent soumettre, et que la trahison seule put abattre. Il n'avait que cinq cents hommes sous ses ordres, et il ne mourut qu'après s'être fait précéder par dix mille Turcs.

Pendant que tant de braves illustraient à jamais la Moldavie, et se sacrifiaient noblement à cette belle cause, un Grec la servait sur un autre point avec les armes mêmes des Turcs. Anagnoste, de Macédoine, ennemi personnel d'Ali, arrive en Épire avec Suleyman, pacha de Thessalie, chargé par la Porte de soulever les Épirotes contre le vieux tyran de l'Albanie. Il traduit en grec moderne le firman du Grand-Seigneur, et il en fait un appel terrible à la nation : « Levez-vous, » disait-il, « les jours de colère sont arrivés; exterminez la race impie

des Arnautes, unis à la cause sacrilége d'Ali Tébélen; vengez tant d'outrages commis par cette race inhumaine et parjure. Armatoles, aux armes! Raïas, prenez vos faulx et le fer de vos charrues. Femmes d'Agrapha, à défaut de fusils, prenez les haches qui vous servent à couper la grande sauge dans les montagnes. Que les jeunes gens se fassent des frondes pour combattre. Que les jeunes filles s'arment de leurs quenouilles pour frapper l'ennemi commun. Telle est la volonté de la sublime Porte [1]. »

Ce manifeste, répandu avec profusion dans la Hellade, en soulève tous les habitans. Anagnoste se dérobe à la fureur de Suleyman, s'enfuit à Constantinople, accuse le pacha d'intelligence avec Ali, et a le crédit de faire tomber sa tête avant qu'il ait pu se justifier. Semblable au mauvais génie des Turcs, ce Grec perfide reparaît à la suite de Pehlevan Baba nommé au pachalik de Lépante. Profitant de l'effroi qu'inspirent les hordes sanguinaires à l'approche desquelles toute la population se disperse et gagne les montagnes, il demande et obtient d'être envoyé en mission vers les

[1] Histoire de la Grèce, par Pouqueville.

tribus belliqueuses des Klephtes, afin de les engager à se soumettre à la Porte et à se réunir contre Ali. Il va de village en village, de rochers en rochers, prêchant partout la révolte, annonçant les promesses de l'*Hétairie*, dont il est membre, l'appui des puissances européennes, et surtout de la Russie, la formation d'une armée considérable sur le Pruth. Tandis que cet homme infatigable employait ainsi la ruse et la trahison pour combattre des ennemis trop puissans et trop nombreux, les Turcs le secondaient par leurs mesures imprudentes.

Le désarmement de la Morée avait été ordonné par le Divan. Un émissaire d'Ypsilantis avait soulevé le peuple d'Hydra. Les primats des principaux cantons, demandés en ôtage par le Caimacan de Kourchid, pacha de Morée, se rendent en partie à Tripolitza, occupée par les Musulmans; d'autres, parmi lesquels était Germanos, archevêque de Patras, s'arrêtent à Calavryta. Le 4 avril 1821, Germanos arbore l'étendard de la Croix; il invite les chrétiens de tout âge, de tout sexe, à se retirer dans les montagnes d'où la voix de Dieu se fera bientôt entendre à la Grèce. Le même jour, des cris de liberté retentissent dans Patras. Le 6, les

primats de Vostitza entrent dans la ville précédés de cinq têtes turques. L'insurrection s'étend avec une incroyable rapidité.

Les Mainotes, conduits par leur chef Pietro Mavromichali, descendent des hauteurs dans la plaine. La Laconie s'insurge ; une femme, Constance de Gastouni [1], prend une part active à la révolte. Un sénat messénien s'organise à Calamata : Mavromichali, nommé président, adresse, le 9 avril, un manifeste plein d'ardeur et d'énergie aux puissances européennes. L'évêque Procope, envoyé en Élide par Germanos, exhorte le peuple à le suivre dans les montagnes, et comme la multitude hésite, il prend une torche, et met lui-même le feu à la ville et aux villages ; puis, accompagné des papas, il marche à la tête de cette foule éperdue, et la conduit dans les rochers d'où elle doit sortir libre. Les habitans de la Livadie sont soulevés par Diakos, chef d'Armatoles et Proto-Pallicare d'Odyssée, qui, sous l'inspiration d'une image de la Vierge

[1] Elle est citée par M. Pouqueville, sous le nom de Constance Zacharie ; mais les Grecs la nomment Constance de Gastouni. Elle est fille naturelle du vaillant Klephte Zacharie, empalé à Tripolitza, en 1799.

prophétisant dans l'antre de Trophonius, surprend les Musulmans pendant leur retraite, taille en pièces le Caimacan et ses troupes, et délivre Lébadée. A la voix d'Odyssée, les habitans des vallées du Sperchius s'arment, et la Livadie est affranchie. L'explosion éclate de toutes parts, et menace d'engloutir les Turcs qui courent s'enfermer dans les forteresses.

En apprenant ces nouvelles, le Divan redouble de cruauté, des massacres horribles ensanglantent Constantinople; des populations chrétiennes, qui n'ont pas encore pris part à l'insurrection, sont égorgées. Joussouf pacha arrive de la Romélie à la tête de mille cavaliers; il fait lever le siége de Patras qu'il saccage et incendie. Mohamed, Kiaya de Kourchid, envoyé de l'armée d'Épire, se dirige vers le Péloponèse; il est rejoint au-delà du Pinde par Omer Brionis, le plus féroce des satellites d'Ali, aujourd'hui déserteur de la cause de ce tyran et ennemi personnel de Diakos et d'Odyssée; il marche vers le Sperchius défendu par le premier de ces braves. Les Grecs se sont rendus au poste d'Alamanna, près du pont fortifié par quelques retranchemens; ils doivent se replier vers les Thermopyles en cas de défaite; ils sont cinq cents

contre huit mille. Ils attendent avec une secrète inquiétude; mais pourquoi ne pas les laisser parler eux-mêmes?

De combattans nombreux la plaine est obstruée;
Noire comme un vol de corbeaux
S'avance leur sombre nuée.
Seraient-ce déjà nos héros,
Qui sous leurs pas soulèvent la poussière?
Non. Ce n'est Kalyvas, ni Leventoyannis;
C'est le croissant, le cimeterre:
Amis, c'est Omer Brionis!
Oh Grecs, c'est une armée entière!...

Diakos a crié dans un soudain émoi:
« Enfans, Pallicares, à moi!
» Lieutenant, force poudre, et plomb en abondance,
» Que chacun tienne prêt son mousquet et sa lance,
» Et dans Alamanna courons!
» Peu d'hommes dans ce poste arrêteront leur masse,
» Et s'il se peut nous les vaincrons! »
Diakos les enflamme; il leur parle, il les place:
« Courage donc, mes fils! Enfans, n'ayez point peur!
» Ferme Hellènes!.. Guerriers, soyez forts, soyez braves!.. »
Ils eurent peur. La peur ne connaît point d'entraves;
Dispersés, la forêt protégea leur frayeur.
Diakos resta seul contre toute une armée;
Vingt des siens, par pudeur, n'osèrent le quitter.
Seul, sous le feu, long-temps on le vit arrêter
Cette foule innombrable, à sa perte animée.
Son long fusil brûlant éclate dans sa main;

Il tire son sabre, s'élance;
Dans le feu, dans le sang, il se trace un chemin,
Chemin pavé de morts; mais sa seule défense,
Son bon sabre, vole en éclats.
Diakos est saisi par de nombreux soldats :
La proie aux mains des Turcs a descendu vivante.
Il s'avance, entouré de mille Musulmans;
Deux mille vont suivant sa marche triomphante.
Devant l'Hellène aux fers tremblent les Ottomans,
Et sa chute est une victoire.
Envieux, espérant abaisser tant de gloire,
Omer le suit, et lui parle tout bas;
D'espoir, il emmiella ses paroles traîtresses :
« Notre dieu, tu le vois, est le dieu des combats, »
Dit-il, « mieux que le tien il remplit ses promesses.
» Va, ne t'obstines pas à mourir dans ta foi;
» Mahomet priserait un guerrier tel que toi :
» Deviens Turc. »—« Moi! crois-tu que Diakos frémisse?
» Moi, Musulman!... Impurs, puissiez-vous tous périr!
» Je suis né Grec, et Grec je veux mourir.
» Mais, si tu trafiquais du retard du supplice,
» J'ai plus de mille pièces d'or;
» Prends, donne-moi trois jours : il se peut que je vive;
» Laisse agir Athanase, et qu'Odyssée arrive,
» Et je pourrai combattre encor. »
Kalil l'entend, s'effraie; il implore, il s'écrie :
« Quinze cents bourses sont à vous,
» Mais que ce klephte meure, autrement sa furie
» Détruira notre empire et nous. »

Le Grec est dans leurs mains, et le pal le déchire;
Les cruels l'ont planté debout;

Mais sur ses nobles traits plane un calme sourire.
« Ce n'est qu'un Grec de moins, Albanais, voilà tout! »
Dit-il, et le martyr insulte à leur croyance.
« Eh! qu'importe ma mort? Nikitas a sa lance,
» Odyssée a son arme, et tous ils ont la croix :
» Votre Turquie et vous, tomberez sous son poids! »

Odyssée ne tarde pas à venger le supplice de Diakos; il poursuit Omer Brionis, qui se réfugie dans la petite forteresse de Bodonitza. Mohamed s'avance dans la Morée. Des monceaux de ruines et d'ossemens marquent partout son passage. Il brûle Argos, jette des troupes dans Napoli, et s'enferme dans Tripolitza. L'incendie semble prêt à s'éteindre sous des flots de sang.

Mohamed appelle à son aide les Laliotes, peuplade féroce d'Albanais mahométans, établie en Morée depuis les troubles de 1770. Il leur ordonne de tomber en même temps que lui sur le camp grec qui se forme à Valetzi. Ils se mettent en marche, et sont arrêtés par André Métaxas de Céphalonie, à la tête de six cents insulaires, qui, sans plan, sans projet, venaient au secours des insurgés. Conduits miraculeusement et comme par la main de Dieu au-devant des Laliotes, ils les attaquent,

empêchent leur jonction avec Mohamed , les mettent en fuite et s'emparent de leur ville.

Colocotronis arrive de Zante et débarque à Gastouni. Réuni aux Grecs à Valetzi, et secondé par Nikitas, il défend ce village et ses retranchemens, et force les Mahométans à se retirer. Cette première victoire ranime le courage de la nation, qui tremble encore devant les Turcs. Le bruit s'en répand dans les îles : Spezzia se déclare la première en faveur du continent ; Ipsara suit son exemple ; Hydra, insurgée d'avance, arme et convertit en vaisseaux de guerre ses bateaux, ses barques, ses navires. De riches négocians consacrent à la cause de l'indépendance une fortune acquise par de longs et pénibles travaux. Jacques Tombazi, l'un des plus braves capitaines hydriotes, est nommé au commandement de la première croisière grecque composée de vingt-un bâtimens. A peine sortis de la rade, ils rencontrent un convoi de transports chargés d'Albanais pour la Morée : ils le capturent et le ramènent en triomphe à Hydra.

La Porte avait fait massacrer l'archevêque Grégoire. Déchirés par lambeaux, ses membres avaient été traînés dans les ruisseaux de Constantinople. Les prêtres du synode, livrés

aux plus horribles tortures, étaient morts avec un courage héroïque : leur sang criait vengeance. L'Archimandrite Théodose, aumonier de la flotte, fait un appel au clergé, en l'engageant à déclarer la guerre de l'insurrection, *guerre sacrée.* Une loi est mise à l'ordre du jour. Elle promettait à tous ceux qui combattraient pour la religion et la patrie, des couronnes dans le ciel, et des récompenses sur la terre ; leurs familles devaient être secourues par l'État ; leurs femmes et leurs enfans auraient droit à une attestation authentique des services de leurs maris et de leurs pères.

La guerre se poursuivait partout avec acharnement. L'Attique avait aussi proclamé le règne de la croix et de la liberté. L'archevêque et les primats étaient à la tête des affaires ; mais leurs ordres n'étaient point écoutés. Colocotronis, le plus populaire et le plus puissant des capitaines indépendans, se faisait seul obéir en Morée. Telle était la situation des choses, lorsque le prince Démétrius Ypsilantis débarqua au port d'Armyros dans le Magne. Il fut accueilli avec les plus vifs transports : il était accompagné de plusieurs Européens jaloux de prendre part à la régénération de la Grèce ; il apportait des armes, des munitions,

et trois cent mille francs, don patriotique de sa sœur la princesse Marie. Il était animé du plus vif désir de servir les Grecs; et si des idées d'ambition se mêlaient à ses projets, elles étaient purifiées par un véritable amour de justice et de gloire. Il voulait concilier tous les intérêts, calmer toutes les haines; ce rôle était difficile et peut-être impossible à remplir.

Une terrible anarchie avait remplacé l'ordre imposé par les vainqueurs, et maintenu par le fouet et le sabre. Tous les genres d'avidité réclamaient leur part dans ce bouleversement général. Chacun voulait y trouver le dédommagement de ce qu'il avait souffert, ou la continuation de la tyrannie qu'il avait exercée. A mesure que les opprimés se levaient en masse pour réclamer leurs droits, il s'élevait parmi eux de nouveaux oppresseurs qui ne voulaient point reconnaître d'égaux, et encore moins de chefs. La partie de la nation qui se trouvait en vue et qui semblait diriger et dominer le mouvement de l'insurrection, se divisait en deux classes bien distinctes: 1° les sous-fermiers des Turcs dans leur exploitation de la Grèce; de ce nombre étaient les Fanariotes, chassés de Constantinople par la peur; quelques membres du

haut clergé; les primats chargés de percevoir les taxes sur les raïas; les beys nommés par la Porte, et enfin cette foule d'intrigans de tout pays, de toute croyance, qui apparaissent par nuées dans les temps de trouble, comme les corbeaux qui arrivent de tous les points de l'horizon, et planent au-dessus du champ de bataille, prêts à déchirer ceux qui tombent.

La seconde classe comprenait les Klephtes, les capitaines indépendans, presque tous les Grecs armés, qui, voyant clairement que la société leur est hostile (si l'on peut appeler société le pacte tacite qui existe entre le fermier et les brebis qu'il tond, vend et mange), ont accepté le combat, non-seulement, car il faut plus de lumière qu'ils n'en ont pour faire des distinctions, non-seulement avec la société telle qu'elle était organisée en Grèce, mais avec toute société, toute institution, tout ordre. Ils ne connaissent de lois que celle de la force, et ils cherchent à l'imposer. Parmi ces derniers se rangent Colocotronis, Nikitas, Odyssée, Panorias, Gouras, etc.

Le Turc, ne pouvant posséder parce qu'il ne sait pas cultiver, avait laissé, petit à petit, retourner à leurs premiers maîtres, les terres des plaines envahies; celles des montagnards

n'avaient jamais été complètement cédées au vainqueur. Ce dernier, ne s'emparant que des produits, perpétuait le régime de conquête. La Grèce conservait donc de petits propriétaires, qui, dans la Morée, payaient ceux qui se battaient pour la patrie, et plus belliqueux sur le Continent, prenaient les armes pour la cause sacrée. Ces paysans grecs et les insulaires tenaient le milieu entre les deux partis qui se disputaient la Grèce, faisant pencher la balance du côté où ils se rangeaient.

Il ne faut pas omettre les différences de mœurs, de climat, de langage, qui, surtout en Morée, font des Grecs un composé de mille peuples divers, que des invasions successives ont encore plus séparés les uns des autres [1]. Le caractère féodal, qui avait pénétré parmi eux avec les croisés, se retrouve encore à côté de la finesse italienne, de la morgue de Venise, de l'avidité normande, de la cruauté et de la farouche indépendance des diverses hordes de barbares

[1] Les Turcs ont établi en Grèce leurs vaivodes, leurs pachas, leurs beys ; et nous, au douzième siècle, nous y avions transporté nos ducs, nos barons, nos vidames, nos sous-vidames, et toute la hiérarchie de notre féodalité. Qu'il y a long-temps que ce pays est aux barbares !

qui ont traversé ce pays en tout sens, et dont quelques-unes s'y sont fixées.

De ces causes générales de désunion en découlent de particulières. Dans ces armées de terre et de mer, éparses sur toute la Grèce, les uns combattent pour appartenir à l'Empereur de Russie; la plupart pour l'indépendance de la nation; quelques-uns pour leur salut individuel; d'autres, poussés par la vengeance ou le désespoir; ceux-ci pour posséder; ceux-là pour acquérir; mais tous, quelles que soient leurs pensées et leurs intérêts, marchent au fait dans une même direction. Chacun tournoie dans sa nuance d'opinion; la masse avance dans un seul sens. Le nom de l'ennemi de tous est écrit sur son front; ils ne peuvent se tromper; ils ne discutent pas petitement, tantôt avec la parole, tantôt avec l'épée: ils étendent une main puissante pour ressaisir la terre de leurs aïeux, engraissée du sang de l'oppresseur. Sous le régime turc, un bourreau était le fléau qui nivelait tous ces hommes tremblans devant le pal et la hache; maintenant c'est la croix qui brille aux yeux de tous, et les rallie sous le même drapeau.

Voilà ce que ne surent pas voir d'abord les premiers étrangers arrivés en Grèce. L'imagi-

nation remplie des souvenirs de l'antiquité, ils croyaient trouver chez les Grecs modernes l'esprit des Athéniens, la grandeur des Spartiates ; il y avait tout cela et plus encore, mais caché sous des formes grossières. Il fallait un tact délicat et une grande impartialité pour découvrir ces vertus enfouies, et les Européens jugeaient avec leurs préjugés. D'ailleurs, chacun apportait ses idées, ses plans, qu'il voulait faire suivre à tout prix : ils consentaient bien à servir la cause, mais à condition qu'on leur permît de tout diriger. Au lieu d'étudier le pays et les hommes, ils voulaient les plier à leurs vues, et les trouvant indociles, ils perdaient leur temps à quereller avec les obstacles. Beaucoup d'entre eux désiraient sincèrement concourir au bonheur de la Grèce, mais ils ne savaient comment s'y prendre, et perdaient courage. Leur position était, il est vrai, difficile. Objets de méfiance et souvent de jalousie pour les capitaines grecs, ils étaient exposés à des dégoûts, à des humiliations continuelles : ne voulant pas contribuer au désordre général, ils supportaient les plus dures privations. Les militaires, surtout ceux qui avaient servi en Europe et sous Bonaparte, se dégoûtaient le plus vite de ce genre de vie,

et ne voyaient que le côté désastreux de la guerre. Les troubles, la désorganisation, les révoltes partielles, leur semblaient des symptômes certains de démoralisation et de non-réussite ; accoutumés à un système habilement combiné, dont toutes les parties, bien liées entre elles, marchaient avec un accord parfait au même but, ils ne pouvaient concevoir d'armée sans discipline, de victoire sans chefs, de soldats sans obéissance. La beauté, la régularité des formes adoptées par Napoléon, cachaient les vices des doctrines qu'elles faisaient triompher. Chez les Grecs, au contraire, le défaut, et souvent l'absence de formes, cachent à bien des yeux la beauté de la cause.

Les volontaires venus d'Europe, tout en déplorant les divisions intérieures de la Grèce, formèrent donc bientôt un troisième parti, dans le sein duquel éclatèrent des haines individuelles, des querelles, et une foule de divisions qui s'oubliaient à l'approche du danger, mais qui renaissaient ensuite plus actives.

Cependant le succès de l'insurrection semblait de plus en plus assuré. La flotte sortie d'Hydra, le 30 mai, avait incendié un vaisseau turc en vue de Mytilène. Elle avait secouru Samos, et recueilli plusieurs centaines des

malheureux habitans d'Ayvali, échappés au massacre général ordonné par le capitan-pacha. Sur le continent d'Europe, la forteresse de Malvoisie avait capitulé, le 3 août. Quinze jours après, les Musulmans, renfermés dans Navarin, avaient demandé à se rendre, à condition qu'ils auraient la vie sauve, et qu'ils seraient transportés dans l'Anatolie. Les capitaines indépendans, qui bloquaient la place, accédèrent au traité; mais, soit qu'ils ne pussent contenir leurs soldats, soit qu'ils ne se crussent liés par aucun serment prêté aux Turcs, ces derniers furent tous égorgés ou abandonnés sur le rocher de Sphactérie.

Au camp de Tripolitza, où se trouvaient ensemble Ypsilantis, Colocotronis, Mavromichali, Bey du Magne, etc., on attendait avec impatience la reddition de cette place; on savait la garnison réduite aux abois, et cette capitale de la Morée renfermait d'immenses trésors. Le 5 octobre, on y pénétra par surprise; le carnage fut horrible: le sang coula sans interruption pendant trois jours [1]. Quelques-uns des principaux habitans, les femmes

[1] Voyez les Mémoires sur la Grèce, par Maxime Raybaud.

du harem de Kourchid pacha, pour lesquelles on espérait obtenir une forte rançon, et Kiamil Bey, gouverneur de Corinthe, furent seuls épargnés. Un Grec, capitaine de partisans, Anagnastopoulos, s'efforça vainement de rétablir l'ordre, et de ramener ses troupes à des idées d'humanité. Les funérailles de Tripolitza furent épouvantables.

Le Spectateur oriental, l'Observateur autrichien, profitèrent de ces excès pour entacher la cause des Grecs; ils répétèrent à l'envi que c'étaient des barbares, se vautrant dans le sang ennemi. On jugea de sang-froid des actions atroces, il est vrai, mais commises dans l'ivresse de la victoire et de la vengeance. On discuta sur la violation du droit des gens, sans penser que les Grecs avaient tous un père, un ami, un frère à venger. C'était le fruit de trois siècles d'outrages et de souffrances amoncelés en un jour. C'étaient les élèves des Turcs, rendant à leurs maitres les leçons de férocité qu'ils en avaient reçues. Si notre humanité s'indigne de ces sanglantes représailles, reportons notre indignation sur nos froides manœuvres. Voyons des hommes se lancer la mort sous toutes les formes, sans avoir le moindre motif de haine; frères de religion, de mœurs,

d'habitudes, n'ayant pas même les anciens préjugés de patrie; car, pourquoi ne pas voir une vérité que tout affirme maintenant? Il y a presque unité de religion, d'institutions, un échange continuel de rapports, et par conséquent mélange de peuples; à peine une légère nuance, telle que celle qui distingue la figure d'un homme de celle d'un autre homme, sépare-t-elle une nation d'une autre nation. Il n'y a de patrie pour les Européens que l'Europe. Dans l'état de civilisation où nous sommes, ce qui était autrefois une vertu, le sentiment patriotique, est un vice, et n'est vertu qu'en Grèce, parce que là, et là seulement en Europe, il y a deux peuples, deux religions, une haine légitime, et une révolte vertueuse.

L'habitude nous déguise la dégoûtante immoralité de nos guerres. Tout fiers de nos conventions, de l'ordre que nous établissons dans le désordre, nous ne pouvons pardonner aux Grecs de violer les règles de notre jeu. C'est parce que la guerre a des règles; c'est parce que la guerre est un jeu, qu'elle est atroce et inexcusable. Les Grecs ont une guerre juste, et par cela même, elle n'admet ni trêve, ni règles. Entre le maître et l'esclave il n'est point de traité; il faut qu'il tue ou qu'il soit tué. Il n'y

a de justice possible qu'entre deux adversaires égaux de tous points. Que les Hellènes soient rendus à la liberté, qu'ils puissent traiter avec les autres nations d'égal à égal, alors il sera permis de les juger; mais tant qu'une horrible commotion ébranle leur terre natale, tant que leur sang coule à grands flots, que leurs champs et leurs riantes campagnes sont couverts de cadavres, c'est le comble de l'inhumanité et de l'injustice que d'oser les accuser.

Au commencement de la guerre, les Grecs se sont montrés souvent doux et miséricordieux, et ils en ont été récompensés par les plus noires perfidies. Deux capitanis, qui avaient sauvé deux jeunes Musulmans, les avaient toujours avec eux et les traitaient avec bonté : profitant un jour de leur sommeil, ces misérables s'enfuirent, avertirent les Turcs campés à peu de distance, les conduisirent à la retraite de leurs bienfaiteurs, et les firent égorger. Le philhellène, qui me contait ce trait, m'en citait une foule d'autres qui prouvent tous également que les Hellènes ne peuvent, sans danger, agir généreusement avec leurs ennemis. C'est une race de vipères, dont ils n'ont à espérer ni reconnaissance, ni affection. Je le répète, il est moins atroce en eux de

massacrer leurs prisonniers, qu'à nous de tirer le fusil et le canon dans une bataille rangée. Ils sont d'ailleurs incapables d'une férocité réfléchie. Il y a dans les Grecs beaucoup du caractère enfant; de l'imprévoyance pour eux comme pour autrui, que l'on confond souvent avec la cruauté, et une mobilité si grande, qu'ils éprouvent, presqu'au même instant, les sensations les plus opposées. Au milieu de l'exaltation du triomphe, ils pleurent les vaincus. Le chant de la prise de Tripolitza [1] est une ode aux Hellènes, et une touchante lamenta-

[1] Un Grec, M. P***, passant du continent aux îles Ioniennes, entendit un matelot chanter, en hissant les voiles, cette espèce de poëme, sur un de ces airs d'une mélodie douce et un peu monotone, qui accentue depuis si longtemps la déclamation grecque. Cette forme dramatique, ces images vives, ce tour rapide et énergique, le frappent: il redemande au marin ce chant qui lui a plu. Cet homme simple, accoutumé à ne pas trouver dans ceux qui ont le droit d'interroger, le pouvoir de sentir, s'intimide, croit qu'on veut le railler, se moquer de lui, et refuse obstinément. Il fallut l'intervention du capitaine de ce petit navire; et sous la dictée du marin, qui avait appris la chanson en Morée, et qui ignorait le nom de l'auteur, le fils du capitaine écrivit ces vers, à la suite les uns des autres, sans en marquer la mesure qu'il ne connaissait pas, mais en observant l'ordre que nous avons suivi.

tion sur Kiamil, Bey de Corinthe. Ce Turc, d'une beauté remarquable, était plus doux, plus humain que ses compatriotes; il possédait de grands trésors, de magnifiques palais. Une longue habitude avait attaché les Grecs à sa fortune. Le prestige du luxe, du pouvoir, de la beauté, avait agi sur eux. Aussi, au jour des rétributions, ils le plaignent d'être devenu l'esclave des esclaves [1]; ils lui prêtent encore de la sympathie avec les Grecs. Amolli par le bonheur, il craint; il veut se rendre le premier. C'est dans ces compositions originales, dont l'auteur, presque toujours inconnu, exprime ce qu'il a senti, ce qu'il a vu sentir autour de lui, qu'on retrouve les impressions populaires des Grecs dans toute leur naïveté, et certes, elles sont loin d'être déshonorantes. Quel peuple ne s'énorgueillirait d'éprouver ce mélange d'orgueil, de patriotisme et de pitié.

LA PRISE DE TRIPOLITZA.

Les Hellènes ont pris les tours, les citadelles;
Tripolitza la forte, espoir des infidèles,
Voit couchés sur le sol ses remparts écroulés;
Les Hellènes ont pris les champs, les défilés!

[1] Le *Raïa* des *Raïas*.

Des filles des Émirs la troupe désolée
Pleure au bord des chemins ; et seule, échevelée,
L'épouse de Kiamil livre sa plainte aux vents :
Ils portent jusqu'à nous ses douloureux accens.

« Oh! dans ma tendresse éplorée
Où te chercher, puissant seigneur?
Toi, colonne de la Morée,
Beauté des yeux, charme du cœur :
Tu paraissais la tour solide
Sur l'inaccessible rempart ;
Corinthe en toi voyait son guide,
Et son magnifique étendard!
Mais tes palais ne t'ont plus vu paraître ;
Corinthe en vain t'appelle dans son deuil ;
Tes yeux ne pourraient plus, hélas! la reconnaître!
Tes palais abattus ont encombré ton seuil ;
Un Papâs en tous lieux promena sa furie ;
L'herbe croît sans obstacle en la vaste écurie
Qui pleure tes coursiers fougueux.
Des Agas déplorant la perte,
La triste mosquée est déserte ;
Qui foulerait son sol poudreux !
Seule aussi je demeure, ô maître, et je t'appelle;
Mais en vain mes accens traverseront les airs ;
En fuyant de mes bras Kiamil trouva des fers,
Et Raïa du Raïa tremble sous le rebelle.

» C'était un jour de pluie, et tout semblait en deuil ;
La nuit, la neige vint comme un pâle linceuil;

Et cependant Kiamil à son départ s'apprête.
Son cheval ferré d'or n'a point dressé la tête,
N'a point henni d'orgueil; tout est sombre et muet.
Perçant l'obscurité d'un regard inquiet,
Il part : en son chemin avec ferveur il prie :
« Mon Dieu! fais que l'Hellène au joug toujours se plie!
» Fais qu'à Tripolitza, fais, mon Dieu, qu'où je vais,
» Archevêques, primats, soient garans de la paix!
» Que de la foi des Grecs ils restent les ôtages.
» Guéris-moi de la peur de ces bandes sauvages,
» Des Klephtes! leur valeur peut gagner les Raïas. »
Il arrive : les Grecs soulevés sur ses pas
Vont à Tripolitza réunir leurs cohortes :
De la ville avec rage ils assiégent les portes;
Les nôtres dans leurs murs ont tressailli d'effroi.
De son poste aux remparts, Colocotronis crie :
« Rends-toi, Bey de Corinthe! à mes braves rends-toi!
» De ton harem, des tiens, j'assurerai la vie.
» Préviens notre vengeance, et songe à tes enfans! »
Il dit. Kiamil soudain a crié : « Je me rends,
O Grecs, avec plaisir!... » Mais, du haut des murailles,
Un fier Boulouk-Bachi, narguant les représailles,
S'écrie avec fureur : « Eh quoi! l'on se rendrait!
» Devant le vil raïa l'Ottoman fléchirait?
» N'avons-nous pas des forts, des canons, une armée,
» Et dans Bysance un empereur?
» Va, Klephte, nous n'avons pas peur :
» Que nous fait ta vaine fumée?
» A l'épée un de nous peut battre cinq des tiens;
» Dix au fusil, à cheval davantage,
» Le double des remparts! »—« Mes enfans, au carnage!»
Dit Colocotronis. « A vous, impurs, je viens!

» Lâches, du mousquet grec apprenez la portée,
» Et toi, chef, viens montrer ta valeur si vantée! »

» Lors, c'était le mardi; qu'il fut morne ce jour!
Mercredi suit : jeudi prend son lugubre tour :
Oh! que le vendredi n'eût pas lui sur ma tête,
Que Dieu nous eût encore épargné la tempête!
Mais chaque Hellène est prêt : les fers sont aiguisés :
Mille coups sont partis dans des sens opposés;
La guerre et son tonnerre ont envahi la porte,
Et Colocotronis, de sa voix mâle et forte,
Commande aux siens : — « Laissez la poudre et le fusil,
» Tirez le sabre. Ainsi que brebis à l'étable
» Poussez le Turc, fuyant à l'aspect du péril. »
Il parle, est obéi. De sa troupe innombrable
Il presse l'Ottoman qui n'a plus qu'un seul fort.
De sa dernière tour, le lieutenant s'écrie [1] :
— « Tu le peux, promène la mort,
» Chef des Grecs; mais des tiens règle au moins la furie;
» Épargne quelques Musulmans. »
— « Qu'entends-je! lâche impur!.. bourreau de nos enfans!
» Tu crains donc aujourd'hui le froid des cimeterres!
» Dans Vostitza détruite, en égorgeant nos frères,
» Dis-moi, parlais-tu de traités?
» En est-il entre nous? » Il dit, ce Grec farouche;
Il semble que la mort s'élance de sa bouche,
Et la flamme a détruit la reine des cités! »

[1] Mohamed, *Kiaïa* ou lieutenant de Kourchid, que ce pacha envoya d'Épire en Morée à la première annonce des troubles, et qui ravagea tout sur son passage, brûlant, saccageant, Vostitza, Argos et autres villes.

Après la chute de Tripolitza, l'armée grecque se disperse de nouveau; les Mainotes, chargés de dépouilles, regagnent leurs montagnes; les paysans retournent à leurs champs; les principaux chefs et les capitanis, gorgés d'or, restent dans l'inaction; la masse de la nation, qui avait pris part au siége, tombe dans la langueur qui suit les excès. Cependant, quelques traits de courage isolés marquèrent encore la fin de l'année 1821. Tandis que le féroce Abouloubond, nommé au pachalik de Salonique, inondait de sang la presqu'île de Cassandra, Elias, le plus beau et le plus vaillant des fils de Mavromichali, cerné par les Turcs à Charystos, se jeta dans un moulin où il se défendit comme un lion forcé dans son antre. Les ennemis criaient vainement de l'épargner. « Vous n'aurez pas le fils de Piétro Bey vivant : » et il se passa son sabre au travers du corps.

Colocotronis, mécontent des primats qui lui reprochaient son avidité, d'Ypsilantis et de Mavrocordato, dont l'urbanité et la prudence étaient à ses yeux de la perfidie et de la lâcheté, semblait ne vouloir plus prendre une part active à la guerre. Les intrigues sourdes, les menées de ceux qui se disputaient le pou-

voir recommencent; les îles demandaient à grands cris un gouvernement, afin que la flotte fût payée, et qu'on pût mieux diriger ses manœuvres. Les capitaines de la Morée, appuyés sur la partie guerrière de la nation, étaient disposés à accepter un dictateur ou général choisi parmi eux. La popularité d'Ypsilantis s'était évanouie, et son caractère juste et timide s'opposait à ce qu'il pût la regagner : on accusait hautement les primats et l'archevêque de vouloir accaparer la puissance, et se faire héritiers des Turcs. Au milieu de ce conflit d'intérêts et de partis opposés, celui des îles l'emporta : un gouvernement provisoire, composé d'un sénat législatif, formé des députés des provinces et d'un corps exécutif de cinq membres, fut établi à Epidaure. Le 1er janvier 1822, l'assemblée nationale se tint en plein air; on proclama la constitution, et le prince Mavrocordato fut élu président.

Les événemens se succédèrent bientôt avec une effrayante rapidité; les épouvantables massacres de Chios, les glorieux faits d'armes de Canaris, la défaite de la flotte turque, la reddition des ruines de Corinthe, la formation d'un corps de philhellènes qui allaient mourir à Péta, remplirent les six premiers mois de

1822. Mavrocordato était parti pour Missolonghi afin de diriger l'insurrection de la Grèce occidentale; la citadelle d'Athènes s'était rendue, le 6 juin, après une longue sécheresse qui avait forcé les Turcs à capituler [1]. On venait d'entrer en négociation avec Napoli-de-Romanie, lorsque le gouvernement, effrayé d'apprendre que Colocotronis s'avançait à la tête de six mille partisans pour venir réclamer sa part, ordonne aux primats des différens villages de rappeler leurs hommes : cette mesure prise en même temps par tous, laisse Colocotronis presque seul, fait lever le blocus de Patras, et affaiblit l'armée de Péta, que le fils de Colocotronis, accompagné de trois cents Mainotes, abandonne pour rejoindre son père.

Au même moment, Drama Ali, lieutenant de Kourchid, traverse la Thessalie à la tête de trente mille hommes, élite de l'armée turque, sans être inquiété par Odyssée et Panorias qui occupent les hauteurs. Il se présente à l'entrée du grand Derven ou Défilé qui donne accès dans la Morée, et que devait défendre Georges Sékéris; mais, effrayés par le nombre, ses soldats se débandent, et vont semer l'épouvante dans la

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

Morée. Une terreur panique saisit les Hellènes; les membres du gouvernement se croient trahis : ils s'enfuient dans les îles. Des femmes, des enfans, des hommes s'entassent pêle-mêle dans des barques pour s'éloigner du rivage. Démétrius, faible, d'une santé débile, en butte à mille dégoûts, cède d'abord au torrent; mais il revient, se met à la tête de deux cents paysans, et va se renfermer dans le château d'Argos, mâsure sans canons, bâtie sur un rocher à pic où l'on ne trouve pas une seule source. Là, par sa contenance ferme, par d'adroits pourparlers, il arrête trois jours la marche de l'ennemi, et donne le temps aux Grecs de s'armer. Colocotronis, sans attendre les ordres du gouvernement, rassemble une troupe de sept mille hommes; tous les chefs indépendans se rallient autour de lui; Mavromichali descend à Lerne avec ses montagnards. Pressée et attaquée de toutes parts, l'armée de Drama Ali soutient plusieurs combats: réduite enfin à dix mille hommes, elle est refoulée vers les défilés qui conduisent d'Argos à Corinthe. A peine les Turcs sont-ils engagés dans ces gorges meurtrières qu'ils sont massacrés par les soldats de Nikitas qui tirent sur eux à bout portant; mettant bas leurs armes, ils joignent les mains au-

dessus de leur tête, en criant : *Aman! aman!* «grâce! grâce!» Mais personne n'est épargné; ils tombent pêle-mêle. Le carnage fut tel que ce lieu resta long-temps comblé de cadavres, et encore aujourd'hui, on ne le traverse qu'en passant sur des monceaux d'ossemens humains.

La prise de Napoli-de-Romanie fut la suite de cette mémorable victoire, et la belle défense de Missolonghi par Mavrocordato mit le sceau à la brillante campagne de 1822. La Grèce avait enfin pris rang parmi les nations; mais ses divisions intérieures subsistaient encore. Colocotronis, toujours à la tête d'un parti, même quand tout le pouvoir était entre ses mains, ne voulait pas renoncer aux avantages que ses succès lui avaient donnés; dès qu'il ne gourmandait plus comme général, il tyrannisait comme despote. Le siége du gouvernement, transporté d'Astros à Salamine, puis à Napoli-de-Romanie, n'était véritablement nulle part; la flotte, toujours victorieuse lorsqu'elle pouvait tenir la mer, était retenue dans les ports par le manque d'argent; cette pénurie arrêtait aussi le mouvement et l'ardeur des troupes, tandis que l'avarice, le souci des trésors amassés et enfouis, ralentissaient par un autre motif le courage des capitanis. Les îles étaient inté-

ressées, ambitieuses et lentes dans leur secours. Mavrocordato, d'abord président, secrétaire, puis retiré dans Hydra, avait été rappelé au gouvernement de la Grèce occidentale. Là, Zongos, Mackris, Stournaris, les Hyscos et une foule de klephtes, d'armatoles du Pinde et des monts Agrapha, coopéraient, chacun dans son génie particulier, à cette défense générale, qui, sans plan et au milieu du désordre, ne s'organise que parce que l'amour de la religion et de la patrie surgissent de toutes parts. Ils avaient secondé les Botzaris contre Moustaï, pacha de Scodra, contre Omer Brionis et les hordes innombrables de Turcs et d'Albanais guidées et éclairées par l'infâme traître Vernakiotis. Le héros des temps modernes, Marc Botzaris, couronnant la plus belle vie par une mort sublime, après avoir tenté de s'ouvrir une route vers les rochers de Souli, était mort « ivre de gloire » entre les bras de ses pallicares en pleurs. Anatolico avait dû son salut à un miracle : une bombe, tombant sur le pavé d'une église, avait défoncé la voûte d'une citerne, au moment où les habitans, en proie aux horreurs de la soif, songeaient à capituler. Missolonghi avec ses remparts de boue s'était défendue une seconde fois, et ses lagunes avaient dévoré l'armée turque.

Odyssée, Gouras, Panorias et une immense quantité d'autres, devenus partout, de conducteurs de troupeaux ou de capitaines de bandits, chefs d'hommes libres, réclamant leurs prérogatives et marchandant leur liberté les armes à la main, défendaient, avec des fortunes diverses, l'Attique et la Béotie. De tous côtés des divisions, de tous côtés des succès arrêtés par ces divisions mêmes.

La presqu'île de Cassandra qui, en 1822, avait pris une part glorieuse à la résurrection générale, gouvernée par Aboulouboud pacha, et son successeur, était retombée, à force de martyres, dans le silence de la mort. Le petit pays de Trikéri se soutenait contre les infidèles, et avait vu la flotte de Miaulis brûler des vaisseaux turcs et s'emparer d'un convoi. Le pacha d'Egypte avait déjà mis un pied dans la Crète, où se préparait la noire trahison des Sphacciotes : ses flottes menaçaient la Morée familiarisée avec les vaisseaux du capitan-pacha, si souvent battus et dispersés à la vue de ses ports; enfin Corinthe était reprise par les Grecs : mais Modon, Coron, Lépante, Patras leur résistaient encore, et ils continuaient à donner le spectacle d'une suite de guerres civiles, d'animosités particulières, d'actions d'éclat

et de crimes, enfin d'une anarchie héroïque.

La mort de lord Castlereagh, celle de sir Maitland, haut commissaire des îles Ioniennes, qui avait fait peser sur la Grèce l'odieux système du ministère anglais; l'arrivée de lord Byron à Missolonghi, dans les premiers jours de janvier 1824, l'emprunt qu'il parvint à négocier à Londres pour la nation; tout semblait présager aux Grecs un meilleur avenir. Leurs nouvelles richesses devenaient cependant des sujets de discordes; chacun cherchait à les accaparer. Les chefs du gouvernement, Mavromichali, Metaxas, Caralampos soutenaient un parti; Colocotronis, enfermé dans Tripolitza, ne voulait ni céder ses conquêtes, ni obéir à aucun ordre; son fils Pano tenait pour son père dans la citadelle de Napoli. Les Sessini, les Déliani, après avoir long-temps guerroyé contre ce redoutable chef, faisaient cause commune avec lui. Odyssée gouvernait la Grèce orientale, Mavrocordato commandait à Missolonghi; le pouvoir affaibli se trouvait ainsi divisé sur trois points qui n'offraient aucune garantie. Les îles prirent encore l'initiative: Condouriotis élu président, Botazis vice-président, et Coletti, traitent avec l'Angleterre pour l'emprunt; ils transportent le siége du gouvernement à Napoli-de-Romanie,

et déclarent Pano Colocotronis rebelle pour avoir refusé de leur remettre la forteresse. Le 6 juin, Tripolitza, l'Acro Corinthe et Napoli se rendent. Colocotronis se retire à Carytène, sa patrie. Le 14 juillet, un décret d'amnistie est prononcé : la seule punition des rebelles est l'exclusion du sénat et du conseil des ministres pendant deux sessions. Tous ces démêlés avaient suspendu la marche de la guerre, et empêché de mettre le siége devant Lépante. Dervis pacha s'était présenté en Thessalie avec neuf mille hommes, et avait été battu aux Thermopyles par Gouras, lieutenant d'Odyssée.

Le 1er juillet, la flotte turque, sortie de Mitylène, et forte de deux cents voiles, entoure l'île d'Ipsara. Préparés à une opiniâtre résistance, les Grecs avaient brûlé les gouvernails de leurs vaisseaux, afin de rendre la fuite impossible; mais un bâtiment français guida les Turcs vers l'endroit où ils pouvaient débarquer sans être vus par les Grecs. Les débris des populations de Chios, de Mitylène, refugiées dans l'île, s'effraient les premières. Les Psariotes se retirent dans le fort de Saint-Nicolas, quelques-uns fuient dans des barques sans agrès; des femmes se précipitent dans la mer; d'autres se réfugient dans

des grottes; un vaisseau français recueille quelques fugitifs. Les Turcs montent à l'assaut: on les repousse; on tente d'allumer une mine sous leurs pieds. Un Grec s'élance au milieu d'eux une mèche à la main; il est mis en poudre : un second lui succède, un troisième, enfin jusqu'à dix, succombent l'un après l'autre. Avertis par cette persévérance, les Turcs s'éloignent de la mine. Tout-à-coup les Psariotes se décident à laisser pénétrer l'ennemi dans la citadelle : à peine les barbares y ont-ils mis les pieds qu'une explosion terrible disperse leurs membres palpitans confondus avec ceux des vaincus.

Le désastre d'Ipsara retentit dans toute la Grèce; les insulaires poussent des cris de vengeance et de rage. Douze jours après la prise de cette ile, une flottille grecque se met à la poursuite de l'escadre ottomane, incendie une frégate de cinquante-quatre, une corvette et un brick de vingt canons. Le lendemain, Constantin Canaris, exaspéré par la ruine de son pays natal [1], se dirige sur un vaisseau de soixante-quatorze; d'une main il tient le gou-

[1] Ce brave est Psariote : c'est lui qui, après les massacres de Chios, fit sauter le vaisseau du capitan pacha.

vernail, de l'autre il agite en l'air son bonnet de matelot; il crie aux Turcs: « Arrêtez, *mourtah* (impurs)! arrêtez, lâches! voici Canaris! » Et le brûlot s'attache aux flancs du navire; en un instant, il est en feu. Un bâtiment barbaresque et une corvette de Tunis subissent le même sort; une galiote est aussi submergée par un brick des Hellènes. Ibrahim, fils de Méhémet Ali, pacha d'Egypte, à la tête d'une flotte de cinquante-six vaisseaux de guerre, venait de rejoindre le capitan pacha; divers engagemens ont lieu dans lesquels les Grecs ont toujours l'avantage : l'amiral Miaulis fait des prodiges de valeur; Samos est sauvée par ses victoires : le ciel vient à son aide, et disperse plusieurs fois par de violens orages les flottes turque et égyptienne.

Sur le continent, Macris, Panorias, Tzavellas combattent en Livadie contre Dervis pacha, descendu de Larisse pour se diriger sur Lépante, et opérer sa jonction avec Joussouf pacha, enfermé dans Patras. Rouchid se maintient dans la Grèce occidentale, menaçant toujours Missolonghi et Anatolico. Odyssée, guidé par les conseils de quelques intrigans, pense à se déclarer chef indépendant de la Béotie et de l'Attique. Profitant de la maladie

de Condouriottis et de Botazis, les deux principaux membres du gouvernement, le parti de Colocotronis reprend son ascendant en Morée. Le siége de Patras ne s'achève pas, quoiqu'il soit toujours question de grands préparatifs pour réduire cette place. Le gouvernement rend les décrets les plus sages; mais il manque de force pour les faire exécuter : les impôts ne se paient pas; les révoltes partielles entravent tout; cependant, l'arrivée de l'emprunt anglais et le rétablissement de Condouriottis, permettent de prendre des mesures efficaces contre les rebelles. Colocotronis et ses partisans sont arrêtés, conduits à Hydra, et enfermés dans le monastère d'Elie.

L'île de Candie venait de retomber au pouvoir des Musulmans par la honteuse défection des Sphacciotes [1] : la flotte égyptienne avait pris possession du port de Souda dans cette île, mais à peine osait-elle se hasarder à en sortir. Affaiblie par des pertes considérables, elle semble se disposer à regagner l'Egypte; le bruit se répand que le pacha n'a point d'intentions hostiles contre les Grecs, qu'il n'a envoyé son fils au secours de la Porte que pour sauver les

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

apparences; que celui-ci ne se bat qu'à regret; mais les circonstances changent tout-à-coup de face. Ibrahim reçoit des renforts, et l'ordre de se rendre en Morée. Des régimens d'Arabes, de nègres, sont organisés et disciplinés à Alexandrie et au Caire par de vils transfuges européens. La guerre prend de ce côté un aspect sérieux.

Le 15 de février, Ibrahim débarque à Modon avec une armée de quatorze mille hommes. Harcelé par quelques bandes de Mainotes, il parvient à les dissiper, et met le siége devant Navarin. La garnison, forte seulement de onze cents hommes, fait plusieurs sorties; un corps de Roméliotes se dispose à venir à son secours; le président Condouriottis s'en constitue le général; mais la faiblesse de sa santé, et son inexpérience le forcent à résigner le commandement, qu'il confie à Scurti, capitaine hydriote. Ce chef ne connaissait ni ses troupes ni le pays; il est battu: les Egyptiens surprennent les Grecs dans la matinée du 19; quoique attaqués à l'improviste, ceux-ci se défendent en héros: le général Xidi est tué; Constantin Botzaris, tombé de cheval, sur le point d'être fait prisonnier par un Egyptien, ne doit son salut qu'à l'intrépidité de ses compagnons

d'armes : ils l'entourent, l'enlèvent, se relaient pendant un quart de lieue pour combattre, et achètent sa vie de celle de dix-sept d'entre eux. On compte dans cette fatale journée jusqu'à cent quarante morts, et ce nombre prodigieux pour les Grecs, accoutumés à perdre peu de monde dans cette guerre d'escarmouches, les effraie sur l'issue de la campagne. Les Souliotes attribuent leur défaite au chef nommé par le président ; ils se séparent de l'armée pour retourner dans la Grèce occidentale.

Dans la Livadie, Odyssée, menacé par le gouvernement auquel il a refusé d'obéir, passe aux Turcs, déserte, est repris par Gouras, son ancien lieutenant, et enfermé dans une tour de la citadelle, vis-à-vis des propylées, et du bastion qu'il fit construire. Il peut y lire l'inscription consacrée à sa gloire comme gouverneur de l'Attique [1].

Le siége de Navarin se poursuit avec une constance qui ne peut s'expliquer que par la présence et les instructions des Européens vendus à l'or du pacha. L'île de Sphactérie, cernée par la flotte égyptienne, résiste une première fois ; mais, mal fortifiée, malgré l'im-

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

portance de sa position (elle est située entre le vieux et le nouveau Navarin), mal approvisionnée, et n'ayant qu'une garnison de cinq cents hommes, elle tombe au pouvoir de l'ennemi ; une quantité de Grecs y sont massacrés [1]; quelques-uns s'enfuient sur les vaisseaux [2]. Les troupes enfermées dans le vieux Navarin, épouvantées de ce désastre et du voisinage des Egyptiens, manquant d'eau, de munitions, de vivres, essaient de s'ouvrir un passage pendant la nuit pour sortir de la place ; elles sont reconnues, attaquées, mises en pièces ou faites prisonnières : cent cinquante Roméliotes parviennent seuls à se dégager. Le comte Santa-Rosa, entré comme volontaire au service de la Grèce, reste parmi les morts [3].

Ces succès redoublent l'ardeur des Musulmans : Navarin est attaqué de nouveau, un feu terrible est dirigé sur la ville ; cinquante voiles turques se montrent dans la rade ; vingt petits navires grecs, commandés par Miaulis, osent

[1] Le brave capitaine Psamado y périt. Voyez les détails du siége de Navarin dans le *tableau de la Grèce en* 1825, par le comte Pecchio. L'*appendice* à la fin du volume.

[2] Mavrocordato quitta l'île à bord du brick *le Mars*, qui, resté seul dans le port, traversa la flotte ennemie et rejoignit les vaisseaux grecs.

[3] Voyez les notes à la fin du volume.

les attaquer; divers engagemens ont lieu. La garnison de Navarin rejette pendant six jours toute offre de capitulation. Elle entre enfin en pourparlers, qu'elle prolonge à dessein une semaine entière, dans l'espoir de recevoir des renforts; elle se rend le 23 mai. Presqu'au même moment, l'amiral Miaulis bloque dans le port de Modon une partie de la flotte égyptienne, et lui incendie plusieurs vaisseaux; le feu se communique à un magasin de poudre qui, en sautant, détruit les restes de la ville : ces flammes vengeresses éclairent la côte à une distance de plusieurs lieues.

Au mépris de la capitulation garantie par les commandans des escadres française et autrichienne, Ibrahim garde comme ôtages le général Satracco et le fils de Mavromichali : ce digne frère d'Elias écrit à son père : «Ne pensez plus à moi, regardez-moi comme mort; ne songez qu'à battre les Turcs, et soyez sûr que je mourrai avec joie pour mon pays. » Sa mère, la femme du bey du Magne, réunit quatre mille hommes pour aller au secours de son fils. Ce corps, qui porte son nom, arrive trop tard, et voit défiler dans les plaines l'armée ennemie se dirigeant sur Arcadia, après la prise de Navarin.

Les ordres d'Ibrahim, qui cherche d'abord par une modération calculée, à se rendre sa conquête plus facile, ne peuvent être exécutés qu'un moment par des hordes de Barbares pour qui le carnage est une joie. Les Egyptiens dévastent tout; les cadavres suspendus aux branches des oliviers marquent le passage des Africains; les populations disparaissent : et les Moréates redemandent à grands cris le capitaine sous lequel ils ont vaincu, Colocotronis.

Le gouvernement cède; Colocotronis, les Sessinis, les Délianis, Nikitas, Londos, tous les rebelles, sont rappelés sous les drapeaux de la patrie : en sortant de prison ils se rassemblent à Napoli-de-Romanie, et vont, pieds nus, un cierge à la main, dans l'église métropolitaine, jurer devant Dieu et devant les hommes, de respecter les lois établies par les deux assemblées législatives de 1822 et 1823; de ne plus connaître d'ennemi parmi les Grecs, de se dévouer à l'indépendance de la nation, enfin de mourir libres. Ce serment est reçu avec des transports d'enthousiasme; il échauffe tous les cœurs; il fait couler des larmes de tous les yeux; une foule pleine d'ardeur et de courage se presse autour d'eux, et répond par un appel aux armes, à la proclamation du

gouvernement grec qui déclare la patrie en danger. Colocotronis se dirige en hâte vers Tripolitza: sa troupe, se grossissant dans sa marche, monte bientôt à seize mille hommes. Toutes les forces de défense, toutes les anxiétés de crainte et d'espoir se portent vers cette armée; car la Grèce occidentale est défendue par Gouras qui tient les Turcs cernés dans Salone.

Ibrahim, d'après sa direction vers Arcadia, semblait vouloir gagner Patras, en longeant les côtes; tout-à-coup, il s'enfonce dans l'intérieur des terres : Calamata ne résiste point; Léondari est déserte; il arrive à Tripolitza. Colocotronis, après avoir brûlé les mâsures qui commençaient à se relever, et détruit les villages voisins, s'était retiré. Le 15 juin, l'avant-garde d'Ibrahim s'avance jusqu'à Argos, et favorise le système de défense des Grecs en incendiant quelques huttes qui restaient encore debout.

L'amiral grec, Sacktury, disperse à la hauteur du cap d'Oro la flotte du capitan pacha, forte de cent voiles; plusieurs vaisseaux ont sauté; Miaulis bloque le port de la Souda; deux vaisseaux marchands, achetés par les négocians de Syra, sont de suite transformés en brûlots: mais, que servent les efforts de la flotte

pour empêcher des renforts que les vaisseaux autrichiens se chargent de verser dans le port de Modon! Les troupes d'Ibrahim s'augmentent sans cesse, il tient la campagne, et les bandes indisciplinées de Colocotronis plient devant les barbares enrégimentés par des *Français*. Napoli-de-Romanie se prépare à la défense; Ypsilantis, Mavrocordato, le général Roche, Fabvier, qu'invoque notre armée quand on lui reproche d'avoir fourni des beys à l'Egypte, activent et dirigent l'énergie d'une nation découragée par trois années de victoires inutiles. Enfin, le 25 juin, au matin, la première colonne égyptienne se montre au poste des moulins, défendu par le prince Ypsilantis, et cette fois, formés en corps à peu près réguliers, et soutenus par de généreux Européens, les Grecs, au nombre de deux cent cinquante, repoussent l'attaque très-vive de six à sept mille hommes d'infanterie, et de six cents cavaliers : l'ennemi est forcé de se retirer vers Argos. Reparaissant devant Napoli peu de jours après, il est de nouveau repoussé par Démétrius Ypsilantis, qui, profitant de l'absence momentanée du pacha, poursuit les Egyptiens jusque dans Tripolitza.

Mais bientôt l'on apprend que six mille Al-

banais, débarqués à Patras, viennent joindre l'armée d'Ibrahim: Colocotronis le rencontre à Tricorpha: ses ordres aux capitaines indépendans, pour coordonner leurs mouvemens sur le champ de bataille, sont mal transmis, partiellement exécutés; il est défait: onze officiers supérieurs sont tués dans l'action. Au mois de juillet, la flotte du capitan pacha est dans les eaux de Patras; Rouchid presse Missolonghi réduite aux abois; la Morée n'est plus qu'un amas de cendres et d'ossemens. La peste, apportée par les Arabes, frappe ceux que le fer épargne; la terre n'a plus de moissons; les secours qu'on attendait d'Angleterre n'arrivent pas, tandis que l'Egyptien trouve dans la marine autrichienne un plus fidèle appui, et que le pavillon chrétien protége les vaisseaux qui portent au sultan la tête des soldats de la croix, morts pour la foi et la liberté.

Le découragement s'empare des Grecs renfermés dans Napoli; les esprits s'irritent, les cœurs s'aigrissent; des dissensions éclatent; les partis en présence se prononcent de nouveau, et s'accusent mutuellement. Mavromichali demande l'échange du dernier de ses fils retenu par Ibrahim, et, sur le refus du gouvernement, se retire avec ses Mainotes.

Miaulis ravitaille sa flotte dans Hydra: il semble un moment que le patriotisme se soit épuisé. Dans cette affreuse crise, les chefs, constamment assemblés, délibèrent à quelle nation ils en appelleront : les uns penchent pour la France; d'autres espèrent dans la médiation de la Grande-Bretagne. Une neutralité bien récente, à la vérité, mais religieusement observée depuis le ministère de M. Canning, le vif intérêt du commodore Hamilton, peut-être aussi les précoces et maladroites insinuations de quelques agens, font pencher la balance en sa faveur, du moins dans le conseil. Un acte est rédigé, motivé, non sur la situation désespérée des Grecs, mais sur le manque de foi des souverains de l'Europe qui fournissent des hommes, de l'argent, des munitions aux ennemis des chrétiens, et fomentent les troubles qui divisent les Hellènes. L'Angleterre seule semble avoir abandonné cet odieux système; deux emprunts ont été traités avec les sujets britanniques, et, libre par ses institutions, elle doit être l'alliée naturelle et puissante d'un peuple qui se régénère. C'est en vertu de ces considérations que les principaux membres du gouvernement se décident à placer, au nom de la patrie, « le dépôt sacré de sa liberté, de son in-

dépendance nationale et de son existence politique, sous la défense absolue de la Grande-Bretagne.» Cette mesure, prise dans les derniers jours de juillet, donne lieu à de nouveaux troubles; la plupart des capitaines repoussent toute intervention étrangère, et refusent de signer; quelques-uns se prononcent pour la France dont ils attendent un roi; le plus grand nombre ne veut en appeler qu'à soi, qu'à l'amour de la patrie, qu'à la haine pour le Musulman. Quelques négocians des îles, influens par leurs richesses, et dans ce moment à la tête des affaires, l'emportent; et cet acte, preuve d'une confiance que l'Angleterre a repoussée depuis, est envoyé à Londres. Mais ce n'est là que l'œuvre de quelques hommes; presque toute la population de la Morée, celle de l'Epire, de la Phocide, de la Livadie, de l'Etolie, y sont restées étrangères; car le gouvernement actuel de la Grèce « n'est, et ne peut être autre chose qu'un comité de patriotes, plus ou moins habiles, qui cherchent par adresse à faire faire à ceux qui ont fait la révolution, tantôt ce qui convient au peuple, tantôt ce qui leur convient à eux-mêmes [1]. »

[1] M. de Sismondi, article sur les Grecs. Revue Encyclopédique, t. 27, p. 67. *V.* aussi le t. 26, p. 381 et 703.

Dépassant leurs pouvoirs, le général Roche et M. Washington, député d'Amérique, protestent contre cet appel à l'une des grandes puissances de l'Europe pour le maintien d'une neutralité si mal observée jusqu'ici.

Pendant que les habitans de Napoli s'épuisent en querelles et compromettent la dignité et la force de la Grèce, Missolonghi montre par son héroïque défense que toute énergie, que tout amour de la patrie ne sont pas éteints. Depuis trois mois assiégée par Rouchid pacha, à la tête de dix-huit mille hommes, dont la moitié d'Albanais, chaque jour est pour elle une lutte de vie et de mort. Las d'une résistance si longue et si inattendue, le Seraskier charge des agens de la même puissance *neutre* qui avait négocié pour Chios, d'aller sous pavillon parlementaire proposer à la garnison de capituler : ils se présentent au conseil de guerre avec de sinistres nouvelles; la Morée est soumise à Ibrahim, disent-ils; la flotte turque amène de nouveaux renforts à Rouchid qui consent néanmoins à leur offrir la vie, et des conditions : « *Je ne veux pas!* » s'écrie Notzi Botzaris, et ce mot sublime trouve un écho dans chaque capitaine. « *Je ne veux pas !* » est la réponse à chaque proposition des parlementaires autrichiens.

« *C'est en marchant sur nos têtes que les Turcs entreront à Missolonghi!* » s'écrient-ils.

Le lendemain, au point du jour, les infidèles s'élancent contre les remparts avec d'horribles hurlemens; quarante lanzoni ou petits vaisseaux secondent leur attaque du côté de la mer; un nuage de fumée enveloppe la ville; les Turcs y pénètrent par une large brèche: mais bientôt, rejetés en dehors, leurs cadavres comblent les fossés. Deux jours après, un second assaut est repoussé avec la même énergie : treize navires et deux brûlots grecs sont signalés; soixante vaisseaux turcs, qui, de la rade, canonaient Missolonghi, s'enfuient jusqu'en Morée, et deux de leurs bâtimens sont lancés vers les cieux comme trophées de cette héroïque défense. Tzavellas, Cara Hyscos, et d'autres chefs, accourus de Salone, viennent, le 12 août, secourir la garnison, et prenant l'ennemi par derrière, le repoussent jusqu'à Vrachori.

Revenu le 20 devant la ville, Rouchid élève des redoutes, presse les travaux du siége, accumule les assauts. Derrière les retranchemens abattus, il trouve de nouveaux retranchemens; ses mines sont contreminées; les assiégés font sauter ses fortifications. La batterie

de Franklin est reprise; deux cents hommes qui disposaient des batteries contre la ville sont engloutis. Les soldats grecs ramassent les grenades de verre lancées par les Turcs, et les brisent contre les pierres pour les empêcher d'éclater. A la vue d'une bombe tombée devant sa tente, Rouchid s'écrie avec fureur : « Cette bombe ne peut venir que de la fonderie de Constantinople; c'est l'infidèle Topal pacha qui en a sans doute vendu beaucoup aux Grecs! » C'était en effet des munitions turques prises à bord de la flotte du capitan pacha, lors de sa défaite dans le golfe de Missolonghi.

Un renfort de quinze cents Toxides arrive au camp des assiégeans; les Albanais demandent une augmentation de solde, ou du repos. Rouchid, décidé à terminer la campagne, prépare un assaut définitif, et ce pacha, connu pour un des plus habiles et des plus braves généraux de la Porte, veut le commander en personne. L'explosion d'une mine dirigée contre la batterie de Marc Botzaris doit être le signal. Instruits à temps par un prisonnier albanais, les Grecs font une contre-mine; leur énergie redouble; ils ne se défendent plus, ils attaquent, pressent, culbutent l'ennemi,

en font un horrible carnage, et le repoussent jusqu'au pied du mont Calydon.

L'exemple de Missolonghi a encore une fois ranimé la Grèce : les Moréates sortent de leur apathie. Aux environs de Calavryta, de Caritène, d'Argos, ils se montrent en force; des corps grecs s'organisent. A Candie, les Sphacciotes lavent dans le sang turc les taches dont leur trahison les avait couverts; leur intérêt répond de leur fidélité : c'est pour la dernière fois qu'ils ont essayé la foi musulmane. Sept cents Candiotes, réfugiés en Morée, ont regagné leur pays; douze cents hommes commandés par Kalergi et Cormulli les ont suivis, et ont pris possession des forts de Grambouses et de Kissamos. La révolte s'étend, et promet que bientôt les ports de la Crète n'abriteront plus les flottes du vice-roi d'Egypte. Ce despote semble lui-même hésiter à confier à la mer de nouveaux vaisseaux; il a appris à craindre l'audace grecque. Si Canaris, parti d'Hydra avec trois brûlots pour incendier les flottes de Topal et de Méhémet Ali, réunies dans le port d'Alexandrie, a échoué; si le hasard, ou peut-être la prudence de l'amiral Tombazi qui empêcha cet intrépide marin de retourner braver de nouveau deux flottes avec son léger canot,

ont renversé ce hardi projet, l'énergie, la témérité qui l'avaient préparé, vivent encore, et s'augmenteront chaque jour.

Quelque effrayant que soit l'aspect de la Morée en ce moment, sa situation est loin d'être désespérée. Ibrahim manque de vivres; des divisions dont le récit, peut-être exagéré, n'est cependant pas sans fondement, se sont manifestées parmi ses troupes; leur férocité naturelle a bientôt démenti les fallacieuses proclamations du pacha, et le peu de Grecs qui s'étaient soumis, retournent, femmes, enfans, vieillards, à leurs montagnes et à leurs armes. Le Grec sait vivre de poisson séché, d'une poignée d'olives, même de l'herbe et des racines qu'il arrache dans le creux des rochers. Quel dévouement pousserait les vils esclaves de l'Afrique à endurer toutes ces privations? Méhémet seul, son fils, ses courtisans, chrétiens ou mahométans, ont intérêt à cette conquête; mais chaque Grec se bat pour sa femme, ses enfans, sa vie et sa liberté. La Providence, favorable à la cause des Hellènes, ne les abandonnera pas. Au commencement de la révolte n'ont-ils pas vu Métaxas, guidé par une main invisible, accourir à leur aide; plus tard l'onde jaillir dans les églises pour apai-

ser leur soif dévorante [1]; le ciel d'airain se fermer sur les Turcs altérés [2], et la Grèce, tant de fois abattue, se relever sanglante, mais toujours terrible! Ces cruelles épreuves lui sont peut-être nécessaires : il faut qu'elle apprenne à puiser dans les obstacles un redoublement de vigueur. Le moindre ruisseau devient lac ou torrent quand un rocher lui barre le passage; aussi Dieu barre le chemin à ceux qu'il veut forts. Il n'est de génies vigoureux que ceux qui ont combattu avec les hommes et la fortune. Où est le bras fort qui n'ait jamais lutté?

Quelques revers désuniront le camp musulman; déjà les troupes de la Porte ont à peine secondé dans cette dernière campagne les mouvemens d'Ibrahim: l'alliance des Albanais est chère, j'ignore si celle des Autrichiens est gratuite; mais quoique les Grecs aient plus fréquemment trouvé des prêts à usure que des secours désintéressés, quoique les Américains mêmes aient cherché à échanger un appui douteux contre le plus beau port de l'Archipel (Mylo), et se soient montrés marchands

[1] A Anatolico.

[2] Dans la citadelle d'Athènes.

plutôt que nobles frères (oubliant qu'autrefois on ne leur vendit pas une aide généreuse), il y a encore des ames nobles, des mains qui savent manier le fer et non l'or. Les Grecs trouveront des auxiliaires dévoués, mais qu'ils comptent d'abord sur eux-mêmes : qu'ils se rallient, qu'ils opposent aux fléaux qui les assiégent, cette noble constance, cet héroïque dévouement dont ils ont déjà donné tant de gages à la patrie : alors la Grèce pourra dire comme Médée, quand on lui demande ce qui lui reste contre la terre entière. « Moi! moi seule, et c'est assez! »

CHAPITRE IX.

Dès qu'on a pu craindre pour l'issue de cette guerre héroïque, dès que les Grecs ont éprouvé des revers, on s'est empressé de leur trouver des torts. Les reproches se sont multipliés; on eût dit que les consciences alarmées prenaient l'avance pour excuser de lâches désertions. On a invoqué le témoignage de quelques hommes de mauvaise foi, ou d'autres qui n'avaient vu qu'à travers leurs haines et leurs préjugés; on a soutenu qu'il était impossible de servir les Grecs, et on a cité à l'appui le dévouement inutile, le découragement de plusieurs ames vraiment nobles; mais parmi ces dernières, combien étaient déjà flétries par la douleur! combien avaient dépensé vainement la somme de courage et de force qui leur était donnée! car ces facultés, quelque vastes qu'elles soient, ont des bornes et s'épuisent. Combien allaient

en Grèce faire un acte de leur culte, remplir un dernier devoir, et mourir. Il n'y avait plus en elles assez d'énergie pour lutter avec les événemens, pour entraîner les masses. Ce n'était pas ces génies ardens qui n'ont point de passé et s'élancent à pas de géant dans l'avenir; qui, palpitans de jeunesse, croient que chaque jour doit leur apporter son tribut; qui ont foi à eux, aux événemens, à toute chose, qu'aucun désappointement amer n'a encore refroidi. Il s'en trouvait beaucoup de cette trempe parmi les Grecs; et c'est à eux, à leur influence qu'il faut attribuer les succès. Leur ardeur faisait gagner les batailles; mais ils n'avaient pas l'expérience qui en assure les résultats. Propres à une guerre de partisans, ils n'ont pas su résister à des masses organisées. C'était la force intellectuelle de l'homme aux prises avec la force matérielle des machines. Effrayés de cette puissance d'ordre et de calcul, à laquelle ils ne comprenaient rien, les Grecs se sont découragés un moment, et les Européens ont crié à la lâcheté, comme si la rencontre d'un nouvel ennemi qu'on n'attendait point, n'étonnait pas les cœurs les plus intrépides, et comme si chacun de nous ne savait pas, dans le secret de sa conscience,

qu'il est variable et qu'il a ses jours de peur. Mais chez les Grecs tout est grief; tandis que d'une part on les accuse de perdre courage, de l'autre on leur fait un crime de leur présomption. « A entendre ces hommes qui touchent de si près à leur perte, » disait, il y a deux mois, l'Observateur autrichien, « on les croirait maitres de l'empire Ottoman; ils ne doutent pas de leur succès; ils en parlent avec une incroyable assurance. »

Il n'y a pas jusqu'à leur héroïque pauvreté qui ne soit un sujet de raillerie ou de reproches. « Ces flottes grecques, qu'on nous représente comme si formidables, a dit le même journal, ne se composent que de quelques petits navires marchands montés par une poignée d'hommes, de quelques barques de pêcheurs, appartenant à des particuliers qui les consacrent au service de l'Etat. » Vingt de ces barques ont osé faire face à soixante voiles turques dans la rade de Navarin; ces matelots en si petit nombre ont des cœurs de lion. C'est de leurs rangs qu'est sorti Canaris et ses nombreux compagnons de danger. Plus les moyens sont faibles, plus les exploits sont glorieux; et quand on se défend comme les Grecs, il n'y a pas jusqu'aux revers qui ne soient des

titres d'honneur. « Aussy y a-t-il des pertes triomphantes à l'envy des victoires; ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'osèrent oncques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du roy Léonidas et des siens au pas des Thermopyles [1]. »

Les Grecs n'ont pas de chef qui réunisse tout sous sa suprême loi, et l'on semble aussi vouloir leur en faire un crime. L'Europe, qui, pendant vingt ans, a été régie par un homme, en a conservé un respect superstitieux pour la puissance d'un seul. Elle ne comprend pas que tous réclament ce qui, jusqu'ici, avait été le privilége exclusif du plus audacieux. Accoutumés que nous sommes à n'être que le piédestal du pouvoir, à disparaître dans l'ombre immense d'un colosse, nous ressemblons à des esclaves, qui, ayant perdu leur maître, le cherchent et le demandent partout. « Malheureux le peuple dont la fortune dépend d'un seul homme, » répond un Souliote au général Roche, qui le questionnait sur la nécessité de met-

[1] Montaigne.

tre Colocotronis à la tête des affaires. Cet amour de l'indépendance a donné carrière à beaucoup d'ambitions; il a pu entraver quelquefois la marche de la guerre, mais je crois que sans lui les Grecs n'auraient pas lutté aussi long-temps, et d'ailleurs, au milieu même de ce désordre, de cette anarchie, il y a eu constamment unité sur les points les plus importans, la haine des Turcs et le dévouement à la patrie.

Un capitani partisan de Colocotronis, un autre dévoué à Déliani, se rencontrent dans un défilé avec leurs bandes, à l'époque où ces deux chefs se détestaient mutuellement; ils se battent en furieux jusqu'à ce que le hasard ayant conduit dans le même lieu une troupe de quinze cents Turcs, les deux chefs et leurs soldats se rallient à l'instant, tombent sur les barbares et les taillent en pièces. Voilà l'histoire du peuple grec et de ses divisions. Toutes les fois que l'ennemi s'est présenté en masse, la nation a fait corps, les factions se sont rapprochées.

Je n'accuserai point de fausseté cette quantité de rapports divers qui nous arrivent de la Grèce. Ces philhellènes qui parlent en ennemis de ceux dont ils s'intitulent amis, sont

peut-être sincères, et disent la vérité, telle qu'ils l'ont vue du lieu où ils étaient placés, à travers des préjugés, des désappointemens, et surtout à travers leur intérêt personnel. S'il manque aux malheureux chrétiens qu'Ibrahim égorge, un général qui organise la défense, concilie les esprits, les volontés, distribuant partout la force et l'énergie, il nous manque aussi un homme d'un esprit élevé et droit, qui réunisse les relations, jette la lumière au milieu de ce chaos d'intérêts différens, et tire la vérité de cette foule de détails qui l'embarrassent ou la déguisent. Plus près de nous, n'avons-nous pas eu des exemples de cette diversité de jugemens? N'a-t-on pas calomnié des actes héroïques, déifié des actions atroces? Que de gens n'ont vu dans la Révolution française qu'un ignoble ramas de brigands, qu'une suite d'émeutes populaires, hideuses dans leurs excès! Combien d'autres aussi y ont vu l'élite de la nation triomphant des préjugés qui l'étouffaient, et remontant au rang qu'elle avait droit d'occuper! Combien ont salué de leurs transports l'annonce de cette liberté qui devait réaliser les rêves si doux et si brillans de leur jeunesse! N'avaient-ils pas tous raison? Une crise si violente, mettant au de-

hors tout ce que le cœur humain renferme de bien et de mal, n'avait-elle pas mille aspects différens? Chacun adoptait celui avec lequel il était en harmonie par sa caste, ses mœurs, ses habitudes ou ses passions. Les belles ames y cherchaient et y trouvaient encore le beau; les cœurs corrompus y avaient aussi leurs jouissances; et cette foule inerte, qui ne juge jamais par elle-même, entrevoyait, en passant, un coin du tableau, et levait les mains au ciel d'horreur ou de joie, selon l'épisode qui l'avait frappée.

Toutes ces nuances se retrouvent chez les hommes qui jugent les Grecs. Les uns en font des patriotes purs de toute souillure, les autres des meurtriers féroces et ambitieux; le plus grand nombre a regardé à peine, ou n'a vu qu'à travers une préoccupation quelconque, comme ce savant qui ne voyait dans la révolte des Grecs qu'une occasion dont il fallait se hâter de profiter pour réformer leur alphabet qui avait trois lettres de trop.

Parmi ceux qui se chargent de faire en Europe la réputation des Hellènes, il y a aussi une classe d'hommes qu'il faut regarder comme leurs plus dangereux ennemis. Poussés sans doute par quelque motif secret, ils s'acharnent sur les individus, et s'ils l'osaient, ils at-

taqueraient la cause même. Ils feignent le regret de ne pouvoir la servir malgré leurs efforts et leur zèle; mais leur but constant semble être de décourager les esprits, et surtout d'empêcher les tentatives de la France en faveur de la Grèce. Selon eux, il n'y a plus rien à faire; tout est fini, tout serait superflu. Quel peut être l'intérêt qui les fait parler ainsi? De quelle puissance sont-ils les agens? C'est ce que je ne tenterai pas d'éclaircir; mais il importait de les signaler au public et de le mettre en garde contre leurs dangereuses assertions et leurs perfides manœuvres.

Les Grecs sont un composé de ce qu'il y a de plus noble et de plus vil. Si c'est parmi eux que l'on voit les actes horribles de violence, de fureur, chez eux aussi sont les faits héroïques, les dévouemens sublimes, les actions tranchées enfin, soit en bien, soit en mal. Ils échappent au fléau de notre civilisation, à ce vernis qui confond tout sous une même enveloppe, à ces subtilités, qui, comblant la distance du vice à la vertu, font découvrir des motifs blâmables à une action généreuse, des causes légitimes à une bassesse, et ne laissent plus d'autre échelle pour juger les hommes et leurs actions que l'intérêt personnel et le suc-

cès, et d'autre arme pour les flétrir que le ridicule. Les Grecs osent être eux; osons aussi les voir tels qu'ils sont, et non tels qu'on nous les façonne. Oubliant un moment nos préjugés, comprenons qu'en Grèce le même homme peut être tour à tour avide et généreux, sublime et trivial, héros et voleur. L'éducation ne lui a point appris à vaincre ses penchans, ni à les dominer. L'avidité, la cruauté, la ruse, lui ont été enseignées depuis des siècles; et s'il emploie toutes ses facultés bonnes et mauvaises, à la conquête d'un meilleur ordre de choses qui régénérera ses enfans et ses concitoyens, que peut-on lui demander de plus?

Les traces d'un long servage ne s'effacent pas en un jour. Au milieu de cette nation, qui a soif de la liberté jusqu'à la licence, il y aura encore long-temps des hommes esclaves de leur admiration pour un chef, orgueilleux de revêtir les insignes du pouvoir détesté contre lequel ils combattent, séduits par l'éclat de l'or et des pierreries, cruels dans la victoire, lâches à l'heure du danger; mais l'ensemble de la nation se dégagera peu à peu de l'écume qui flotte à sa surface. Tous les élémens de la société s'agitent et bouillonnent en Grèce. L'homme civilisé, chez qui tout est en ordre,

ou à peu près, n'y voit que le chaos, mais Dieu y voit le monde et la lumière.

Être conséquent, agir toujours selon ses principes, est une tâche que nous nous imposons par honneur, ou un rôle que nous jouons par intérêt, et qui ne trompe que l'observateur peu clairvoyant. Car, qui pourrait se vanter de n'avoir jamais, dans toute sa vie, été en contradiction avec lui-même, ou avec le caractère qu'il avait affiché ? Au milieu des contrastes qui s'offrent de toutes parts chez les Grecs, il y a du moins une direction unique, un point sacré, qui les relève et les agrandit dès qu'ils y touchent.

De tous les hommes qui se sont disputé le pouvoir, Mavrocordato et Colocotronis sont ceux dont l'influence s'est le mieux soutenue, et qui ont été le plus en présence, l'un comme chef de l'aristocratie en Grèce, l'autre comme chef du parti populaire. Chacun cherchait par instinct la sphère où il pouvait être compris, où il pouvait exercer une domination plus immédiate.

Enclin vers la finesse plus que vers la force, poursuivant son but avec persévérance et l'atteignant à l'aide de ses talens et de son adresse, Mavrocordato, nommé président, s'entoura

d'insulaires, d'Européens, de Grecs civilisés, de tous ceux que leurs mœurs, leurs penchans rapprochaient de lui, et rendaient plus accessibles à ses moyens de séductions. Il mécontenta les capitanis ou petits chefs indépendans, parce qu'il ne leur ressemblait pas, qu'il parlait un autre langage, qu'il avait d'autres habitudes; enfin, il leur était étranger, et ils se groupèrent avec empressement autour de Colocotronis, qui, vêtu en simple soldat, s'asseyait à terre, mangeait avec eux, méprisait les usages d'Europe, et se trouvait tout-à-fait de niveau avec ceux qu'il commandait. Il ne montrait sa supériorité que sur le champ de bataille; là, personne ne songeait à la lui contester. Les Grecs redoublaient de courage, lorsque pendant un engagement on s'écriait : « Voici venir Colocotronis! » Il abusa de cet empire ; il se montra avide, ambitieux: mais plus tard, délaissé de ses capitaines, éloigné par les membres du gouvernement qui craignaient sa rapacité, il reparut pour reprendre trois villes, écraser trente mille Turcs, et chasser Drama-Ali de la Morée. Quand le citoyen eut fait son devoir, le chef de partisans songea à ses intérêts; il voulut garder ses conquêtes ou ne les remettre qu'en stipulant des conditions. En-

core étonné de sa force, il ne pouvait se résoudre à la résigner tout entière. Arrêté comme rebelle et emprisonné, il ne recouvre la liberté que pour secourir le Péloponèse; il abjure toutes ses haines, il exhorte ses concitoyens à l'union, et s'efforce de sauver encore une fois ceux qui l'ont rejeté, et ceux qui l'ont rappelé.

Mavrocordato recule aussi devant les conséquences de sa conduite, lorsque les querelles de son parti et de celui d'un rival mettent la Grèce en danger; il renonce à sa place de président, et va dans Missolonghi prouver sa sagesse et sa valeur par une défense intrépide. N'oublions pas Démétrius Ypsilantis qui consacra à la Grèce, non-seulement sa fortune, celle de sa sœur, mais qui eut à combattre, à souffrir, qui fut livré aux anxiétés, aux inquiétudes du pouvoir et de la responsabilité, et qui, pour dernier sacrifice, perd tout espoir de recueillir ce qu'il avait semé, accepte l'obscurité, et donne encore son amour-propre à la patrie [1].

[1] Lorsque Mavrocordato fut nommé président, Démétrius, se trouvant en butte au mépris et à la malveillance des divers partis, chercha un refuge sur les champs de bataille. Il se battit aux Thermopyles sous les ordres d'Odyssée, dont il eut à se plaindre. A l'entrée de Drama

Les enfans de Mavromichali tombent fauchés dans leur verdeur; le père apprend la mort d'Elias qu'il aimait par-dessus tous : « En entreprenant cette guerre, » dit-il, « je savais bien qu'il faudrait y faire de grands sacrifices. Dieu veuille que le pays soit sauvé, et je me consolerai. » Son frère, Kiriacouli, un des meilleurs capitaines de la Grèce, succombe sous les coups des Musulmans: un de ses fils meurt dans Navarin; l'autre est fait prisonnier et retenu comme ôtage par Ibrahim pacha. Le bey du Magne semble destiné à survivre seul aux générations qui devaient lui fermer les yeux.

dans la Morée, il rendit un service signalé à la Grèce, en retardant la marche de l'armée turque. Ayant ensuite à lutter contre de nouveaux obstacles, craignant surtout de fomenter les haines et d'exciter de nouvelles divisions, il se retira à Tripolitza où il vécut long-temps presque ignoré; il vendit son argenterie pour secourir plusieurs de ses compatriotes. Les chefs grecs souffraient de la disette dans les momens de crise où tout le monde souffrait; mais, au milieu de l'abondance, Démétrius a quelquefois manqué du nécessaire. La pension de douze mille francs que lui faisait passer sa mère se dépensait presque entièrement pour les besoins de l'État et des Grecs malheureux. Dès que l'arrivée d'Ibrahim a rappelé sous les drapeaux tous les vrais patriotes, Ypsilantis s'est hâté de reprendre les armes.

Nikitas jette un sabre enrichi de pierreries qu'il a enlevé aux Turcs, dans le trésor de la nation, en s'écriant : « Je n'ai que cela ! »

Odyssée lui-même a eu des excuses pour sa conduite. Faible et ambitieux, livré à de coupables intrigans, il se laissa entraîner à vouloir jouer un rôle à part des intérêts de la patrie. La réputation qu'on lui avait faite en Europe l'avait ébloui, et lui causait des vertiges; ne comprenant la gloire que dans le succès, il voulait s'assurer la puissance, et justifier ainsi la haute opinion qu'on avait conçue de lui. Long-temps au service du despote Ali, il avait conservé l'empreinte de l'esclavage; régner lui semblait le destin le plus enviable et le plus honoré; il ignorait qu'il existe d'autres honneurs mille fois plus beaux, mille fois plus désirables, l'estime et l'admiration des grandes ames, le suffrage des hommes libres que l'or ni les séductions ne peuvent acheter. Ce chef, qui ne pouvait écouter, sans un violent battement de cœur, les éloges que lui prodiguaient les journaux et les historiens de la Grèce, qui rougissait d'émotion et de plaisir en apprenant que son nom était connu et respecté au loin [1], eût été capable de vertu et

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

d'un grand dévouement à la patrie, s'il eût pu concevoir que là était la véritable gloire, que la cause qu'il défendait relevait et sanctifiait seule son courage, et que ces mêmes talens, employés au profit du despotisme, n'éveilleraient dans les ames généreuses que de l'indignation et du mépris. Il a manqué à Odyssée de vivre dans une sphère plus haute; si de sages conseillers lui eussent montré de nobles sentimens, il les eût, je crois, compris.

Et parmi les hommes qui sont restés étrangers aux factions, que de grands caractères! Canaris, ce héros plein de simplicité et de bonhomie, que sa glorieuse renommée étonne et embarrasse, qui s'intimide comme un enfant quand on le questionne sur ses exploits, qui, tout occupé de l'avenir, ne conçoit pas qu'on revienne sur le passé. Après les affaires de Chios, de Mitylène, de Samos, un député de l'île de Siphèno lui ayant adressé un discours au nom de l'assemblée nationale, Canaris, vêtu d'une veste de marin, et avec le petit bonnet de matelot qu'il porte habituellement, l'écouta debout, les bras croisés; et le discours terminé, il répondit : « Messieurs, je vous remercie pour toutes les belles choses que vous venez de me dire, mais je vous remercierais

plus encore si vous vouliez me donner un brûlot, et me renvoyer à la flotte. » M. Kalergi[1], distingué par son zèle pour la cause publique, fut témoin de cette scène, et me l'a raconté. Il alla une autre fois chercher Canaris pour le conduire au lieutenant-colonel Voutier qui désirait causer avec lui et faire son portrait, le marin témoigna une grande répugnance à se rendre à cette invitation. «Que me veut cet officier français? » — « Il veut vous voir et vous demander quelques détails sur vos exploits. » — « Je ne m'en souviens plus; ne parlons pas du passé, mais de ce qui reste à faire. » Il consentit enfin à suivre son compatriote. « J'irai, mais vous allez me faire faire mauvaise figure; d'ailleurs, je suis malade et ne sais pas parler. » Il s'exprime en effet assez mal, et ne parle que le dialecte des îles. M. Voutier l'ayant prié de lui raconter ses rencontres avec les Turcs, il répondit : « Mon Dieu, il y avait vingt-deux

[1] L'oncle de ce jeune Grec, négociant des Iles, dépositaire de ce qui restait de la caisse de l'Hétairie, employa cet argent, au commencement de l'insurrection, à l'achat de vingt canons et de mille fusils. C'est un de ses frères qui est parti de la Morée pour aller animer et diriger la révolte de la Candie.

hommes à bord qui en ont fait tout autant que moi : faites-les venir, ils vous conteront comment cela s'est passé. » Son maître d'équipage, plus instruit et moins timide, est effectivement celui auquel il faut s'adresser pour connaître tous les détails des beaux faits d'armes de Canaris. Par une bizarrerie du sort cet intrépide marin n'a jamais été blessé. Un Grec me disait l'avoir vu seul à bord d'une petite barque criblée de balles qui avaient fracassé sa lunette d'approche, sans qu'aucune l'eût touché; aussi le peuple et les matelots de la flotte le regardent-ils comme invulnérable. « Le bon Dieu le protége, disent-ils; *la balle ne le prend pas.* » Peut-être lui-même croit-il à ce miracle; il est pieux et d'un naturel à la fois doux et énergique. On connaît sa sublime réponse à un capitaine de vaisseau anglais qui lui demandait quel était son secret pour préparer ses brûlots de manière à en obtenir de si grands résultats. « Notre secret pour réussir est là, » dit-il, en appuyant la main sur son cœur. Ayant une fois lancé une de ces terribles machines sur un vaisseau turc de quatre-vingts canons, une manœuvre de l'ennemi faite à propos empêcha le brûlot d'atteindre son but. Canaris revint à bord du vaisseau amiral grec,

pâle, défait, et les yeux humides de larmes; il écouta sans répondre les reproches et les avis qu'on lui adressait de toutes parts. Un philhellène, qui était présent, me disait : « Il me faisait de la peine; il avait l'air consterné d'un écolier qui reçoit une réprimande. » Que de grandeur dans cette touchante humilité! Canaris a un fils de dix ans qu'il aime beaucoup, et que dans sa modestie il se réjouit de voir élevé en France par le comité grec : où pourrait-on lui donner des leçons qui valussent l'exemple de son père?

L'amiral Miaulis est aussi un des grands hommes que l'insurrection de la Grèce a créés. Négociant hydriote, il arma plusieurs vaisseaux à ses frais, et quoique âgé de soixante ans et goutteux, il se fit porter à bord pour aller combattre les Turcs. Aguerri par les attaques qu'il a soutenues pendant ses voyages de commerce dans la Méditerranée de la part des corsaires algériens et anglais, il est habile marin, et dirige les manœuvres avec un courage et un sang-froid surprenans; il se tient toujours en avant, au mât de beaupré, « afin, dit-il, que mes compagnons me voient. » Lors de la destruction d'une partie de la flotte égyptienne, un de ses fils, âgé de dix-sept ans,

commandait un bâtiment devant Modon; son grand mât fut coupé par un boulet, et ses agrès furent emportés; il conserva toute sa fermeté et se vengea sur un brick ennemi. Il manœuvre toujours à côté du vaisseau de son père.

Mais ce ne sont ici que quelques noms, et tous ont droit à nos hommages. Qui les mérita mieux que Varvakis, ce vertueux citoyen! Né à Psara, il fit ses premières armes, en 1770, dans la guerre des Russes contre les Turcs; riche, il vendit son patrimoine, arma un corsaire, et remporta plusieurs avantages sur les Mahométans. Pauvre à la paix, il se retira à Saint-Pétersbourg, fut nommé intendant des revenus publics à Astrakan, et acquit dans cet emploi une fortune d'un million de piastres de rente. Il avait soixante-quinze ans lorsque la révolution éclata; il revint en Grèce, et y apporta ses richesses. Non content de dévouer sa fortune à son pays, il voulait encore le servir comme capitaine. Il dota de mille piastres par an l'hôpital de Napoli, fonda un collége, fit agrandir et fortifier le port d'Ipsara. Ce respectable vieillard semblait avoir retrouvé en Grèce sa jeunesse et sa force; il disait souvent que c'était le seul temps de sa

longue vie où il se fût senti vraiment heureux. Il est mort en léguant à la nation ses revenus à perpétuité.

Les Condouriotis, les Tombazis et une foule d'autres, ont fait aussi de nombreux sacrifices à la patrie; tous l'ont servie de leurs bras, de leur or, de leur éloquence. Ceux qui ne pouvaient combattre, échauffaient les cœurs par des paroles brûlantes d'enthousiasme [1]. Marie Ypsilantis, Mavrogénie donnèrent leur fortune et leurs vœux; Constance de Gastouni, vêtue en homme, combattit à côté des braves de Péta; Bouboulina, animée d'un sentiment moins pur, satisfit sa passion pour le pillage aux dépens des Turcs, et ses vices servirent encore la cause. Cinq femmes de Trikéri vendirent leurs bijoux, et armèrent à leurs frais un corsaire. Sur tous les points de la Grèce brillent de grandes actions qui retombent aussitôt dans la nuit: la guerre s'y fait partout avec des chances diverses. Chaque individu a pour ainsi dire son plan d'attaque et de défense. Il n'y a point d'Hellène chargé de proclamer du haut d'une tour le nom de ces héros: chacun a son rayon. Nous

[1] Spiridion Tricoupi, auteur de la belle oraison funèbre de lord Byron, et du discours prononcé lors du rappel de Colocotronis.

voyons de loin le foyer de lumières; mais qui décomposera le faisceau? qui analysera chaque nuance? Les belles actions qui restent ignorées en sont plus belles encore. Lorsqu'on ne cite qu'un homme, il y a peu de patriotisme et point de nation. Un seul profite alors de la faiblesse de la multitude pour s'élever au-dessus d'elle. En Grèce, il y a mille héros, et les plus grands sont peut-être inconnus. C'est une pensée qui fait battre le cœur que celle de n'avoir que Dieu pour confident de sa vertu; de rester diamant enfoui dans un rocher sans que votre éclat, souvent profané par des mains vénales ou corrompues, aille se confondre dans les salons avec celui du stras et du verre taillé.

Il y a parmi les Hellènes un amour du beau qui supplée à l'histoire : chacun a son bulletin à faire en sortant du combat, et trouve un nombreux auditoire prêt à l'écouter, avec cette conformité d'émotion qui double les jouissances du conteur, et prépare autour de lui des successeurs au héros qu'il vante. Les Grecs se rassemblent à chaque événement pour en entendre le récit, pour apprendre la mort héroïque d'un de leurs chefs, l'action d'éclat d'un de leurs camarades; les femmes, les en-

fans, les vieillards, restés dans les villes, se réunissent dans les carrefours; ils se pressent autour du témoin de la bataille, ils triomphent, avec une imprévoyance enfantine, au moindre succès, et répondent, en agitant des armes, ou par des sanglots et des cris, à la nouvelle d'un revers. Les promontoires se couvrent de spectateurs quand le canon, ou le foudre de Canaris a retenti sur l'Archipel; des milliers de voix s'écrient : « Qu'est-il arrivé? où sont les nôtres? » La barque du pêcheur s'arrête, les rames restent immobiles, et le cri de mort ou de victoire qui s'échappe de la nacelle, parcourt rapidement toute l'étendue du rivage : quelquefois il réveille un héros qui, jusque-là inconnu à lui-même, se sent tressaillir en apprenant la mort du brave, et répond comme le colonel Xidi, quand on le plaignait d'avoir perdu son frère : « Tout ce que nous sommes de Grecs, nous serions trop heureux de mourir comme lui ! [1] »

Un peintre français [2], faisant poser un sol-

[1] Voyez l'appendice.

[2] M. Dupré, élève de David, qui a rapporté de la Grèce une superbe collection de dessins à l'aquarelle, tous faits d'après nature, et donnant, selon le témoignage de plusieurs Grecs et de M. Pouqueville, l'idée la plus juste,

dat grec qui s'était distingué dans plusieurs rencontres avec les Turcs, lui dit que l'Europe entière s'occupe de sa patrie et des braves qui la défendent, que les historiens les célèbrent, que leurs faits d'armes sont les sujets d'une foule de chants et de tableaux. Cet homme pleure en l'écoutant; ses yeux brillent, son visage s'enflamme : « Eh bien ! » dit-il, » je vais aller me battre, et vous entendrez » parler de moi, ou je mourrai. »

Dans presque toutes les révolutions, le peuple, corrompu par les institutions dont il veut se débarrasser, est vil, abruti, sanguinaire ; les chefs tendent à l'épurer, à l'élever jusqu'à

en même temps que la plus pittoresque, de la physionomie, des costumes et même des mœurs des Albanais, des Souliotes, et de plusieurs autres tribus qui composent aujourd'hui la nation grecque ; les portraits d'Ali, de ses fils, et de plusieurs de ses courtisans, font partie de cette précieuse collection, ainsi que les vues de quelques-uns des sites les plus intéressans de la Grèce. Ces beaux dessins, admirés des connaisseurs et du public à la dernière exposition, paraissent lithographiés par M. Dupré lui-même et accompagnés d'un texte. Ils achèveront de faire connaître les Hellènes, et contribueront à exciter encore l'enthousiasme en leur faveur. M. Dupré ne pouvait rattacher son nom à une plus belle entreprise, ni l'exécuter d'une manière plus brillante et plus consciencieuse.

un meilleur ordre de choses. L'insurrection de la Grèce a un autre caractère; les vices semblent s'être réfugiés parmi ceux que leur pouvoir ou leurs richesses placent, le plus souvent, à la tête des affaires. Si quelques-uns sont capables d'héroïsme, beaucoup ont été avides, intrigans; la masse de la nation au contraire a un sens intime de sa dignité, de ce qu'elle se doit à elle-même. Egarée quelquefois par son affection pour un chef, elle s'en est détachée par portion dès qu'elle a reconnu qu'il ne voulait en faire que l'instrument de ses haines et de ses vengeances. Gouras, admirateur passionné d'Odyssée, s'en sépare dès qu'il ne voit plus en lui qu'un traître, et l'arrête avec le secours des propres soldats de ce rebelle. Pendant la révolte de Colocotronis et de son fils, cinq hommes viennent demander à ce dernier leur congé et l'argent qui leur était dû. « Pourquoi me quittez-vous? » leur demande Pano; ils hésitaient à répondre; l'un d'eux s'avance fièrement et dit : « Nous vous quittons parce que nous ne voulons pas nous battre contre nos frères. »

Le soldat grec ne fait jamais un abandon complet de sa liberté; il aime mieux recevoir une solde moins forte avec la permis-

sion de retourner dans ses foyers, d'où il revient prendre les armes, pourvu cependant qu'il soit exactement payé : c'est une condition urgente, et sans laquelle on ne peut espérer de réunir des Grecs. Mais avant de les blâmer de ce qui semble d'abord un excès d'avarice, il faut réfléchir que chaque homme abandonne sa famille pour aller combattre; sur vingt-cinq piastres qu'il reçoit, le soldat grec en donne moitié à sa femme et à ses enfans, qu'il laisse presque toujours sans pain au milieu d'un pays dévasté; c'est par cette même raison qu'il est âpre au pillage. Indépendant jusqu'à la licence, il déserte ses drapeaux si quelque autre passion l'appelle : il court au-devant du péril, le brave, ou le fuit tout-à-coup, au gré de son imagination mobile qui fait succéder à des pensées de gloire, des images de terreur. Là, chaque individu compte pour quelque chose; ce ne sont plus ces masses nulles qui ne peuvent se mouvoir qu'à l'aide d'une impulsion étrangère, qui défendent indistinctement la plus vile ou la plus noble cause; ce sont des êtres libres, obéissant à leurs impulsions, et offrant individuellement tous les contrastes de la nature humaine. Sans doute ces troupes ne vaudraient rien dans nos

guerres civilisées : Napoléon n'eût pas conquis l'Europe avec des soldats qui eussent voulu savoir pourquoi on les massacrait; mais tant que les Grecs ont combattu les Turcs à armes égales, on a vu ce que peut l'énergie morale des peuples. Un Souliote se laisse prendre par les Musulmans, et se fait passer pour Notzi Botzaris, afin de donner à ce dernier le temps de s'évader et de préparer une attaque secrète dans la nuit. Livré aux plus effroyables tortures, sa constance ne se dément pas; il expire sans avoir trahi son secret, et les Turcs n'apprennent qu'ils ont été trompés qu'en tombant sous les coups de celui qu'ils croyaient avoir supplicié la veille. Avec des soldats de cette trempe ce n'est pas le nombre qui décide la victoire.

Un convoi, passant devant Smyrne, aperçoit en rade une frégate française qu'il prend pour un vaisseau de guerre turc. Le commandant de l'expédition grecque donne ordre à ses petites embarcations de gagner le large; au lieu d'obéir aux signaux, le pilote d'une barque ipsariote, qui se trouvait le plus près de l'ennemi, sème des cartouches sur le pont, et avance: l'officier de garde français, ne comprenant rien à ses manœuvres, hisse pavillon neutre et

lui crie d'amener : le pont de son petit navire était couvert de poudre. Interrogé sur son projet, le brave pilote répond : « Je vous croyais Turc, je voulais sauter avec vous. »

Il y avait de l'indiscipline dans ce dévouement glorieux ; mais, animés du même sentiment, frappant tous au même but, les Grecs trouvent l'unité d'action, quoiqu'il n'y ait pas unité de plan.

En rapprochant les récits, en groupant les actions particulières, plus j'examine cette nation et cherche à m'en faire une idée vraie et nette, et moins je puis croire que les divisions dont on fait tant de bruit en Europe aient des racines profondes. Il me semble toujours que, produites par l'ambition des chefs, elles surnagent à la surface, frappent les étrangers dont l'esprit est superficiel, ou ceux qui n'ont pas le loisir d'examiner, et peuvent, quoiqu'elles aient compromis l'existence de la Grèce, disparaître en un moment parce qu'elles ne partent pas de la base. Si je tourne mes regards vers le passé, je vois les Grecs, frères dans leur esclavage, se coaliser pour secourir les klephtes enchaînés sur les galères turques ; je les vois se dérober dans la nuit pour enterrer avec une pieuse affection leurs compa-

triotes morts dans les supplices et dont ils baisent avec un tendre respect les restes, reliques de saints martyrs. La régénération me les montre frères encore : leur ardent patriotisme n'est pas seulement l'amour du sol, c'est l'amour aussi de ces hommes nés sous le même ciel, qui prononcent avec le même accent une même langue sonore, dont les belles formes sont en harmonie avec la belle nature qui les environne : tous, ayant souffert ensemble, tous, prompts à ressentir toutes les sensations, courbant la tête devant la même croix, et pleurant de tendresse à genoux devant l'image de la *Panagia*, un moment après le carnage. Des preuves de leur fraternité religieuse ont été trouvées jusque dans les champs de bataille de l'Etolie : des Albanais chrétiens, retenus dans les rangs turcs, forcés de combattre sous l'œil des pachas, ont essuyé le feu des Grecs, et ne l'ont rendu qu'avec de la poudre : ils avaient laissé tomber, et avaient foulé aux pieds les balles destinées à charger leurs armes.

Je trouve encore de l'unité dans la manière dont ce gouvernement chancelant, à peine établi, comprend, à la fois, tous les besoins de la nation, et avant même que l'arrêt de vie ou de mort soit prononcé, soigne l'instruction,

prévoit et prépare l'amélioration des générations qui s'élèvent. Les espérances des Grecs s'étendent sur tous les points, ils veulent embrasser la liberté dans tous ses bienfaits, dans tous ses résultats; l'élite et la lie de la nation, ce qu'elle a de pur, ce qu'elle a de vil, l'ignorant, le lettré sont entraînés par un même élan, et se réunissent dans une même pensée; tous prennent une même couleur, un même accent; le besoin de vivre, dans tout ce que la vie a de noble et de grand, senti par tous, donne à tous un même langage. Le poëte, ami des muses et instruit dans nos classes refroidissantes, entre tout-à-coup en partage de l'énergie et de l'accent du poëte populaire, et trouve des expressions semblables parce qu'il sent le même battement de cœur. Voilà une chanson des Souliotes qu'un jeune lettré grec [1] m'a communiquée, et qu'il doit placer dans un poëme inédit : j'y joins un chant qu'un docteur a composé sur la mort d'un jeune guerrier tombé dans les premiers évé-

[1] M. Morousi, fils du prince Constantin Morousi, qui fut accusé d'être l'agent secret des Hétairistes, et décapité à Constantinople au commencement de la révolte. *Voyez* l'Histoire de la Grèce par Pouqueville, t. II, p. 429.

nemens de la guerre de l'indépendance. C'est toujours aux Grecs qu'il faut en appeler quand on veut essayer de les faire connaître.

CHANT DES SOULIOTES.

L'oiseau qui fend les airs de ses ailes rapides,
Se pose au faîte de nos monts ;
Là, résonnent ses chants, et des sommets arides
L'écho les rejette aux vallons.
Dès l'aube, chaque belle y vient puiser l'eau pure,
Sondant le puits d'un œil craintif ;
Son jeune amant y vient déranger sa parure
Par un baiser furtif.

Ton pied léger suit la cadence,
Jeune guerrier, presse la danse :
Répétons nos vives chansons !
Demain c'est la guerre qui tonne,
L'infidèle qu'elle moissonne
Fertilisera nos sillons !

« A ce duvet si doux, frais velours de ta joue,
» Pourquoi vois-je trembler des pleurs ? »
— « Ami, comment veux-tu que notre bouche avoue
» Et notre honte et nos malheurs ?
» Ma patrie est aux fers, Souli dans l'esclavage,
» Et tu me dis, pourquoi gémir ? »
— « Demain nous combattrons, belle : alors le carnage,
» Aujourd'hui le plaisir ! »

Ton pied léger suit la cadence,
Jeune guerrier, presse la danse :
Répétons nos vives chansons !
Demain c'est la guerre qui tonne,
L'infidèle qu'elle moissonne
Fertilisera nos sillons !

Elle vit, ô Souliote, elle vit la déesse
Qui sur nous lance ses rayons,
Qui, d'un de ses regards, a fécondé la Grèce,
Qui viendra si nous combattons !
Que ses yeux sur le Turc fassent jaillir la flamme,
Aux Grecs qu'elle souffle l'ardeur ;
Que la voix des trois cents crie au fond de notre ame :
« Demain, triomphe ou meurs ! »

Ton pied léger suit la cadence,
Jeune guerrier, presse la danse :
Répétons nos vives chansons !
Demain c'est la guerre qui tonne,
L'infidèle qu'elle moissonne
Fertilisera nos sillons [1] !

La pièce qui suit a un rapport plus direct avec les événemens actuels, et semble composée pour être chantée après une victoire, alors, que déposant leurs armes, les Grecs, chefs et

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

soldats se réunissent, cueillent des branches vertes, et, formant une chaîne dansante, parcourent les vallons et les collines.

LAMBROS.

De sa liberté radieux,
Le Grec pose sa lance
Et danse :
L'écho du rocher caverneux
De ses chants lui renvoie
La joie !
De la main il montre gaîment
L'arbre, rempart de sa vaillance,
Et le roc détaché, qui, de sa masse immense,
Écrasa l'Ottoman !

Arrêtez !... Du platane épargnez le feuillage,
Il couvre l'un de vous ;
Lambros, si vieux de gloire et si jeune encor d'âge,
Qui tomba près de nous.
Il était avec moi, dans ces momens horribles
Dont la foudre était la clarté :
Les vents se déchaînaient : serrés, unis, terribles,
Nous nous jurions la liberté.
Nos sabres se heurtaient, l'air s'imprégnait de guerre,
Et, forts de volonté, nous bravions le tonnerre !

De sa liberté radieux,
Le Grec pose sa lance
Et danse :
L'écho du rocher caverneux
De ses chants lui renvoie
La joie !
De la main il montre gaîment
L'arbre, rempart de sa vaillance,
Et le roc détaché, qui, de sa masse immense,
Écrasa l'Ottoman!

Mais l'orage se tut, mais l'aurore fut belle,
Au jour de nos succès.
Nous cherchons, nous trouvons, nous battons l'infidèle
Fort de ses vains apprêts :
Les flots de Marmara vont porter à Bysance
Le bruit de nos mousquets vainqueurs :
« Qu'est-ce? » disait l'impur, « quoi! le Grec sans défense,
» Né sous le joug, fait pour les pleurs,
» Labourant avec faim, échappé du supplice,
» Combattrait!... Que sa croix avec lui s'engloutisse! »

De sa liberté radieux,
Le Grec pose sa lance
Et danse :
L'écho du rocher caverneux
De ses chants lui renvoie
La joie!

De la main il montre gaîment
L'arbre, rempart de sa vaillance,
Et le roc détaché, qui, de sa masse immense,
Écrasa l'Ottoman!

Une seconde fois, avec des cris de rage,
Les Turcs bravaient nos coups;
Puis vaincus, criant : « Grace! » à travers le carnage
Ils tombaient à genoux :
Alors, tu fus frappé, Lambros! Vengé d'avance,
Ami, tu mourus sur mon sein;
Et, premier monument de notre indépendance,
Ta tombe est au bord du chemin :
Si quelque Hellène fuit, ta poussière lui crie :
« Pourquoi donc suis-je mort?... Retourne à la patrie! »

De sa liberté radieux,
Le Grec pose sa lance
Et danse :
L'écho du rocher caverneux
De ses chants lui renvoie
La joie!
De la main il montre gaîment
L'arbre, rempart de sa vaillance,
Et le roc détaché, qui, de sa masse immense,
Écrasa l'Ottoman!

CHAPITRE X.

Notre orgueil qui aime toujours à s'attribuer la plus belle part dans les événemens de ce monde, a voulu voir dans la révolution qui s'accomplit aujourd'hui en Grèce, une suite de longues combinaisons des hommes, une préscience de l'esprit humain, disposant tout pour un but éloigné. « Les Grecs, » ont dit plusieurs écrivains, « sentirent que le commerce les aiderait à se débarrasser des Turcs, et ils s'y livrèrent. Ils avaient pensé qu'il leur faudrait une marine pour chasser leurs oppresseurs, et ils s'occupèrent à se créer une marine. » Non. Les mouvemens des masses partent de plus haut : Dieu a voulu dans sa sagesse éternelle que tout corps vivant tendît par tous les moyens que sa libéralité lui a fournis à tout l'agrandissement que lui permettent ses bornes, et à tout le bien-être dont sa nature est susceptible. Les masses suivent cette loi encore

bien plus fortement que les individus; et quel que soit l'orgueil de l'homme, il doit voir, s'il n'est aveugle, qu'elles le suivent d'instinct et non pas de raisonnement. Ce que nous appelons l'instinct, c'est la loi de Dieu que rien ne peut détruire; la raison, c'est notre loi à nous qui dit beaucoup et fait très-peu; l'autre loi est encore toute empreinte de l'énergie créatrice : elle agit.

Les Grecs ont respiré, parce qu'il faut qu'un peuple respire, et ils en viendront aux meilleures institutions possibles, en rapport avec leur climat et leur nature, parce qu'il le faut. Toutes les raisons du monde viendront échouer devant celle-là. Nous qui vivons une seconde, et qui regardons cette seconde comme importante dans l'éternelle succession des siècles, nous ne voulons pas voir cette marche; quoique rapide comme le mouvement de la terre, elle est trop lente pour que les générations, dans leur court passage ici-bas, puissent l'observer ou la sentir. Les nations ressemblent à des enfans auxquels on aurait dit : « Vous ne mangerez que lorsque la grande aiguille aura fait le tour du cadran. » Les enfans fixent la montre d'un œil impatient, et affirment que l'aiguille ne marche pas; et quand depuis long-temps

leur mobilité les a entraînés à d'autres jeux, à d'autres idées, l'heure sonne et l'aiguille a décrit son tour.

Vous pouvez tuer une créature humaine, mais non l'empêcher de respirer et de grandir: cette impossibilité est la même pour les peuples. La main de Dieu si tendre, si amoureuse dans la formation d'une fleur, du moindre être animé, est bien plus soigneuse encore des espèces. Elle a fait l'individu pour qu'il jouisse; la masse pour qu'elle subsiste : grandir et s'améliorer sont une des conditions de sa vie.

Que sont les incidens, les obstacles, les petites volontés des hommes? que sont les vaines coalitions des empires contre la loi du ciel? leurs efforts servent la cause qu'ils veulent étouffer. La Turquie décima les Grecs, les livra aux supplices, crut les annuler à force de cruautés et d'ignominie; et l'excès de leur misère entretint chez eux la soif de l'indépendance, leur rendit le courage, et les arma contre leurs bourreaux. Ali détruisit les Armatolikes, renversa les peuplades libres. Grâces lui soient rendues! il a aidé à l'affranchissement des Grecs : l'insecte dans sa bassesse a secondé le mouvement qu'il voulait arrêter sans le comprendre.

Les puissances d'Europe, dans leur divergeante politique, aident aussi, et ne peuvent faire autrement. En vain l'homme, renouvelant la première histoire de la Bible, se cherche une volonté à lui pour la mettre en opposition avec celle du Créateur; qu'il marche à droite, à gauche, en avant, en arrière, il tourne toujours avec le globe, et la volonté d'en haut s'accomplit. Les sphères dans leur marche éternelle se sont-elles jamais doutées qu'un obstacle avait voulu être?

Les Empereurs soulevèrent la plus grande puissance qui ait jamais pesé sur le monde contre le christianisme : il n'en a pas moins suivi sa révolution; les athées et les philosophes en ont fait le but de leurs sarcasmes, il a poursuivi son cours en dépit d'eux; il a résisté, même aux manœuvres des hypocrites : il est resté pur malgré le fanatisme. Les hommes peuvent abuser des mots, mais non changer la nature des choses : il y a toujours au-dessus d'eux un pouvoir qui leur échappe, qui les régit et les pousse dans la voie qu'il a tracée.

L'empire d'Autriche, de concert avec la Russie, arrête Alexandre Ypsilantis et l'enferme, croyant tenir en lui le germe de la rébellion qui éclate aussitôt sur tous les points de la

Grèce. Pour un homme faible, instrument et victime d'une odieuse politique, il naît une armée de braves. Des journaux salariés s'efforcent de noircir la cause des Grecs : une foule de voix véhémentes, généreuses, s'élèvent de toutes parts ; elles ont pour elles la puissance de la vérité, de la conscience, d'une conviction profonde, et elles entraînent, elles persuadent jusqu'à leurs adversaires. L'Autriche alimente la Turquie, presse la guerre, force la Porte à envoyer sans cesse de nouvelles troupes contre les rebelles, et à chaque attaque la Grèce s'agrandit, rallie ses enfans autour d'elle, et devient plus difficile à vaincre.

L'Angleterre, encore sous la détestable influence de Castlereagh, repousse des Iles Ioniennes les fugitifs de l'Acarnanie, ils retournent combattre, se joignent aux Armatoles du Valtos, et enflamment d'une sainte ardeur tous leurs compatriotes. La Grande-Bretagne lutte en vain contre les décrets de la Providence, elle n'y gagne que des souillures.

Spectateur indifférent des sanglans débats de l'Orient, l'empereur de Russie attend avec impatience le moment où il pourra prendre possession d'un désert couvert de morts. Jadis aimé des Grecs qui espéraient en lui, il

s'aliène à jamais leurs cœurs et les rend à la liberté [1].

Enfin, un nouvel ennemi paraît dans l'arène : ce pacha d'Egypte, demi civilisé, demi barbare, à qui les Européens vont porter en tribut leurs arts et leurs découvertes, veut disputer à la Porte la conquête de la Grèce. Ses armées se recrutent de satellites, façonnés par un despote, et dressés à servir tous les genres de tyrannie : dangereux suppôts du pouvoir qui organisent l'attaque loin des champs de bataille, dressent les plans de campagne et dirigent les siéges hors de la portée du canon ; lâches, qui, après avoir attaché la victime, aiguisé le couteau, conduit les coups, se prétendent innocens du meurtre. Les Grecs ont plié un moment devant une attaque inattendue et perfide ; mais de cette crise effrayante sortira peut-être un grand bien. L'Europe, passive tant qu'elle croit ses intérêts à couvert, souffrira-t-elle que le vice-roi d'Egypte, remuant et ambitieux comme tout homme qui, lancé hors de sa sphère, ne sait plus s'arrêter, s'établisse sur ses frontières pour de-là refouler les Turcs en Asie, créer un empire d'Orient,

[1] Voyez les notes à la fin du volume

et inonder le continent des peuplades vagabondes de l'Egypte. « Du sein de quelque horde inconnue peut s'élever un Mahomet nouveau, et certes l'Europe devrait savoir ce que peut sur elle un seul homme [1]. »

Les rois et les peuples, tôt ou tard impuissans quand ils s'opposent à la volonté divine, sont pleins de vigueur dès qu'ils la secondent : alors les événemens les portent en triomphe, et au lieu de tomber oubliés dans la lutte, ils apparaissent aux yeux de la postérité resplendissans d'une gloire qui ne s'efface pas. Ils n'ont pas laissé derrière eux ce torrent qui se grossit et gronde, jusqu'à ce que, franchissant ses limites, il emporte dans son cours tout ce qui entrave son passage. Personne n'entreprit d'attacher le sort à sa fortune par plus de liens que Napoléon ; personne ne calcula mieux les chances qui s'offraient à lui ; personne n'en sut profiter avec plus de génie ; personne enfin ne réussit mieux à se faire le point central, la clef de la voûte à laquelle tout venait aboutir, et qui devait tout entraîner dans sa chute. Et cependant, ses puissans efforts, ses moyens

[1] Benjamin Constant. *Appel aux Nations chrétiennes en faveur des Grecs.*

immenses ne purent le préserver long-temps de la réaction qu'il avait mis tous ses soins à prévenir. Qu'importent les instrumens dont se servit la Providence! qu'importent les causes secondaires auxquelles sa perte fut attribuée! Ce ne sont pas quelques revers, quelques ambitions, quelques jalousies qui ont renversé ce colosse, mais l'explosion de ce qu'il avait voulu comprimer: il tomba, les peuples restèrent debout, et le mouvement que sa force terrible avait dominé un jour reprit une nouvelle vigueur. Jamais plus frappante leçon ne fut donnée aux ambitieux, aux adorateurs du pouvoir; mais ils ne veulent pas la comprendre: Bonaparte est encore l'idole et le modèle de tout ce qui aime le succès.

Dans l'enfance des sociétés, parmi nos premiers pères, le besoin de spiritualité, le sentiment d'adoration d'un être incompréhensible tourmentait leurs ames grossières et se manifestait par un culte pour les phénomènes effrayans, pour les objets animés ou inanimés qui pouvaient être redoutables. Il reste des traces de ce culte de peur dans notre civilisation, et pour bien des gens le génie est encore un Teutatès qui demande des victimes, et qui, pour signe de sa puissance, dévaste tout ce

qui lui déplaît, et dispose souverainement des portions de l'univers, et des hommes que son bras peut atteindre: fléau envoyé de Dieu dans sa colère pour anéantir et non pour féconder. Quelques êtres, il est vrai, abusant des grandes facultés données pour un autre but, ont tout détruit afin de régner seuls, entassant pour s'agrandir des générations sous leurs pieds. Napoléon, génie éminemment concentrique, fut de ce nombre : jeté au milieu du chaos, il ne sut créer que lui. Ramener tout à soi, était le seul ordre, la seule unité qu'il pût concevoir.

L'intérêt personnel, si long-temps le guide de Bonaparte, est non-seulement un conseiller avilissant mais dangereux. Notre vue est trop bornée pour en faire l'arbitre de notre sort, encore moins de celui des masses. Pourquoi donc ne pas marcher franchement, et d'un pas ferme, dans la voie que la Providence a tracée? Pourquoi ne pas se rallier à tout ce qui est noble et grand? Pourquoi ne pas suivre l'instinct de générosité qui est en nous? Sur cette terre où tout chancelle et meurt, il n'y a de stable que ce qui vient du ciel. Pourquoi ne pas marcher avec sa conscience dans la route de la justice et de la vérité? Que ceux

qui ne verraient dans cette doctrine qu'un désintéressement absolu, qu'un dévouement insensé, se rassurent. Elle a aussi ses récompenses, ses honneurs qui viennent trouver ceux qui ne les cherchent pas. Certes, quand M. de La Fayette partit pour l'Amérique, il ne demandait à la noble cause qu'il allait servir, ni richesses, ni grandeurs. Quand le général Foy parlait à la tribune avec cette profonde conviction qui lui gagnait l'estime et les cœurs des Français, il ne prévoyait pas que la France en pleurs adopterait bientôt ses fils, et les doterait de son or et de son amour. Oui, le succès devient tributaire de ceux qui le dédaignent, ou qui du moins l'abandonnent au hasard, satisfaits d'avoir rempli leur mission. A des chances égales, il y aurait même de la prudence mondaine à se décider pour le parti le plus généreux.

Tout ce qu'il y a de plus vil, tout ce qu'il y a de plus noble, semble s'être donné rendez-vous en Grèce : les *libéraux*, j'entends ceux qui veulent mettre la justice à la place de la force, le dévouement au bien à la place de l'intérêt personnel; et les *serviles*, ceux qui rampèrent et ramperaient encore sous un tyran même vulgaire, qui veulent bien porter

des chaînes pour avoir le droit d'en donner; enfin, le bon et le mauvais génie des peuples sont aux mains en Grèce. L'heure est venue de prendre partie dans cette terrible lutte; elle entraîne les nations et les rois. De quel côté se rangeront ces derniers? ils hésitent. Des courtisans leur ont peint les Grecs comme des fauteurs de troublés; ils ont voulu confondre l'élan de la Grèce avec ces insurrections artificielles, qui, comme des fusées sans but, ont éclaté dans le vide. Ils leur font un épouvantail des mots de patrie, de liberté; ils insultent à la majesté des trônes en les montrant toujours environnés de méfiances; ils calomnient les monarques en faisant croire qu'ils ne peuvent régner que par les châtimens, qu'ils sont renversés dès qu'on ose être homme et penser, isolant sans cesse de la masse ceux qui doivent marcher à sa tête.

Non, le pouvoir n'est pas un si pesant fardeau. Il n'impose point la nécessité de se dépouiller de tout ce qu'on a d'humain pour obéir aux lois d'une politique étroite et absurde dans ses ruses, dont l'œil le moins exercé devine les secrets. Il exige au contraire un surplus d'humanité, d'élévation, de dévouement au bien de tous. Il commande une conduite pleine de

franchise et de courage, devant laquelle tomberaient les réseaux de fourberie, dont les ministres cherchent à s'enlacer mutuellement. Bonaparte les brisait à coups de canon : aujourd'hui la force de la conscience suffirait pour les dissiper. La politique ne peut plus être une science occulte, réservée à quelques initiés. Les peuples se sont fait élèves et juges. Ils ont voulu porter partout la lumière de la raison et de l'examen. On ne peut décider de leur sort à leur insu, ni traiter de leurs intérêts sans leur faire connaître les arrêts rendus pour ou contre eux. Ils ont leur libre arbitre : des députés de toutes les nations se sont élancés à la défense de la Grèce, et donnant un démenti à leurs gouvernemens, ils ont prouvé que cette fièvre qui appelle aux améliorations, que cette effervescence qui tend à une plus haute direction morale, est universelle. Il semble que lorsque les Hydriotes se sont écriés : Dieu a dit, « J'ai apporté le feu sur la terre, et je veux qu'il s'embrase ! » il a brillé tout-à-coup dans toutes les parties de l'univers, comme s'il répondait pour la première fois à la voix du Créateur.

Je doute que les louanges du monde entier, que tout ce que les seigneurs du monde peu-

vent donner d'illustration et de renommée, approche de la jouissance de se diriger, même en secret, vers un but noble et grand, d'y mettre toutes ses espérances, et d'y laisser sa vie.

Lord Byron porte aux Grecs son génie, son enthousiasme, son courage, et les erreurs de sa vie sont oubliées. Il sort radieux des nuages amassés sur sa tête. Il ne fait que toucher à cette noble cause, et il est purifié par elle ; et son souvenir devient inséparable de ce que les hommes honoreront toujours, du culte qui aura toujours des autels sur la terre. Le ciel le réclama trop tôt; mais il mourut pleuré des Grecs, béni par tous ceux qui comprennent la grandeur de son ame et de son sublime dévouement.

Madame Krudener, apôtre d'amour et de charité, prodigua pour les Grecs tous les trésors de sa brûlante éloquence. A Saint-Pétersbourg, elle réveilla dans les cœurs l'humanité et les remords. L'empereur Alexandre ne put, dit-on, échapper à cette influence salutaire. Un moment il parut ébranlé; un moment la cause de la justice sembla devoir triompher; mais une odieuse politique épiait tous les sentimens nobles pour les comprimer:

Madame Krudener y fut sacrifiée. Exilée en Crimée, elle s'embarqua au milieu de l'hiver, malade et affaiblie par les jeûnes et l'ardeur de son zèle. Quand le vaisseau s'arrêtait, elle se faisait descendre à terre, et debout sur un tertre, elle prêchait aux habitans des villes et des campagnes. Les Grecs étaient devenus pour elle le peuple élu de Dieu; elle n'en parlait jamais sans une émotion profonde : « Je n'ai que ma voix à leur donner, disait-elle, mais jusqu'à mon dernier souffle elle s'élèvera pour eux [1]. »

De généreux philhellènes ont suivi ces brillans exemples. Une foule de noms se sont illustrés avec les Grecs, et par eux. D'autres qui avaient déjà quelque éclat ont senti qu'ils se devaient à la Grèce.

La carrière est encore ouverte : les respects, l'amour des multitudes sont promis à ceux qui s'y élanceront. Ne souffrez pas qu'on vous y devance! Attendrez-vous qu'il n'y ait plus de palmes à cueillir pour réclamer votre part? irez-vous après la victoire porter vos secours aux vainqueurs, ou déchirés d'inutiles regrets, pleurer sur des tombeaux. Les Grecs

[1] Voyez les notes à la fin du volume.

vous ont tendu les bras; ils vous ont appelés à leur aide, vous êtes les alliés de leur choix, et cependant vous ne faites pour eux que des tentatives partielles. La plus légère allusion à cette guerre sacrée excite vos transports : le seul nom de la Grèce électrise les ames; s'il se prononce dans une assemblée, d'éclatans applaudissemens y répondent; et cependant des vaisseaux français sont restés à l'ancre, immobiles dans les parages de Chios, au milieu d'une mer couverte de cadavres, dont les blessures sanglantes leur criaient : « Vengez-nous ! » Vous applaudissez les Grecs, et vous les laissez mourir! Qu'est donc devenu cet amour de gloire qui ennoblit le despotisme de Bonaparte? qu'est devenu ce généreux enthousiasme qui arma jadis toute la France pour aller conquérir la Terre-Sainte? Il y avait du délire dans ce terrible élan; mais un délire sublime. Il laissa de lumineuses traces. Long-temps après, on aspirait à se rapprocher de ces temps héroïques. Jean de Nevers, fils aîné du duc de Bourgogne, veut faire ses premières armes contre les Turcs. Son père l'encourage, rassemble ses trésors; les plus nobles fils de France se pressent sous sa bannière, et brûlent de se mesurer avec la redoutable armée de

Bajazet Ier. N'est-il donc plus d'imitateur du duc de Bourgogne? N'est-il plus de prince qui veuille orner sa couronne d'une impérissable splendeur?

La soif de gloire de tous ces jeunes preux n'est-elle pas mille fois préférable à notre froide apathie, à cette incrédulité, particulière aux modernes, qui nous repousse sans cesse dans le cercle étroit du positif et de l'intérêt bien entendu. Que Dieu nous voulût un peu de cet antique fanatisme contre lequel on a tant crié, car il était du moins le fruit de la conviction, et nous ne sommes, dans toutes les grandes questions de religion et de morale, que des sceptiques; c'est-à-dire des gens d'une profonde incapacité. Saint Paul l'a dit: « La foi transporte les montagnes. » Avec elle on peut tout, sans elle on ne peut rien. Si nous étions intimement convaincus de tout ce que cette cause a de sublime, pourrions-nous hésiter à voler à sa défense, à lui prodiguer notre argent, nos armes, nos prières; mais notre foi s'ébranle et cède au moindre obstacle. Les détails nous cachent l'ensemble; parce qu'il y a des vices chez les Grecs, nous ne voyons plus leurs vertus; parce que quelques Européens, arrivés en Grèce avec des idées de perfection

romanesques, ou avec des espérances personnelles, ont quitté la cause qu'ils n'étaient pas dignes de servir, et ont été porter leur mercenaire ambition dans les galères turques et dans les armées de Méhémet Ali, nous en avons conclu que les infidèles valaient mieux que les chrétiens. Rapetissant tout à notre échelle, nous ne nous élevons pas jusqu'aux grandes divisions. Vues de haut, les deux causes sont nommées; l'une est odieuse, l'autre sublime. La lâche désertion de quelques hommes, leurs calomnies, leurs subtilités n'y peuvent rien changer.

Enervés par la richesse et le repos, nous accueillons tout ce qui peut servir d'excuse à notre mollesse; les émotions de Bourse nous suffisent. Mais, non, je fais injure à la France: elle est capable de grandeur, d'enthousiasme; elle se sépare de ce qui s'est corrompu en elle, ou plutôt elle l'entraîne à sa suite: elle voit le beau, elle l'honore, elle le tire de la foule, elle lui décerne les honneurs de l'immortalité. Elle a pour les Hellènes un profond respect, une immense sympathie; elle vient d'adopter le fils de Canaris, ceux de Psamado, d'Apostolis. A peine âgé de quatorze ans, l'un de ces trois jeunes Grecs a deux cicatrices au visage.

Ce n'est pas encore un homme, et il a déjà défendu les droits de la patrie et de la liberté.

La France semble n'attendre qu'un signal. Qui donc le donnera! qui donc se fera chef de cette croisade vraiment sainte! qui arrachera aux infidèles cette terre détrempée par le sang des martyrs? La Grèce appelle à son aide tout homme qui a une ame, et dont le bras est libre. Là, est une révolution vraiment juste et sacrée: celles que nous avons vu s'ébaucher en Europe, et auxquelles on voudrait vainement la comparer, n'étaient pas avouées par la raison éternelle. La vie n'était point en elles; elles devaient échouer. Ce n'était pas la voix du peuple, ce n'était que celle de quelques ames ardentes, égarées, à la poursuite de sanglantes chimères : le peuple suivait en criant, parce qu'il est dans son essence d'imiter; il rugissait avec le lion, il déchirait avec le tigre, mais il n'avait pas été régénéré dans la douleur : le poids qui pesait sur lui n'était point assez fort; il n'avait pas appris à penser à force de souffrances. Les Grecs, au contraire, ont épuisé toutes les angoisses: l'excès de leurs misères dépassant toutes limites a dû créer des héros.

Le succès ne seconde pas toujours la cause

la plus juste : dans ses impénétrables décrets la Providence permet quelquefois le triomphe de l'impie ; elle semble rappeler à elle les êtres les meilleurs, les nations les plus héroïques comme pour en peupler les cieux ; mais l'heure des rétributions, quoique lente à sonner, vient enfin. Les Grecs ne succomberont pas, je le crois, je l'espère ; mais, si le ciel en décidait autrement, s'ils expiraient un à un en luttant contre leurs assassins, quelles terribles représailles menaceraient l'Europe ! quels maux la laveraient d'une si sanglante tache ! Que les monarques prennent pitié d'eux-mêmes. Ils sont hommes, accessibles aux remords ; et de quels tourmens ne seront-ils pas poursuivis quand le sang d'un peuple entier, et de quel peuple, s'élèvera contre eux ! quand ils entendront les éternels reproches de la postérité les poursuivre jusque dans la tombe : les cris des générations entières qui leur demanderont compte de tant de martyrs : la voix de Dieu enfin qui leur dira : « Qu'avez-vous fait de vos frères ? que sont devenus ces chrétiens que j'avais tirés du sépulcre, et que je vous avais confiés ? » Oh ! dans ces jours de deuil et de désolation il n'y aura que d'amers regrets, que d'inutiles repentirs ! C'est alors que les Grecs

seront vraiment redoutables pour ceux qui les auront trahis. L'opinion déjà si énergique deviendra foudroyante : s'ils succombent, tous ceux qui les ont accusés ne verront plus que leurs vertus; la pitié pénétrera jusqu'aux cœurs les plus endurcis. On aura honte et mépris de soi-même; et les juges qui auront porté la sentence pleureront sur les cadavres de leurs victimes, et maudiront leur aveuglement. Tant qu'ils sont là, debout, tant qu'ils combattent, on se fait illusion ; on se dit qu'ils ne mourront pas tous, que, soumis à un maître, quel qu'il soit, ils reprendront l'habitude du servage; mais non, le reste de sang qui anime encore la Grèce s'écoulera tout entier : le despotisme ne peut plus la soumettre ; il la dévorera.

Il en est temps encore, que les peuples, que les rois s'éveillent ! J'ai parlé de vengeance, de représailles toujours à craindre quand on s'écarte des voies de la justice. Je souffrais, je l'avoue, à représenter ces Grecs, ces géans, aux pieds de l'Europe, sollicitant ses secours, tendant la main pour en recevoir quelques faibles aumônes : ces mendians, si riches de gloire, à qui nous n'avons à donner que de l'or. J'aimais à mettre la France à genoux devant eux, à me la figurer éblouie de tant d'éclat,

prête à leur prodiguer tous ses biens pour en obtenir un peu de cette étincelle de vie, de cette grandeur qui nous manque; enfin, honorée, régénérée aussi par ses bienfaits pour les Grecs. Qu'ils me pardonnent ces pensées d'orgueil; elles ont pu blesser les amours-propres, refroidir les cœurs, quand il fallait les attendrir. Quelle humiliation d'ailleurs pourrait atteindre les Hellènes! pour quelle plus belle cause pourrait-on invoquer les puissans de la terre? S'ils sont placés plus haut, si leurs trônes s'élèvent au-dessus des masses, c'est afin qu'ils puissent veiller à la sûreté de tous, afin qu'ils soient la providence de tout ce qui souffre. Un mot, un seul mot peut arrêter l'effusion du sang; car Grec, ou Turc, c'est toujours du sang. Les souverains ne donneront-ils pas au monde ce grand exemple de justice et d'humanité? Que la Grèce soit libre, que son indépendance garantie par des traités n'ait plus à craindre les invasions de la Porte, qu'elle protége l'Europe contre les hordes de barbares qui la menacent. La France n'a-t-elle pas aussi son intérêt à cet acte de justice? S'il était permis à une femme d'élever la voix en matières aussi graves, je demanderais aux ministres s'ils croient leur responsabilité bien à l'abri, tant

du côté du maître que du côté de la nation. Le temps n'est plus où l'on se consolait des revers politiques, en bâtissant des palais, en chantant des épigrammes en refrain ; la France est sortie de sa longue enfance, elle est « sérieuse » aujourd'hui. Si le gouvernement se croit quitte envers la Grèce en permettant également les secours particuliers, et les avilissans marchés des Marseillais avec le pacha d'Egypte, se réservant peut-être d'offrir plus tard quelques côtes désertes, quelques plages inhabitées à des colonies de Grecs vaincus et fuyards, que répondra-t-il aux Français, quand tout-à-coup la balance de l'Europe sera rompue, notre commerce extérieur détruit, et comme déjà deux fois, la France dupe, et obligée d'assister aux partages des pays qu'il était surtout important pour elle de protéger? La Russie ne dort point : l'active Angleterre se ménage à la fois par d'adroits refus, par de vagues promesses, la bienveillance de la Porte, et une influence immense en Grèce; elle cherche à isoler les Hellènes, afin d'en pouvoir disposer à son gré, et de les faire vivre ou mourir, selon que sa politique en aura décidé; s'assurant, à leurs dépens, le commerce de l'Archipel, peut-être l'alliance du pacha d'Egypte,

et toujours prête à sacrifier sans pudeur, comme sans remords, les principes et les hommes à l'agrandissement de son pouvoir et de ses richesses. La France, étrangère, par honneur ou par faiblesse, à ces honteuses transactions, gardée du côté de la mer par les flottes des Anglais, sans défense contre la Russie encore agrandie, n'aura plus qu'à faire ranger dans ses ports ses vaisseaux oisifs comme au temps de la guerre, et à recevoir de l'étranger, et à ses conditions, les marchandises de l'Ouest et du Levant; tandis qu'en secondant l'élan généreux de la nation vers la Grèce, il lui eût été facile de reprendre son rang, de se donner des alliés fidèles, de préparer des traités de commerce avantageux, de limiter l'extension de la Russie, de retenir dans de justes bornes la puissance maritime de l'Angleterre, et de faire peut-être, en dépit d'elle, du bien à l'aveugle Autriche, qui, pour défendre ses possessions du Midi de l'invasion des idées, expose ses frontières du Nord à l'invasion des Cosaques. Qu'elle y pense, l'empereur de Russie, quel qu'il soit, a sous ses ordres une armée d'un million d'hommes, et elle est sur la route du Midi.

Mais ce ne sont ici que des considérations

secondaires, quand on réfléchit aux grands intérêts qui se lient à la cause des Hellènes. Dieu a permis que les funestes doctrines du despotisme fussent offertes au monde entourées de tous les prestiges, qu'elles eussent pour défenseur et pour gardien une des plus fortes volontés qui aient ébranlé la terre, qu'elles fussent dirigées contre ceux même qui jusque-là en avaient fait leur égide, qu'elles pesassent sur toutes les têtes, depuis le dernier sujet jusqu'aux rois, afin que chacun pût les juger. Napoléon rassembla tout le luxe, toute la force, toutes les séductions du pouvoir : son triomphe fut brillant, mais ce fut le dernier; à sa chute une autre ère commence. La liberté a partout ses représentans, ses héros. Bolivar en Amérique, les Grecs en Europe préparent aux nations des destins glorieux; mais ici-bas le triomphe de la vertu s'achète par du sang et des larmes. Souffrirons-nous que les Hellènes paient seuls notre rançon? n'avons-nous pas une même croyance, un même respect pour notre dignité, pour le salut de ce que l'espèce humaine a de plus sacré et de plus noble? que la victoire leur reste ou leur échappe, leur en laisserons-nous toute la gloire? Hâtez-vous donc de vous joindre à eux, peuples amis,

peuples frères ! secondez-les de vos armes, de votre argent, de vos vœux ; formez une ligue vraiment religieuse, vraiment sainte, pour arracher des chrétiens aux bourreaux, pour sauver des hommes de l'ignominie; ne vous laissez pas intimider par de vaines frayeurs, par des bruits répandus à dessein. C'est en vous que les Hellènes espèrent; c'est vous qui pouvez tout pour eux. Vous êtes forts, vous êtes nombreux, soyez braves! n'écoutez pas de vils calomniateurs, repoussez des insinuations perfides. Tout ce qui comprend l'héroïsme s'est depuis long-temps prononcé en faveur des Hellènes : un cri général s'est élevé pour eux. Mais il ne suffit plus d'applaudir et de pleurer ; ce n'est pas ici une tragédie, un drame, où il vous soit permis de n'être que spectateurs : c'est votre cause qui se juge, ce sont vos intérêts, vos droits que défendent les Grecs : si vous ne les secourez pas, vous les assassinez.

APPENDICE.

Un journal anglais, *the New Monthly Magazine*, a publié dernièrement, en deux articles, la relation du voyage en Grèce du comte Pecchio. C'est un récit animé et plein d'intérêt, dans lequel on voit figurer presque tous les grands hommes de la Révolution grecque ; le vif plaisir que m'a fait cette lecture, et la confirmation que j'y ai trouvée presque à chaque page de ma manière de comprendre et de juger les Hellènes, m'a décidée à en donner ici une traduction. J'ai pensé aussi que mon ouvrage contenant plus de réflexions que de faits, on aimerait à trouver à la suite le tableau pittoresque et dramatique de cette Grèce moderne que j'ai tâché de deviner, et que M. Pecchio a eu le bonheur de voir. D'ailleurs, c'est en quelque sorte le développement d'une foule de faits que je n'ai pu qu'indiquer. A travers les impressions vraies d'un témoin oculaire, on apprendra à connaître ce peuple; on vivra un moment avec lui, et vivre avec les Grecs, c'est les aimer.

Le *Globe* a donné des extraits fort étendus et fort bien faits de cette relation, et si j'ai jugé à propos de la retraduire ici de l'original, c'était pour en prendre possession, et non dans l'espoir de faire mieux que ce journal.

La Grèce au printemps de 1825, par le comte Giuseppe Pecchio.

Most of all,
Albion! to thee: the Ocean queen should not
Abandon Ocean's children.

BYRON.

« A toi, surtout, Albion! à toi! la reine de l'Océan ne
» devrait pas abandonner les enfans de l'Océan. »

CHILDE-HAROLD. Chant IV.

Tout promettait des succès à la Grèce, lorsque je quittai l'Angleterre au commencement de mars. La reconnaissance des républiques de l'Amérique du Sud faisait présumer, non sans quelque fondement, qu'un acte semblable se préparait en faveur des Grecs. Un second prêt contracté par le gouvernement, à la même époque, lui donnait les moyens de commencer vigoureusement la campagne. La dissolution de la compagnie anglaise du Levant détruisait les obstacles que la cause aurait pu rencontrer dans les intérêts d'un corps de négocians privilégiés. Un comité français, composé de plusieurs personnes de distinction, venait de s'établir à Paris, pour favoriser l'instruction de la jeunesse grecque, et la sympathie de la nation française semblait se ranimer en faveur des Hellènes : enfin, le gouvernement avait triomphé de ses ennemis intérieurs. Je partis donc avec l'intime conviction que j'allais assister aux derniers triomphes d'un peuple, qui, depuis quatre ans, combattait

avec des chances diverses pour sa liberté. Mais mon pressentiment n'était qu'une illusion. La fortune de la Grèce changea tout-à-coup; et à mon arrivée, j'entrevis une perspective bien différente de celle que j'avais imaginée. Mes espérances se convertirent en craintes.

Après un voyage de cinquante jours, nous jetâmes l'ancre devant Napoli de Romanie; cette ville, assise à la base d'un rocher gigantesque et escarpé; le château fort, ou les forts Palmidi, en apparence imprenables, et couronnant la cime du roc; un palmier qui élève sa tête au-dessus des murs garnis de tourelles, comme la bannière du pays; Argos, et la belle plaine qui en dépend et enferme le golfe; à gauche, les sommets neigeux du menaçant Taygète; la réunion de tous ces objets fait du site de Napoli de Romanie l'ensemble le plus pittoresque qu'il y ait au monde. Mais dès que l'étranger met le pied sur le rivage, son enthousiasme s'évanouit, et l'enchantement disparaît. Les rues étroites, les maisons basses et mal bâties, l'air épais et chargé de miasmes fétides le frappent de dégoût. La malpropreté, en un mot, est telle qu'il faudrait les travaux d'Hercule pour la faire disparaître. C'est là une des causes de la fièvre épidémique qui fit de si grands ravages l'année dernière. Elle venait de cesser lorsque nous débarquâmes, et nous rencontrions encore sur les routes des visages livides qui portaient des traces récentes de cette maladie. Il est possible qu'elle reparaisse avec les chaleurs, le gouvernement n'ayant pris aucune précaution contre ce fléau. Les Grecs ont en quelque sorte hérité du fatalisme des Turcs. Ceux-ci sont familiarisés avec la peste; les autres commencent à se faire aux épidémies.

Napoli de Romanie a été surnommée, à cause de sa

situation et de son aspect, le *Gibraltar de l'Archipel.* Elle mérite ce nom, par les apparences seulement. Quant à sa force, je crains bien qu'elle ne soit la même que celle de Gibraltar, tant qu'il fut aux Espagnols. Quelques officiers expérimentés qui la visitèrent en détail, m'ont dit qu'elle était dans un misérable état de défense. Elle est dépourvue de munitions, d'artillerie et d'artilleurs. Le peu de canons montés n'ont pas d'affûts capables de soutenir une douzaine de décharges. Son plus ferme appui est le commandant des forts Palmidi, le général Sotomara, Souliote, blanchi sous les armes, et plein de sentimens d'honneur. Les amusemens de cette capitale consistent à fréquenter quelques méchans cafés mal meublés, des billards usés; à se promener le soir sur une petite place, à l'ombre d'un majestueux platane qui s'élève au milieu, et à satisfaire par des causeries une vive curiosité, sans cesse tenue en haleine et avide de nouvelles et d'anecdotes. Les femmes, compensation de toutes privations et de toutes calamités, sont invisibles, les hommes ne voulant pas leur permettre de se montrer. Depuis plus de vingt-cinq siècles, le beau sexe a été condamné en Grèce, sous divers prétextes, à la solitude domestique. Les anciens Grecs, afin de conserver la pureté de mœurs de leurs femmes, les empêchaient de respirer au grand air, et les enfermaient dans les Gynécées. Plus tard, les Turcs les emprisonnèrent dans les harems, et les Grecs modernes les tiennent séparées de la société par jalousie.

La population de cette ville varie du plus au moins selon les événemens : on peut cependant l'estimer à quinze mille ames. En proportion de son étendue, cette capitale est sans contredit la plus populeuse du monde;

car les maisons sont si petites, et les gens y sont si fort à l'étroit, que chaque chambre contient trois ou quatre habitans.

J'étais impatient de faire ma visite aux membres du gouvernement; ce que j'accomplis sans introduction et sans cérémonie. Ils sont accessibles à tout le monde, et à toutes les heures du jour. Ils ne logent pas dans un palais. La maison du gouvernement n'appartient à aucun ordre d'architecture connu. Mais en quel temps et en quel lieu la liberté a-t-elle eu un berceau d'or! C'est une plante sauvage qui fleurit au milieu des ronces et des épines. Au haut d'un mauvais escalier de bois, je trouvai les membres du gouvernement, assis, ou plutôt accroupis sur des coussins disposés autour de la chambre comme un sofa. Leur costume, leur posture à demi couchée, l'immobilité sérieuse de leurs figures, me firent croire d'abord que j'étais en présence d'un Divan. Le vice-président, signor Botazis de Spezzia, les jambes croisées, comptait les grains d'un rosaire oriental. Les autres membres, costumés moitié à la turque et moitié à la grecque, fumaient ou comptaient de même les grains d'un chapelet. A Paris et à Londres on veut que les Grecs ne soient pas plus long-temps Turcs, et qu'appelés à faire partie de la grande famille européenne, ils se défassent de leurs anciens usages, et adoptent les coutumes et les mœurs des nations impatientes de les embrasser comme frères. Un tel sentiment est assez raisonnable, mais il est prématuré. Il n'est pas si facile de changer le costume et les mœurs de tout un peuple, que les décorations des théâtres de Paris et de Londres. Que d'obstacles Pierre-le-Grand n'eut-il pas à vaincre pour faire couper la barbe à ses Moscovites, et les empri-

sonner dans un uniforme prussien! Le fait est que les Grecs s'asseoient *à la turque* (et continueront à le faire encore long-temps) , qu'ils mangent le pilau *à la turque ;* qu'ils fument avec de longues pipes ; qu'ils écrivent de droite à gauche [1] ; qu'ils sortent toujours accompagnés d'une troupe d'hommes armés, qu'ils se saluent, qu'ils dorment, et qu'ils perdent leur temps *à la turque*. Au lieu d'abandonner les habitudes de leurs oppresseurs, ils paraissent même, depuis la Révolution, les observer plus strictement. Ils font parade de porter le turban liséré de blanc, le *papauchi* rouge, et enfin (*horribile dictu !*) de s'envelopper du cafetan vert; trois choses défendues sous peine des plus terribles châtimens par le despotisme turc. Par esprit de vengeance, et en signe de triomphe, ils se plaisent à faire ainsi tout ce que leur interdisaient leurs tyrans, afin que l'esclave ne pût jamais ressembler au maître. En outre, les Grecs sont accoutumés à n'honorer que les vêtemens chargés d'or, d'argent et de perles, que les pachas leur faisaient respecter, à l'aide du bourreau qui marchait toujours à leur suite. Sous nos vêtemens européens, le peuple ne voit que des médecins voyageurs. Les femmes, toujours séduites par l'éclat et la magnificence, ne peuvent supporter la vue de notre simplicité, si mesquine à côté de la pompe orientale. Cette préférence sera, sans aucun doute, un des grands obstacles qui s'opposeront au changement du costume national.

Le gouvernement se compose de cinq individus et d'un secrétaire-d'État. Le président et le secrétaire étaient

[1] Ici il y a erreur : les Grecs écrivent comme nous de gauche à droite.

absens lors de mon arrivée : ils s'étaient rendus au camp de Navarin. J'en parlerai plus tard. Botazis, qui remplit le poste de vice-président, est un riche négociant de Spezzia, et peut-être le plus riche habitant de cette île. C'est un vieillard encore vert ; il ne parle que le grec. S'il était habile dans la pratique des affaires d'État, ce serait un magistrat excellent ; il a la réputation d'être un franc et loyal patriote. Mavro-Michali, Spartiate, et l'un des membres de cette famille de Piétro Bey, qui a fait les plus pénibles sacrifices à la liberté et à la patrie, ne parle non plus aucune langue étrangère. Il peut être versé dans l'art de la diplomatie ; mais ses traits et sa physionomie annoncent une noblesse de caractère, qui, du reste, ne s'est jamais démentie. Je n'ai pas eu occasion de connaître Spigliotachi, autre membre du gouvernement, natif du Péloponèse. Je n'en ai entendu parler, ni en bien, ni en mal. Coletti, qui vient ensuite, est le chef d'un parti : il unit à beaucoup d'intelligence naturelle, une instruction européenne assez étendue. Il est né en Épire, et fut remarqué, dès sa jeunesse, par Ali Pacha, qui lui fit faire ses études à l'université de Pavie. Il devint ensuite médecin de Mouktar, fils d'Ali. Il parle et écrit bien l'italien : il affecte de s'habiller plus à la turque qu'à la grecque. Sous l'imperturbable gravité musulmane, on distingue dans sa figure la ruse et la vivacité nationale. A sa démarche hautaine, on reconnaît qu'il a été élevé dans le sérail d'un despote de l'Orient.

Il serait inutile de faire mention des sept ministres existans, car ils n'exercent aucune espèce d'autorité. Le gouvernement ne leur laisse de leur charge que le nom, et prend tout sur lui. Il n'a pas encore reconnu la né-

cessité de diviser les travaux, et de séparer les diverses fonctions.

Le Corps législatif est très-mal logé; mais bientôt il tiendra ses séances dans une mosquée qui a été convertie en salle du sénat. Le nombre des législateurs s'élève à plus de quatre-vingts; cinquante seulement sont présens, le reste étant employé à des fonctions extraordinaires. Plusieurs sont vêtus à l'européenne. Le président, Notara, est généralement respecté, non pas tant pour l'ancienneté de sa famille, qui est peut-être la plus illustre de la Morée, que pour la franchise de son caractère; Tricoupi, de Missolonghi, est le plus éloquent de leurs orateurs. Quoiqu'il y ait plusieurs partis très-animés dans l'assemblée, les discussions ont été conduites jusqu'à présent avec beaucoup de décorum. Trois jours après mon arrivée à Napoli, le 24 avril, on reçut la nouvelle que le camp grec de Crémidi avait été défait par les Egyptiens, avec une perte de cent quarante hommes; les généraux Zafiropoulo, Xidi, et les colonels Eleutéri et Cormoriti, étaient au nombre des morts.

Il est indispensable, afin de rendre plus clair le récit des événemens dont j'ai été le témoin, de remonter ici à quelques-unes des transactions qui eurent lieu quelques mois avant mon arrivée, et qui changèrent presque totalement la situation de la Grèce.

Pendant l'automne dernier (1824), les chefs de la Morée, Zaïmis, Londos, Déliani et Sessini, jaloux de participer au gouvernement, déclarèrent, les armes à la main, que, d'après la constitution, le corps exécutif et le corps législatif, devaient être renouvelés, l'année de leur durée légale étant révolue. Colocotronis, avec d'autres généraux, se joignit à eux, et consentit à devenir

leur instrument, dans l'intention secrète de s'emparer ensuite de tout le pouvoir. Le gouvernement, alors menacé sur plusieurs points par l'ennemi, ne jugea pas qu'un pareil changement fût prudent et praticable. Il s'arma donc avec beaucoup de vigueur, pour repousser une demande qui avait plutôt les caractères d'une révolte que d'une simple réclamation. Il n'épargna ni argent, ni flatteries, pour rallier autour de lui les principaux chefs roméliotes, et pour les engager à entrer en Morée. Cette expédition fut confiée à Coletti, qui, par une célérité imprévue, et des expédiens adroits et artificieux, battit, dispersa, désarma les insurgés, et força leurs chefs à se rendre à discrétion au gouvernement, excepté Zaïmis et Londos qui cherchèrent un refuge hors de la Morée. Après ce succès, le gouvernement, désirant profiter des troupes rassemblées dans le Péloponèse qui se montaient à sept ou huit mille hommes, se décida sérieusement à faire mettre le siége devant Patras, et à forcer cette citadelle à capituler. La victoire de Coletti contre les rebelles, et l'ascendant qu'il exerçait sur les chefs roméliotes, semblaient le désigner comme l'homme le plus propre à diriger cette entreprise; mais ses rivaux, qui redoutaient l'accroissement de sa puissance et de sa renommée, lui portèrent envie, et cherchèrent à lui ravir cette occasion de s'illustrer.

Pendant ce temps, Ibrahim pacha, instruit des discordes civiles qui agitaient les Grecs, n'hésita pas à en profiter pour débarquer en Morée, et surprendre Navarin (Filo Castro ou Néocastron). En effet, vers le milieu de février, il prit terre à Modon, avec 14000 hommes de troupes régulières, et quelques jours après, il investit cette place. Coletti, qui, seul, eût été capable par son activité de faire

tête aux Egyptiens, avait été rappelé au centre du gouvernement, et le président, qui n'avait jamais fait la guerre, prit le commandement comme général en chef. A son inexpérience se joignait une grande délicatesse de santé; il perdit plusieurs jours à Tripolitza où il fut retenu par la fièvre. Il établit ensuite son quartier-général à Scala, éloigné de quatre heures de marche du camp grec, distance trop grande pour lui permettre de diriger facilement les opérations. Il fut donc obligé de déléguer son pouvoir à un autre général. Soit pour éviter des rivalités entre les capitaines roméliotes qui, tous, aspiraient au commandement suprême, soit par prédilection pour ses compatriotes, le président choisit pour remplaçant un capitaine hydriote, nommé Scurti, qui n'avait aucune expérience du service de terre. Ce malheureux choix fut suivi des plus funestes résultats. Le 19 avril, au matin, les Grecs furent attaqués à l'improviste par les Égyptiens. Plusieurs des chefs roméliotes se battirent dans cette journée avec la plus grande valeur. Quelques-uns, emportés par trop d'ardeur (Piavellas était de ce nombre), descendirent imprudemment dans la plaine. L'ennemi, supérieur en cavalerie, en armes et en discipline, repoussa les Grecs sur différens points, et leur tua cent quarante hommes, dont quatre officiers supérieurs.

Quand ces tristes nouvelles parvinrent à Napoli, elles répandirent la consternation dans toutes les classes. Depuis la bataille de Péta, en 1822, où les Grecs perdirent environ deux cents hommes, ils n'avaient pas éprouvé un pareil désastre. Dans tous les autres combats, ils ne perdaient d'ordinaire que dix, quinze ou vingt soldats. Quand Marc Botzaris tomba, onze des siens seulement périrent. Un soldat de Wagram ou de Waterloo sourira peut-être

à la description de ces batailles, comme nous sourions en lisant la guerre des grenouilles et des souris dans Homère; mais la destinée des nations ne dépend pas toujours du plus ou moins de carnage. A Marathon, les Athéniens sauvèrent leur pays, et n'eurent à pleurer que cent quatre-vingt-douze héros. Plus d'une fois, la mort de quelques hommes a entraîné avec elle la ruine des Républiques Italiennes du moyen âge. Les batailles de Bolivar ne sont que des escarmouches comparées à celles de Napoléon, et cependant leur résultat sera bien autrement durable et glorieux.

Ce revers était d'autant plus humiliant et douloureux pour les Grecs, qu'il avait atteint les meilleures troupes de la Grèce, les Souliotes et les Roméliotes. Parmi une nation peu nombreuse, les combattans excitent un intérêt beaucoup plus vif que chez un grand peuple. Tout le monde connaît la topographie du pays; chacun sait le nom de presque tous les guerriers; chacun s'informe des actions de son voisin, de son ami, de son parent. Je trouvais le plus vif plaisir à écouter le récit des merveilles et des prouesses de chaque individu, en me mêlant aux différens groupes que je rencontrais dans les rues. Les Grecs n'ont rien perdu de leur antique goût pour discourir, et j'étais ravi de voir revivre sous mes yeux les scènes décrites par Démosthènes, et d'observer cette foule désœuvrée, curieuse, babillarde, courant chercher et demander partout des nouvelles de Philippe.

J'étais pressé de remplir les engagemens que j'avais pris de remettre quelques lettres au président en main propre, et en même temps je souhaitais visiter par moi-même le théâtre de la guerre. Je profitai donc de la compagnie du général Roche, envoyé en Grèce par le Comité de Paris,

auquel ce choix fait honneur. Le général Roche est un vieux militaire, d'une figure martiale, homme de sens, aimable et franc, qualités qui distinguent assez ordinairement les Français à *vieilles moustaches*. Je remerciai le hasard de m'avoir procuré un compagnon de voyage si utile et si agréable.

Entourés de dix pallicares qui nous escortaient, montés sur des chevaux maigres, suivis de six ânes et de six mulets qui portaient notre bagage et nos domestiques, notre petite caravane entra dans Argos à l'approche de la nuit. Cette capitale de l'ancienne monarchie du *puissant* Agamemnon, est à présent une petite ville contenant environ dix mille habitans; ses rues sont larges et régulières; ses maisons, presque toutes de bois, décorées de portiques aussi en bois, sont d'une forme légère et élégante. Depuis cette dernière Révolution, les Turcs, et ensuite les Grecs, travaillèrent également à sa destruction. Elle commence maintenant à se relever du milieu des ruines. L'éparque ou préfet, avec ses conseillers, et autres chefs de la ville, nous menèrent, pendant qu'on préparait le souper, voir l'emplacement choisi pour la nouvelle université. Le signor Varvakis, riche négociant grec, a laissé à sa mort un fonds, dont les intérêts, de plus de cent mille francs, doivent être consacrés aux frais de cette fondation. La ville a acheté, pour faire construire l'édifice, l'emplacement carré d'un vaste bazar turc, dont il ne reste que les murs d'enceinte, avec une fontaine au milieu. Mais quel plaisir n'eus-je pas à visiter une école d'enseignement mutuel, bâtie tout exprès par le gouvernement, et ouverte au mois de décembre dernier. L'école est construite sur le plan des écoles anglaises; mais l'espace est trop petit pour les deux cents enfans qui

s'y rassemblent. Attenant à l'école est la demeure du maître, qui a appris la méthode à Bucharest, du signor Cleobulos. Ce dernier l'avait, je crois, étudiée dans les écoles d'enseignement mutuel établies à Paris. L'école d'Argos est destinée aux garçons et aux filles, qui étudient à part. Une dame de Chios, pour remédier à cet inconvénient, et pour donner aux jeunes personnes une éducation plus appropriée à leur genre de vie, se propose de faire bâtir pour elles une école adjacente, et l'on s'occupe déjà des moyens d'effectuer ce projet. Je fais une mention particulière de cette circonstance, afin d'éveiller l'attention des bienfaisantes dames d'Édimbourg, qui veulent seconder et propager l'instruction parmi les jeunes Grecques. Nous vîmes aussi les murs naissans d'une église que l'on bâtit avec les ruines d'une mosquée, construite jadis avec les débris d'une ancienne église grecque, qui, peut-être, devait son origine aux restes de quelque temple antique. Ainsi tourne la roue de la fortune; et le monde n'est que destruction et reproduction des mêmes matériaux.

De retour au logis, une jeune demoiselle nous versa de l'eau sur les mains.

« Une jeune fille empressée apporte l'aiguière d'or » remplie à la source fraîche et limpide; l'eau transpa- » rente s'échappe à grands flots du vase brillant, et tombe » dans un vaste bassin d'argent : ils se lavent. »

ODYSSÉE.

Après cette ablution, nous nous assîmes, les jambes croisées, sur des tapis, autour d'une table couverte d'un chevreau, d'un agneau, de pilau que l'on mange avec du lait caillé, de fromage de chèvre, et d'oranges. De temps en temps,

« Attentifs à l'entour, de jeunes et agiles adolescens, remplissaient jusqu'aux bords, nos coupes couronnées d'une brillante écume. »

Odyssée.

Un jeune pallicare portait à la ronde une coupe d'argent pleine de vin ; après avoir bu à l'indépendance de la Grèce, et avoir lavé nos mains de nouveau, nous nous levâmes, et la même jeune fille étendit sur les tapis les peaux et les couvertures qui devaient nous servir de lits.

« Cependant les esclaves d'Achille préparent une couche avec des toisons, des tapis et des toiles fines et douces. Là, le respectable Phénix dormit d'un sommeil paisible jusqu'à ce que l'aurore sacrée ramena le jour. »

Odyssée.

Je cite Homère, non pour faire parade de savoir, mais pour montrer aux lecteurs comment les anciennes coutumes de la Grèce se sont conservées après tant de siècles d'invasions, de conquêtes, de calamités et de vicissitudes.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure pour Tripolitza. Je saluai le château d'Argos, placé sur le sommet d'une montagne isolée, qui commande la ville : je le saluai avec reconnaissance, en pensant qu'en 1822, il arrêta la marche de l'armée de Roudchid pacha. Le gouvernement grec, oubliant ses services, le néglige et le laisse tomber en ruines.

Après une marche de neuf heures fort pénible, nous arrivâmes à Tripolitza, située au fond de la belle plaine qui porte son nom. Nous fûmes surpris d'apercevoir, en dehors des portes de la ville, une multitude de peuple, et une longue file de pallicares, et nous le fûmes encore

plus en voyant un cavalier, coiffé d'un turban, et richement vêtu, s'avancer à notre rencontre au grand galop, monté sur un cheval turc. On l'eût pris pour un de ces Abencerrages décrits dans l'Histoire des guerres de Grenade. Tout ce cérémonial était un hommage de courtoisie et d'hospitalité que les habitans de Tripolitza voulaient rendre au général Roche. Le cavalier qui venait au-devant de nous était le colonel Xidi, commandant de la place, et frère du général de ce nom, tué dans le combat du 19 avril. Comme il approchait, il déchargea ses deux pistolets, et nous salua à la grecque, en posant sa main droite sur son cœur. Le général lui témoigna beaucoup de douleur de la perte de son frère. « Tout ce que nous sommes de Grecs, nous serions trop heureux de mourir comme lui, » répliqua le brave colonel. Nous entrâmes dans la ville au milieu d'une foule de peuple, et nous allâmes loger dans la maison du ministre de l'intérieur : elle est du petit nombre de maisons turques qui ont échappé à la rage ou à la vengeance des Grecs. En regardant autour de moi, je ne voyais que des monceaux de ruines. Le sérail, ou palais du pacha qui résidait avant la Révolution dans cette ancienne capitale de la Morée, est rasé de fond en comble, ainsi que le harem, les bains et la mosquée, renfermés dans sa vaste enceinte. Les Grecs n'ont épargné que les cimetières turcs. Tripolitza commence à se repeupler, et à sortir de la misère et de la désolation où l'avait plongée le sac des Grecs, en 1822. Cette ville, lorsqu'elle était encore la capitale de la Morée et la résidence du pacha, contenait de trente-cinq à quarante mille habitans. De ce nombre étaient trois mille Grecs; le reste de la population se composait de Turcs, et des descendans de renégats grecs. Au-

jourd'hui elle renferme quinze mille ames, grâces au concours de peuple qui vient de tous côtés y chercher un refuge. Pour mille dollars, on peut acheter à Tripolitza une maison et un jardin, sous le plus beau climat, l'air le plus sain, et dans une position délicieuse. La ville s'élève au bout d'une vaste plaine, entourée de montagnes, entre l'antique Tégée, Mantinée et Pallantée. Peut-être est-elle sortie des ruines de ces trois villes, comme son nom semble l'indiquer. Elle n'est ni forte, ni en état de soutenir un siége : elle est enceinte d'un mur fortifié de barbacanes, et flanqué de tours, que les Turcs construisirent pour se mettre à l'abri des incursions des *Klephtes* qui habitent les montagnes voisines. Avant la Révolution, Colocotronis y entra plusieurs fois par surprise, en dépit de ses murs. Elle a cependant soutenu un siége, en 1822 ; neuf mille Turcs et trois cents Albanais y étaient enfermés ; les Grecs n'avaient pour l'attaquer qu'un amas de paysans, armés à la hâte d'instrumens d'agriculture, de bâtons, de quelques milliers de mousquets, et un très-petit nombre de mauvais canons.

Les Grecs ont appris des Turcs l'art de perdre leur temps. En Grèce, les visites commencent à sept heures du matin. Tout ce qui se croit homme comme il faut, regarde comme un devoir et un privilége d'aller visiter un étranger de distinction. Aussi, le lendemain, dès sept heures, notre chambre turque (ornée de vitraux coloriés et couverts de versets du Coran, les murs peints en arabesques, et le plafond vernissé d'un vert d'émeraude), était remplie de personnages graves et silencieux. Après avoir porté la main droite sur leur cœur, ils s'accroupissaient en cercle sur les tapis, buvaient lentement et en la savourant pendant quelques minutes une tasse de

café, et fumaient la pipe que l'hôte ne manque jamais de leur offrir. Le *lever* d'une cour européenne est peut-être moins absurde et moins solennel que cette étiquette du Levant.

Quelques heures après, nous allâmes, selon la coutume du pays, rendre leur visite à ceux qui nous avaient honoré de leur sérieuse et muette présence. Le colonel Xidi était à dîner avec quelques-uns de ses compagnons d'armes, dans une chambre tapissée des armes turques les plus élégantes, de brides, de selles brodées, et autres équipages de guerre. A la muraille était suspendu un cimeterre turc, dont le fourreau était de vermeil, et qui avait appartenu au général Xidi. Ce cimeterre valait cent livres sterling. Parmi les Turcs et les Grecs, le goût des armes riches est poussé jusqu'à la passion, comme parmi nous, la manie des vases étrusques, des tableaux et des médailles. A côté du sabre était un grand reliquaire en argent doré, entouré de corail et de franges d'or; les capitaines grecs en suspendent de semblables à leurs cous au moment d'aller combattre. Saint Démétrius, saint Constantin, sainte Hélène, sont devenus maintenant les protecteurs des Grecs dans les batailles, et ont remplacé Mars, Apollon et Vénus, qu'invoquaient leurs ancêtres. La bannière du général mort était roulée, en signe de tristesse et de deuil; on lisait ces mots gravés sur la pointe : « *Dieu, patrie, espérance, charité.* » C'était une pique surmontée d'un cœur sortant d'une boule, sous laquelle sont les armes de la croix :

« Toute diaprée d'un or éclatant, et au sommet est une sainte croix qui brille comme le jour. »

ANCIENNE BALLADE.

On nous montra, dans un groupe de soldats roméliotes qui nous considéraient avec curiosité, le brave homme qui, dans la bataille, avait sauvé la bannière en combattant et courant pendant plusieurs heures, poursuivi par la cavalerie ennemie. Nous vîmes aussi un jeune homme de quatorze ans, qui n'avait pas voulu abandonner le général lorsqu'il tomba blessé à mort. Le général Xidi lui ordonna de se sauver, mais il se cacha dans un ravin, tua un Égyptien qui passait, et lui prit son mousquet qu'il porte toujours comme trophée. A quelques pas des appartemens était étendu à terre un soldat blessé qui avait fait vainement les plus grands efforts de courage pour enlever et mettre en sûreté le corps du général. Le colonel nourrissait sa douleur par ces tristes souvenirs; en prenant congé de nous, il nous dit « qu'il ne vivait plus que pour venger son frère. »

Parmi ceux qui nous firent bon accueil à Tripolitza, je ne dois pas oublier le prince Démétrius Ypsilantis, qui fut rempli d'égards et de politesse pour nous, comme il l'est, du reste, pour tous les voyageurs qui le visitent. Il est chauve, de petite taille, et d'un extérieur grêle; mais si la nature ne lui a pas donné des formes militaires, j'ai ouï assurer qu'elle lui avâit départi un courage à toute épreuve. Il a adopté les manières et les habitudes d'Europe, et parle bien français. Il a servi autrefois en Russie avec le grade de major, et paraît avoir conservé de la sympathie pour cette nation. Après avoir combattu pendant les premières années de la Révolution, pour la liberté de sa patrie, il vit depuis deux ans à Tripolitza, retiré des affaires publiques. Quelles que puissent être ses raisons de mécontentement, Solon ne lui aurait pas pardonné une pa-

reille neutralité. En quittant la table qui était couverte de mets à la turque, quelqu'un me dit à l'oreille : « Le prince a le palais turc, la tête russe et le cœur grec. »

Le lendemain on annonça que les Roméliotes et les Souliotes qui faisaient partie du camp de Crémidi avaient abandonné l'armée, et étaient venus camper près de Tripolitza. En effet, les chefs de ces troupes, offensés de la préférence qu'avait montrée le président, en donnant le commandement à l'Hydriote Scurti auquel ils attribuaient la honte de leur défaite, et poussés par la faction ennemie du président et de Mavrocordato, ne voulaient plus se battre sous les ordres de Condouriotis, et avaient résolu de retourner dans la Grèce occidentale défendre leurs foyers.

Ayant lu dans l'excellent Recueil des Chants grecs, publié par M. Fauriel, les exploits presque fabuleux de cette race guerrière, je brûlais d'envie de connaître ces intrépides montagnards, qui, plutôt que d'habiter avec les Turcs, « aiment mieux vivre avec les bêtes sauvages dans leurs solitudes et dans le cœur des montagnes [1]. »

La première personne que je visitai avec le général Roche, fut le général Georgio Caraïscachi, natif de l'Arta. Il habitait une petite maison de chétive apparence près de la porte d'Argos : il était assis sur un tapis, vêtu de riches habits brodés d'or et d'argent. Au mur était suspendu son mousquet couvert d'arabesques en argent. La chambre était remplie de soldats ; une partie

[1] « Plutôt du loup partager le repaire
Qu'être parqués dans leurs palais impurs. »

Sterghios. *Voyez*, page 142.

d'entre eux ne quittent jamais leur chef, et l'accompagnent partout. Avant la Révolution, Caraïscachi était Klephte de profession. Il est de taille moyenne; il a la répartie prompte, et l'air dur et rusé. Le général Roche commença, avec l'aide d'un interprète, une discussion sur différens sujets politiques. Notre hôte, d'un air ironique, et avec beaucoup d'adresse, se jouait des questions les plus délicates. Le général lui ayant demandé s'il jugeait nécessaire et utile que l'Assemblée nationale, qui devait se réunir au mois d'octobre suivant, étendît la durée du gouvernement à cinq années au lieu d'une, il répondit : « Des soldats ne doivent point s'occuper de pareils soins; leur affaire est d'obéir. » — « Comme vous avez vu, » ajouta le général, « par les résultats de la dernière bataille, la supériorité de la discipline européenne sur le courage, ne seriez-vous pas d'avis qu'il serait avantageux, pour la Grèce, d'employer un corps régulier de troupes étrangères pour les opposer aux troupes régulières d'Ibrahim? » — « Je crois que cela pourrait être avantageux, » répondit l'artificieux Grec, « mais je crains que la Grèce ne soit pas en état de les recevoir, et de les traiter comme elles le sont en Europe. » Le général Roche reprit : « Ne croyez-vous pas convenable que le gouvernement pardonne à Colocotronis, et le replace à la tête de l'armée dans cette crise importante? » A cette question, un vieux guerrier qui était debout près de moi, répliqua : « Malheureux le peuple dont le sort dépend d'un seul homme! Plutôt périr que de dépendre d'un homme! » Celui qui exprima cette opinion, digne des temps antiques, était Pioia Pano, de Souli, lieutenant-colonel; il avait servi long-temps dans un des régimens albanais, qui, il y a plusieurs années,

étaient à la solde de l'Angleterre : il se trouvait à Gaëte, lorsque Masséna assiégeait cette ville. Le général Roche, apprenant cette circonstance, lui tendit le main, et lui dit : « Serrons-nous la main, et d'ennemis que nous étions, devenons amis. Je faisais partie de l'armée qui assiégait Gaëte. » Cette avance inattendue dérida un moment les figures graves et austères qui nous observaient. La taille de grenadier du général, ses manières franches et martiales, plurent à ces guerriers sauvages.

Le premier que nous visitâmes ensuite fut Tzavellas. Kitsos Tzavellas, de Souli, est le fils de Photos Tzavellas, qui fut un des plus braves et des plus sincères patriotes de Souli. Quand les Souliotes voulurent traiter avec Ali pacha, Photos mit le feu à sa maison, aimant mieux la voir en cendres que profanée par quelque satellite d'Ali. A quatorze ans, il resta comme ôtage pour son père entre les mains d'Ali. Véli, fils de ce despote, lui annonça qu'il n'attendait que les ordres du pacha pour le faire brûler vif, son père n'ayant pas rempli la promesse qu'il avait faite de confirmer une capitulation honteuse pour ses compatriotes. Il répondit à ces menaces: «Eh bien! mon père tuera vos Albanais; il vous prendra peut-être vous et votre père, et vous brûlera à votre tour ! » Son fils est un homme de trente ans, de taille moyenne; il a les yeux vifs, étincelans, et un courage impétueux. Dans la bataille du 19, il faillit, à force de témérité, se faire tailler en pièces par la cavalerie ennemie. Ses habits et ses armes resplendissaient d'or et d'argent; son *pesgli* ou veste, était de velours vert bordé de rouge, et brodé en argent. Les armes et le costume d'un *capitani* coûtent souvent plus de dix mille francs. Le général lui demanda aussi s'il croyait qu'un corps de

troupes régulières fût nécessaire en Grèce; il répondit qu'il en était plus convaincu que jamais, surtout après la fatale expérience de la dernière bataille. Le général lui dit qu'il avait conseillé au ministre de la guerre (Adam Doucas) d'organiser en Grèce une garde nationale, divisée en deux corps, l'un sédentaire et l'autre actif, comme il en existe dans plusieurs États de l'Europe. Tzavellas répliqua que cette institution lui semblait utile, et qu'il la recommanderait au ministre.

Un peintre aurait pu faire un beau portrait de Constantin Botzaris, tel qu'il s'offrit à nous, quand nous allâmes le visiter dans son bivouac. Il était debout sous un grand peuplier; ses guerriers, tous debout, formaient un cercle autour de lui. Ni l'or, ni l'argent ne brillaient sur sa personne. Sa mise était simple et modeste comme son caractère. Par-dessus un *pesgli* de drap bleu clair, il portait une capote blanche de longs poils de chèvre, capote ordinaire aux Souliotes. Accoutumés à distinguer les chefs de leurs soldats, par la richesse de leurs vêtemens et de leurs armes, nous le cherchions autour de nous, quand déjà nous étions devant lui. Un tapis étendu sur le gazon, pour sa commodité, était sa seule distinction. Un profond silence régnait dans cette assemblée de guerriers immobiles. Botzaris fumait tranquillement; il nous reçut froidement, et cependant avec bienveillance. Il est Souliote et frère de Marc Botzaris, le Léonidas de la Révolution grecque. Il est robuste et fortement constitué, quoique de petite taille. On dit qu'il ressemble à son frère. Son nom est le plus cher aux Souliotes, de tous les noms qui restent de cette tribu guerrière. Presque tous ses soldats sont Souliotes; et parmi eux, se trouvent un grand nombre de ses propres parens qui le

suivent à la guerre, et qui combattent toujours à ses côtés, plus par affection que par devoir. Le général Roche lui annonça que le Comité de Paris avait choisi le fils de Marc Botzaris pour le faire élever en France. Botzaris répliqua qu'il en était très-reconnaissant, et qu'il souhaitait que son neveu devînt bien savant. *Le général.* « Êtes-vous versé dans l'histoire des anciens Grecs et de leurs belles actions? » — *Botzaris.* « Nous n'avons pas lu leur histoire, mais nous l'avons entendu conter. » — *Le général Roche.* « La carrière que vous suivez vous mettra en honneur parmi vos compatriotes, et vous méritera l'immortalité dans l'avenir. » — *Botzaris.* « L'unique but de nos actions est le bien de notre pays. » — *Le général.* « La mort de votre frère sera toujours un titre de gloire pour les Grecs. » — *Botzaris.* « Tous les Grecs ne désirent qu'une mort comme la sienne. » — *Le général.* « Avez-vous parmi les Souliotes quelques-uns de ces noms illustres de l'antiquité? » A cette demande, un cousin de Botzaris, qui était debout près de lui, répondit d'un ton fier : « C'est le cœur, et non pas le nom qui fait les héros. » — *Le général.* « Désireriez-vous avoir un roi en Grèce? » — *Botzaris.* « Je crois qu'un roi serait à désirer pour le bien de la Grèce, dans les circonstances actuelles. »

Le général avait, à dessein, adressé la même question à plusieurs autres chefs, et toutes les réponses s'accordèrent avec celle de Botzaris. Je ne sais, à parler franchement, si l'on doit croire à la sincérité de ces réponses, d'autant plus que, par politesse, ou par dissimulation, les capitaines me parurent y mettre trop de condescendance.

Constantin Botzaris est l'idole de ses compagnons

d'armes. Dans l'affaire du 19 avril, ils le sauvèrent au prix de leur sang. Il fut renversé de cheval par un officier égyptien qui était sur le point de le faire prisonnier, quand ses soldats et ses parens, honteux de perdre ainsi leur chef, résolurent de le sauver à tout risque. Ils lui font un rempart de leurs corps, se retirent en combattant, l'entraînent, l'emportent pendant un mille; quand l'ennemi les presse, ils se retournent, lui font face, combattent, tombent, se remplacent, et de cette manière, en laissant dix-sept d'entre eux sur la place, ils parviennent à le mettre en sûreté. Ils reprirent non-seulement son cheval, mais ils en enlevèrent encore douze à l'ennemi. Dans ce combat, qui rappelle les batailles de l'Iliade, six frères, parens de Botzaris, moururent pour sauver sa vie et l'honneur des Souliotes.

En nous disant adieu, Botzaris nous baisa sur la bouche : c'est le plus tendre baiser d'amitié qu'on puisse donner en Grèce. J'avais toujours pensé que les peintres italiens, en représentant les faits de l'Histoire romaine, exagéraient le coloris et les formes qu'ils donnaient aux soldats romains. Ces physionomies sévères, ces membres athlétiques, ce teint foncé, me semblaient trop loin de la nature. Cependant, après avoir vu les Roméliotes et les Souliotes, je suis convaincu de la vérité de ces tableaux. Les Roméliotes et les Souliotes sont la plus belle race d'hommes et la plus robuste que j'aie jamais vue. Leur peau, toujours exposée au soleil, est exactement bronzée. Leur poitrine est large comme une cuirasse. La nature leur a donné en outre une immense quantité de cheveux qu'ils laissent croître épais et flottans, et qui seraient beaucoup plus beaux sans l'habitude qu'ils ont adoptée de se raser les tempes. Les Grecs ont tou-

jours eu beaucoup de goût pour une chevelure abondante. Homère, parmi les épithètes qu'il donne à ses compatriotes, les appelle « Grecs aux beaux cheveux. » Le plus grand nombre d'entre eux naissent et meurent soldats. Dès leur enfance, ils portent au côté des pistolets et un sabre dont ils ne se séparent jamais. Comme les autres combattans de la Grèce, ils sont tenus de se fournir d'armes et d'habits. Leur paie consiste en une ration de pain, douze paras par jour pour leur nourriture, et vingt-cinq piastres par mois pour leurs autres dépenses. Ils n'ont ni tentes, ni lits, ni abri. Leur lit est une capote, leur oreiller une pierre, et leur dais un ciel toujours serein. Tant que dure la campagne, ils ne se déshabillent pas et ne changent jamais de chemise : ils sont pas conséquent d'une horrible malpropreté ; mais, en revanche, leurs armes sont toujours propres et brillantes. Leur première pensée, en s'éveillant, est de les polir et de les mettre en état. Ils aiment passionnément les armes belles et riches, qui, étincelantes d'or et d'argent, forment un étrange contraste avec leurs chemises noircies. Ils n'ont point de havresac pour leur bagage. Beaux et bien faits, ils sont forts comme des lions et agiles comme des chèvres. J'ai vu les nobles grenadiers de Napoléon ; je connais la superbe garde anglaise ; mais les Souliotes me paraissent fort au-dessus. Leur port, leur démarche ont quelque chose de tout-à-fait majestueux. Ils combattent toujours épars ; chacun choisit son poste. Ils n'ont pas l'habitude d'exposer leurs corps en se battant. De même que les anciens qui se couvraient de leurs boucliers, ils se placent derrière une pierre qui les protége, et pourvu qu'ils aient un quartier de rocher entre eux et l'ennemi, ils sont invul-

nérables, tant ils savent bien se tapir derrière, et charger et décharger leurs armes à propos. Pour tromper les Turcs, quand ils en sont à une certaine distance, ils placent ordinairement en vue un bonnet rouge clair, un peu en avant de l'endroit où ils sont cachés. Ils ne font pas de retranchemens. Lorsqu'ils veulent combattre ensemble et se fortifier, ils se forment un *tambour;* car c'est ainsi qu'ils nomment un espace entouré d'un petit parapet de pierres : placés derrière ce rempart, ils maintiennent un feu presque toujours très-meurtrier; car ils visent généralement très-bien. Le général Caratazzo, posté, le 17 avril, dans un de ces tambours, fit mordre la poussière à plusieurs centaines d'Égyptiens qui voulaient forcer sa position. On assure que les Souliotes ne font jamais plus de trois décharges de leurs mousquets, même de très-près; puis, jetant à terre leurs fusils et leurs capotes, ils tirent leurs sabres et fondent sur l'ennemi. Ils se servent du sabre au lieu de l'*atagan,* qui est l'arme adoptée par les soldats moréotes. Si leur attaque ne réussit pas, ils en sont pour leurs fusils et leurs capotes. Les Roméliotes, et plus encore les Souliotes, regardent comme un très-grand malheur de perdre leur capitaine, n'importe comment, de sorte que dans le combat ils ne lui permettent pas quelquefois de s'exposer beaucoup, et le retiennent à distance du danger. Ils suivent ou abandonnent leur chef, selon leur fantaisie. Il n'y a ni châtiment, ni déshonneur attaché à la désertion, parce que ce n'est pas une désertion véritable, puisqu'ils ne quittent un étendard que pour s'enrôler sous un autre. Celui qui comparerait ces bandes de soldats aux compagnies des *Condottieri* italiens ou des *Guérillas* espagnols, n'en aurait pas une idée

très-exacte : elles ressemblent plutôt aux anciens clans écossais ; les membres robustes de ces guerriers, leur costume, rappelant les montagnards de l'Écosse et prêtant à la comparaison. En Romélie, le commandement réside d'ordinaire dans certaines familles qui l'ont mérité par leur bravoure, et ce droit se transmet de père en fils. Les Souliotes ont juré guerre éternelle aux Turcs, et ont mieux tenu leur serment que les Chevaliers de Malte. Plus de cent cinquante de ces braves périrent dans la bataille du 19 avril. C'est un sang précieux répandu, car depuis que les Souliotes ont perdu leur pays, il n'en reste guère que mille, épars dans toute la Grèce et dans les îles Ioniennes. Leur corps cependant est toujours nombreux, parce que plusieurs Roméliotes, attirés par leur renommée guerrière, aiment à faire la guerre avec eux, et deviennent à cette école d'excellens soldats. Comme les anciens Spartiates, ils sont toujours suivis en campagne par un grand nombre de Grecs qui se battent sous leurs ordres.

Quand nous nous fûmes séparés des Souliotes, j'appelai l'attention du général Roche sur la désobéissance de ces troupes envers le chef du gouvernement, lui faisant observer que c'était un scandale funeste en temps de guerre, et que la défection de deux mille de ces braves, ne pouvait manquer de hâter la chute de Navarin. Je conseillai donc au général d'avoir à ce sujet un entretien particulier avec Constantin Botzaris, qui semblait le plus influent et le plus sincère de tous, et de lui offrir sa médiation auprès du président pour amener une réconciliation honorable aux deux partis, et si importante pour le bien de la patrie. Le général, déjà convaincu de l'importance qu'il y aurait à obtenir

des chefs d'abandonner leur première résolution, invita Constantin Botzaris à se rendre le lendemain à notre demeure pour une conférence particulière. Botzaris vint seul, et le domestique du général servit d'interprète dans la conversation suivante :

Le général. « Comme soldat, vous connaissez la nécessité de la subordination. Voulez-vous avoir la bonté de me dire si vous avez quitté le camp avec le consentement du président? »

Botzaris. « Le président souhaitait, au contraire, nous retenir au camp ; mais nous avons été obligés de le quitter quand nous avons appris que l'ennemi menaçait d'attaquer Missolonghi et d'envahir la Grèce occidentale. »

Le général. « Vous avez néanmoins désobéi au chef du gouvernement: c'est un exemple funeste. Voulez-vous rester à Tripolitza? Moi, qui aime votre cause et qui suis convaincu que l'union seule peut conduire à d'heureux résultats, je suis prêt à m'offrir comme médiateur impartial. Si vous, Botzaris, vous voulez retarder votre départ, je suis certain que les autres chefs changeront aussi de résolution. »

Botzaris. « Nous avons laissé le camp, il est vrai, au grand déplaisir du président; mais nous n'en sommes pas moins de ses amis. Nous ne pouvons remettre notre départ ; notre pays est menacé : nos soldats voient leurs maisons, leurs familles en danger; ils nous abandonneraient d'eux-mêmes si nous restions plus long-temps en Morée: et si les soldats désertent, quels services pourrai-je rendre seul au président? Je serai à la fois inutile à la Morée et à la Grèce occidentale. »

Le général. « Puisque vous êtes inébranlable dans vo-

tre dessein, donnez-moi du moins votre parole que vous serez toujours ami du président, et soumis au gouvernement. »

Botzaris. « Je vous assure que je ne garde point rancune au président; et je vous promets d'être toujours son ami. »

Malgré les raisons spécieuses que donna Botzaris pour excuser sa détermination, les faits ont trop bien prouvé, depuis, que le départ de ses troupes fut une des principales causes de la prise de Navarin.

A Tripolitza, les honneurs funèbres furent rendus à la mémoire du général Xidi. La bière, qui était supposée renfermer son corps, était toute couverte de fleurs. Je ne sais si les Grecs ont emprunté cet usage aux Turcs, ou aux anciens Athéniens, qui avaient une coutume semblable. Excepté cela, toutes les autres cérémonies étaient les mêmes que celles qu'on observe aux funérailles des catholiques. Je ne me rappelle pas d'avoir remarqué autre chose, sinon que les prêtres, pauvres et sales à l'excès, psalmodiaient d'une voix nasillarde encore plus désagréable que celle des capucins italiens. Le peuple se plaît à imiter cette psalmodie dans ses chants, et s'enthousiasme autant pour ces tristes accords que ses ancêtres s'enthousiasmaient pour ceux de Linus et d'Orphée.

Il y a à Tripolitza une école grammaticale, dans laquelle on enseigne l'ancien grec, en faisant lire et expliquer Hérodote, Thucydide et Xénophon.

Le 8 mai, une école d'enseignement mutuel fut ouverte dans une mosquée, arrangée pour cet usage, et assez grande pour contenir quatre cents élèves. Un petit jardin en dépend, et devant le vestibule coule une fon-

taine abondante. Le maître est George Constantin, de Chypre, qui a étudié la méthode dans la grande école de Borough-Road, à Londres. Plusieurs des principaux habitans de Tripolitza surveillent, et le prince Ypsilantis y prend un intérêt particulier. Ayant eu occasion de connaître un inspecteur (*epahrus*) de l'instruction publique, le signor Gregorio Constantas, je le priai de me donner un aperçu des progrès de l'instruction en Grèce. Ce vénérable et savant ecclésiastique fut assez bon pour m'écrire une lettre pleine de renseignemens curieux. Il y a peu de temps, qu'il est mort, à Tripolitza, un certain Cava di Dimitzana, surnommé le *Sabanaco,* qui, difforme et bossu devant et derrière, avait été doué par la nature d'un merveilleux talent d'improvisation. Sans savoir ni lire, ni écrire, il chantait en vers toute l'histoire de la Révolution grecque. Je n'ai pu recueillir qu'environ les deux tiers de ses chants improvisés. On y trouve çà et là quelques traits heureux, assez d'harmonie; mais cependant, comme la plupart des poésies des improvisateurs italiens, ils ne supportent pas d'être lus à tête reposée. Ce fait n'en est pas moins remarquable, comme preuve que le grec moderne et les Grecs modernes se prêtent autant, et sont aussi propres à l'improvisation que le grec ancien et les Grecs d'autrefois.

Après le départ des troupes roméliotes, le président se rendit de Sala à Calamata, d'où il écrivit au général Roche qu'il serait fâché de lui faire faire un voyage si pénible, et qu'il le priait de rester à Tripolitza. Le général jugea à propos de se conformer au désir du président. Je me séparai donc avec un très-vif regret d'une personne que j'estimais chaque jour davantage, et le

lendemain, 30 avril, je pris à midi la route de Calamata.

Je ne fis que cinq lieues le premier jour, et m'arrêtai le soir dans une maison, à un mille de Léondari, dans une vallée délicieuse et pour le moins aussi belle que celles décrites par le divin Arioste. Des ruisseaux limpides, et qui jamais ne tarissent, un air frais, le chant des oiseaux, des bosquets d'oliviers toujours verts, embellissent ce lieu où le voyageur fatigué trouve un repos délicieux, après la chaleur du jour, et une course fatigante sur une mauvaise mule ou un mauvais cheval. Les rossignols peuplaient les bois, et le hibou unissait ses cris aigres et aigus comme ceux d'un enfant, avec leurs concerts mélodieux.

A peine fûmes-nous arrivés, que les deux fidèles pallicares qui nous escortaient, plus actifs et plus infatigables que les soldats espagnols, se mirent à nous préparer à souper. Un agneau est toujours la victime appétissante de ces sacrifices. En un moment, il fut tué, dépouillé, vidé, et frotté dans l'intérieur de sel et de poivre. On lui passa ensuite un pieu au travers du corps, en guise de broche, et on le mit à rôtir devant un grand feu.

« Achille préside aux apprêts du festin; il transperce les chairs et les divise avec art; tandis que Patrocle, en sueur, alimente le feu; la tente est éclairée par la flamme qui s'élève [1]. »

Pendant le souper, je remarquai qu'un des pallicares examinait un os de l'agneau (l'omoplate), avec autant d'attention que les anciens en mettaient à examiner les

[1] L'Iliade, livre XI.

entrailles des victimes offertes en sacrifice. Je demandai ce qui attirait ainsi son attention. L'un d'eux, qui parlait italien, me dit que son camarade lisait dans l'avenir. Il ajouta, d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, qu'on pouvait prédire l'avenir d'après les signes découverts sur cet os, et que dans la nuit qui précéda la bataille du 19 avril, un de ses compagnons avait prédit la fatale issue de cette journée. Aussi cet os s'appelle-t-il maintenant en Grèce la *gazette des pallicares*. Je souris d'abord de cette crédulité superstitieuse; mais ensuite elle éveilla en moi la triste réflexion que la superstition est une maladie incurable chez tous les peuples, et que même les plus civilisés n'en sont pas exempts; car, malgré cette espèce d'horoscope, je crois que les Grecs modernes ne sont pas encore aussi superstitieux que les contemporains de Socrate, qui avaient partout des oracles, des temples, des divinations et des sibylles. Les Grecs modernes, quelque attachés qu'ils soient à leur religion, ne sont pas si disposés à donner à leurs prêtres leurs biens et leur argent que les anciens, qui, outre les présens dont ils enrichissaient les temples, avaient coutume de déposer leurs richesses entre les mains de leurs prêtres. Les Grecs d'aujourd'hui préfèrent porter leur argent dans leur ceinture, ou même l'enterrer, que de le remettre au clergé. En Grèce, le peuple est pauvre, le clergé aussi, et les églises encore plus. Ce n'est pas comme au Japon, où les habitans sont misérables, mais où les moines et les cathédrales regorgent d'or et d'argent. A Tripolitza, il n'y a pas même de cloches pour appeler les fidèles à la prière. Après quatre ans de liberté, on se sert encore dans cette ville, pour annoncer l'office, d'une plaque de fer attachée aux portes

(le despotisme turc défendait l'usage des cloches), sur laquelle ils frappent à coups de pierres, et à ce bruit les chrétiens s'assemblent dans l'église voisine comme un essaim d'abeilles.

Un autre endroit délicieux, qui m'a laissé un souvenir agréable, est la source du Pamisus, où nous nous arrêtâmes pour faire un repas frugal avec des olives, de l'ail fraîchement cueilli, et du fromage de chèvre. Afin de mieux connaître les habitudes d'un pays, je n'hésite jamais à les suivre. Ce lieu était estimé des anciens pour la salubrité de l'air qu'ils croyaient particulièrement sain pour les maladies des enfans. Un ruisseau, dont on voit bouillonner la source, y serpente autour d'une prairie couverte d'un gazon épais, ombragée par plusieurs platanes majestueux, et qui réveille le souvenir de cette belle ode de Pétrarque :

« Chiare fresche e dolci acque
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna, etc. »

En Grèce, c'est ordinairement près de quelque site charmant que le voyageur s'arrête pour prendre son repas avec ses compagnons. Les ruisseaux sont nombreux, et les fontaines, qui sont respectées même par la soldatesque la plus sauvage, entretiennent une fraîcheur délicieuse dans un climat où le soleil est pendant plusieurs mois trop prodigue de ses rayons. Que de sources, de vallées, d'arbres je pourrais nommer, sur lesquels le génie de la désolation a régné depuis quatre siècles ! Il n'y a plus ni palais, ni parcs, ni maisons de plaisance. La tyrannie turque n'a laissé à la Grèce que sa terre et son soleil.

La province de Calamata, qui fait partie de l'ancienne Messénie, est bien cultivée, fertile en figues, en vin, en soie et en toute espèce de fruits; mais elle a toujours eu des voisins incommodes. Pendant des siècles, les Spartiates dévastèrent le pays, et ne laissèrent à ses habitans que le choix de la guerre ou de l'exil, de la mort ou de l'esclavage; et maintenant les Mainotes (successeurs, sinon descendans des Spartiates) troublent souvent la province par leurs incursions. Ils descendent de temps en temps de leurs montagnes, et ravagent ces charmantes plaines entremêlées de collines et de ruisseaux.

J'entrai le soir à Calamata; j'allai descendre à la maison du président, devant laquelle était une foule de peuple ressemblant à la multitude qui se presse à l'entour d'un spectacle *gratis*. J'avançai, porté par le torrent, jusqu'en la présence du prince Mavrocordato, qui me salua de la manière la plus polie. Sa physionomie me parut beaucoup plus belle et plus animée que celle de ses portraits qui sont exposés à Londres. Il s'habille à la française. Quand je le vis, pour la première fois, à Calamata, ses habits étaient usés et déchirés, ce qui me sembla plutôt une affectation qu'une nécessité. Il parle français avec facilité et élégance; sa conversation est vive, agréable et pleine d'esprit. Il a la répartie prompte. Un jour, le général Roche lui dit : « Une chose réellement singulière, c'est qu'on parle plus à Paris des affaires de la Grèce, que dans la Grèce même. » Mavrocordato répondit: « C'est qu'il est plus facile de parler que d'agir. » Le général reprit alors: « Je croirais plutôt que nous en parlons toujours comme des amans parlent sans cesse de ce qu'ils aiment. » Ma-

vrocordato répliqua : « Il est malheureux que jusqu'à présent votre amour ait été tout platonique. » Il a tous les talens nécessaires à un secrétaire d'Etat ; il entend les affaires et les expédie avec célérité. Sur ce point, ses ennemis, ne pouvant nier ses talens, disent qu'il manie la plume mieux que le sabre. Il n'a pas sur ses compatriotes autant d'influence que son mérite et son patriotisme devraient lui en donner. La raison, c'est qu'étant né Phanariote, sans liaisons en Grèce, sans richesses, il est obligé de lutter seul contre les factions et les cabales. Par la même raison, il est souvent forcé de se servir des armes de ses ennemis, et il lui sera difficile de parvenir à l'autorité suprême en Grèce. Quoique versé dans le labyrinthe de la politique européenne, son premier objet est de conserver l'indépendance de sa patrie; mais si jamais elle était forcée de se choisir un protecteur en Europe, je suis d'avis que Mavrocordato donnerait la préférence à la nation la plus puissante et la plus désintéressée, à la Grande-Bretagne.

Mavrocordato me présenta au président Condouriotis ; élégamment vêtu, dans le costume de son île, il était assis sur un sopha à la turque, comptant les grains d'un *columbojo*. Comme il ne parle aucune langue étrangère, toutes nos conversations furent courtes et insignifiantes. La famille Condouriotis est, sans contredit, la plus riche d'Hydra : ses propriétés s'élèvent, dit-on, à un million.

Au commencement de la Révolution, cette famille donna des sommes immenses pour le soutien de la marine, et ces sacrifices, joints à la réputation d'être un excellent citoyen, élevèrent Condouriotis aux premiers emplois du gouvernement. Mais, depuis cette époque, sa renommée a toujours été en déclinant. On l'estimait

autrefois comme un homme ferme, et l'expérience a prouvé qu'il avait plus d'obstination que de véritable fermeté. Sa probité est sans tache : on l'accuse d'être partial pour ses amis, et pour les insulaires d'Hydra, ses compatriotes. Le funeste résultat de l'expédition qu'il a entreprise contre les Egyptiens, a beaucoup diminué son crédit. Cependant, quoiqu'on puisse censurer son administration, il aura du moins donné un exemple utile dans toutes les révolutions. Il a montré que les hommes riches, au lieu de refuser les emplois publics et de rester sur le rivage à contempler la tempête, doivent se précipiter au plus fort du danger et périr, s'il le faut, avec leur patrie.

Le camp grec, au lieu de recevoir des renforts, s'affaiblissait graduellement par la désertion de plusieurs soldats, qui, en Grèce, abandonnent leurs drapeaux suivant leurs caprices. Le président avait vainement essayé d'armer la population robuste et guerrière de l'Arcadie. D'abord, quelques milliers d'habitans arrivèrent par troupes au secours de Navarin ; mais par degrés ils abandonnèrent le camp. Les autres habitans du Péloponèse, irrités des extorsions et des vexations des Roméliotes dans la Morée, refusèrent de prendre les armes, à moins qu'on ne leur donnât pour chef Colocotronis, sous lequel ils avaient déjà deux fois triomphé des Turcs. En même temps, Navarin sans espoir d'être soutenu par terre, n'avait de communication libre qu'avec la mer. Le président était retourné à Calamata pour faire un traité avec les Mainotes et les faire marcher au secours de la place assiégée.

L'intention du président était de se rendre par mer au Vieux-Navarin pour ranimer le courage de la gar-

nison de Néocastron, et diriger de-là les opérations de la campagne. Nous nous embarquâmes à Armyros, dans le territoire de Sparte : mais, tandis que nous attendions un changement de vent, nous apprîmes que la flotte égyptienne était devant Modon.

Je passai trois jours sur les côtes de la Laconie; et quoique peu enthousiaste d'antiquités, j'avoue cependant que je parcourus ce rivage avec un mélange d'admiration et de respect. A cette époque, le général Murzina, l'un des trois ministres de la guerre, et l'un des plus puissans chefs des Mainotes, débarqua à Armyros, avec environ cent soixante soldats, afin de conférer avec le président. Les Mainotes, comme on le sait, ne se sont jamais soumis aux Turcs; protégés par leurs montagnes inaccessibles, non moins que par leur excessive pauvreté, ils ont toujours conservé leur indépendance. Leur physionomie est moins belle, mais plus sévère et plus pensive que celle des autres Grecs; ils se distinguent aussi par une plus grande quantité de cheveux flottans sur leurs épaules, et par de larges culottes rassemblées en plis autour de la ceinture.

Le général Murzina se faisait remarquer parmi ses soldats moins par l'éclat de ses armes que par sa grande taille, ses formes robustes, et par une paire d'énormes moustaches, à l'ombre desquels on eût dit qu'un sourire ne pouvait jamais se montrer. Il s'assit à côté du président, sur le rivage de la mer, où se tenait la conférence. Etendue à terre devant eux, était une proclamation destinée à être publiée dans la province de Maina, afin d'exciter le peuple à prendre les armes. Elle fut lue haut en présence des soldats qui accompagnaient les chefs, mais sans éveiller en eux aucune émotion (du moins à

ce qu'il me parut). Elle ne fit pas beaucoup plus d'impression lorsqu'elle parut dans leurs montagnes. Les Mainotes ne donnent pas leur sang pour des paroles. On peut leur appliquer le proverbe : *Point d'argent, point de Mainotes.* Ainsi s'évanouit cette espérance de secours pour Navarin.

L'objet de mon voyage etant rempli, je pris congé du président, et retournai à Napoli de Romanie. Il ne m'arriva aucun accident sur la route, quoique je n'eusse pas pris d'escorte, ayant eu occasion de me convaincre qu'un voyageur est aussi en sûreté dans le Péloponèse qu'en Italie, en Espagne ou en Portugal.

Tous les habitans de la Morée sont armés d'un mousquet, de pistolets et d'un *atagan*, qu'il leur était défendu de porter sous le gouvernement turc. Ils étalent maintenant, avec ostentation, les armes qu'ils ont arrachées à leurs oppresseurs. Une levée en masse dans la Morée pourrait fournir environ cinquante mille combattans. Le peuple est beau et robuste. Pendant les visites que je fis lors de mon séjour à Tripolitza et à Calamata, je parvins enfin à entrevoir quelques femmes. Quelques-unes me parurent très-dignes des éloges que les poëtes leur ont donnés, et qu'ils continuent à leur prodiguer.

J'ai visité quatre *éparchies*, ou préfectures; mais il ne faut pas s'imaginer qu'elles ressemblent en rien aux institutions du même genre qui existent en Europe. Il n'y a, jusqu'à présent, aucune administration municipale, et les cours de justice ne sont pas encore organisées. L'*éparque* se trouve remplir seul plusieurs fonctions qui devraient être distinctes de sa charge. Le conseil de préfecture se compose d'un commis, qui, ordi-

nairement, couche, mange et donne audience dans la même pièce. Il n'y a pas de poste aux lettres en Morée : le gouvernement correspond au moyen d'exprès, et les particuliers sont obligés d'envoyer leurs lettres par des messagers. Les gazettes d'Hydra, d'Athènes, de Missolonghi, ne circulent pas encore parmi le peuple, mais elles sont lues avec avidité par les classes élevées : celle de Missolonghi se soutient par le débit qu'elle a dans les îles Ioniennes. La gazette d'Hydra n'a que deux cents abonnés; celle d'Athènes encore moins.

Les domaines nationaux ont été affermés cette année à un prix double de l'année dernière. Cette augmentation est due à l'abolition du monopole exercé par les primats, qui avaient seuls le droit de les affermer, et aux progrès de la culture, qui s'étend à mesure que la confiance s'établit.

Ce sont là quelques-unes des observations que j'ai faites en voyageant dans la partie de la Morée qui conduit de Napoli de Romanie à Calamata. Qu'ont donc fait les Grecs depuis quatre ans, demandera-t-on? Peu, très-peu. Mais que pouvait accomplir une nation qui, après avoir repoussé deux invasions des Turcs, avait, il y a peu de mois, à éteindre une guerre civile? Que peut fonder un peuple qui ne fait que de sortir d'un esclavage abrutissant de quatre siècles? La tyrannie ronge les forces vitales d'une nation ; et les effets de son poison mortel continuent à se faire sentir même après que la cause a cessé.

On conçoit facilement qu'à Napoli de Romanie le principal sujet de conversation était Navarin. Tant que les communications restèrent ouvertes avec Néocastron, nous entretînmes l'espérance bien fondée que

la place tiendrait encore long-temps; mais quelle fut notre surprise, en apprenant que l'île de Sphactérie, située entre le vieux et le nouveau Navarin, était tombée au pouvoir des Egyptiens. La flotte égyptienne, après une attaque infructueuse, le 7 mai, fit le 8, à midi, une nouvelle tentative sur différens points de l'île, et emporta la place sans beaucoup de résistance. Les Grecs, qui avaient négligé de la fortifier suffisamment, ne firent pas une aussi bonne défense que l'importance de ce poste l'eût exigé. Mavrocordato, qui était dans l'île, échappa, non sans peine; le brave capitaine Psamado, d'Hydra, succomba, et cinq cents Grecs furent tués ou faits prisonniers.

Cet événement me causa le plus vif chagrin. Le comte Santa-Rosa, mon intime ami, périt dans le combat. Quelques mois avant, il était venu en Grèce avec le major Collégno, offrir ses services au gouvernement. En ayant été reçu avec assez de froideur, il prit le costume albanais, et avec tout l'enthousiasme d'un croisé, il entra au service de la Grèce comme simple volontaire, et au camp comme sur le champ de bataille, il tâcha d'inspirer son ardeur aux soldats. Le jour où l'île fut attaquée, il dédaigna de se sauver avec les autres fugitifs à bord d'un brick grec, et aima mieux attendre l'ennemi. Le petit nombre de ceux qui l'imitèrent, trouvèrent, comme lui, un trépas glorieux, mais inutile.

L'armée piémontaise chérira toujours la mémoire de ses deux officiers les plus distingués, le comte Santa-Rosa et le lieutenant-colonel Tarella, qui, dans cette contrée, antique sœur de l'Italie, ont élevé par leur mort un trophée à la valeur italienne. Tarella tomba, en 1822, à la bataille de Péta. Ainsi moururent ces deux braves,

dans une terre étrangère, sans autre tombe que le cœur de leurs amis [1].

Ce nouveau désastre porta le corps législatif à rétracter son refus pour la formation d'un corps de troupes régulières. Au commencement de la campagne, le pouvoir exécutif, convaincu de l'impossibilité de tenir tête aux Égyptiens, avait proposé de lever un corps de troupes régulières étrangères, afin de gagner du temps : soit par méfiance des étrangers, soit par trop de déférence pour les *capitanis* (qui ne peuvent supporter l'idée d'avoir des troupes régulières), le corps législatif rejeta cette proposition. Cependant, affligés et abattus par ces revers répétés, les membres du gouvernement résolurent, à l'unanimité, de prendre à leur solde quatre mille étrangers, et d'organiser six mille soldats grecs en troupes régulières et nationales.

Bientôt après la prise de l'île, la garnison du vieux Navarin, forte d'environ mille hommes, manquant d'eau, et ne pouvant rester dans une ville mal fortifiée, essaya de profiter de l'obscurité de la nuit pour s'ouvrir un passage à travers le camp ennemi; mais ils furent surpris en chemin, et obligés de se rendre prisonniers, à l'exception de cent quarante Roméliotes qui se frayèrent une route le sabre à la main. Ibrahim pacha ne retint, comme prisonniers, que le capitaine Hadgi, Cristo et l'évêque de Modon, qui étaient les deux principaux commandans. Il mit en liberté les autres soldats, après les avoir dépouillés de leurs armes et de leur argent.

Tandis que les prisonniers défilaient devant Soliman Bey (le commandant français Sève), lieutenant d'Ibra-

[1] Voyez ci-après la note 33.

him, il se tourna vers ceux qui l'entouraient, et dit : « Regardez ces malheureux fils de la liberté : qu'ont-ils fait depuis quatre ans ? ils n'ont pas construit un seul vaisseau de guerre ; ils n'ont pas su organiser un régiment ; ils n'ont pensé qu'à se battre entre eux et à se détruire l'un l'autre. » C'était un insolent discours ; mais les Grecs auraient pu en tirer une utile leçon.

Les Grecs, facilement abattus, avaient besoin que quelque événement heureux vînt ranimer leur courage ; et la fortune sembla leur sourire un moment. Le 15 mai, la nouvelle se répandit que l'amiral Miaulis avait incendié la flotte égyptienne dans le port de Modon. Un voyageur affirma qu'il avait entendu un grand bruit du côté de Calamata, à l'approche de la nuit. Un autre disait avoir vu, du sommet des montagnes d'Arcadie, un incendie dans le port de Modon qui avait duré plusieurs heures. Au milieu de ce conflit de joie, de doutes et d'espérances, une lettre de l'éparque de Calamata annonça que l'escadre de Miaulis avait brûlé plus de vingt vaisseaux à l'ennemi, et que la ville de Modon avait été endommagée par l'explosion.

« Beaucoup a été accompli, mais il reste plus à faire encore. Leurs galères s'embrasent, pourquoi pas leurs villes aussi[1] ? »

La rumeur publique avait exagéré cet événement. La majorité de la flotte ennemie était dans le port de Navarin ; les vaisseaux brûlés à Modon n'en étaient qu'une petite partie. Néanmoins, le peuple qui croit toujours ce qu'il désire, se livra à la plus vive joie, croyant la flotte entière détruite, ainsi que les magasins de l'armée égyptienne. Le gouvernement ne se souciait pas de dissiper

[1] Lord Byron; *le Corsaire.*

cette agréable illusion. On rendit des actions de grâce solennelles au dieu des batailles, et l'éloquent orateur Tricoupi fit un discours approprié à la circonstance. Le bataillon qu'on exerçait à Napoli de Romanie, depuis plusieurs mois, sortit par la porte d'Argos pour manœuvrer. Les précipices des rochers à pic que couronnent les forts de Palamidi, se couvrirent de groupes de Grecs, vêtus de diverses couleurs; tandis qu'au milieu de cette scène animée, la musique militaire jouait le bel air de chasse du Freischutz, et rendait cette après-midi plus délicieuse qu'une matinée d'Hyde-Park.

Pendant ces alternatives de joie et de tristesse, il s'éleva un débat d'une nature importante et délicate. Colocotronis, ainsi que plusieurs chefs moréotes, était détenu, il y avait plusieurs mois, comme prisonnier d'Etat, dans un couvent à Hydra; depuis son emprisonnement, la fortune de la Grèce allait toujours déclinant. Quelques-unes des provinces de la Morée avaient demandé son élargissement; lui-même avait, deux fois, supplié le gouvernement de lui permettre d'aller combattre l'ennemi, offrant ses deux fils en otage comme garans de sa loyauté. Les habitans du Péloponèse persistaient à vouloir rester spectateurs oisifs de la guerre, à moins que Colocotronis ne reprît le commandement. Le gouvernement voyait approcher la chute de Navarin, sans pouvoir la prévenir. Sans armée, abandonné par le peuple, que lui restait-il à faire, sinon de confier tout à celui qui avait déjà sauvé une fois la Péninsule? Deux membres du gouvernement penchaient pour ce dernier parti, deux s'y opposaient. Toute décision fut donc suspendue jusqu'à la venue du président, dont on convint d'adopter l'opinion. Il ne tarda pas à revenir à Napoli de

Romanie, tous ses efforts pour rassembler une armée ayant été vains. Son arrivée fut le signal d'une cabale générale : Coletti, qui, plusieurs mois auparavant, avait combattu Colocotronis, s'opposa fortement à sa mise en liberté. Le président indigné contre Coletti, qu'il regardait comme le suborneur des troupes roméliotes qui avaient abandonné le camp à Crémidi, voulait le faire exclure du gouvernement. De son côté, le parti de Colocotronis, ne désirant que l'élévation de son chef, attribuait tous les malheurs de la campagne à l'impéritie du président, et demandait vivement l'expulsion de Mavrocordato, son plus fidèle conseiller.

Les amis de la paix considéraient la disgrâce de l'un ou de l'autre de ces personnages comme injuste et imprudente dans un moment de crise où la Grèce ne pouvait être sauvée que par l'union de tous ses enfans. Le président et Mavrocordato se montrèrent disposés à céder pour obtenir le renvoi de Coletti; mais le premier, s'apercevant bientôt qu'il aurait besoin de trouver un soutien dans le gouvernement même, contre son principal ennemi, Colocotronis, abandonna toute idée de renvoyer Coletti, et s'en référa à la sagesse du corps législatif pour décider du sort de Colocotronis.

Cet aperçu de tant d'intérêts et de passions opposées suffit pour prouver que les Grecs modernes ont la même turbulence, la même rivalité, et les mêmes passions politiques que déployèrent leurs ancêtres dans la Grèce, dans l'Asie-Mineure, dans la grande Grèce, en Sicile, et partout où ils s'établirent.

Pendant ces débats, la saison approchait où les Turcs de Nègrepont ont l'habitude d'envahir l'Attique. Désirant voir Athènes avant le commencement de leurs incur-

sions, je ne perdis pas de temps, et m'embarquai pour Hydra le matin même du jour où la discussion devait s'ouvrir dans le conseil législatif, pour prendre une détermination sur Colocotronis.

Dans l'Archipel, on emploie pour la navigation, et pour communiquer d'une île à l'autre, des vaisseaux à voiles triangulaires qu'on nomme caïques. Les Grecs excellent dans la manœuvre de ces petits bâtimens, et les habitans de Crémidi sont renommés comme les plus experts dans ce genre de navigation. La mer était grosse, mais le vent nous était favorable, et le caïque glissait légèrement sur l'eau, tandis que les matelots chantaient des chants de leur Révolution. Ils dînèrent avec des olives et de l'ail; car c'était un des nombreux jours d'abstinence que les Grecs sont tenus d'observer: y compris les quatre carêmes que leur religion prescrit, ils ont deux cent trente-six jours de jeûne dans l'année. Je ne puis parler des classes supérieures, mais je puis certifier que ces jours d'abstinence sont rigoureusement observés parmi le peuple. J'ai même été souvent obligé de partager leur pénitence, et de me priver pendant plusieurs jours du lait si léger et si délicieux de ce pays. Au bout de quatre heures nous arrivâmes à Spezzia: je descendis à terre, impatient d'apprendre quelque chose de l'incendie de Modon. Les habitans, encore ravis et glorieux de cet événement, me conduisirent au secrétaire du sénat de Spezzia. C'est un prêtre des îles Ioniennes, d'un aspect majestueux, et portant une longue barbe blanche. Il me confirma les nouvelles de l'embrasement, et me nomma quelques-uns des brûlots qui avaient figuré dans l'attaque. Cet ecclésiastique me parut instruit, et je lui demandai comment les Spezziotes, formant une popula-

tion de dix mille ames seulement, dans une île accessible sur différens points, ne craignaient pas un sort semblable à celui des Psariotes. Il me fit l'observation que l'ennemi n'oserait jamais tenter un débarquement par surprise, et avec peu de forces ; et que s'il venait en nombre, on le verrait de loin, et on se préparerait à le recevoir avec des brûlots: de plus, en cas de danger, ils pouvaient appeler à leur secours trois à quatre mille hommes du continent voisin. Cette réponse ne calma pas entièrement mes craintes ; mais, pour ne pas décourager mes hôtes, je parus satisfait, et me contentai d'insister sur ce que le premier et le meilleur moyen de défense des Grecs était dans leur union, et dans une parfaite unanimité de volonté et de plan. De l'air tranquille et solennel d'un ancien pontife, le prêtre me répondit : « Il n'est pas étonnant qu'il existe encore des dissentimens parmi les Grecs. Les divisions sont inévitables dans un Etat naissant. Pendant une Révolution, le peuple est dans une sorte d'accès, et ne revient à la raison que lorsque le délire est passé. L'Empire romain commença par un fratricide, et jusqu'à présent, il ne s'est pas commis en Grèce un crime aussi noir. Dans le monde moral comme dans le monde physique, toutes choses ont été, au commencement, imparfaites, informes, et d'un aspect désagréable. » Tandis que le vénérable secrétaire faisait ainsi l'apologie des troubles de son pays, je remarquai parmi les auditeurs quatre Spezziotes, d'une figure noble et belle, élégamment vêtus, et que je jugeai devoir être les frères de la célèbre Bobolina, par leur ressemblance avec un des proches parens de cette Grecque, qui avait voyagé avec moi en Morée. Dans cette pensée, je plaçai ma main sur mon cœur; ils me rendirent mon salut, et m'invitè-

rent à les accompagner chez leur sœur, ce que je fis avec le plus vif empressement. Cette moderne amazone, objet de tant de satires et de louanges parmi les Grecs, a le teint bronzé, les yeux étincelans; tous ses mouvemens sont pleins de feu et de vivacité; elle vint à ma rencontre d'un air joyeux et ouvert, et me reçut avec la plus franche cordialité. Voulant lui dire quelque chose qui lui fût agréable, je lui annonçai l'élargissement prochain du général Colocotronis. « Si cela est », répliqua-t-elle, « je retournerai au camp avec lui, et me battrai encore contre les Turcs. » Malheureuse femme! elle n'a pu accomplir son vœu. Elle fut tuée, quinze jours après, d'un coup de feu tiré par les parens d'une jeune fille que son fils avait enlevée.

Pour ne pas perdre l'avantage d'un bon vent, nous nous rembarquâmes, et à une heure du matin, nous entrions dans le port d'Hydra. Par une belle nuit d'été, éclairé par la lune, c'est un des plus admirables sites qu'on puisse voir. La ville, composée de maisons d'un blanc éblouissant, suspendues en amphithéâtre sur une montagne escarpée, apparaît dans l'obscurité comme une masse de neige; et les lumières, qui étincellent de loin aux fenêtres ouvertes, ressemblent à des étoiles d'or sur un fond d'argent. Je crois que cette comparaison a déjà été faite par d'autres, mais je la répète parce qu'elle est juste. Lorsque nous arrivâmes dans le port, il retentissait des coups de marteaux, et des cris des matelots qui levaient l'ancre. Ce bruit provenait de trois brûlots que l'on préparait en toute hâte pour l'escadre de Miaulis. Le lendemain de bonne heure j'allai à bord d'une de ces machines infernales : elles sont fort simples. C'est un vaisseau dont l'intérieur est rendu pareil à une

mine, au moyen de barils de poudre, de poix, et autres substances inflammables. Une traînée de poudre établit la communication entre les barils et l'extérieur, à travers deux grandes ouvertures pratiquées à la poupe. Quand le brûlot, profitant de la nuit, ou protégé en plein jour par un brick de guerre, s'est cramponné à un vaisseau ennemi, les matelots descendent dans un canot, et le dernier met le feu à l'entrée des bouches placées à la poupe. Le canot s'éloigne aussitôt à force de rames, pour éviter l'explosion. Chaque matelot reçoit une récompense extraordinaire de cent dollars. Miaulis en donna deux cents à chacun de ceux qui exposèrent leur vie dans le port de Modon. Chaque brûlot coûte, au gouvernement, de trois à quatre mille dollars, selon sa grandeur. Les marins hydriotes préparaient ces navires, qui pouvaient devenir leur tombeau, avec la même gaieté et la même ardeur qu'ils eussent mis à orner une salle de bal. Les Hydriotes sont robustes et tant soit peu taciturnes; ils ont conservé la gravité de la nation albanaise dont ils descendent; ils méprisent la gaieté et le bavardage des Moréotes; peu d'entre eux savent lire et écrire, mais plusieurs parlent deux ou trois langues, l'italien, le français et le turc.

Hydra et Spezzia n'ont point d'éparchies ou préfectures; elles sont gouvernées par un synode ou sénat composé des principaux habitans. J'allai faire ma visite au sénat selon la coutume des voyageurs, et je demandai au signor Lazzaro Condouriotis, président, la permission de voir le général Colocotronis.

« Ipsida e folta la gran barba scende. »

Tasso.

Lorsque je contemplai Colocotronis assis au milieu de

dix de ses compagnons, comme lui prisonniers d'État, et que je vis le respect qu'avaient pour lui ses gardes, je me rappelai le portrait que le Tasse a fait de Satan siégeant dans le conseil des démons. Ses cheveux gris et négligés tombaient sur ses larges épaules, et se mêlaient à sa barbe épaisse et rude, que, depuis son emprisonnement, il avait laissé croître en signe de douleur et de vengeance. Ses membres sont robustes, ses yeux pleins de feu, et dans son ensemble martial et sauvage, il ressemble à l'un des rocs grisâtres et anguleux qui sont semés dans l'Archipel. Je lui présentai les complimens de Bobolina, et lui annonçai que sous peu de jours il serait libre. Il me remercia par l'interprète, et me demanda quelles étaient les nouvelles. Je lui dis que les Égyptiens étaient sur le point de s'emparer de Navarin, et qu'ils étaient redoutables, non-seulement par leur valeur personnelle, mais par leur habile tactique et leur cavalerie. Il fit l'observation que pour vaincre les Égyptiens, il suffisait de lever des hommes, et (accompagnant ses paroles du geste) de faire feu. « Je connais », ajouta-t-il, « des positions dans lesquelles leur tactique et leur cavalerie leur deviendraient inutiles. Savez-vous ce qui a donné la victoire aux Égyptiens? l'unité de commandement; tandis que les Grecs se perdent par la manie qu'a chacun de vouloir commander sans la moindre expérience. » Tandis qu'il levait le bras en parlant, j'y remarquai un coup de sabre, et lui demandai où il avait eu cette honorable distinction. « Ce n'est pas la seule que je porte sur moi, » répliqua-t-il, et il me montra une autre cicatrice de coup de feu sous le bras gauche, une autre au côté droit de la poitrine, et une quatrième à la cuisse.

Quand il parlait, il faisait passer vivement entre ses

doigts les grains d'un chapelet, et, au lieu de la gravité turque, il roulait les yeux d'une manière rapide et farouche, se levait, s'asseyait, agité comme s'il eût encore été Klephte, et tourmenté de la crainte des embuscades et des attaques de l'ennemi. Colocotronis n'est certainement pas un homme d'une trempe ordinaire. Peu de jours après, il fut effectivement mis en liberté, et reçu par le gouvernement à Napoli de Romanie avec toute la dignité et les honneurs qui lui sont dus. Lors de la cérémonie de sa réconciliation avec le gouvernement, il répondit sans préparation au discours qu'un des législateurs lui adressa. Dans cette improvisation rude et sans art, il y a un passage remarquable, dans lequel il dit : « En venant d'Hydra, j'ai jeté toute rancune dans la mer, faites de même aussi. Enterrez dans ce gouffre toutes vos haines et vos dissensions. Ce sera *là* le vrai trésor à gagner. » Il parlait alors sur la place de Napoli, où depuis plusieurs jours les habitans creusaient la terre, dans l'espoir (si commun en Grèce) de trouver un trésor caché.

Hydra n'était pas habitée par les anciens. Cette île n'est qu'un amas de montagnes stériles, à l'exception de quelques coins de terre qui sont cultivés comme jardins, à grands frais et avec beaucoup de travail. Les maisons sont belles, construites en pierre, avec des murs solides ; quelques-unes ont une noble apparence, et dominent les autres, surtout celles du président Condouriotis, de Miaulis et des frères Tombazis. Les nobles d'Hydra sont comme les anciens Génois, qui étaient d'une grande sobriété dans leur vie, et qui avaient de magnifiques demeures, afin d'en imposer au peuple et de le dominer. Cette île doit sa prospérité à l'amour

de la liberté. Avant la Révolution, les Grecs qui voulaient se dérober à l'oppression des Turcs, abandonnèrent les îles les plus fertiles qui excitaient l'avidité de leurs tyrans, et vinrent chercher sur ce sol aride et pierreux, l'hospitalité la plus douce, celle de l'indépendance. Ainsi naquit Venise; ainsi la république de la Hollande sortit des eaux et des marais; ainsi la liberté s'est nourrie dans les déserts de l'Amérique. Depuis vingt ans, la population de cette île a toujours augmenté, et l'on dit qu'elle s'élève aujourd'hui à plus de trente mille habitans. Hydra pourrait mettre en mer six mille matelots; mais, faute de vaisseaux et d'argent, elle n'en emploie que deux mille. Cette année, la flotte grecque se compose de quatre-vingt-quatorze bricks, divisés en trois escadres. Hydra en fournit cinquante, Spezzia trente, et Ipsara douze. Au commencement de la campagne, la flotte possédait vingt brûlots, qui sont remplacés à mesure qu'ils sont détruits. Cette île a jusqu'à présent produit les plus habiles marins : Miaulis, Sactari ou Sacktury, Psamados, Tombazis, etc. Les Hydriotes attendent avec impatience l'arrivée des frégates, achetées par le gouvernement en Amérique. Ils ne sont point du tout hableurs, et avouent que n'étant pas toujours en état de faire face à l'ennemi avec leurs petits vaisseaux, ils sont obligés d'avoir recours aux stratagèmes et aux surprises pour soutenir la guerre.

Je trouvai beaucoup de bienveillance parmi les nobles de l'île. Les fils de quelques-uns des chefs eurent la politesse de me mener visiter les batteries du port, et les autres fortifications. Les premières sont bien construites et entretenues avec beaucoup de soin. Avant la Révolution, Hydra ne possédait que trois canons. Le

port seul est défendu aujourd'hui par plus de trente pièces d'artillerie en cuivre. Les jeunes gens me conduisirent par mer à Vlicos, à environ un mille de la ville, où le sénat entretient un poste avancé de *stratiotes*, ou simples soldats. Comme Vlicos est un lieu propre à un débarquement, le sénat y a fait élever un rempart en pierre très-solide, flanqué de barbacanes, derrière lesquelles les tirailleurs peuvent repousser l'ennemi du rivage. Tous les ans, tant que la flotte turque est en mer, Hydra entretient une garnison de trois mille hommes. Elle a donc trois moyens de défense : d'abord, son escadre; secondement, sa situation dans un canal étroit qui favorise les manœuvres des brûlots; troisièmement, une garnison généralement composée de soldats roméliotes. Vlicos est une promenade charmante au coucher du soleil. Un torrent se fraye un chemin jusqu'à la mer. On entrevoit çà et là, au milieu des rochers, des figuiers indiens, des oliviers, et plus haut sont éparses des maisons de campagne appartenant à des capitaines de vaisseau qui cultivent, dans de petits jardins, des fleurs, des orangers et d'autres arbres à fruit. Il y a à Vlicos deux petites églises; une lampe brûle constamment dans chacune. C'est là que les mères, les femmes et les sœurs des matelots ont coutume d'offrir au ciel leurs prières et leurs vœux quand la flotte hydriote met à la voile pour aller attaquer les Turcs; tandis que de son côté, l'escadre, en passant devant ces chapelles, échange un dernier adieu avec les suppliantes.

La decription que fait Homère du caractère des Phéaciens peut s'appliquer au bas peuple d'Hydra :

« C'est une race de grossiers marins, hommes rudes et impétueux comme la mer qui les entoure : n'ayant de

sympathie qu'avec les insulaires, leurs compatriotes, et détestant quiconque a respiré un air étranger. Celui qui règne sur l'abîme leur donna le génie de construire d'orgueilleux vaisseaux, de commander à l'Océan, de s'ouvrir une route au travers des eaux, portés sur des ailes tissées par les hommes : il n'est pas d'oiseau si léger, pas de pensée aussi rapide que leur course. » (*Odyssée, livre* VII.)

On accuse les Hydriotes d'être corrompus et féroces. Je ne puis les défendre, ayant vu de mes yeux un monument de haine et de vengeance. Il y a deux ou trois ans qu'un habitant d'Hydra en tua un autre par trahison. Quel fut son châtiment? les amis du mort détruisirent complètement deux moulins-à-vent appartenant à l'assassin, et jetèrent bas sa maison. Ces ruines, résultat de la punition d'un crime par un autre crime, existent encore aujourd'hui. Ces insulaires sont néanmoins vigilans et courageux. L'événement suivant en est la preuve. Dans l'après-midi du 25 mai, à l'heure où, même en Grèce, la sieste est permise, le bruit du canon se fait entendre au loin; chacun veut en connaître la cause; la védette annonce qu'une frégate autrichienne a paru devant Spezzia pour réclamer un navire autrichien qui avait été pris et conduit dans ce port. La frégate accompagna sa demande de quelques coups de canon. Tout Hydra fut en alarmes; on craignait aussi que le même vaisseau ne vînt réclamer deux bâtimens impériaux, capturés peu de jours avant. Les canonniers étaient à leur poste; les matelots préparaient un navire; toute la jeunesse brûlait du désir de saluer à coups de canon ces alliés des Turcs. La frégate autrichienne se contenta de commettre quel-

ques pirateries, et n'alla pas plus loin [1]. Quelque indignation qu'eût excitée cette tentative des Autrichiens, elle ne put surpasser la joie que causa l'arrivée de la frégate anglaise, la *Cambrienne;* elle jeta l'ancre à trois milles de l'île. Tous les jeunes gens étaient impatiens d'aller présenter leurs respects au capitaine Hamilton, le bon et généreux ami de leur cher amiral Miaulis. Je passai un jour entier à bord de la frégate, avec plusieurs de ces jeunes Hydriotes qui échangeaient des poignées de main avec les matelots anglais dans une confiance toute fraternelle. Je quittai Hydra à regret. Ce nid d'intrépides mariniers, menacé sans cesse du sort de Chios et d'Ipsara, m'inspirait un triste et profond intérêt.

L'amour de l'indépendance, comme celui que décrit Platon, vivifie l'univers. Il anime les déserts, les montagnes, les grottes. Au sommet d'un haut rocher, vis-à-vis de l'île d'Hydra, est une petite chapelle, un olivier solitaire étend ses branches au-dessus, et en ombrage une partie. Un moine, gardien de ce lieu, était assis au pied de l'arbre. Notre pilote le salua, et lui demanda ses prières pour la sûreté de notre voyage. Le bon hermite répondit : « Je prierai pour vous et pour notre pays. » Entre l'île de Modi et de Porro, nous rencontrâmes un corsaire ipsariote, qui avançait lentement, remorquant à sa suite deux vaisseaux autrichiens, qu'il avait pris à l'entrée des Dardanelles. A peine nos matelots l'eurent-ils aperçu, qu'ils lui crièrent, malgré la distance, de se mettre à la poursuite de la frégate autrichienne qui s'était présentée devant Spezzia ; ils lui an-

[1] J'ai compté trente bâtimens impériaux naviguant dans l'Archipel au service des Turcs.

noncèrent aussi la victoire de Miaulis. Le corsaire remercia, et nous apprit que la flotte turque était sur le point de sortir du détroit. Pendant ce temps, le soleil se coucha, le vent tomba, et la mer devint tranquille et unie comme un miroir.

Les matelots ont un proverbe qui enjoint « de manger à la clarté du jour. » Chacun de nous tira ses provisions, et avec ce sentiment d'hospitalité commun dans l'Archipel, nous mîmes en partage toutes nos richesses, et nous commençâmes à manger sans distinction de rang. La nuit s'avançant, nous dormîmes à la belle étoile, couchés au fond de la barque, et bercés par le mouvement et par le doux bruit des rames. Au lever du soleil, nous étions devant Égine. Le fût d'une colonne que l'on voit se projeter dans le lointain; la belle plaine qui s'étend jusqu'aux rivages, couverte d'oliviers, de riches pâturages, et de champs de blés; les montagnes irrégulières qui s'élèvent au sud de l'île, et bornent cette admirable perspective, tout me fit souhaiter que quelque accident vînt suspendre notre voyage; mon vœu s'accomplit : il survint un calme parfait. Nous descendîmes à terre pour attendre que le vent se levât. Je me hâtai de visiter la colonne solitaire (débris de quelque temple antique), et de-là, je me rendis à travers les ruines de l'ancien port d'Egine, qu'on voit encore de la mer, à Egine même, bâtie depuis peu d'années. Les habitans vécurent long-temps dans une ville construite par les Vénitiens, sur une montagne, dans l'intérieur de l'île; mais l'amour du commerce les porta à se rapprocher de la côte, et en conséquence ils choisirent le site de l'antique Egine. Les émigrations causées par la Révolution y ont rassemblé un mélange de Grecs errans, venus de dif-

férens points, de Chios, de la Natolie, de Zaitounis, de la Livadie, etc. Les costumes variés des femmes offrent au voyageur le spectacle d'une mascarade continuelle. La population est aujourd'hui d'environ dix mille ames, parmi lesquelles on compte mille Ipsariotes, qui, après la catastrophe arrivée à leur pays, ont cherché un asile ici. Le costume des femmes ipsariotes frappe par la variété de ses couleurs, et ressemble à celui des paysannes de la Suisse. Aujourd'hui, cependant, la plupart d'entre elles sont en deuil de leurs maris, et de leurs parens, massacrés l'année dernière par les Turcs. Elles portent sur la tête un grand turban, d'où s'échappe un bout de mouchoir qui leur cache toute la figure, excepté les yeux; un bandeau de cheveux leur couvre une partie du front. Je ne puis dire si cette coutume de se couvrir le visage est une imitation du costume turc, ou une tradition de l'usage des Athéniennes dans l'antiquité. Les femmes ipsariotes sont belles, courageuses, et capables des actions les plus héroïques. Presque toutes savent nager. La tante du capitaine Canaris, robuste, quoique âgée de soixante ans, se sauva à la prise d'Ipsara en faisant trois milles à la nage. Les plus riches familles d'Ipsara se sont réfugiées à Egine, et continuent le commerce maritime. Ipsara est un rocher nu et stérile : Egine, au contraire, est fertile, dorée par le soleil, et sous un ciel délicieux. Les Ipsariotes n'en soupirent pas moins sans cesse pour leur aride Ipsara. Le gouvernement leur a offert le Pirée en dédommagement de la perte de leur île; mais les Ipsariotes veulent substituer au nom illustre du Pirée, celui de la Nouvelle-Ipsara. Le seul nom de la patrie est une illusion chère à celui qui en a perdu la réalité.

Je me fis indiquer la demeure de Constantin Canaris, jaloux de connaître cet intrépide commandant des brûlots. Je le trouvai auprès de sa femme, jouant avec son fils Miltiade, enfant de trois ans. Il me reçut avec franchise et courtoisie, et me fit offrir par Nicolas, son fils aîné, une rose à demi-épanouie, marque particulière d'affection dans le Levant. Canaris est un jeune homme d'environ trente-deux ans, franc, gai, et en même temps extrêmement modeste. Je ne pus jamais le décider à me raconter aucun de ses exploits. Il est aimé de tous ses compatriotes; mais les Hydriotes lui portent envie, et c'est par leur influence qu'on ne lui a pas donné cette année le commandement d'un brûlot. Son fusil était suspendu au mur. Ses armes et son courage, voilà les seules richesses de cet homme intrépide, après avoir brûlé quatre vaisseaux de guerre à l'ennemi. L'année dernière, ayant vengé l'incendie de son pays natal (Ipsara) en brûlant un vaisseau turc, il se présenta à Napoli de Romanie, pauvre et manquant de tout; tandis que chaque habitant s'empressait à lui faire son offrande, il dit devant le corps législatif: « Je préférerais à tous ces dons un autre brûlot pour le *brûler* au service de mon pays. » Tandis que nous causions, sa femme, avec toute la dignité d'une matrone, allaitait un enfant de trois mois, nommé Lycurgue; elle est aussi Ipsariote, d'une grande beauté, grave et modeste comme une Minerve. Après avoir rendu cet hommage de respect au plus courageux des Grecs, je m'acheminai vers le port; j'y trouvai plusieurs des principaux habitans de l'île, qui me comblèrent de politesse. Ils observent encore les lois d'une généreuse hospitalité, selon l'ancien précepte de Jupiter. Ils me firent promettre de revenir à Egine pour visiter

le temple de Jupiter Panhellénius, et je donnai ma parole à Runfo de devenir son hôte. Le vent s'était élevé, nous partîmes.

Anacharsis compare les îles de l'Archipel aux étoiles éparses dans les cieux. Byron les appelle les *joyaux* de la mer. Je ferai une comparaison plus prosaïque. J'ai navigué sur les lacs de l'Ecosse, sur ceux de la Suisse, et sur ceux de la Haute-Italie qui sont admirablement beaux; mais je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir qu'en voguant dans l'Archipel. C'est le tableau le plus varié et le plus vaste. Les îles s'élèvent et disparaissent de moment en moment, comme d'agréables pensées qui succèdent les unes aux autres. A peine le voyageur en perd-il une de vue, et la voit-il se dissoudre et se fondre dans la vapeur, que, dans le lointain, une autre apparaît comme un nuage, devient visible, prend une teinte rougeâtre, entremêlée çà et là de points sombres, qui sont des massifs d'arbres toujours verts, ou de quelques points blancs, qui, grossissant par degrés, deviennent des villes et des villages. C'est comme une illusion qui se change peu à peu en une réalité.

Nous arrivâmes à Colouris assez avant dans la nuit. Les caïques qui remplissaient le port étaient chargés de familles venant de la Grèce occidentale pour échapper aux Turcs, qui étaient entrés à Salone au nombre de dix mille. La rive et les places étaient aussi couvertes d'une foule de peuple arrivant d'Athènes, qu'on désertait de crainte des Turcs de Négrepont. Colouris et Bellachi sont deux grands villages dans l'île de Salamine, où se réfugient tous les ans, à l'ouverture de la campagne, les vieillards, les femmes, les enfans de la Grèce orientale et occidentale. Cette île, qui a plusieurs

fois sauve les anciens Athéniens, donna asile, en 1821, à cent mille Grecs. Au commencement de l'hiver, époque à laquelle les Turcs ont coutume de se retirer, les familles regagnent leurs foyers, si la fureur de l'ennemi ne les a pas entièrement dévastés. Le bruit courait que les Turcs avaient fait une incursion. Pour m'en assurer, je résolus d'attendre dans l'île durant un jour seulement. Ces malheureuses familles errantes vivent entassées dans des maisons ou chaumières recouvertes en feuilles : c'est un spectacle déchirant. Si chaque peuple savait ce que son indépendance a coûté à ses ancêtres, il répandrait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défendre. Au milieu de cette scène de désolation et de misère, j'eus le bonheur de faire la connaissance d'Emmanuel Tombazis, l'un des plus habiles marins d'Hydra, qui commanda, pendant long-temps, l'escadre grecque dans la guerre de Candie. Il a construit la plus belle corvette de la flotte grecque, et s'occupait alors à construire un brûlot de son invention, d'une forme plus légère que les autres, et joignant à cet avantage celui de pouvoir placer le timonnier sous le pont. Il me dit qu'il espérait obtenir du gouvernement que ce vaisseau fût commandé par Canaris; et, en effet, il a été confié à ce brave. A mon retour de la Grèce, je rencontrai ce brûlot à la hauteur de Cérigo, avec l'escadre de Miaulis; depuis, il a probablement causé quelque glorieuse explosion. Tombazis poussa la complaisance jusqu'à me procurer, pour me rendre à Athènes, la société de Petrarchi, jeune médecin aimable et instruit qui devint mon compagnon de voyage. Ayant acquis la certitude que la nouvelle du débarquement des Turcs dans les champs de Marathon n'était pas fondée, je poursuivis

mon voyage, et le soir même nous mîmes à la voile du port de Bellachi pour le Pirée. En traversant ce golfe,

> « Ton golfe glorieux, immortel Salamine! »
>
> BYRON.

Il est impossible de ne pas être assailli par mille et mille pensées. Je voyais, à ma gauche, l'antique et mystérieux Éleusis; en face de moi, le promontoire d'où Xercès assista, dit-on, aux désastres de sa flotte. Cependant, l'obscurité de la nuit enveloppa tous les objets, et plein de ces grands souvenirs, je récitai à mes compagnons de voyage ces beaux vers de Foscolo, *Suoi Sepolchri*, dans lesquels il suppose que le matelot, longeant les côtes de l'Eubée, entrevoit les ombres des combattans de Marathon :

> « — Il navigante,
> Che veleggiò quel mar sotto l'Eubea,
> Vedea per l'ampia oscurità scintille,
> Balenar d'elmi, e di cozzanti brandi,
> Fumar le pire, igneo vapor, corrusche,
> D'armi ferru vedea larve guerriere
> Cercar la pugna; e all orror de' notturni
> Silenzi si spandea lungo ne' campi
> Di falangi un tumulto, e un suon di tube,
> E un incalzar di cavalli accorrenti,
> Scalpitanti su gli elmi a' moribondi,
> E pianto, ed inni, e delle parche il canto. »

Je m'éveillai, le matin, sous le ciel riant de l'Attique; je cherchai des yeux, avec empressement, le Pirée, l'antique et célèbre Pirée; et je découvris, avec douleur,

un port peu sûr et quelques ruines semées çà et là près de la mer; mais je regardai plus loin, et j'aperçus le Panthéon, s'élevant au-dessus de l'Acropole d'Athènes, magnifique récompense de toutes les fatigues du voyage. La route qui conduisait du Pirée à Athènes, était couverte de femmes et d'enfans venant de la ville. C'était l'époque de la moisson de l'orge, grain qui réussit merveilleusement en Attique, et que les paysans mêlent avec de la farine de froment pour en faire du pain. Tous les habitans étaient occupés à faire la récolte, et à la mettre en sûreté dans la ville, avant que les Turcs ne vinssent, comme une nuée de sauterelles, ravager tout le pays. Après deux heures de marche parmi les oliviers et les vignes, j'entrai dans Athènes. Les rues étaient remplies de pallicares; mais les maisons étaient vides et démeublées. En hiver, la population varie de douze à quatorze mille ames; en été, il ne reste que trois mille hommes pour la défense de la ville. La forteresse de l'Acropole n'exige qu'une garnison de cinq cents hommes. Elle est abondamment pourvue d'eau et de provisions de toute espèce. Le général Gouras, commandant de la Grèce orientale, l'a mise en état de soutenir un siége de deux ans. La ville n'est protégée que par un mur, derrière lequel on place, selon que l'occasion l'exige, deux à trois mille tirailleurs. Ce serait une triste défense contre des troupes régulières européennes; mais pour arrêter une armée turque, il suffit d'un simple mur. En 1822, un fossé a sauvé Missolonghi de l'invasion de vingt mille Turcs. Les Vénitiens, quand ils possédaient la Morée, l'avaient hérissée de tours et de petits châteaux forts qui, placés sur des hauteurs, suppléaient au manque de troupes nombreuses. Les

Athéniens ont adopté un meilleur système de défense, en ôtant à l'ennemi tout espoir de butin. Dans cette vue, le général Gouras avait donné des ordres pour que les femmes et les enfans eussent à quitter la ville avant le commencement des hostilités. Si les Turcs voulaient prendre Athènes par force, ils n'achèteraient de leur sang que quelques monceaux de pierres. A l'exception de quelques maisons, tout le reste de la ville n'est qu'un amas de ruines désertes. Si les Grecs étaient disposés à faire une résistance opiniâtre, ils pourraient se battre de maison en maison, et se retirer enfin dans la partie de la ville qui est au pied de l'Acropole et sous sa protection.

Le 30 mai, tandis que j'assistais à une assemblée des chefs tenue dans une vieille mosquée, un pallicare apporta de Napoli de Romanie la nouvelle que Navarin avait capitulé. Malgré le sang-froid et l'impassibilité musulmane, commune à tous les chefs grecs du continent, cette annonce troubla leur gravité, et leur fit poser leurs pipes à terre. La reddition de Navarin est un événement qui peut être suivi des plus fâcheux résultats. Comme forteresse, cette place n'est pas d'une grande importance; mais elle est très-précieuse comme port de mer. Son port est vaste et sûr; il peut servir de station d'hiver à la flotte ennemie, qui, de-là, menacera tous les rivages de la Morée. Dans la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens commirent la faute de négliger ce point, et les Athéniens s'en étant rendus maîtres, le fortifièrent, et en firent une position très-redoutable pour l'ennemi.

Les particularités qui suivent sur le siége de Navarin, m'ont été rapportées par le major Collegno, qui

contribua par sa valeur et ses conseils à prolonger la défense de cette place.

Navarin peut contenir six à sept mille habitans, qui, dès le commencement du bombardement par les Egyptiens, se retirèrent à Arcadia. Le port est assuré du côté de la mer par l'île de Sphactérie, et assez vaste pour recevoir une flotte nombreuse. Le canal, entre le vieux Navarin et l'île, est de vingt à trente toises de large; il est très-peu profond, et ne peut admettre que des bateaux pêcheurs; il y a même un endroit guéable. La forteresse fut approvisionnée d'eau par le vieux Navarin, tant que la flotte turque fut en vue et avant la prise de l'île. Navarin n'est entouré que d'un mur sans fossés. La hauteur, commandant la ville, est un petit exagone défendu par cinq tours placées aux angles extérieurs, mais sans fossés, ni ouvrages avancés, ni remparts intérieurs. Une frégate pourrait, de la mer, abattre les murailles en deux ou trois heures. L'artillerie de la place consistait en quarante pièces de canon, dont la plus grande partie était dans le fort, huit sur la batterie à l'entrée du port, et quelques-unes dans les tours qui bordent la ville.

Les Égyptiens prirent terre d'abord à Modon, le 15 février. Ils employèrent l'intervalle entre cette première descente et la seconde à approvisionner Coron et à faire leurs préparatifs pour le siége de Navarin : la seconde descente eut lieu au commencement de mars. Le corps entier des troupes pouvait se monter à quinze mille hommes (troupes régulières); trois régimens d'infanterie arabe, chacun de quatre mille hommes environ; sept cents cavaliers et deux mille Albanais. Ils parurent devant Navarin le 9 mars; la place ne contenait que cent

cinquante hommes en état de porter les armes; l'ennemi, reçu à coups de canon, se retira hors de portée; il érigea une batterie de cinq pièces et d'un mortier, au pied du mont Saint-Nicolas, et une de deux mortiers du côté de la route de Modon. En peu de temps, il parvint à couper l'aqueduc qui fournissait de l'eau à la ville; ce qui rend probable que si les Égyptiens eussent dès-lors tenté l'escalade, ils eussent réussi. Le feu donnait en plein sur la ville que les femmes et les enfans évacuèrent, et quinze cents hommes entrèrent dans la forteresse, du côté du vieux Navarin. Il était néanmoins évident que la place ne soutiendrait pas un siége régulier, et que le gouvernement ne pouvait la défendre que par une puissante diversion. Cependant, les Égyptiens ne laissaient pas le temps de réunir des forces considérables, car ils attaquaient les troupes en détail, à mesure qu'elles arrivaient, et généralement avec succès. Vers le milieu d'avril, le gouvernement avait pourtant réussi à rassembler près de huit mille hommes, à Crémidi : on se détermina à les faire avancer sur la route entre Modon et Navarin, dans la nuit du 19 au 20 avril; mais ils furent surpris et mis en déroute par les Égyptiens, le 19 au matin, et de ce moment la ville n'eut plus rien à espérer que de ses propres ressources. Les maisons avaient été entièrement détruites par les bombes; la garnison n'avait d'autre abri que quelques mauvaises casemates, et la brèche ouverte par la batterie de Saint-Nicolas aurait été praticable pour un ennemi plus hardi que les Arabes. Indépendamment de la garnison de Navarin, il y avait plus de cinq cents Arcadiens dans le vieux Navarin, au nord de l'île. Durant la fin d'avril, on éleva un retranchement derrière la brèche, en cas que l'en-

nemi tentât l'assaut. Le 1er mai, on signala la flotte égyptienne; le soir du même jour, une de ses divisions entra dans le port de Modon, et le reste, le jour suivant: le 3, elle fut surprise par la flotte grecque, et forcée d'abandonner la rade. Du 3 au 7, il y eut plusieurs engagemens sans résultats, mais dans lesquels vingt petits navires marchands eurent le courage de faire face à soixante voiles de l'ennemi, dont dix-huit frégates et vingt corvettes et bricks. Après la destruction de l'aqueduc, la forteresse fut réduite à quatre citernes; l'eau de la plus grande avait été imprudemment consommée, au commencement du siége. On loua deux barques zantriote pour fournir aux besoins journaliers de la garnison. Le 7, la flotte paraissant menacer l'île de Sphactérie, cinq cents hommes furent envoyés de la ville et du vieux Navarin, à sa défense: ils prirent position à l'endroit que l'on supposait le plus propre au débarquement de l'ennemi. On y établit douze pièces de canon servies par les marins de la flotte grecque. Il faut observer qu'au commencement d'avril, l'escadre destinée pour Patras, commandée par le capitaine Psamados, entra dans le port et y resta jusqu'à la prise de l'île. Le 8, à midi, les Turcs attaquèrent, et à une heure ils étaient en possession de la place. Les huit vaisseaux laissèrent le port, abandonnant quelques-uns de leurs capitaines et plusieurs de leurs matelots, et emportant avec eux une grande partie des munitions destinées à la défense de Navarin. Le commandant de la forteresse qui se trouvait dans l'île, suivit la flotte, et le soir du 8, la place resta sans commandant, sans eau et sans provisions, ne renfermant que mille hommes et vingt barils de poudre. Dans la matinée du 10, l'ennemi devint

maître du vieux Navarin, dont la garnison capitula, en livrant ses armes, et obtenant la liberté de se retirer. A midi, deux brigantins égyptiens entrèrent dans le port, en dépit du feu de la place, et furent suivis, le jour d'après, par onze frégates et quatre autres brigantins, qui jetèrent l'ancre à une portée de pistolet des murailles de la ville. Ils envoyèrent de suite à terre un prisonnier grec chargé d'un message, mais il ne fut pas reçu ; et la flotte commença un feu très-vif. Le matin du 12, l'ennemi renouvela à la garnison l'offre de la laisser se retirer sans armes, et par terre. Cette ouverture fut encore rejetée, et le feu recommença ; il continua encore le 13 et le 14, interrompu seulement par des propositions qui furent de nouveau repoussées. Pendant ce temps, les Égyptiens avaient élevé quatre autres batteries, et le 15 au matin, il y avait quarante-six pièces de canon et dix mortiers dirigés contre la ville, du côté de la terre. Hors d'état de résister à un feu si vif et si disproportionné à la force de la place, les Grecs n'eurent plus d'autre ressource que de chercher à gagner du temps, dans l'espoir d'être secourus par terre ou par mer. On consentit donc à entrer en pourparlers, sous condition que le feu cesserait de suite. Une semaine entière se passa dans des négociations prolongées à dessein par les Grecs ; et enfin, la garnison sortit le 23, laissant de l'eau dans la forteresse pour quatre jours seulement, et du pain pour dix. Les conventions furent qu'elle se retirerait sans armes ni bagages, et serait embarquée sur des vaisseaux neutres pour être conduite à Calamata, sous l'escorte de deux goëlettes ; l'une autrichienne, l'*Aréthuse*, capitaine Bandiera ; l'autre, anglaise, l'*Amaranthe*, capitaine Bézard. La capitulation fut violée, à l'é-

gard des deux principaux commandans qui furent retenus comme prisonniers, sous prétexte que les Grecs avaient aussi gardé deux pachas, après la capitulation de Napoli. Ibrahim promit de rendre Satracco et le fils de Piétro Bey, Géorgio Mavromichali, aussitôt que ces deux Turcs lui seraient renvoyés.

La garnison, après la capture de l'île, s'était trouvée réduite par la perte des morts et des blessés, et par la désertion, à environ neuf cents hommes; près de cent Roméliotes avaient pris le chemin de Missolonghi; et parmi les troupes qui restaient, il y avait trois cents Mainotes, trois cents Cranidiotes; le reste, à l'exception de cinquante Céphaloniens, était composé de Roméliotes. L'artillerie de la place était servie par ces deux dernières troupes, et par une compagnie d'artilleurs qui, à la fin du siége, était réduite à trente hommes seulement. « Cosi la mezza luna presse il posto della croce! »

La chute de Navarin réveilla le gouvernement, comme par un coup de foudre, de la confiance imprudente dans laquelle jusque-là il s'était endormi. Ce ne fut qu'alors, qu'on s'aperçut qu'il n'y avait point d'armée à opposer aux Égyptiens, que s'ils recevaient des renforts, comme cela n'était que trop probable, ils pouvaient s'avancer, et pénétrer dans l'intérieur de la Morée, que Colocotronis ne pouvait créer une armée par enchantement, et qu'en le supposant victorieux, les membres du gouvernement restaient exposés à l'ambition et à la vengeance de cet homme intraitable. Ces réflexions engagèrent ces derniers à jeter les yeux vers

l'Europe pour implorer sa protection dans le péril qui menaçait leur pays. Ils demandèrent aux provinces d'être autorisés à invoquer la médiation des cabinets européens, en leur laissant le choix d'un prince pour gouverner la Grèce, comme État indépendant. Cette requête du gouvernement arriva à Athènes en même temps que la nouvelle de la prise de Navarin ; et quelques-uns des chefs m'ayant communiqué la dépêche de Napoli de Romanie, voulurent connaître mon opinion à ce sujet. Je leur dis franchement que la pauvreté de la Grèce et sa situation maritime et commerciale demandaient un gouvernement économique et républicain. Un prince européen coûte plus qu'un pacha à trois queues ; et les revenus de la Grèce d'ici à dix ans ne suffiraient pas aux frais de logement et d'entretien d'une cour européenne. J'ajoutai que puisque l'imprévoyance et la désunion avaient rendu presque illusoire l'espérance d'établir la forme de gouvernement la mieux assortie aux besoins de la nation, les Grecs dans cette extrémité devaient essayer d'obtenir de l'ambition de quelque puissance, les secours qu'ils avaient vainement réclamés de l'humanité de toutes. Pour acquérir l'indépendance tout sacrifice est permis, tout sacrifice est louable. C'est le bien le plus précieux ; c'est la *vie* de la vie. Pour elle, plusieurs nations de l'Europe ont fait plus que peut-être les Grecs ne sont appelés à faire. Je leur dis qu'ils devaient convoquer une assemblée nationale et former un pacte social qui pût servir de frein à un prince étranger, et les garantir des maux du despotisme; que la Grèce n'avait d'autres joyaux pour orner la couronne qu'elle voulait offrir, que de bonnes lois; que leur faiblesse exigeait qu'ils apprissent à souffrir, à dissimuler; enfin, à chercher par tous les moyens possibles à

intéresser en leur faveur les cabinets de l'Europe, se confiant cependant toujours de préférence à celui qui était le plus intéressé à l'indépendance de la Grèce, et au maintien de la balance des pouvoirs en Europe. La même question me fut encore adressée à Colouris, à Égine, etc., etc. Partout je répondis par les mêmes observations, qui, autant que je puis en juger, ne furent pas mal reçues. Cependant, les Grecs, quoique par des motifs divers, désirent tous une république : les capitanis, dans l'espoir d'être caressés par un gouvernement faible ; les nobles pour jouir du pouvoir, et les insulaires pour conserver la liberté du commerce; mais l'effroi du joug turc fait taire tout autre sentiment.

J'employai le peu de jours que me laissèrent les Turcs, à examiner les restes des antiquités d'Athènes. Quel plaisir je trouverais à les décrire, quoiqu'ils soient maintenant en bien petit nombre, s'ils ne l'avaient été déjà si bien et si exactement. Je remarquai, avec une extrême satisfaction, que, dans le courant de l'année dernière, la société d'Athènes connue sous le nom des *Philomuses*, de concert avec les autorités, avait pris soin des monumens, et spécialement de ceux de l'Acropole, qu'on a fait débarrasser des fragmens et des décombres qui cachaient et tenaient ensevelis ces précieux vestiges du génie et de la superstition antique. C'est dans le *Pnyx*, maintenant hors des murs, que le peuple se réunit encore dans les temps de tranquillité. C'est là que, l'année dernière, furent élus les représentans d'Athènes. Quand la ville est menacée des incursions des Turcs, le peuple se rend habituellement sous le magnifique portique du temple de Thésée, d'où l'on découvre une grande étendue de pays. Le jour de mon

arrivée, tous les citoyens y étaient assemblés pour délibérer s'ils admettraient ou non, dans la ville, le général Stati, avec un de ses parens. La veille, il avait offensé, de la manière la plus grossière, un des délégués du gouvernement.

Il y a depuis long-temps à Athènes une école ou *Lycée,* dans laquelle on apprend le grec, l'italien et l'histoire. Elle possède une petite bibliothèque et compte environ une soixantaine d'écoliers.

Depuis la révolution, on a établi deux écoles d'enseignement mutuel, l'une de garçons et l'autre de filles. La première fut ouverte au mois d'octobre 1824, et la seconde au mois de janvier suivant. Chacune de ces écoles a plus de cent élèves. La société des *Philomuses,* qui date de 1813, les surveille avec le plus grand soin. Elles ont été depuis peu transférées à Salamine, ainsi que la presse qui sert à l'impression d'un journal dirigé par Psilla, jeune homme aussi distingué par ses talens que par son patriotisme.

« Celui qui n'a pas vu Athènes est insensible, dit un ancien, et encore plus insensible est celui qui, l'ayant vue, peut la quitter. » Pour moi, j'y serais resté plus long-temps, si des alarmes répétées, de continuelles menaces de l'arrivée des Turcs, ne m'eussent obligé de hâter mon départ. Un soir, le bruit se répandit qu'ils étaient à Marathon; tous les pallicares coururent à leur poste. Je fis le tour des murailles pour observer leur manière de monter la garde. La garnison, dont la plus grande partie était formée de citoyens d'Athènes et de paysans de l'Attique, passa la nuit sur les murs. La moitié d'entre eux était postée dans les tours qui, à de petites distances, flanquent les murailles, ou sur les

plate-formes en bois qui règnent au-dessus, tandis que d'autres, enveloppés dans leurs capotes, dormaient en plein air. Le mot d'ordre, donné de la citadelle, se répétait de bouche en bouche sur toute la longueur des remparts. La nuit était obscure; une seule lanterne brillait dans l'Acropole, au sommet d'une vieille tour vénitienne. Dans cette même tour, était renfermé le général Odyssée qui, après avoir combattu des premiers pour la liberté de la Grèce, devint en peu de mois rebelle à sa patrie, et passa aux Musulmans. Serré de près par Gouras, craignant la vengeance des Turcs qui frappe inévitablement tout officier vaincu, il se rendit à ce général, qui le retient prisonnier d'État dans cette tour. Ce que j'avais entendu dire de la beauté, de la finesse et de l'astuce de ce Klephte, né à Ithaque (ce qui rend sa ressemblance avec l'ancien Ulysse plus parfaite encore), me donnait un vif désir de le voir, et j'en demandai la permission, qui me fut refusée. Odyssée est fils d'un Klephte qui, ayant cherché un refuge en Autriche, fut honteusement livré par cette puissance à la Porte-Ottomane. Les Turcs lui ayant demandé ce qu'il ferait s'il était mis en liberté, il répondit: « Je tuerais deux fois plus d'entre vous que je n'en ai tué jusqu'ici. » La mémoire de son père, jointe à ces cris d'alarmes contre l'ennemi de la Grèce, doivent déchirer l'ame de ce traître, s'il peut encore y avoir dans son cœur quelque sentiment de vertu et de patriotisme.

Je laissai Athènes et retournai à Égine, où je m'étais promis de faire un pélerinage au temple de Jupiter, dont les restes, qui ne consistent plus qu'en vingt-trois colonnes, sont placés sur une montagne à quatre lieues de distance environ du port. Le chemin est une des

promenades les plus agréables que puisse faire un voyageur. L'île est charmante et presque toute cultivée; la campagne est comme un verger rempli d'une grande variété de beaux fruits; le sentier serpente entre des bois et des champs entrecoupés de bouquets de grenadiers, d'oliviers et de figuiers, et avant d'arriver au temple on traverse un bois épais de pins odoriférans. Du milieu des ruines notre vue errait sur le cap Colonne, Salamine, le Parthénon, Éleusis, et des deux côtés de la hauteur où est le temple, une douce pente descendait jusqu'à la mer. Je contemplais ces massives colonnes doriques, sillonnées par trente siècles, ces énormes pierres qui formaient les architraves, et dont quelques-unes sont encore entières, tandis que les autres, renversées, restent couchées sur la terre, à côté des fûts brisés des colonnes qui les soutenaient jadis, lorsque nous entendîmes le bruit du canon dans la direction du cap Colonne; nous sentîmes presqu'aussitôt l'ébranlement d'une explosion. Le bruit, répété par les échos, continua de se faire entendre tandis que nous descendions la montagne, et il ne cessa qu'au bout d'un quart-d'heure. Nous gravîmes une autre hauteur à l'ouest de l'île, dominant un couvent de Caloyers, auxquels nous nous décidâmes à demander l'hospitalité pour la nuit. Ce monastère n'a pas seulement l'apparence d'une citadelle, il en a aussi la force. Ses murailles, garnies de tourelles, sont bâties en pierre de taille. Les cellules des moines ressemblent à des casemates; une tour flanque l'étroite porte toute bardée de fer. Cette espèce de château fort n'est cependant occupée que par huit moines et ne renferme rien de martial: au dedans, tout respire la paix et l'abondance. Quelques-uns des Caloyers soupaient avec la

bonne humeur et le bon appétit qu'on retrouve dans les scènes de tavernes des peintres flamands, tandis que l'un d'eux lisait les miracles des saints dans un grand in-folio avec autant d'attention que si c'eût été un conte arabe. Les moines nous reçurent avec la plus affectueuse hospitalité, placèrent devant nous un souper savoureux, et nous donnèrent des couvertures fort propres pour nos lits. Un des Caloyers nous éveilla à l'aube du jour, et nous conduisit sur le sommet d'une montagne voisine, d'où nous aperçûmes la flotte turque voguant, à pleines voiles, vers Hydra. Nous prîmes congé des bons pères, et nous nous acheminâmes vers le port. En descendant la hauteur, nous pûmes distinguer un convoi de dix-huit caïques, chargés de soldats roméliotes, levant l'ancre pour aller renforcer la garnison d'Hydra. Arrivés dans le port, nous apprîmes d'un brick que les habitans d'Égine gardent en croisière devant le cap Colonne, que l'escadre de Sacktury avait fait sauter un vaisseau et une frégate turque la veille dans les eaux de Négrepont. C'était la cause de l'explosion que nous avions entendue du temple de Jupiter. Cette nouvelle se confirma, et quand, quelques jours après, nous passâmes, en allant à Smyrne, près de Négrepont et d'Andros, nous vîmes des bois de charpente et des cadavres flottant sur la mer.

Impatient de retourner à Napoli de Romanie, je louai un caïque pour me rendre à la Piada de compagnie avec un marin ipsariote, jeune homme vif et intéressant, qui charma le voyage par des récits pleins d'intérêt. A la vue de notre barque, comme elle longeait la petite île d'Angistri, un groupe de femmes et d'enfans se rassemblèrent sur un promontoire pour nous deman-

der des nouvelles de l'escadre de Sacktury, et nous les comblâmes de joie par le récit de la victoire. Après un passage de quatre heures, nous prîmes terre sur les beaux et fertiles rivages de la Piada. Ce village, situé à deux milles de la mer, ressemble beaucoup aux villages de la Suisse. Je pris un guide pour me conduire à la maison que les Grecs ont consacrée en s'y assemblant pour la première fois, en 1821, lorsque, proclamant leur indépendance, ils établirent cette constitution qu'ils ont voulu anoblir par un nom antique, et qu'ils ont appelée la *Constitution d'Épidaure*. C'est une chambre formée en parallélogramme, grande, mais rustique et sans ornement, isolée au milieu du village et près d'une ancienne tour bâtie dans le temps des Vénitiens, et maintenant habitée par une pauvre vieille femme. Cette modeste demeure me rappela les chaumières d'Uri, où les Suisses se confédérèrent contre la tyrannie de l'Autriche. Le gouvernement compte, si la fortune lui est propice, ériger une église dans ce même lieu en souvenir de la résurrection de la Grèce. Puisse cette église devenir un jour plus fameuse que celle de Saint-Pierre de Rome! Je profitai du reste de la journée pour visiter les ruines de l'ancienne Épidaure, qui ne sont qu'à deux heures de chemin de la Piada. La route qui y conduit serpente le long de collines couvertes de lauriers, de myrtes et de pins, et toujours en vue de la mer. Les ruines de l'antique cité ne consistent plus qu'en quelques vieux pans de muraille réunis par de larges pierres carrées. Je ne vis pas le temple d'Esculape, qui est à une lieue au-delà de ces ruines. Le golfe est paisible, retiré, solitaire; son aspect me plongeait dans une douce mélancolie; pas un bateau, pas un mouvement ne ve-

naient me rappeler les soucis et le fracas du monde. La côte est, à présent, habitée par une colonie d'émigrés de Négrepont qui, après avoir échappé à la barbarie des Turcs, se reposent dans cette terre fertile, et continuent à s'y livrer à l'agriculture, qu'ils ont poussée plus loin que le reste des Grecs. Tout le pays est couvert de jardins potagers, de champs, et d'abondans et riches vignobles. Cette naissante colonie est en partie logée dans des masures, en partie dans de petites cabutes faites de branches et de feuilles d'arbres. Pauvres Grecs! ils ressemblent aux abeilles: quoique la ruche soit détruite, elles ne peuvent abandonner la montagne qui l'abritait, et les fleurs qui croissaient à l'entour.

Me rappelant la phrase d'Homère: « Le vin réjouit Epidaure, » je voulus goûter celui du pays. J'entrai dans une des chaumières, et je proposai à mon jeune compagnon de voyage de boire à la prospérité de la nouvelle Ipsara. Il me remercia de mes bons souhaits; mais s'excusa en disant que lui, ni ses frères, n'avaient jamais goûté de vin, et que les jeunes gens d'Ipsara n'en faisaient usage qu'après avoir accompli leur vingtième année. Cet Ipsariote se plaisait à parler de son pays: douce consolation pour tous les exilés; et, dans mon désir de connaître les coutumes de ces infortunés insulaires, je l'écoutais avidement. Il me dit qu'Ipsara n'était ni esclave, ni malheureuse avant la Révolution. Elle se régissait elle-même comme Spezzia, Hydra et quelques autres îles de l'Archipel, et la Turquie se contentait d'une obéissance nominale. Mais cet heureux état de choses était sur le point de cesser. La Porte, jalouse de la prospérité croissante des îles de l'Archipel, avait résolu en secret la destruction de leur

commerce et de leur marine, par un des actes de perfidie ordinaires à ce gouvernement. Ipsara dut, par conséquent, prendre les armes pour échapper à l'esclavage, et peut-être à l'extermination. Les Ipsariotes vivaient ensemble comme frères avant la Révolution. « Nous sommes toujours unis, me disait celui-ci, et nous nous aimons et nous consolons mutuellement dans notre douloureux exil. Notre affection était si grande et si générale, qu'aucune de nos jeunes filles ne se serait mariée hors de l'île, et qu'un Grec du continent ou des autres parties de l'Archipel n'aurait pu obtenir une femme dans l'une de nos familles, s'il n'avait vécu plusieurs années parmi nous. Le commerce était notre profession, le mariage notre bonheur. Tous nos soins, toute notre étude, tendaient à attacher la jeune fille à celui dont elle devait partager le sort. Les parens arrangeaient les mariages de leurs fils et de leurs filles encore enfans, et dès le berceau la femme accoutumait son cœur à aimer celui avec lequel elle devait passer sa vie. Malheur au jeune homme qui aurait manqué à sa parole! la vengeance des parens de la fille était inévitable. Avant la Révolution, nous vivions de notre commerce; maintenant, nous vivons de notre courage, je pourrais ajouter de notre ruse. Il n'y a pas plus de quinze jours qu'avec une barque armée d'un seul canon j'ai pris de nuit à l'abordage un vaisseau ennemi défendu par douze pièces d'artillerie. Les Turcs, quand ils furent prisonniers, me reprochèrent de les avoir attaqués pendant la nuit. La guerre, leur dis-je, se fait à la fois par le courage et par la ruse. Quand les forces sont disproportionnées, il faut bien recourir à l'adresse. Vous avez des frégates, des vaisseaux de ligne: nous n'avons à leur opposer que

notre courage et nos brûlots. Il est vrai que le premier ne nous manque jamais au besoin. Le papas ipsariote, Nicholi, qui, le premier, brûla un vaisseau de ligne turc, Nicodémas, qui a fait sauter une corvette, et, par-dessus tous les autres, mon cousin Canaris, sont, je crois, des témoignages vivans de notre énergie. Vous avez vu à Égine ce vieux marin qui est toujours au milieu de nous : c'est le commodore Apostoli, qui a commandé notre escadre, et que nous aimons comme un père. Ce brave homme, s'apercevant dans un des combats contre les Turcs que son fils, enfant de quatorze ans, s'était mis à couvert des balles sous le pont, descendit, le prit et l'apporta sur le tillac, en disant : *Voilà la place du fils d'Apostoli !* Avec de pareils exemples sous les yeux, qui d'entre nous pourrait manquer de courage? » J'ai appris plus tard, avec plaisir, que ce jeune Ipsariote, distingué par son bon sens, sa bravoure et sa force personnelle, avait obtenu le commandement d'un brûlot.

La route de Piada à Napoli de Romanie est belle ; des bois, des collines en varient les aspects, et elle est coupée par de nombreux ruisseaux. Il y a sept heures de marche. A mon arrivée, j'eus la consolation d'embrasser le major Collegno, qui revenait du siége de Navarin. A peine sorti de cette ville, il s'était rendu au camp d'Ibrahim pour y demander le corps de son ami Santa-Rosa, et lui rendre les derniers devoirs. Les officiers du pacha montrèrent le plus grand désir de lui accorder sa demande; mais toute recherche fut inutile, et il ne reste rien du comte de Santa-Rosa que son nom et la certitude de sa mort.

Colocotronis venait alors de partir pour Tripolitza.

Dans toutes les villes, dans tous les villages qu'il traversait, il faisait fermer les cafés et les tavernes, et appelait ses concitoyens aux armes. Vers le 10 de juin, il avait réuni environ huit mille hommes à Tripolitza. Cependant les Égyptiens continuaient à s'avancer dans la Morée; des combats partiels se renouvelaient chaque jour avec des succès divers, et dans une des plus importantes escarmouches qui eut lieu dans les montagnes entre Léondari et Modon, le ministre de l'intérieur, le papas Fleschia, tomba en combattant, comme un brave. Cet homme singulier avait été dans la Morée un des apôtres les plus zélés de la Révolution. Il ne put cependant se soustraire à la corruption si générale parmi les chefs, et s'enrichit au milieu des désastres de son pays. Sans respect pour son caractère d'ecclésiastique, il vivait entouré d'un nombreux harem. Réveillé par les dangers de la patrie, il quitta Napoli avec l'intention de faire une levée de soldats et de combattre à leur tête. Je le rencontrai sur la route, entre Argos et Tripolitza, précédé, à la manière orientale, de son harem et de deux porteurs de pipes, et avec toute la pompe d'un pacha. Il était beau, et avait ce genre de physionomie plein de majesté et de grandeur qui en impose toujours au peuple. Il ne put lever que huit cents hommes, avec lesquels il entreprit de défendre un poste que les Égyptiens attaquèrent avec vigueur. Ses soldats lâchèrent pied, et cent cinquante hommes seulement restèrent avec lui. Il continua de combattre jusqu'à la mort, et expia ses vices par un trépas héroïque. Cette bataille coûta beaucoup de monde aux Égyptiens; Ibrahim, fier de la mort du papas Fleschia, en expédia la nouvelle au sultan par un exprès. Dans le récit de cette af-

faire que je lus à Smyrne huit jours après, Ibrahim avouait une perte de deux cent cinquante hommes. Les troupes du pacha marchèrent ensuite sur Arcadia, et, repoussées par le général Cogliopoulo, reculèrent de plusieurs milles. Malgré cet échec, le 11 juin, jour où je quittai la Grèce, on apprit à Napoli de Romanie que les Égyptiens étaient entrés à Calamata.

Je joins ici un court aperçu de l'état de la Grèce au temps où je quittai Napoli (11 juin 1825) pour me rendre à Smyrne.

L'armée d'Ibrahim, disciplinée à l'européenne, était forte de plus de onze mille hommes. Ce nombre n'était cependant pas suffisant, à cause de la distance, pour ouvrir des communications avec la garnison de Patras, ni pour marcher sur Tripolitza, défendue par des ravins et de dangereux défilés, mais le pacha pouvait tenter l'une ou l'autre de ces opérations s'il lui arrivait des renforts; et il est probable qu'il en a reçu dans ce moment. Le 30 juin, je passai au milieu d'une flotte égyptienne de plus de cent voiles, qui se dirigeait vers Navarin. Douze frégates, six corvettes et autant de bricks et de goëlettes portant plus de mille pièces de canon, formaient le convoi. La flotte grecque, que j'avais vu la veille au sud de l'île de Cérigo, et qui n'avait pas plus de quarante bricks et d'une douzaine de brûlots, n'était pas en état de provoquer un engagement, et n'aura pu, je le crains bien, empêcher le débarquement.

Colocotronis avait rassemblé près de douze mille hommes, mais n'avait pas encore commencé ses opérations.

La garnison turque de Patras se montait à quatre ou cinq mille hommes, qui, cependant, restaient inactifs,

surveillés par un corps de deux mille Grecs, campés à cinq mille de distance de la place.

A l'exception de Missolonghi et de l'Acropole d'Athènes, les forteresses de la Grèce ne sont ni fortes, ni bien approvisionnées. Napoli de Malvoisie n'avait pas de provisions pour quinze jours. Les Turcs de Négrepont peuvent toujours dévaster l'Attique par leurs incursions; mais ils ne sont pas assez nombreux pour assiéger Athènes, et encore bien moins la citadelle. Dix mille Turcs occupent Salone; mais le corps du général Gouras, montant à deux mille hommes, et deux mille de plus sous le commandement de Caraïscachi, de Botzaris et de Giavella, les y tiennent renfermés et ne leur permettent pas de s'avancer sur Athènes.

Missolonghi est défendu par deux mille hommes et a des provisions pour quatre mois. Dans la dernière sortie de la garnison, les assiégeans, au nombre de douze mille Turcs, ont perdu plusieurs pièces d'artillerie, et commencent à paraître découragés par une résistance tant de fois éprouvée et jamais vaincue. Le danger qui menace la Grèce dans cette campagne, semble donc se borner aux opérations d'Ibrahim-Pacha. Néanmoins le péril est grand; l'opinion générale, à Smyrne, est que ce pacha réussira à s'emparer de la Morée. Cependant, plusieurs négocians de la ville remarquent que la Porte ralentit ses efforts et ses levées dans la crainte des progrès d'Ibrahim.

Le gouvernement de Napoli a reçu 40,000 livres sterling de Londres; mais cette somme a bientôt été absorbée par les demandes de la flotte et de l'armée de Colocotronis. Au milieu de tant de difficultés et de tant de dangers, les membres du corps législatif pensent à

envoyer une députation à quelque puissance de l'Europe pour invoquer une généreuse protection.

Le bataillon qui s'exerce aux manœuvres européennes à Napoli, est fort seulement de six cents hommes, mal armés, et qui auraient besoin de meilleures instructions que celles qu'ils reçoivent.

Le colonel français Fabvier (dont le nom seul est un éloge) a proposé au gouvernement de lever, en Attique, un corps de mille hommes, qui, tandis qu'il s'instruirait dans l'école pratique de la guerre, pourrait servir comme d'une pépinière où l'on choisirait des officiers pour l'armée. Si le gouvernement ne néglige pas cet avis, comme il a fait pour beaucoup d'autres, on peut obtenir de grands avantages d'une semblable institution. Le président, de peur de tomber dans les griffes de Colocotronis, s'est retiré à Hydra sous le prétexte de sa mauvaise santé.

La Grèce paraît être restée dans l'état que je viens de décrire, jusqu'au 1er juillet; car, ayant pris langue de deux bricks que nous rencontrâmes, le 29 juin, près de Cérigo, nous apprîmes qu'aucun engagement important n'avait eu lieu *. »

* Voyez le récit du siége de Missolonghi, et des événemens récens de la campagne. Chap. VIII.

NOTES.

Note 1re, page 7.

« Tout est dans le trône et dans moi. »

Le 11 novembre 1813, l'empereur avait tenu un conseil extraordinaire à Saint-Cloud, dans lequel il avait dit que « *la levée des hommes et des contributions ne devait avoir d'autres bornes que sa volonté*, qu'il était seul juge des dangers de la patrie et des ressources de la France. »

S'abusant alors lui-même sur les dangers qui le menaçaient de toutes parts, et sur les suites funestes que devait avoir la campagne de Russie, il espérait relever la fortune de l'État à force de soldats. Il voulait que tout le monde s'armât, qu'on marchât au-devant de l'ennemi ; mais il avait éteint l'enthousiasme qui seul eût pu seconder cet élan. Les armées ne sortaient plus de terre comme au temps de la république. On levait une dîme d'hommes sur la population abâtardie, qui payait en gémissant ce cruel tribut. Mais il n'y avait plus cet amour désintéressé de la gloire ; on n'espérait plus la liberté. La grandeur de la nation n'était comptée pour rien : ce n'était plus que la grandeur d'un homme. Napoléon lui-même fut effrayé de l'immobilité de la masse ; peut-être se reprocha-t-il alors d'avoir détruit le puissant mobile qui avait si bien secondé ses premiers

succès. Cependant le malheur ne l'avait pas encore atteint, et ne l'avait pas disposé à faire des concessions. Quand le corps législatif osa demander, avant de rien accorder, des garanties pour les institutions protectrices de la paix et de la patrie; quand, fort des malheurs du chef, il s'aventura à lever la tête et à réclamer pour la nation l'exercice de ses droits politiques, Napoléon ne répondit rien d'abord; il fut comme étourdi de voir des hommes recouvrer la voix en sa présence, et s'occuper d'intérêts qui n'étaient pas les siens.

Ce fut le lendemain qu'il tint à la députation de ce corps l'étrange discours auquel j'ai emprunté ma citation, et qui me semble trop caractéristique pour ne pas le citer ici.

« Messieurs les députés, je vous ai appelés autour de moi pour faire le bien : *vous avez fait le mal.* Retournez dans vos départemens; je vous y suivrai de l'œil. Je suis un homme qu'on peut tuer, mais non déshonorer. Vous avez des *factieux* parmi vous. Que sont devenus ceux des assemblées précédentes, les Jacobins, les Girondins, les Vergniaud, les Guadet? Ils sont morts. Vous avez cherché à me barbouiller aux yeux de la France; c'est un attentat. Qu'est-ce que le trône, au reste? quatre morceaux de bois doré recouverts de velours. J'ai *un titre;* vous n'en avez pas. *Qu'êtes-vous dans la constitution? Rien. Vous n'avez* aucune autorité; *tout est dans le trône et dans moi.* Je vous le répète, vous avez parmi vous des factieux. M. Laisné est un méchant homme [1]; les autres sont des factieux. Je les connais et les poursui-

[1] M. Laisné avait, dit-on, présidé la commission chargée de la rédaction de l'adresse du Corps législatif à l'Empereur.

vrai. La nature m'a doué d'un courage fort et qui peut résister à tout. Je suis au-dessus de vos *misérables déclamations*, *et mes victoires* écrasent vos criailleries. Je suis du nombre de ceux qui triomphent ou qui meurent. Retournez dans vos départemens. »

Note 2, page 12.

« Il voulait être le soleil qui vivifie toutes choses : ce qu'il ne regardait pas ne devait pas croître, etc. »

« Je l'avais pris pygmée, je le perdis géant, dit Napoléon, en parlant du général Lannes. Il n'est aucun de mes généraux dont je ne connaisse ce qu'on appelle son tirant d'eau. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*) Des mots de ce genre trahissent continuellement le culte qu'il rend à son génie. César dominait sa fortune; Bonaparte, gâté soit par la flatterie, soit par le succès, est à genoux devant la sienne. Son culte pour lui-même est tellement naïf, tellement de conscience, qu'on le lui pardonne à cause de la profonde conviction qui en est la source. Toute hécatombe lui semble juste : tout se doit, tout est possible; toute conscience disparaît devant sa volonté, devant son intérêt. Il se vante (page 77, tome 5) qu'en Égypte, il n'eût eu besoin que d'un simple ordre du jour pour rendre tous ses soldats mahométans : « coup de politique fort sage, ajoute-t-il, si d'autres circonstances et mes vues sur la France ne m'en eussent empêché. » Enfin quand il dit (vol. 6, pag. 18) : « Je suis le soleil parcourant l'écliptique; » il y a quelque chose de vrai dans ces paroles. Centre de tout, il se créait un système planétaire, pour lequel notre continent lui semblait trop étroit.

Tout en admirant le génie, il croyait devoir sanc-

tionner son éclat par quelques distinctions futiles. Ainsi, dans un élan d'enthousiasme pour Corneille, il s'écria un jour devant ses courtisans : « *S'il vivait, Messieurs, je le ferais prince.* » (Mémorial, tom. 2, pag. 366.)

NOTE 3, PAGE 13.

« L'Europe est trop corrompue pour supporter un Washington. »

« Les nations vieilles et corrompues, dit-il, ne se gouvernent pas comme les peuples antiques et vertueux; pour un aujourd'hui qui sacrifierait tout au bien public, il est des milliers et des millions qui ne connaissent que leurs intérêts, leur jouissance, leur vanité : or, prétendre régénérer un peuple en un instant et en poste, serait un acte de démence. Le génie de l'ouvrier doit être de savoir employer les matériaux qu'il a sous la main; et voilà, mon cher, un des secrets de la reprise de toutes les formes monarchiques, du retour des titres, des croix, des cordons. *Le secret du législateur doit être de savoir tirer parti même des travers de ceux qu'il prétend régir.* »

Napoléon avait retenu la maxime d'un jeune Arabe qu'il avait rencontré en Syrie; il la citait souvent avec complaisance : « A quoi bon régner ou être le plus fort, si ce n'est pour acquérir des richesses? » Ses richesses à lui c'était des trônes.

A quelques objections de M. de Las-Cases, il répond : « Allons, allons, mon cher, vous êtes un *niais*, et ne vous fâchez pas de l'épithète, a-t-il repris aussitôt; je ne la prodigue pas à tout le monde : elle est toujours de ma part *un brevet d'honnête homme.* »

NOTE 4, PAGE 20.

« Les habitans des plaines ou *raïas*, pour la plupart cultivateurs, etc. »

Le nom de *raïa* est synonyme de sujet. Les Turcs appelaient ainsi tous les habitans de la Grèce, les montagnards comme les villageois, à l'exception seulement des Mainotes en Morée, et des Sphacciotes en Candie. La seule différence dans les dénominations, c'est qu'ils nommaient *bons raïas* les habitans des campagnes de la plaine, parce qu'ils ne pouvaient s'opposer à leurs vexations; et *mauvais raïas* les montagnards qui, lors même qu'ils étaient soumis, reprenaient les armes dès qu'on les opprimait : les Turcs leur donnaient alors le nom de révoltés.

NOTE 5, PAGE 24.

« Ils étaient en effet sur le continent les premiers et les plus dignes dépositaires de l'étincelle de vie qui animait encore la Grèce. »

Ces détails sur les Klephtes ont été puisés dans l'excellente introduction que M. Fauriel a placée à la tête des Chants Populaires de la Grèce.

NOTE 6, PAGE 26.

« Comme si ce beau climat et ce ciel toujours pur n'eussent pas permis les longs chagrins. »

Nous ne pouvons que très-difficilement nous former une idée de ce que sont pour les Grecs les jouissances domestiques. Privés de spectacles, d'amusemens, tous leurs

plaisirs se concentrent dans leurs affections de famille. Leur tendresse a quelque chose d'intime, de profond, d'actif, qui se fait jour de mille manières. Le retour d'un fils absent pour ses études est célébré comme une fête par sa mère, par ses sœurs : on rassemble les amis, les voisins ; on danse, on chante, on improvise en son honneur. Les Grecs ne comprennent pas ces froides convenances qui arrêtent l'élan du cœur ou ne lui permettent de s'exprimer qu'avec certaines formes. Les sensations de leur ame passent sans transition sur leurs visages, dans leurs gestes, dans leurs actions. Doués d'un sentiment exquis de sympathie, ils ont besoin de se rapprocher, de se voir, de se communiquer leurs impressions. De-là l'usage plein de grâce et de poésie des jeunes filles qui se réunissent tous les soirs pour ce qu'elles nomment la veillée. Elles apportent leur ouvrage : on fixe l'heure de la retraite ; alors chacune raconte une histoire, un conte, ou chante un de ces chants populaires si communs en Grèce, que j'ai ouï assurer à un Grec du Pinde qu'en les rassemblant, on en pourrait faire une bibliothèque de deux mille volumes. Les jeunes garçons qui ont passé douze ans ne sont plus admis dans ces assemblées. Avant qu'ils aient atteint cet âge, leurs sœurs les y mènent quelquefois, comme récompense d'une journée bien employée, et rien n'égale leur ravissement en écoutant ces récits quelquefois merveilleux, et toujours dramatiques.

NOTE 7, PAGE 31.

« Ils étaient d'autant plus corrompus qu'ils avaient des rapports plus directs avec les Turcs. »

Malgré mes efforts pour ne rien avancer que de certain, je suis tombée dans quelques erreurs que je me félicite de pouvoir rectifier ici, d'après des renseignemens authentiques.

Les artisans et les marchands n'étaient pas aussi corrompus qu'on le croit généralement. Leur mauvaise réputation n'était qu'une calomnie des négocians européens établis dans les différentes villes de la Grèce, et qui ne voulaient pas voir le commerce passer aux mains des Grecs. La corruption était grande surtout chez les personnes en place, créatures des Turcs, chargées de gouverner les villes, les villages, ou de prélever les impôts.

Les voyageurs étrangers en Grèce n'avaient pour guides que des Janissaires, et non des Grecs.

Note 8, page 35.

« Il y avait cependant quelques îles où résidaient des gouverneurs turcs; mais ils y étaient beaucoup moins cruels que sur le Continent, etc. »

Les grandes îles de l'Archipel qui pouvaient se faire respecter, comme Hydra, Ipsara, Spezzia, Chios, etc., jouissaient en effet d'une sorte de liberté; mais il n'en était pas ainsi des petites îles. Elles étaient plus opprimées que le moindre hameau de la Thessalie. Le capitan Pacha, dans sa tournée annuelle, et surtout ses matelots, y commettaient des cruautés inouies. Sans secours, pauvres et isolés, les malheureux insulaires tremblaient devant les Turcs, qui, pour se moquer de leur poltronerie, les appelaient *taouchans* (lièvres), nom qu'ils n'osaient donner aux Grecs du Continent.

Note 9, page 35.

« D'ailleurs le commerce donnait un avantage immense aux Grecs. »

La révolution française, et par suite les guerres de l'Europe furent une des causes éloignées de la révolution actuelle de la Grèce. C'est à cette époque que les Hydriotes et les Spezziotes s'enrichirent et construisirent des vaisseaux pour transporter le blé en Europe et surtout en Espagne : c'est de ce temps que datent les annales de la flotte grecque et du commerce grec. Ces premiers symptômes de prospérité furent aussi la cause de la plupart des calomnies répandues contre les Grecs. Jusque-là, ceux-ci s'estimaient trop heureux d'être attachés comme courtiers à des maisons européennes, parce que cet emploi leur procurait la protection des ambassadeurs et des consuls. Depuis, la révolution de France et les événemens qui se succédèrent jusqu'en 1814, en ruinant une grande partie des facteurs européens, et surtout des Français, fournirent à leurs courtiers l'occasion de travailler pour leur propre compte, et de ramasser des fortunes assez considérables. Ils parurent bientôt dans les Échelles en concurrens incommodes, puis en rivaux redoutables, et finirent par s'emparer presque exclusivement du commerce de quelques places. De leur côté, les patrons de barque construisirent des navires sur le modèle des nôtres, et apprirent les routes de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Angleterre. Le cabotage sur les côtes de Turquie leur fut presque entièrement dévolu. Enfin la marine marchande des Grecs comptait, en 1820, suivant quelques personnes bien instruites, six cents

voiles, toutes en activité. Après cet exposé, est-il besoin d'expliquer à ceux qui connaissent l'esprit mercantile, comment les Grecs sont vus et jugés par les facteurs et les capitaines européens. Une autre espèce d'ennemis plus acharnés encore contre eux, est la classe des drogmans français. Pour la plupart assez instruits, mais gâtés par les airs de grandeur des ambassades de Constantinople, accoutumés d'ailleurs à garder avec les autorités turques un air de dignité, et même de fierté pour la nation dont ils sont les envoyés, personne ne pouvait voir de plus près l'état d'abjection du peuple grec vis-à-vis des Musulmans. Ils étaient souvent les témoins ou la cause des mauvais traitemens et des humiliations que la Porte faisait essuyer à ces malheureux. Tandis qu'en remplissant leurs fonctions, ils siégeaient sur un sofa à côté d'un aga farouche, avec lequel ils discutaient librement et sans crainte, ils voyaient les Grecs, les plus considérés par leur fortune ou leur naissance, paraître en tremblant devant leur maître, s'asseoir d'un air humble et suppliant à ses pieds, baiser avec respect le bas de sa robe, et chercher des paroles flatteuses pour adoucir le monstre qu'ils abhorraient. Ce rôle abject et cette duplicité, auxquels les Grecs étaient condamnés sous peine de misère ou de mort, excitaient l'indignation et le mépris des drogmans : et cependant, quand ces mêmes hommes ont préféré mourir les armes à la main, plutôt que de vivre dans l'ignominie, ces mêmes drogmans ont montré de la haine pour leur cause, et l'ont décriée et desservie de tout leur pouvoir. C'est dans leur intérêt personnel qu'il faut chercher le motif de cette contradiction. L'importance de leur ministère, leur existence même se lient intimement à la prospérité

et à l'existence des Musulmans. En attaquant l'Empire ottoman, les Grecs ont attenté à l'avenir de ces diplomates; et voilà ce qu'ils ne pardonnent pas.

Note 10, page 37.

« Descendus de familles nobles, déjà avilies sous les empereurs, etc. »

Tous les Fanariotes n'étaient pas descendans de la noblessse du Bas-Empire; s'il s'en trouvait quelques-uns, ils étaient en petit nombre. Le Fanar n'était presque peuplé que de Grecs ambitieux, que les circonstances, ou des vues personnelles, avaient appelés à Constantinople, et qui, ayant su se rendre utiles ou agréables aux Turcs, avaient été anoblis par eux. De nos jours, on a vu des hommes obscurs devenir princes de la Valachie et de la Moldavie. Kikas, qui fut prince de cette dernière province, était d'origine albanaise. Un Chiote a occupé aussi des emplois importans. Il ne fallait que lutter de ruses, d'intrigues et d'audace, avec les Fanariotes en titre qui s'efforçaient de repousser tous ceux qui pouvaient entrer en concurrence pour les places auxquelles ils aspiraient.

Note 11, page 39.

« Ils étaient intermédiaires entre les Turcs et les Grecs de la Morée et de la Romélie. »

Les Fanariotes intervenaient rarement dans les affaires de la Romélie; ils se mêlaient quelquefois de celles de la Morée, non pour protéger les Grecs, mais pour faire nommer à la place de dimo-géronte quelques-unes

de leurs créatures; encore s'en faisaient-ils bien payer. Il en était de même pour les affaires du clergé. Toutes les fois que les princes de la Valachie et de la Moldavie changeaient, les patriarches changeaient aussi pour être remplacés par les créatures des nouveaux princes.

Note 12, page 39.

« Ils fondaient des écoles, etc. »

Les Fanariotes étaient instruits; mais ils ne fondaient pas d'écoles; ils s'opposaient même, quand ils le pouvaient, à ce que l'on en établît, parce qu'ils craignaient que l'instruction, en se répandant, ne formât des hommes capables de rivaliser avec eux, et de leur enlever leurs prérogatives. Il y eut cependant quelques exceptions : une école fut organisée par un Fanariote, Démétraki-Mourousi (distingué de sa caste par des sentimens généreux). Elle fut désorganisée cinq ou six mois après par un autre Fanariote, parce qu'on y enseignait quelques sciences.

Ce n'était pas en Europe, mais à Constantinople même, que se faisait l'éducation des enfans des Fanariotes. L'étude pénible et longue de la langue turque, empêchait qu'on ne les envoyât à l'étranger. Depuis la révolution de la Grèce, on a vu de jeunes Fanariotes en Angleterre, en Italie, surtout en France, mais jamais avant.

Note 13, page 43.

La place de drogman appartint long-temps aux renégats. Ce ne fut que vers le milieu du dix-septième siècle qu'un Grec, Panajotti, y fut nommé, en récompense des

services qu'il avait rendus à la Porte, lors du siége de Candie. Une fois en possession de cet emploi, les Grecs ne le laissèrent plus échapper. Leur aptitude aux affaires diplomatiques les rendait particulièrement propres à le remplir. Il fut occupé tantôt par des Fanariotes, tantôt par des Grecs de basse origine. Quelques années avant la révolution, il fut réservé exclusivement pour quelques familles : celles de Mavrocordato, de Soutzo, de Callimachi, d'Ypsilantis, de Ghicca, de Mourousi et de Karadja. Deux ou trois autres encore ont obtenu accidentellement la même faveur.

Note 14, page 52.

« En effet, les défiances des Turcs, leurs outrages, les supplices ont relevé ce peuple que les empereurs d'Orient avaient abruti dans la mollesse et la corruption, etc. »

Il est effrayant de passer en revue tous les vices qui amenèrent la chute des Grecs. Rien n'approche de la cruauté, de la dissolution des derniers empereurs d'Orient. Manuel, sans motif, sans objet, crève de ses propres mains, avec un fer chaud, les yeux de Henri Dandolo, depuis doge de Venise et conquérant de Constantinople. Ce même Manuel persécuta Alexis, parce que son nom commençait par la première lettre de l'alphabet; avantage et suprématie qu'il ne pouvait supporter, et qu'il regardait comme un signe qu'Alexis était appelé à l'empire. (*Nicétas*, *Histoire de Michel Comnène*, *liv.* 4, *chap.* 6, *et Daru*, *Histoire de Venise*, *tom.* 1, *p.* 249.)

La conquête de Constantinople, de la ville la plus

vaste et la plus peuplée, et d'une grande partie de l'empire d'Orient, par quarante mille croisés, déjà fatigués, décimés, épuisés par une autre guerre, n'a rien d'étonnant. Il y avait un empereur d'Orient, mais il n'y avait pas d'empire : le peuple, compté pour rien depuis longtemps, n'était plus rien; la noblesse, écume de ce peuple, n'était plus que la pépinière des empereurs, et la facilité d'usurper la première place avait détruit l'esprit de corps, dernière défense des monarchies avilies. Les Latins n'avaient rien à conquérir; il n'y avait en quelque sorte qu'à entrer. Et cependant, à la prise de Constantinople, le peuple brisa une statue de Minerve de trente pieds de haut, parce qu'elle regardait le couchant, et qu'on l'accusait d'avoir appelé les Occidentaux.

Il y eut encore un éclair d'énergie dans la résistance que les Grecs avilis opposèrent plus tard aux Turcs, et elle est due au seul lien commun, au seul principe d'existence qui leur resta, à un reste de religion, devenue superstition et fanatisme, mais encore était-ce un point d'appui hors de ces intérêts changeans qui, comme le roseau, percent la main qui s'appuie sur eux.

Note 15, page 56.

« Dimos Stephanopoli, descendant des Mainotes qui s'étaient refugiés en Corse, etc. »

Voici l'origine de cette colonie : « Vers 1107, des divisions de famille ayant mis en péril les jours d'Étienne Comnène, second fils de l'empereur Alexis Ier, il quitta Constantinople, se réfugia d'abord à l'île de Metelin (Lesbos); puis à Betilo, petit port du Péloponèse. Il vécut dans cette retraite sous le nom de Stephanopoli,

refusant d'aller reprendre le rang auquel sa naissance lui donnait des droits, et qu'Alexis lui offrit vers la fin de son règne. Cinq siècles plus tard, les descendans de cet Étienne, au nombre de quatre cents trente, furent à leur tour forcés d'abandonner Betilo, suivis de trois cents habitans des campagnes. L'invasion des Turcs qui, depuis 1453, étaient maîtres de Constantinople, et d'une partie de la Grèce, mais qui, jusque-là, avaient fait de vains efforts pour s'emparer de la Morée, fut la cause de cette émigration. Les Grecs s'embarquèrent le 3 octobre 1675 sur un vaisseau français, et après avoir relâché à Zante et à Messine, ils entrèrent à Gênes le 1er janvier 1676. Le sénat les accueillit avec empressement. Le 18 du même mois fut signée la convention relative à l'établissement de la colonie en Corse, et le 14 mars suivant, elle prit possession des lieux appelés *Paomia*, *Revida* et *Salogna*. Elle se divisa d'abord en cinq hameaux, et les terres incultes qui en formaient l'apanage ne tardèrent pas à changer d'aspect; mais les communes voisines qui se croyaient des droits sur ces terres détruisaient chaque jour l'ouvrage des Grecs. La jalousie arrosait de sang ce que l'insouciance avait négligé : de telle sorte que cet établissement, malgré la protection de la république de Gênes et les efforts plus récens du comte de Marbœuf, n'a jamais pu atteindre le but pour lequel il avait éte formé, celui d'augmenter la population, et d'importer le goût de l'agriculture.

« Après cent quarante-six ans d'existence, la colonie ne forme plus qu'un village de six cent quarante-cinq individus, et son territoire, le mieux cultivé de la Corse, est toujours revendiqué par les naturels qui possèdent et ne défrichent pas les champs limitrophes. » (*L'abbé*

Cambiaggi, auteur florentin, qui paraît avoir puisé aux meilleures sources.)

Note 16, page 57.

« Des officiers du génie, de l'artillerie, parmi lesquels on cite entre autres le général Foy, etc. »

Il ne paraît pas que le général Foy ait eu une mission spéciale pour la Grèce; il la traversa seulement en se rendant à Constantinople. Le général Tromelin y séjourna davantage. Bonaparte donnait à tous l'ordre de lui faire des rapports sur ce qu'ils auraient vu, entendu, même dans le plus petit village de la Grèce. Je ne puis rien dire du jugement que porta le général Foy sur le pays et les habitans. Lorsque je commençai mon ouvrage, je comptais lui demander des renseignemens sur cette époque de sa vie, mais avant que je pusse exécuter ce projet, il fut enlevé à la France. Parler du vide immense qu'il laisse, des regrets touchans, du mouvement général d'enthousiasme et de douleur que sa mort a fait éclater, serait froid et inutile pour ceux qui ont vu tout un peuple le porter et le suivre à sa dernière demeure avec un silence qui était à la fois solennel et déchirant, et il me semble impossible de donner une idée de ces funérailles populaires à ceux qui n'en ont pas été témoins. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette espèce de triomphe, c'est qu'il a été accordé à la conscience encore plus qu'au génie. L'éloquence du général Foy avait révélé au monde la droiture de son ame, qui s'était conservée pure au milieu du choc des passions, qui avait résisté, sinon aux prestiges, du moins aux séductions du pouvoir. Soldat de la république, il vit avec effroi se déve-

lopper la gigantesque ambition de Napoléon, mais il ne put refuser son admiration au vaste génie du conquérant. Il céda un instant à ce charme indéfinissable qu'exerçait Bonaparte sur tout ce qui l'approchait. Il faillit être cruellement puni de ce moment d'erreur. Pendant quinze ans il ne fut qu'un homme de guerre, confondu avec les instrumens plus ou moins habiles auxquels le maître donnait l'impulsion; en butte à l'intrigue et à la haine de quelques chefs, méconnu par l'armée, excepté sur un seul point, sa valeur, il pouvait mourir presque ignoré de ce peuple qui, depuis, l'a choisi pour interprète, qui a pleuré sur lui avec tant d'amertume, qui a adopté ses fils. De tous les noms guerriers qui décoraient l'empire, lequel est resté populaire? lequel a fait battre le plus de cœurs? lequel ne se peut prononcer sans une émotion à la fois douce et triste? Il n'en est guère d'autre que le sien: parce qu'il n'était pas l'homme de l'empire, ni de tel ou tel parti, mais de la nation, qu'il avait fait ses premières armes pour elle, qu'elle l'a reconnu, réclamé, et qu'il s'est montré digne de la mission qu'elle lui avait confiée.

Lorsqu'on mesure le chemin que nous avons parcouru depuis huit ans, en dépit des entraves, on ne peut se défendre d'être affligé et humilié de cette longue enfance où des millions d'êtres pensans furent convertis par un seul homme en une vaste *machine à conquêtes*. Napoléon avait le génie oriental. Avant sa brillante fortune, lorsqu'il n'était encore que général, il rêva, dit-on, le trône de Constantinople, et plus tard, on retrouve les traces de cette pensée dans ses souvenirs: « Personne, dit-il (dans le *Mémorial*, T. v, p. 192) ne connaît la force de *développée* subite

dont serait capable un sultan de Constantinople qui saurait se placer à la tête de son peuple, le retremper, et mettre en marche cette multitude fanatisée. » Il ajoutait que : « Pour son propre compte, si, en Egypte, il eût pu à ses Français, joindre les Mamelucks, il se serait regardé comme le maître du monde. »

Note 17, page 58.

« Dans une lettre au Directoire, il avait fait allusion au projet qui l'occupait. »

« Quand, dans ma campagne d'Italie, j'arrivai aux bords de l'Adriatique, j'écrivis au Directoire que j'avais sous les yeux le royaume d'Alexandre. Plus tard, je liai des relations avec Ali Pacha ; et quand on nous a saisi Corfou, on a dû y trouver des munitions et un équipement complet pour une armée de quarante à cinquante mille hommes. J'avais fait lever les cartes de la Servie, de l'Albanie, de la Macédoine, etc., etc.... »

« La Grèce, le Péloponèse du moins *doit être le lot de la puissance européenne qui possédera l'Égypte :* ce devait être le nôtre..... Et puis au Nord, un royaume indépendant, Constantinople avec ses provinces, pour servir comme de barrage à la puissance russe. » (*Mémorial.*)

On ne peut douter, d'après ces aveux, qu'il eût des vues sur la Grèce. Il pensa plus tard à s'en assurer la possession par des traités diplomatiques avec la Russie. (Voyez ci-après la note 19.)

Note 18, page 65.

« Le Grand-Seigneur, ainsi désigné par Dimos, n'est autre que Sélim III, etc. »

Bonaparte disait lui avoir écrit un jour : « Sultan, sors de ton sérail, mets-toi à la tête de tes troupes, et recommence les beaux jours de ta monarchie. » Sélim, que Napoléon appelait le Louis XVI des Turcs, et qu'il regardait, d'ailleurs, comme nous étant très-attaché et très-favorable, se contenta de lui répondre : « Que c'était bon pour les premiers princes de sa dynastie, que les mœurs de ce temps étaient bien loin : que de pareils actes seraient aujourd'hui hors de saison, et tout-à-fait hors de saison. » (*Mémorial*, T. v, p. 192.)

Note 19, page 67.

« Le partage de la Grèce entre l'empereur d'Autriche, l'autocrate de Russie, etc. »

La Russie devait avoir la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie et toute la Romélie jusqu'à quelques lieues d'Andrinople. Le lot de la France eût été la Bosnie, l'Albanie, la Grèce occidentale et orientale, le Péloponèse, la Macédoine et la Thessalie. On eût donné la Servie à l'Autriche. Mais le même obstacle qui s'était présenté à l'impératrice Catherine et à Joseph II s'éleva entre les deux monarques qui devaient partager à Tilsitt [1]. L'empereur a dit depuis : « J'ai pu partager l'empire turc avec la Russie; il en a été plus

[1] Bignon, *les Cabinets et les Peuples*.

d'une fois question entre nous. Constantinople l'a toujours sauvé. Cette capitale était le grand embarras, la vraie pierre d'achoppement; la Russie la voulait, je ne devais pas l'accorder: c'est une clef trop précieuse. Elle vaut à elle seule un empire; celui qui la possède peut gouverner le monde. » (*Mémorial*, T. III, p. 126.) « La crise est grande et permanente pour le continent européen, surtout pour Constantinople. Alexandre l'a fort désirée de moi. J'ai été fort cajolé à ce sujet, mais j'ai constamment fait la sourde oreille. Cet empire, quelque délabré qu'il paraisse, devait demeurer notre point de séparation à tous deux. C'était le marais qui empêchait de tourner ma droite. Pour la Grèce, c'est autre chose! » (*Mémorial*, T. II.)

Note 20, page 74.

« Il a cruellement puni leurs divisions, châtié leur lâcheté, ranimé leur ferveur. »

Il est impossible de révoquer en doute l'influence qu'Ali a exercée sur la révolution de la Grèce; mais ce que l'on sait moins généralement, c'est le soin qu'il prenait d'entretenir chez les Grecs un esprit belliqueux, et même la haine des Turcs. Il tolérait à Janina une coutume bien propre à nourrir l'animosité de part et d'autre. Les enfans chrétiens et musulmans se rassemblaient tous les dimanches sur une place en face du palais d'Ali, et sur laquelle donnaient ses fenêtres; là, ils se séparaient en deux bandes, l'une grecque, l'autre turque, et commençaient à se livrer bataille, à coups de poings, de pierres et de bâtons; les plus petits ramas-

saient du sable, et le jetaient dans les yeux de leurs adversaires. Chaque parti était soutenu par une troupe de jeunes garçons de quinze à seize ans qui formaient l'arrière-garde, et ne se mêlaient du combat que lorsque les petits, ayant le dessous, se repliaient sur eux. Cette petite guerre se poursuivait des deux côtés avec acharnement, et il n'était pas rare qu'il y eût dans ces escarmouches plusieurs blessés et même des morts. Les fils du pacha prenaient parti. Véli s'était déclaré pour les Turcs et Mouctar pour les Grecs; quand ceux-ci avaient été battus, ce dernier affichait une grande tristesse et ne sortait pas de tout le jour. Quelquefois, dans l'ardeur de la poursuite, les vainqueurs lançaient des pierres contre les fuyards, et brisaient les vitres du palais d'Ali. Alors il faisait publier l'ordre d'interrompre ces exercices guerriers; mais on n'en tenait pas compte. Le dimanche suivant la petite bande reparaissait, fidèle à son poste, et le visir laissait faire comme de coutume. Je tiens ces détails curieux d'un Grec qui, dans sa jeunesse, a assisté plus d'une fois à ces sortes de combats.

NOTE 21, PAGE 92.

« Cela n'a pas dépendu des circonstances, du moins pour la Russie, mais bien des oscillations inexplicables du souverain qui la gouverne. »

On a cherché à expliquer de bien des manières ces variations, ces incertitudes continuelles. Peut-être la principale cause était-elle la crainte de l'aristocratie russe qui menace de s'asseoir un jour sur le trône des czars. Tout ce qu'il y avait d'ardent, de jeune dans l'empire de Russie était pour la conquête de l'empire d'O-

rient. La guerre avec la France et ses funestes suites, fit un moment diversion à cette pensée habituelle, mais depuis, elle s'est prononcée à plusieurs reprises. Un des motifs d'Alexandre pour n'y pas céder, était peut-être le danger d'aguerrir cette jeunesse turbulente qui pouvait, en rentrant dans l'Etat, après des victoires, le troubler par de funestes divisions et occasioner des secousses dangereuses pour la sécurité du trône. (Voyez la note 38.)

NOTE 22, PAGE 105.

« Les individus rentrent dans la pousssière, ou disparaissent. »

Le général Aubert Dubayet, nommé ambassadeur de France auprès de la sublime Porte, amena avec lui un vieux domestique auquel il était attaché. Ce dernier voulant tirer parti de son voyage, imagina d'employer une centaine de louis, fruit de ses économies, à l'achat d'une cargaison. Il n'était embarrassé que sur le choix des marchandises. Un mauvais plaisant, qu'il consulta, lui conseilla de spéculer sur les perruques. Il prend la chose au sérieux, commande une cargaison de perruques, les fait soigneusement emballer, et s'embarque tout fier et tout heureux, calculant d'avance les profits de son entreprise. Quelle fut sa consternation, en arrivant à Constantinople, de ne voir partout que turbans ! Il espère que parmi les grands du moins les perruques seront en honneur, mais les visites qui se succèdent chez son maître le détrompent bientôt. Dupe d'une mystification, ruiné, blessé dans

son amour-propre, ce malheureux tomba dans une profonde tristesse Le général s'en aperçut, le questionna, et apprit la cause de son chagrin. Il était encore occupé de ce que cette aventure avait de triste et de plaisant lorsque le grand-visir se présenta chez lui. Après avoir pris le café, l'ambassadeur voulant égayer la taciturnité du Turc, lui conta l'aventure arrivée à son domestique. Le visir ne sourit même pas, mais se caressant froidement la barbe, il dit, au bout d'un moment : « Vous vous intéressez à cet homme? » — « Beaucoup; c'est un vieux serviteur qui m'a toujours été très-dévoué. » La conversation change de sujet : le Turc prend congé et s'en va. Le lendemain paraît un firman du Grand-Seigneur qui ordonne à tous les juifs, sous peine d'une amende considérable, de ne paraître en public que coiffés d'une perruque au lieu du bonnet jaune qui les distingue ordinairement. Sa Hautesse daignait condescendre jusqu'à informer les juifs qu'il existait un dépôt de perruques à l'ambassade française. Qu'on juge de l'affluence des demandeurs! On se pressait, on assiégeait les portes : en deux heures tout fut vendu, et ceux qui arrivaient les derniers offraient à genoux des sommes considérables pour obtenir ce précieux passe-port. Cette nouvelle espèce de dîme valut au domestique une petite fortune, et aux pauvres juifs force vexations et force coups de bâton. Cette galanterie turque m'a paru digne d'être citée comme échantillon des gentillesses du pouvoir absolu.

NOTE 23, PAGE 106.

« Il y a en Turquie deux milices, etc. »

Ce fut le sultan Amurath Ier qui, le premier, établit

en Turquie une armée permanente; ce fut lui qui, après avoir étendu ses conquêtes depuis l'Hellespont jusqu'au Danube, forma le projet bien entendu de conserver son empire par un corps de milice accoutumé à la discipline, et qu'il eut soin d'attacher à sa personne par des priviléges particuliers. Dans cette vue, il s'empara de chaque cinquième enfant de tous les chrétiens qui se trouvaient sous sa domination : il les prit à l'âge de quinze ans et au-dessous, les confia pour deux ou trois années aux soins de laboureurs, chargés de les endurcir au travail, et de les élever dans la religion mahométane. On leur enseignait ensuite, avec un soin particulier, le maniement des armes. Pour les familiariser mieux encore avec le carnage, on les accoutumait à faire l'essai de leurs sabres sur des prisonniers ou sur les criminels. Lorsqu'on croyait avoir banni de leurs cœurs tout sentiment d'humanité, on les enrôlait dans le corps des janissaires.

Plus tard, cette soldatesque féroce devint si redoutable, même aux sultans, que Mahmoud mit toute sa politique à l'avilir et à la désorganiser; n'osant l'abolir entièrement, il permit que des hommes de la lie du peuple, que des gens regardés à juste titre comme infâmes, s'enrôlassent parmi les janissaires, et qu'ils continuassent à exercer leurs professions quelque viles qu'elles pussent être. Ces mesures commencèrent l'abjection de ce corps qui ne se compose plus aujourd'hui que des vagabonds de la Grèce et de l'Asie. On peut dire sans exagération que la peste les moissonne tous au bout de dix ans; c'est l'égoût de ce qu'il y a de plus impur en Turquie. La plupart d'entre eux ne savent manier aucune arme : les uns sont porte-faix, les autres bateliers.

Ils mettent le feu dans la ville toutes les fois qu'ils sont mécontens.

Cette troupe est nulle, comme armée, et n'a quelque influence qu'à Constantinople où elle fait partie de la populace. Elle ne continue à exister que parce qu'en Turquie rien ne s'abolit, comme rien ne s'élève : il n'y a que la corruption qui y soit progressive, et qui frappe peu à peu de mort les institutions encore debout.

Note 24, pages 107 et 109.

« Maintenant les janissaires se recrutent, etc... » Et plus loin : « On compte à la disposition du Grand-Seigneur trois cent quatre-vingt-cinq mille hommes de *zaïms*, etc. »

Dans ce que j'ai dit du recrutement des janissaires, et du nombre des forces ottomanes, il s'est glissé quelque erreur. Ce calcul était exact il y a environ cent ans, mais les habitudes molles des Turcs, leur inertie, leur faiblesse, dès qu'ils ne se battent plus que pour conserver, et non pour conquérir, ont éteint parmi eux l'esprit militaire. Les guerres avec l'Autriche et la Russie ont moissonné les trois quarts de l'armée. Dernièrement, dans la guerre contre la Servie, les Turcs ont perdu cent mille cavaliers des mieux montés de la Turquie. (Voyez pour plus de détails sur la Turquie, et sa décadence, le *Tableau historique, politique et moderne de l'Empire ottoman*, par Williams Eton, publié en 1799 ou 1800.)

NOTE 25, PAGE 123.

« Bon Dieu, quand le succès cessera-t-il d'être une raison ? »

Quelle masse de gens n'examine plus dès que la fortune s'est déclarée; et à quel renversement de toute morale cette raison du succès ne peut-elle pas conduire ? A l'époque où les Turcs exerçaient une grande influence en Europe, leurs mœurs avaient si bien pris chez quelques nations, qu'à Venise on faisait des expositions publiques de têtes. On achetait aux soldats les têtes des ennemis qu'ils avaient tués, et lors de la guerre des Vénitiens contre des Pirates nommés *Uscoques*, soixante dix-sept têtes de ces bandits furent exposées le jour de l'Assomption, et ce hideux trophée fit partie de la pompe que le gouvernement déployait dans cette cérémonie. « On ne se souvenait point, » dit l'archevêque de Zara, « d'avoir vu tant de têtes à la fois : elles y firent un spectacle très-agréable; on exaltait le vainqueur jusqu'au ciel.» Ne pourrait-on pas appuyer des considérations importantes et très-morales sur cette disposition imitatrice si forte dans l'homme et qui rend si dangereux de mettre en vue des actions scélérates, surtout comme moyen de triomphe ou de réussite?

Dans la guerre de Candie, le général turc accusait le capitan pacha Hussein : tous deux se plaignaient du grand visir Méhémed pacha; le sultan Ibrahim, sans plus d'informations, manda son ministre et lui plongea de sa main un poignard dans le cœur.

Plusieurs années après, le comte de Cézy, de retour de Constantinople, racontait ce trait devant Louis XIV,

et quelques autres exemples de la justice du sultan ; il échappa au roi de dire : « *Voilà cependant régner !* » Le duc de Montausier, qui était présent, se retourna vivement vers l'ambassadeur, en lui disant tout haut : « *Ajoutez donc qu'on les étrangle* [1]. »

Pendant la guerre des Vénitiens avec la Turquie, une peuplade de Dalmates envoya en tribut à Venise les têtes des Musulmans ; on les payait deux sequins pièce. Les Turcs faisaient les choses plus en grand. Peu après les affaires des Uscoques, dans leur conquête de Candie, ils assiégèrent la Souda, et élevèrent devant ses portes trois pyramides de cinq mille têtes chrétiennes. Avantage sur les imitateurs.

Note 26, page 125.

« C'est alors que la société des Hétairistes se forme. »

Les détails les plus curieux et les plus exacts sur l'*Hétairie* se trouvent, je crois, dans l'introduction de l'ouvrage remarquable, publié en anglais par Georges Waddington, sous ce titre : *A visit to Greece*. Toutes les cérémonies de l'initiation y sont rapportées, ainsi que le serment des initiés qui se termine ainsi : « Je jure par toi, patrie malheureuse ; je jure par tes longues souffrances ; je jure par les larmes amères que tes fils désolés ont répandues depuis tant de siècles ; je jure par la liberté future de mes compatriotes que je me dévoue tout entier à toi, que désormais tu seras le principe et la fin de mes pensées, que ton nom sera la règle de mes actions, et ton bonheur le digne prix de mes travaux. »

[1] *Histoire de Venise*, par Daru, tome IV, page 546.

Note 27, page 141.

« Les Grecs ne comprennent pas la mort; pour eux tout est vivant, animé, même dans un tombeau. »

Il semble que les Grecs d'autrefois aient transmis à ceux d'aujourd'hui ces idées d'une immortalité empreinte des joies terrestres et d'un reflet de cette vie. Il y a dans leurs soins pour les morts la même sympathie, la même grâce touchante. Aujourd'hui il faut le tombeau large et haut, pour que le guerrier puisse y combattre; jadis ils donnaient des armes aux héros, des parfums, des recherches de toilette aux femmes, et des jouets aux enfans. M. de Châteaubriand parle, dans son Itinéraire (page 202), d'un jouet d'acier poli trouvé à Athènes dans le tombeau d'un enfant athénien.

Note 28, page 164.

« Ils restèrent au poste qu'avait déserté leur général. »

Je n'ai point prétendu élever ici des doutes sur l'honneur et la loyauté d'Alexandre Ypsilantis; je n'ai voulu qu'accuser sa faiblesse qui causa de si affreux revers. Mal entouré, ébranlé par les avis les plus opposés, il lui était difficile de prendre un parti; mais, une fois engagé dans la route où il était entré, l'hésitation n'était plus permise.

Note 29, page 182.

« Les volontaires venus d'Europe formèrent un troisième parti. »

C'est un scandale déplorable que la conduite de la

plupart des Européens en Grèce. Tout occupés de leurs intérêts personnels, de leurs animosités particulières, de leur vaine gloire, on les a vu, depuis quatre ans, se disputer les titres de colonels, de généraux, s'injurier entre eux, se battre en duel, envenimer les troubles des Hellènes par le spectacle de leurs propres divisions, créer de nouveaux partis, intriguer, régenter le gouvernement, enfin donner tour à tour en spectacle leur avide cupidité, leur pédanterie, leur vanité. Les uns sont allés chercher des matériaux pour faire des livres; d'autres, sous prétexte de surveiller les intérêts des Grecs, ont trouvé moyen de faire fortune à leurs dépens; les plus désintéressés n'ont songé qu'à acquérir de la renommée, sans résultat pour le pays qu'ils allaient servir : ne voyant dans la Grèce qu'un théâtre où ils pouvaient s'illustrer comme l'avait fait jadis la noblesse française sous les ordres du duc de la Feuillade. Lors du siége de Candie, si fécond en actes de fermeté et de bravoure, et où la plupart des amiraux vénitiens se montrèrent gigantesques, Louis XIV, voulant secourir Venise sans se brouiller avec les Turcs, permit à la République d'enrôler dans ses États; ce fut une sorte de croisade chevaleresque où courut la fleur de la noblesse française. Candie et son gouverneur Morosini se défendaient depuis long-temps avec une énergie admirable. Les Turcs ne se montraient pas moins persévérans et moins énergiques : trente mille des leurs avaient trouvé la mort dans les fossés et sous les murs de la ville, et, malgré la flotte vénitienne, de nouveaux renforts arrivaient sans cesse aux assiégeans, tandis qu'il fallait trop de temps au sénat pour vaincre les difficultés et changer son or en hommes. La garnison était fort affaiblie : les Français,

attendus avec impatience, ne venaient point pour empêcher la place d'être prise : que leur importait? mais pour se distinguer par des actions d'éclat. Le duc de la Feuillade insista donc pour que l'on fît une sortie; le gouverneur, qui en connaissait parfaitement l'inutilité, la lui prouva, et fut ferme dans son refus. Alors, les Français firent la sortie à eux tout seuls, sans plan, sans unité. Leur chef se donna la satisfaction de sortir de la ville, un fouet à la main, pour chasser cette canaille turque : ils se battirent fort bravement; nombre d'entre eux furent hachés sur le champ de bataille, et enchantés de cette belle prouesse qui n'avait pas fait reculer d'un pas les lignes ennemies, ni détruit un seul des ouvrages des Turcs, ceux qui avaient échappé se rembarquèrent, les blessés, les mutilés, les bien portans, et s'en furent pêle-mêle raconter leurs hauts faits à Versailles, laissant Candie s'en tirer comme elle pourrait : ils en avaient fait assez pour leur gloire [1].

Note 30, page 194.

« La citadelle d'Athènes s'était rendue le 6 juin, après une longue sécheresse. »

Le 24 novembre, les Grecs livrèrent un assaut qui réussit en partie, et dans lequel ils s'emparèrent d'un puits situé en dehors de la citadelle, et où les assiégés allaient s'approvisionner d'eau. Ce poste fut défendu avec courage, et coûta beaucoup de sang aux Grecs. « Depuis la nuit, pendant laquelle ce poste fut enlevé aux Turcs

[1] *Voyez* le Siége de Candie, dans l'*Histoire de la République de Venise*, par Daru, tome IV.

jusqu'au 22 de juin, jour de la capitulation (selon M. Waddington, auquel j'emprunte ce récit), la garnison, qui se composait d'environ seize cents personnes, avec bon nombre de chevaux et de bêtes de somme, n'eut d'autre approvisionnement d'eau que celle contenue dans les citernes de la citadelle; encore fut-elle peu ménagée au commencement, l'attente continuelle des pluies si ordinaires dans l'Attique à cette époque de l'année faisant espérer qu'elle se renouvellerait bientôt. Cependant, l'hiver et le printemps se passèrent sans qu'il tombât une averse. Les malheureux assiégés épiaient chaque nuage qui s'élevait au-dessus de la mer Égée, et s'avançait en roulant vers eux. A mesure qu'il semblait s'approcher, ils préparaient des vases, des éponges; ils étendaient leurs schals, leurs turbans, et les voiles même des femmes, afin que pas une précieuse goutte ne se perdît, tandis qu'ils invoquaient à haute voix le nom d'Allah et du prophète : *pas une goutte d'eau n'arrivait jusqu'à eux.* Les nuages, se dissipant en pluies abondantes, arrosaient les plaines au-dessous, les oliviers, les vignes des villages voisins, et même une ou deux fois la ville d'Athènes ; mais ils se dispersaient invariablement autour de l'Acropole, comme s'ils eussent évité le pavillon rouge qui flottait au-dessus.

» Ceci n'est point une fable ; et il se trouva naturellement beaucoup de gens disposés à y voir l'intervention spéciale de la Providence. Quoi qu'il en soit, les cieux continuèrent à montrer la même partialité pendant un siége de sept mois; et les Turcs, voyant de jour en jour leur nombre diminuer, affaiblis, découragés, capitulèrent enfin. Je dois ajouter, pour compléter ce récit extraordinaire, que le troisième jour, après que les

Turcs eurent quitté la place, il tomba un torrent de pluie qui inonda l'Acropole, et cela au moment où la sécheresse de la saison rendait cette circonstance tout-à-fait remarquable. » (*Visite en Grèce, par Waddington.*)

Peu de temps après, Odyssée faisant débarrasser la citadelle des cadavres de l'ennemi et des ruines qui l'encombraient, découvrit la clef d'une voûte qui conduisait, par un escalier secret, à un temple antique dans lequel se trouvait une source d'eau très-pure.

Note 31, page 203.

« Candie était aux Musulmans par la honteuse défection des Sphacciotes. »

Cette peuplade, la plus belliqueuse de l'île de Crète, était parvenue à se faire respecter des Turcs, même pendant leur domination. Elle usait de ce privilége pour opprimer et dépouiller les Grecs des plaines. Elle prit part à l'insurrection générale quand il fallut se battre et chasser les Turcs; mais ensuite, elle voulut dominer à son tour et refusa d'admettre l'égalité de droits : elle avait trop à y perdre. Abusant donc de la facilité de Tombazis, nommé par le gouvernement gouverneur de la Crète, les Sphacciotes commencèrent par demander que tous les genres d'autorité leur fussent confiés; que les capitaines, les chefs, etc., ne fussent choisis que dans leurs rangs. Tombazis crut devoir temporiser avec ces prétentions absurdes, mais il ne put satisfaire à toutes, et les Sphacciotes mécontens firent un traité secret avec les Turcs, leur promettant de leur livrer la Crète, à la condition qu'ils la leur laisseraient gouverner.

Dès que l'ennemi se montra, ils réclamèrent, comme les plus braves, le droit de défendre les postes les plus importans, qu'ils cédèrent peu à peu aux Turcs. Ils ne recueillirent de cette infâme trahison que la honte et les plus odieux traitemens. Leurs principaux chefs furent livrés aux plus horribles supplices, et moururent dans les tortures.

Note 32, page 205.

« Il peut y lire l'inscription, etc. »

Divers bruits se sont répandus depuis sur la mort d'Odyssée : on a prétendu que la corde dont il se servit pour s'échapper de la tour où il était renfermé s'étant rompue, il était tombé sur le pavé et s'était tué. L'on a dit aussi qu'il avait été assassiné dans sa prison par les ordres secrets du gouvernement, ou par une vengeance personnelle de Gouras. Quoi qu'il en soit, le favori d'Ali Pacha, seigneur de Livadie, flétri comme traître à la patrie, repose maintenant dans un coin obscur à la base de l'Acropole.

Note 33, page 206.

« Le comte de Santa-Rosa, entré comme volontaire au service de la Grèce, etc. »

Le comte Sanctorre de Santa-Rosa naquit le 18 octobre 1788, à Savillan, ville du Piémont méridional, d'une famille noble et militaire. Son père se distingua dans la guerre des Alpes, et particulièrement à la bataille de Mondovi. Le jeune Santa-Rosa fut de bonne heure maire de Savillan, puis sous-préfet de la Spezzia, puis officier

supérieur de la garde royale. Avant la révolution de 1820, il était adjudant-général attaché au ministère de la guerre.

Quand vint la révolution piémontaise, il insista pour qu'elle ne se mît pas sous le drapeau de la constitution des Cortès. M. de Santa-Rosa était trop homme d'État pour tenter deux choses à la fois : il ne voulait que l'indépendance de l'Italie. La maison de Savoie n'avait pas de sujet plus fidèle. Oui sans doute, il a conspiré, mais contre l'Autriche, mais avec le prince héréditaire, pour l'illustration et l'agrandissement de la couronne piémontaise ; le prince trahit ; lui, resta fidèle à sa parole, et se dévoua. Les temps du malheur arrivés, chaque homme prit sa place, et cet homme si modéré, mais si intrépide, fut porté de toutes parts à la dictature. Il y déploya la grandeur de son ame, et l'infatigable activité de sa tête ; mais en vain. Les Napolitains battus, Carignan passé à l'ennemi, il fallut céder. Que fit M. de Santa-Rosa ? Il proposa aux ambassadeurs étrangers de s'exiler à perpétuité, lui, et trois de ses amis, qu'il désigna sans les consulter, à condition qu'une honorable amnistie fût accordée à tout le reste, avec quelques espérances de garanties politiques.

A la rentrée du roi Charles-Félix, il se retira en Suisse, où il écrivit sa *Révolution piémontaise*, monument durable de loyauté, de magnanimité, d'impartialité et de bon sens politique. Il vint à Paris : ce fut alors qu'il connut M. le professeur Cousin, et que commença la mâle et tendre amitié qui lia si étroitement deux ames dignes de se comprendre et de s'apprécier. M. de Santa-Rosa fut arrêté. Son ami se fit un devoir et un bonheur de partager sa prison : ils ne se separèrent que lorsque M. de Santa-Rosa quitta la France pour

se rendre en Angleterre. Il y vécut quelques années solitaire. Vers la fin de 1824, il se décida à partir pour la Grèce. Voici l'admirable lettre qu'il écrivit à M. Cousin la veille de son départ; lettre qui ne trouva plus M. Cousin à Paris, et ne lui fut remise qu'à son retour : déjà l'infortuné n'était plus.

Londres, 31 octobre 1824.

« Demain, mon ami, je pars pour la Grèce avec Collegno. Si tu as reçu la lettre que je t'ai écrite, il y a environ six semaines, et que le comte de *** a dû te remettre à son arrivée à Paris, tu ne seras pas étonné de ma résolution... Mon ame avait la conscience d'un devoir à remplir encore dans la vie active. J'ignore si je pourrai être utile; je vais préparé à toutes sortes de difficultés, résigné à toute espèce de désagrémens. Il le faut bien : songe que B*** m'a déclaré que le comité anglais, ou au moins plusieurs de ses membres, désapprouvaient mon voyage. Je veux croire que leurs motifs sont droits; j'ignore s'ils sont fondés. Mais, dans tous les cas, pouvais-je, devais-je retirer ma parole? Les députés grecs seuls avaient le droit de me retenir, eux à qui j'avais offert mes services sans aucune condition. Ils ne l'ont point fait, et je pars.

» Mon ami, je n'avais point de sympathie pour l'Espagne, et je n'y suis point allé, puisque par cela seul je n'y aurais été bon à rien. Je sens au contraire pour la Grèce un amour qui a quelque chose de solennel : la patrie de Socrate! entends-tu bien? D'ailleurs, le peuple grec est brave, il est bon, et bien des siècles d'esclavage n'ont pu détruire entièrement son beau ca-

ractère. Je le regarde d'ailleurs comme un peuple frère. Dans tous les âges, l'Italie et la Grèce ont entremêlé leur destinée, et, ne pouvant maintenant rien pour ma patrie, je considère presque comme un devoir de consacrer à la Grèce quelques années de vigueur qui me restent encore. Je te le répète, il est très-possible que mon espoir de faire quelque bien ne se réalise point. Mais dans cette supposition même, pourquoi ne pourrais-je pas vivre dans un coin de la Grèce, y travailler pour moi? La pensée d'avoir fait un nouveau sacrifice à l'objet de mon culte, de ce culte qui seul est digne de la Divinité, m'aura rendu cette énergie morale sans laquelle la vie n'est qu'un songe insipide.

» Tu n'as pas répondu à la lettre dont je t'ai parlé. Dieu me préserve de penser que tu aies voulu me punir de mon silence en l'imitant! écris-moi, maintenant, je t'en conjure; fais-moi parvenir tes lettres à *Napoli de Romanie*, siége du gouvernement grec dans le Péloponèse. Cherches-en les moyens sans perdre de temps.

» J'emporte ton Platon. Je t'écrirai ma première lettre d'Athènes. Donne-moi tes ordres pour la patrie de tes maîtres et des miens.

» Tu me parleras de ta santé, et avec détails; tu me diras que tu m'aimes toujours, que tu reconnais ton ami dans le sentiment qui lui a commandé ce voyage. Adieu! adieu! Personne sous le ciel ne t'aime plus que moi. »

Note de M. Cousin, tirée du Globe.

« Quand la première lettre où M. de Santa-Rosa m'annonçait sa résolution parvint à Paris, au mois de sep-

tembre 1824, j'étais déjà parti pour Dresde : et quand il m'écrivait une seconde fois de Londres, le 31 octobre, pour m'annoncer son départ, déjà j'étais dans les prisons de la Prusse; et je n'en suis sorti que quelques jours avant sa mort. Je revoyais mon pays, quand lui succombait à Sphactérie. Ne sachant rien de moi comme je ne savais rien de lui, il a dû me croire tranquille à Paris, comme en prison je le croyais tranquille dans sa retraite de Nottingham. Il a dû me croire tranquille à Paris, et il ne recevait de moi aucun signe de vie! Je sais que ses derniers momens ont été admirables, mais tristes. Je lis dans sa lettre à M. Pecchio : *Les lettres de Nottingham m'ont consolé et touché.* Cette ligne me déchire le cœur. Que s'est-il passé dans cette ame aussi tendre qu'elle était forte! Cependant j'ai la ferme espérance que Dieu en aura détourné tout doute cruel, toute idée amère.

» Jeudi, novembre 1825. »

M. de Santa-Rosa laisse une femme vertueuse à Turin, avec quatre enfans, pauvres aujourd'hui, après avoir connu l'aisance; mais l'Italie un jour ne leur manquera pas. Sage, vertueux, sévère pour lui-même, miséricordieux et tendre pour les autres, M. de Santa-Rosa fut chrétien, chevalier et soldat. Pour récompense d'une si belle vie, Dieu lui devait une mort héroïque.

Note 34, page 218.

« Quelque effrayant que soit l'aspect de la Morée en ce moment, etc. »

Les bruits sinistres qui s'étaient répandus sur le dé-

couragement des Grecs, se démentent tous les jours. Ibrahim vient d'être défait sous les murs de Missolonghi : un journal grec rédigé à Napoli de Romanie, et arrivé depuis peu, donne un tableau des nouvelles ressources que se sont créées les Hellènes. Le corps discipliné par le colonel Fabvier a été reçu à Athènes avec les plus vifs transports. Colocotronis vient de se battre : on parle de la reprise de Tripolitza, d'une victoire navale remportée sur la flotte du Capitan-Pacha : des frégates ont sauté : des vaisseaux de transport ont été pris : enfin la malheureuse Grèce n'a fléchi qu'un moment sous le poids de si grandes infortunes : elle est encore debout; elle est encore vivante.

Note 35, page 225.

« Je n'accuserai point de fausseté cette quantité de rapports divers qui nous arrivent de la Grèce, »

Et qui presque tous se contredisent. Selon un écrivain anglais, Mavrocordato est un homme plus que suspect, un ambitieux; un autre auteur affirme au contraire qu'il est de bonne foi, que sa physionomie est franche et ouverte, et qu'il possède les plus grands talens. L'un dit qu'Odyssée est un traître qui s'est joint aux Turcs ; l'autre qu'il n'a jamais appelé, ni accepté l'aide de l'ennemi. L'un représente le colonel Fabvier comme le chef du parti *gallique*, qui, suscité par des agens français, veut assurer le trône de la Grèce au fils du duc d'Orléans; l'autre le dépeint comme un patriote désintéressé, plein de valeur, de dévouement, et dont les services sont de la plus haute importance à la cause qu'il sert. C'est surtout en Angle-

terre qu'on voit se multiplier les écrits les plus contradictoires sur la Grèce ; et peut-être cela s'explique-t-il par l'absence d'intérêt *général*, et la foule d'intérêts *particuliers* qui, dans la Grande-Bretagne, se rattachent à la question de l'indépendance des Grecs. Pour beaucoup de gens, le prêt n'a été qu'une spéculation dont on a cherché à tirer parti par tous les moyens possibles. Les mieux intentionnés ont vu dans la formation d'un comité, le moyen de se donner de l'importance, et une sorte d'influence politique : des hommes vils y ont cherché, à leur éternelle honte, un moyen de s'enrichir, et quand les Grecs les ont menacés de dévoiler leurs turpitudes, ils ont élevé la voix les premiers pour étouffer les cris de ceux qu'ils sacrifiaient ; ils ont calomnié les Hellènes ; ils ont feint le regret de ne pouvoir plus rien pour eux, parce qu'ayant fait leurs propres affaires, ils n'avaient plus que de la honte à recueillir : ils se sont retirés petit à petit, en décourageant tous ceux qui auraient pu prendre leurs places. Un journal anglais, *The Literary Gazette*, dont assurément le témoignage ne peut être suspect, s'exprime ainsi sur ces dégoûtantes menées : « Qu'est devenu le comité grec de Londres ? Il ne s'assemble jamais : il ne fait rien : est-ce la contagion du jeu de bourse et des spéculations qui l'a interrompu ? et lesquels de ses membres sont à blâmer ? D'abominables agiotages ont eu lieu pour le prêt et les garanties fournies par les Grecs. Nous soupçonnons que la *cause* n'a été qu'un prétexte pour satisfaire des vues avides, mercantiles et personnelles. Un pays entier a été mis en danger, sinon sacrifié, pour le gain de quelques louis, de quelques schelings, de quelques sous. M. Blaquière eut une heureuse idée pour la Grèce, si on aspirait

réellement à lui faire prendre rang parmi les nations ; il donna l'exemple d'amener de jeunes Grecs en Angleterre, où une éducation bien dirigée devait les rendre également propres à la guerre et à la législation. Quel a été le résultat de cette démarche? Ces enfans ont été ridiculement promenés en parade, regardés, flattés, au risque d'en faire des sots. Et il ne s'est point trouvé de fonds pour leur enseigner ce qui pouvait leur être d'un avantage durable ainsi qu'à leur pays? De l'argent a été envoyé en Grèce, comme la pomme de discorde, juste ce qu'il en fallait pour allumer des haines, pour faire que les Grecs s'entre-égorgent; mais il n'en restait plus hors de la rue au Change (Change-Alley), pour payer l'éducation de ces enfans. Puis, les patriotes *quakers* ne voulaient soutenir et élever que des *Quiétistes*, et les patriotes radicaux ne voulaient en faire que d'impitoyables sabreurs; desorte que l'union surnaturelle des protecteurs de la Grèce n'existait plus que sur un point, le désir d'avoir le plus d'argent possible, et de le prendre partout où il y en aurait à gagner. Des neuf jeunes Grecs arrivés de la Grèce (le dixième est mort pendant la traversée), cinq sont à l'École du Bourg (*Borough School*), mais à la veille d'en sortir, faute de pouvoir payer leur nourriture et leurs maîtres; et l'on a disposé des quatre autres d'une manière assez bizarre; car, tandis que la société des amis en a adopté un pour en faire un homme tout pacifique, Jérémie Bentham en a pris un autre pour le convertir en une espèce de doctrinaire, en *Benthamiste*. C'est ainsi que les hommes,

« *Play such fanstastic tricks before high heaven*
As make the angels weep »

Note 36, page 234.

« Ce chef, qui rougissait d'émotion et de plaisir en apprenant que son nom était connu et respecté au loin. »

Voyez sur Odyssée, les Mémoires de Raybaud ; l'Histoire de la Grèce par Pouqueville et *Waddington 's Visit to Greece.*

Note 37, page 251.

Voici la traduction en prose de ce Chant, telle que nous l'a remise l'auteur, M. Démétrius Mourousi.

CHANT DES SOULIOTES.

(*Extrait du poëme de Botzaris.*)

« Le fier oiseau qui fend les airs de ses ailes rapides, s'élève sur les sommets des montagnes, et chante : les jeunes filles y viennent puiser de l'eau, et elles nous laissent dérober sur leur sein un baiser amoureux.

» Saute, saute, brave Pallicare : saute, saute encore à la danse ; et demain, comme un lion, tu répandras le sang des Turcs.

« Jeune bergère, pourquoi cette tristesse et ce silence? » — « Mon bien-aimé, hélas! pourquoi me le demandes-tu? L'esclavage est à Souli, et règne dans nos foyers. » — « Ne t'afflige pas; le Souliote marche au combat. »

» Saute, saute, vaillant Pallicare : saute, saute à la danse ; mais demain, comme un lion, répands le sang des Turcs.

» Elle vit encore, ô Souliote; elle vit, cette déesse qui habite le ciel, et dont la voix retentit sur la terre. Ses yeux lancent des flammes ; devant elle disparaissent les ennemis; elle souffle dans le cœur du Grec les sentimens mâles et guerriers. Interroge les Thermopyles, et la voix du Spartiate te répondra :

» Saute, saute, vaillant Pallicare : saute, saute à la danse ; mais demain, comme un lion, répands le sang des Turcs. »

Note 38, page 260.

« Il s'aliène à jamais leurs cœurs, et les rend à la liberté. »

Examinons un moment la conduite de l'empereur de Russie vis-à-vis de la Grèce. En 1820, ce prince avait une armée de sept à huit cent mille hommes, dont l'armement, la discipline et l'instruction avaient été perfectionnés sans relâche depuis la paix. Sa mère, son empire entier, le sénat, les grands, le clergé, chefs, peuples, soldats, tous appelaient de leurs vœux la conquête de la Turquie. Lui-même répondait à un ambassadeur anglais : « Je suis le seul dans mes États qui ne veuille pas la guerre. » L'*Hétairie*, composée d'hommes distingués de toutes les nations, et d'une grande quantité de Grecs, étendant ses ramifications par des succursales établies à Salonique, au mont Athos, à Chios, à Smyrne, à Ayvadi, à Bucharest, à Yassi, et même à Constantinople, sous l'égide de l'ambassadeur et des consuls russes, répandait partout l'esprit dont elle était animée, le besoin de s'instruire, la haine du joug ottoman, l'espoir ardent d'en être bientôt délivré:

elle y ajoutait le désir de l'indépendance nationale, et c'est là le véritable, le seul crime des Grecs aux yeux d'Alexandre. Une diversion puissante avait été ménagée du côté de la Perse; un camp de troupes russes avait été disposé près des confins de l'Arménie turque, prête au premier signal à secouer le joug : il ne manquait plus à l'empereur que des prétextes plausibles pour motiver aux yeux de l'Europe une guerre contre la Porte. Ce fut avec une grande habileté que le baron de Strogonoff travailla à les faire naître : la note qui précéda son départ, l'inadmissible *ultimatum* de la Russie, et les récompenses dont ce diplomate et sa légation furent comblés, ne permettent pas de douter que sa conduite n'eût été dictée d'avance par son souverain. Sur ces entrefaites éclatèrent les révolutions d'Espagne, de Naples et de Piémont : après quelques conférences à Troppau, le congrès fut transporté à Laybach. Habile à profiter des événemens, et d'après des conventions avec l'Autriche, Alexandre avait fait filer le long de la Turquie une armée russe destinée ostensiblement à servir de corps de réserve à l'armée autrichienne d'Italie. Il commençait à devenir probable que les cabinets de France et d'Autriche seraient d'autant plus facilement trompés par celui de Russie, que leur attention allait être entièrement absorbée par les affaires du Midi, et que leurs armées seraient occupées à secourir des rois parens et alliés, ou à se préserver de la contagion des idées d'indépendance : il était facile à Alexandre de profiter de ces embarras pour obtenir, par des concessions adroites, l'acquiescement, si ce n'est formel, du moins tacite, de ces puissances à ses projets sur l'empire ottoman. Mais tout-à-coup, durant

le congrès de Laybach, sans doute avant le moment que l'empereur de Russie croyait opportun, car il est toujours trop tôt pour les caractères faibles, l'insurrection de la Moldavie et de la Valachie éclate. Ypsilantis, prince grec, major-général au service de Russie, soit qu'il se trompât sur les intentions de son souverain, soit qu'il crût l'instant propice pour soustraire la Grèce au joug cruel sous lequel elle gémissait depuis quatre siècles, et à celui plus doux qu'on lui préparait, Ypsilantis avait levé l'étendard de l'indépendance grecque, et proclamé qu'il comptait sur l'assistance de la Russie. A cette nouvelle, l'empereur, surpris et compromis, n'avait que deux partis à prendre, la force ou l'adresse. Il pouvait remplir les projets que les autocrates de Russie se lèguent depuis deux siècles, en marchant droit à Constantinople : l'enthousiasme de la nation russe pour cette guerre, les plus formidables armées, une en Volhinie, de quatre-vingt-quinze à cent mille hommes, un corps cantonné en Bessarabie et sur les bords du Pruth, cinquante mille hommes de la garde impériale rassemblés à Witepsk, deux grandes armées de l'ouest et du sud, un corps d'observation sur le bord oriental de la mer Noire; un auxiliaire ardent au sein même de la Turquie, se montrant de tous les côtés, et prévenant le signal, car l'insurrection des Grecs s'était étendue avec la rapidité d'un incendie; c'était plus de moyens qu'il n'en fallait au souverain du plus vaste Etat de l'Europe pour triompher d'un royaume usé, et reculer les bornes de son empire jusqu'à la Méditerranée. Le fanatisme et la cruauté musulmane fournissaient d'ailleurs assez de prétextes d'hostilité ; mais ce plan était trop hardi pour Alexandre, dont on a voulu ériger l'indécision en grandeur

d'ame et en magnanimité. Il aima mieux temporiser. Par-là, il ne compromettait ni sa dignité, ni le succès de ses desseins, ni les jours de son ambassadeur et de ses autres sujets à Constantinople. Peut-être aussi voulait-il empêcher la nation grecque, qui n'avait pas encore encouru sa disgrâce, de s'exposer seule à la fureur des Musulmans. Il désavoua Ypsilantis, déclarant hautement qu'il considérait son entreprise « *comme l'effet de l'exaltation qui caractérise l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté de ce jeune homme;* paroles remarquables en ce qu'elles condamnent moins la révolte des Grecs, qu'elles n'accusent ce général de maladresse et d'indiscrétion.

Cependant, la fin des révolutions de Naples et du Piémont laissa à l'Autriche et à l'Angleterre le temps d'examiner les manœuvres de la Russie : tout annonçait que la guerre avec la Turquie était résolue; et les cabinets de Vienne, de Londres et de Paris déployèrent une grande activité pour détourner cet orage. L'Autriche n'avait plus de sacrifices à faire pour assurer la tranquillité de l'Italie, couverte de ses troupes jusqu'en Sicile : l'Angleterre avait à choisir entre deux partis; l'un, d'aider elle-même la Grèce à former un Etat indépendant; elle s'assurait ainsi la possession de Malte et des îles Ioniennes, le commerce exclusif des provinces grecques, la suzeraineté de l'Archipel, et elle acquérait le pouvoir de fermer à la fois les Dardanelles aux flottes russes et ottomanes, et l'issue de la mer Adriatique au pavillon autrichien; enfin, elle rendait par-là l'Égypte indépendante, en réduisant la Porte à ne communiquer avec cette contrée que par l'isthme de Suez; et elle eût obtenu pour prix

de ce service des traités de commerce féconds en grands avantages, ainsi qu'une communication prompte et facile par la mer Rouge, avec ses possessions des Indes-Orientales. L'autre parti était de se lier étroitement avec un empire défaillant, de l'aider de ses conseils, de ses vaisseaux, de ses officiers pour le préparer à la résistance, de le seconder dans l'œuvre de soumettre la Grèce autant qu'elle pourrait le faire sans provoquer la Russie, et de tâcher par tous les moyens possibles de mettre un frein à l'influence de ce dernier empire. Ce fut ce rôle qu'elle préféra d'abord, mais sans oser pourtant y déployer tous ses moyens, et en accepter toutes les conséquences. Quant à la France, quoique réellement neutre, elle ne laissa pas de joindre quelques faibles efforts à ceux de l'internonce et de lord Strangford auprès du Divan, et de faire des instances vives et multipliées auprès de l'empereur pour le maintien de la paix européenne. Alexandre eut encore recours à des protestations de bonne foi et d'amour du repos. Une circulaire fut envoyée aux différentes cours. Après y avoir établi la justice et l'énormité de ses griefs contre la sublime Porte, et fait valoir adroitement, comme preuve de sa modération, la situation favorable dans laquelle il se trouvait pour obtenir satisfaction du Grand-Seigneur, après avoir ainsi rempli le double but de convaincre l'Europe de sa puissance et de lui imposer l'obligation de se montrer reconnaissante, il ajoutait, de la meilleure grâce du monde : « Vous voulez empêcher la guerre, je désire de tout mon cœur que vous réussissiez ; vous savez les conditions que j'ai tracées à la sublime Porte ; l'*honneur de ma couronne, le maintien des traités, la protection de*

la religion chrétienne, me font un devoir d'en exiger l'accomplissement. Eh bien ! avisez aux moyens de me dispenser de l'obtenir par la force des armes. Servez-vous de votre influence auprès du Divan ; obtenez ce que je lui demande, et la paix sera maintenue. Vous le voyez, je remets en vos mains le sort de la Turquie et de l'Europe. » L'*ultimatum*[1] auquel il faisait allusion était inadmissible, et il n'était pas besoin des inutiles efforts de lord Strangford et du comte de Lutzow pour en convaincre quiconque connaît la Porte.

Cette vérité frappa d'abord tellement le prince de Metternich et le marquis de Londonderry, dont les yeux se dessillèrent enfin, que l'entrevue de ces deux plénipotentiaires à Hanovre fut suivie d'un prompt accord sur la manière d'envisager les choses. Ils firent continuer les démarches de leurs cours auprès du Divan, quoique tous deux en connussent l'inutilité, mais dans le but de gagner du temps, et dirigèrent toutes leurs manœuvres vers Saint-Pétersbourg. L'empereur vit qu'il ne pouvait donner le change aux puissances de l'Europe, qu'elles étaient averties, et, placé une seconde fois entre la force et la ruse, il prit encore le dernier parti. La Turquie n'accordait rien, et le fameux ultimatum tomba en oubli, sans qu'Alexandre trouvât *l'honneur de sa couronne compromis.* Les massacres, les incendies se multiplièrent en Moldavie et en Valachie, sans qu'il songeât au *maintien des traités :* on continua à égorger les chrétiens, le sang de

[1] L'évacuation de la Moldavie et de la Valachie (non encore évacuées aujourd'hui) était la principale condition de cet ultimatum, très-vague du reste, et qui laissait à l'empereur la facilité de céder ou de disputer, à son choix.

ses frères de religion reflua jusqu'à ses pieds; mais il avait fait enterrer le patriarche Grégoire; c'était sans doute assez *pour la protection de la religion chrétienne.* D'ailleurs, qu'importaient les retards pour ses intérêts? qu'importait le massacre d'un million de Grecs? Ils avaient parlé d'indépendance nationale, et la fureur des Ottomans et des Hellènes préparait chaque jour des chemins plus faciles à l'ambition et aux conquêtes de la Russie.

Mais ce qui ne pouvait être indifférent à l'empereur, quels que fussent ses projets, c'était l'étroite union de l'Angleterre et de l'Autriche. Malgré le mystère que mirent dans leurs démarches les ministres de ces deux puissances, les journaux anglais soulevèrent un coin du voile, et il fut à peu près prouvé qu'ils s'étaient prononcés avec beaucoup d'énergie et d'unanimité contre les desseins secrets qu'ils supposaient à la Russie. Le point le plus urgent pour Alexandre était donc de les désunir. Le cabinet de Vienne, le plus à craindre, tant à cause de son influence sur l'Allemagne, de son voisinage immédiat avec la Pologne et la Turquie d'Europe, que des troupes nombreuses dont ses frontières sont garnies de ce côté, était aussi le plus facile à gagner. On pouvait lui offrir des concessions de son goût sur les deux rives du golfe Adriatique et de la mer de Gênes. Tel fut probablement l'objet de la mission mystérieuse de M. de Tatischeff à Vienne. Depuis cette époque, on a vu le plus parfait accord régner entre les deux empereurs. L'Autriche n'a pas rougi depuis lors d'avoir recours aux artifices les plus machiavéliques, aux mensonges les plus grossiers, aux calomnies les plus atroces, pour tromper l'Europe, et surtout l'Angleterre, sur le véritable état des négociations et des choses, et sur le résultat même des

événemens les plus importans, quoique la vérité ne pût manquer d'être connue plus tard. Telle est aussi la cause de l'opiniâtre résignation avec laquelle elle a supporté les mauvais traitemens, les hauteurs, les mystifications du Divan : ce qui est un trait remarquable et particulier à notre ère politique.

De son côté, son allié du Nord a suivi fidèlement un système tout opposé pour arriver au même but. Il n'a négligé aucun moyen pour convaincre les autres souverains et leurs peuples de sa grandeur d'ame, de son désintéressement, de son amour de l'ordre et de la paix, pour leur faire sentir le mérite de pareilles vertus alliées à une puissance sans bornes. Il a même poussé l'attention sur ce point jusqu'à leur dicter, dans ses propres gazettes, les louanges dont ils devaient l'encenser. Si, pour punir les Grecs d'avoir préféré la liberté à l'honneur d'être les instrumens de ses conquêtes, aussi bien que pour acheter la connivence de l'Autriche, il juge nécessaire d'abandonner toute une nation chrétienne à la merci des barbares, il a soin de laisser à ce dernier empire et à l'Angleterre tout l'odieux d'une si révoltante profession de principes, toute la honte d'un système de calomnies et de mensonges d'autant plus infâmes qu'il est dirigé contre un peuple qui défend son existence. Pour lui, il se réserve tous les honneurs d'une piété profonde, d'une charité toute royale, en recueillant les restes du patriarche massacré avec toutes les cérémonies dues à son rang, en autorisant dans tous ses États, en faveur de cette population proscrite, des prières et des aumônes publiques auxquelles il contribue lui-même largement.

Ce sera un spectacle curieux dans l'histoire que celui

de deux potentats se répartissant volontairement deux rôles si contraires, dans l'intention commune et dans le but commun de se partager sans obstacles, sans bruit, et pour ainsi dire, sans scandale, un grand empire qui s'écroule, et les deux pays les plus célèbres de l'antiquité. Il ne sera pas moins curieux pour la postérité de voir l'Angleterre négliger une si belle occasion de défendre ses intérêts matériels en même temps que les droits de l'humanité, et s'aveugler au point de choisir le parti du déshonneur, non-seulement sans profit pour elle, mais encore de façon à se nuire.

Cette nouvelle combinaison, en attirant l'Autriche vers la Russie, laissait l'Angleterre réellement isolée dans ses efforts pour s'opposer aux vues du cabinet de Saint-Pétersbourg. Ce n'était pas assez; il était essentiel de faire durer son erreur le plus long-temps possible. L'Autriche, avant de travailler à l'agrandissement de la Russie, et d'ajouter à ses propres domaines quelques provinces turques, voulait consolider son établissement en Italie; un congrès était nécessaire pour remplir ce dernier objet. Il avait été annoncé solennellement pour le courant de 1822. Il s'agissait d'atteindre ce terme sans laisser entrevoir à la cour de Londres le changement et la défection de celle de Vienne. Il n'était pas non plus indifférent aux deux empereurs de faire partager cette erreur par le cabinet des Tuileries, ou de l'intéresser du moins à taire ses découvertes. La communication qu'il en aurait pu donner à celui de Saint-James pouvait amener entre ces deux pays un concert de vues et d'efforts très-nuisible à l'exécution d'un plan évidemment contraire à leurs plus grands intérêts. Les affaires d'Espagne

et les troubles partiels qui se manifestèrent alors, vinrent, merveilleusement à propos, détourner l'attention de la France de ce qui se passait dans l'Orient. L'étalage pompeux des grands principes proclamés alors par les deux empereurs contre les révolutions et l'envahissement des idées libérales, avait pour double but d'empêcher l'affranchissement de l'Italie, et de fasciner les yeux des cours de Paris et de Londres sur un des plus importans objets du Congrès. Cependant, ces précautions ne suffisaient pas pour tromper la Grande-Bretagne: sa jalousie naturelle contre les puissances continentales, et surtout contre la Russie et l'Autriche, la rendait plus vigilante sur toutes leurs démarches. D'ailleurs, son union momentanée avec la seconde, l'avait mise en possession d'une partie des secrets. On ne pouvait interrompre tout-à-coup ce commerce confidentiel sans tout compromettre. Il fallait, à la fois, feindre encore l'espoir de faire prendre une tournure favorable aux négociations de Constantinople et expliquer le rétablissement de la bonne harmonie entre les empereurs, par un changement dans les vues de celui de Russie : de-là cette nouvelle opiniâtreté à reproduire auprès du Divan, de concert avec lord Strangford, des propositions repoussées avec non moins de persévérance : de-là, l'envoi de M. d'Attenfels à Constantinople pour remplacer M. de Lutzow dont la patience était à bout; l'ordre à M. Hagenauer de se rendre à Bucharest, au moment même où les Turcs réduisaient ce pays en cendres : de-là, ces assurances qu'Alexandre avait renoncé à réclamer par les armes l'exécution de son ultimatum; de-là ces nouvelles, toujours annoncées avec emphase, de l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie, et tou-

jours démenties : de-là, ces rapports infidèles sur les succès extraordinaires des Musulmans dans l'ancienne Grèce et dans la Morée, appuyés d'affreuses diatribes contre les Grecs, pour que la cause de la guerre parût anéantie avec cette nation, et afin de persuader aux autres cabinets qu'il n'était plus temps de la secourir. Mais l'Angleterre saisit enfin les fils de cette trame, et peut-être la honte d'avoir été deux fois dupe de la Russie et de l'Autriche, a-t-elle été pour quelque chose dans la résolution que prit tout-à-coup lord Castlereagh de se couper la gorge. Quoi qu'il en soit, la Grande-Bretagne changea de système, mais imitant la marche tortueuse et lente des autres cours, elle ne se déclara pas hautement pour les Grecs, se réservant de les secourir partiellement et de contrecarrer les projets de l'Autriche et de la Russie. Quant à ces deux puissances, elles ont continué à marcher de concert, sans rien changer, du moins en apparence, à leur premier plan. Des bruits de guerre recommençaient cependant à circuler en Russie depuis six à huit mois. Le voyage de l'empereur en Crimée cachait même, dit-on, quelques préparatifs secrets, lorsque la mort est venue le frapper, et a terminé brusquement une carrière qui eut quelques éclairs de grandeur, mais trop courts et trop passagers [1].

La bienveillance et l'impartialité que l'on doit apporter dans le jugement des individus, sont peut-être

[1] Cette note m'a été communiquée long-temps avant la mort de l'empereur Alexandre : je n'y ai rien changé, parce que les faits subsistent, et que rien ne me semble avoir démenti les conclusions qu'on en a tirées.

encore plus nécessaires pour juger les rois qui marchent dans un sentier tout autrement glissant, et où il est si difficile de se bien diriger. Je voudrais voir dans Alexandre le grand homme modéré dans l'emploi de la force, ferme, puissant et pacifique; placé si haut et cependant humain et doux. J'avoue que je ne le puis : la versatilité, l'hésitation, des traités douteux, des désaveux plus douteux encore, des menées et des intrigues secrètes pour obtenir ce qu'il aurait pu prendre ouvertement : tout cela ne peut me paraître de la grandeur, et encore moins de la magnanimité. Sa modération qui serait sublime si elle était sincère, ne me semble qu'une mesure de prudence pour assurer la sécurité de son trône, ou peut-être des trônes. De grands intérêts vus petitement, marqueront, je crois, sa place dans l'histoire; et la postérité aura peine à reconnaître l'humanité d'un monarque qui, d'un mot, pouvait arrêter le massacre d'un peuple, son coreligionnaire, et presque son compatriote. Peut-être aussi l'Autriche s'est-elle adroitement servie de la réputation de justice d'Alexandre, et même de ses qualités, pour l'engager dans un rôle passif. « Vous êtes le plus généreux, le plus puissant de tous, » lui a-t-on répété. « Comme chef de la Sainte-Alliance, vous devez à votre gloire, à votre caractère, à votre titre de pacificateur de l'Europe, d'attendre à la dernière extrémité pour déclarer la guerre à la Turquie. » On l'a toujours tenu en échec en l'opposant à lui-même, et on a prolongé ainsi cette inhumaine et honteuse neutralité. Les changemens qu'entraîne sa mort, amèneront peut-être quelque décision favorable aux Grecs, quoiqu'il soit plus que douteux que l'interven-

tion des Russes puisse être réellement utile aux grands intérêts de la Grèce. Le clergé moscovite qui représente une grande partie de la nation est très-prononcé en faveur des Grecs, mais l'empereur Nicolas paraît disposé à céder à l'influence anti-chrétienne. Le cabinet russe, poursuivant ses desseins, va-t-il juger que l'époque de la dissimulation est passée, que celle de la force ouverte est venue?

L'Angleterre hésite aussi : étendant de tous côtés les mains pour saisir son intérêt bien entendu, elle ne sait à quoi se décider, car les intérêts de ce monde varient. Elle balance sans cesse, ne sachant si elle sera grande ou basse, si elle appuiera le pacha d'Égypte ou les Hellènes; ne connaissant bien ni ses alliés, ni ses ennemis; car où est le traité de commerce le meilleur et le plus sûr? Qui laissera prendre le plus; et qui pourra le plus donner?

Note 39, page 268.

« Je n'ai que ma voix à leur donner, disait-elle, etc. »

Madame de Krudener, fille du comte de Wittenkoff, gouverneur de Riga, et arrière-petite-fille du célèbre maréchal Munich, naquit à Riga, en 1766. Elle passa une grande partie de sa jeunesse à Paris, où son père l'amena qu'elle n'avait encore que neuf ans; elle y vit Diderot, d'Alembert, Helvétius, Grimm, et tout ce qui composait alors la société philosophique et littéraire de l'époque. Elle montra de bonne heure un esprit ardent, de l'enthousiasme pour le beau, et de l'exaltation dans tous ses sentimens. Elle était d'une beauté remarquable; ses traits, l'expression de sa physionomie, et jusques

à ses mouvemens avaient quelque chose d'original et d'imprévu, et elle exerçait sur presque tous ceux qui la connaissaient un empire dont on ne pouvait ni se rendre compte, ni se défendre. Diderot disait que son regard pénétrant semblait *traverser* le passé et l'avenir. Mariée, en 1788, au baron de Krudener, ambassadeur à Berlin, elle apporta dans le monde un éclat et un charme qui lui valurent de nombreux succès. Un jeune homme, secrétaire d'ambassade près de son mari, conçut pour elle la plus violente passion, et se suicida de désespoir. On croit généralement que c'est le héros du roman de *Valérie* que madame de Krudener publia plus tard, et qui la fit d'abord connaître du public. La première partie de sa vie fut orageuse et passionnée; elle se sépara de son mari qui avait demandé le divorce, et se retira à Berlin, où elle vécut dans l'intimité de la reine de Prusse. La mort de cette princesse l'affecta vivement, et influa sans doute sur la disposition religieuse et contemplative qui commençait à se développer en elle. Les ouvrages de Yung Stilling, dont elle faisait sa lecture favorite, achevèrent de la porter au mysticisme. Après avoir vécu quelque temps dans la retraite se consacrant à des œuvres de charité, elle reparut tout-à-coup, non plus comme une femme du monde, brillante d'esprit, d'attraits et de beauté, mais comme une pénitente ayant reçu du ciel la mission de rassembler les fidèles et de les conduire au salut. Son âme brûlante avait changé de direction : elle prêchait la doctrine de l'Évangile dans toute sa pureté; l'amour et la charité étaient les bases de sa croyance. « Aimez-vous les uns les autres, et soumettez-vous au Seigneur, » disait-elle.

Elle avait plus d'exaltation que de jugement. Le raison-

nement, selon elle, était un piége de la vanité : il fallait que tout fût d'élan. Elle prêchait toujours d'inspiration; écartant les questions de dogmes pour ne développer que des idées mystiques ; elle croyait beaucoup au ciel, fort peu à l'enfer. Elle accordait peu de puissance au démon; elle reconnaissait le principe du mal, mais elle pensait que l'homme était envoyé sur cette terre pour l'user et le vaincre. Quoi qu'on en ait pu dire, sa vocation religieuse était exempte de toute affectation et de tout charlatanisme : elle aimait Dieu d'un amour ardent, et ses créatures pour l'amour de lui.

Elle parcourut une partie de l'Allemagne, prêchant de village en village ; mais son enthousiasme agitant les esprits, le roi de Wurtemberg la bannit de ses États, et elle se réfugia dans ceux de l'électeur de Bade. Elle mêlait à ses prières des prédictions menaçantes contre les puissans de la terre qui s'écartaient de la droite voie. Elle annonça, dit-on, la chute de Bonaparte : et cette catastrophe, qui arriva peu de temps après, affermit sa réputation de prophétesse et d'*illuminée*. Elle vit, dans une crise aussi violente, le moment favorable pour ramener le genre humain à des idées de paix, de justice et d'humanité. En 1814, elle suivit à Paris l'empereur Alexandre, qu'elle croyait choisi par le ciel pour régénérer le monde; et peut-être doit-on à l'influence qu'elle exerçait alors sur ce monarque la modération qu'il montra dans cette campagne. Pendant son séjour à Paris, elle avait des assemblées mystiques où se réunissaient les souverains alliés [1] : tantôt elle leur expliquait les anciennes

[1] Ces assemblées ont eu lieu plusieurs fois chez madame de la Harpe, femme de l'ancien précepteur de l'empereur Alexandre.

prophéties; tantôt, animée par son zèle, elle exaltait la gloire de leurs destinées, s'ils savaient comprendre leur mission et la remplir; quelquefois elle chantait des hymnes saints qu'elle composait elle-même. Ces prières étaient brûlantes : c'était une foi vive, une charité inépuisable, et une ardeur qui ne se rallentissait jamais. La condamnation du malheureux Labédoyère l'affligea profondément; elle alla le visiter dans sa prison, et fit de vaines tentatives pour le sauver; mais après sa mort elle assura qu'il lui était apparu rayonnant, et joyeux d'être délivré des misères de cette vie.

Beaucoup de gens ont vu dans la *Sainte Alliance* le résultat des conférences de madame de Krudener avec les souverains du Nord, et il est vrai qu'elle avait rêvé l'union des rois, mais dans l'intérêt de tous. Elle voulait la paix universelle, et elle ne voyait d'autre moyen d'y arriver que l'alliance des puissans du siècle, cimentée par la religion, et ayant pour but de travailler à se rendre meilleurs et plus dignes du pouvoir : cela même n'était à ses yeux que passager, et en attendant un meilleur ordre de choses. Elle croyait qu'on n'arrivait à la vraie liberté qu'à force de vertus, et que le noviciat était long et pénible.

Elle laissa Paris presque en même temps que l'empereur Alexandre, et alla en Suisse, où elle erra de canton en canton, poursuivie et persécutée par les magistrats, jusqu'à ce que le canton d'Argovie lui offrît un asile. Elle y séjourna long-temps; les fidèles venaient en foule l'entendre. Elle parlait souvent cinq ou six heures de suite, debout, en plein air, au milieu de la campagne; mais la fatigue causée par ces improvisations, les insomnies, les longs voyages, les jeûnes prolongés qu'elle

s'imposait, affaiblirent extrêmement sa santé, sans que son ame perdît de son énergie. Elle retourna en Allemagne; ses disciples étaient dispersés : les gouvernemens craignaient son éloquence, sa hardiesse, le vague de ses idées qui réveillaient toutes les rêveries des Allemands. Elle se rendit à Riga, et y vécut solitaire et toute occupée d'œuvres de charité. Elle avait depuis long-temps donné aux pauvres tout ce qu'elle possédait, mais elle leur prodiguait encore ses soins et les aumônes qu'elle recueillait pour eux. Levée chaque matin avec le jour, elle recevait les infirmes, les malades, pansait leurs plaies, leur distribuait des vêtemens, allait visiter ceux que leurs souffrances retenaient au lit. Chaque personne qui désirait la voir avait accès auprès d'elle : elle accueillait indistinctement tout le monde.

Lorsque l'insurrection des Grecs éclata, elle se déclara hautement en leur faveur. Elle avait été trompée dans les espérances qu'elle rattachait à l'union des rois : elle embrassa dans la cause des Grecs l'union de la justice, de la religion et de la liberté, féconde en grands résultats. Elle pensait que le bien, pour être durable, devait être fondé d'accord avec les masses, mais elle voulait qu'il en coutât le moins de sang possible, et son vœu le plus cher était que la Russie intervînt pour assurer près de la Turquie l'indépendance de la Grèce. Ce fut sans doute là un des motifs qui l'amenèrent à Saint-Pétersbourg. Sa maison y devint le rendez-vous de tous les Russes qui aimaient et protégeaient les Grecs. Elle vit l'Empereur, l'entretint à ce sujet, et parvint à ébranler ses résolutions de neutralité; mais l'Autriche fut avertie à temps : M. de M... fit insérer

dans les journaux allemands une note contre madame de Krudener et son influence en Russie. Soit que l'Empereur cédât à la crainte de passer pour faible, soit qu'en effet il redoutât l'ascendant de madame de Krudener qu'il voyait alors souvent, et à laquelle il remettait des sommes considérables pour ses charités, il alla chez elle, lui représenta que l'Autriche ne la voyait pas avec plaisir à Saint-Pétersbourg, qu'elle pouvait le compromettre vis-à-vis de cette puissance, et même l'empêcher de faire plus tard quelque chose en faveur des Grecs; qu'il était lié par de hautes considérations politiques; enfin qu'il attendait de son dévouement qu'elle s'éloignât de la capitale et partît pour la Crimée. Elle ne montra aucun ressentiment de cet acte d'injustice : dégagée de tout soin terrestre, ce qui la regardait seule lui était devenu indifférent. « Je serai partout sous la main de Dieu, » disait-elle; mais elle s'éleva avec force contre l'abandon de tant de chrétiens, de tant de martyrs. Elle reprocha à Alexandre sa froideur; elle le conjura de sortir de cette apathie. « Si vous persistez dans votre aveuglement, lui dit-elle, vous serez frappé dans ce que vous avez de plus cher : dans votre maison, dans votre peuple, et enfin dans vous-même. » Ces prédictions, qu'elle répéta à quelques amis après avoir quitté l'empereur, se sont accomplies : Alexandre a perdu une fille naturelle dont il était idolâtre; des inondations ont désolé sa capitale, et un an après, à la même époque, il est tombé dangereusement malade, et il est mort avant d'avoir fourni la moitié de sa carrière.

Madame de Krudener continua à mener en Crimée le même genre de vie : dès que sa santé le lui permettait,

elle reprenait ses prédications et ses exercices religieux : attaquée d'une longue et douloureuse maladie, elle mourut au mois de janvier 1825.

Cette femme extraordinaire n'a laissé aucun écrit, comme monument de ses doctrines ; il reste d'elle quelques hymnes pieuses composées dans ses momens d'inspirations ; sa fille, madame de Berckheim, les possède. Du reste, madame de Krudener n'avait pas de système arrêté ; il y avait dans sa croyance beaucoup de vague et d'entraînement. Elle était née catholique, et honorait cette religion, mais sans en pratiquer les rits ; elle n'allait pas à confesse, et ne communiait point ; cependant elle n'attaqua jamais les dogmes du catholicisme. La tolérance, l'amour et la charité étaient ses vertus premières ; elle ne croyait pas à la vertu humaine qui prend sa source dans l'orgueil. La philantropie sans religion lui paraissait une illusion de la vanité, le bien partant d'un faux principe, et sans mérite aux yeux de Dieu ; elle n'avait foi qu'à la force d'en haut. Rêveuse comme les Allemands, elle s'abandonnait à ses inspirations, sans songer à rien fonder ; mais dans le moment elle était toute-puissante sur les ames. Il y avait en elle une onction, une tendresse, une indulgence de repentir qui la rapprochaient de la Madelaine des saintes Ecritures, et ses visions, ses extases mystiques avaient quelques rapports avec celles de sainte Thérèse.

Madame de Krudener conserva toute sa vie un regard plein de tendresse, de douceur et de calme, et un son de voix solennel et touchant qui attirait doucement les ames, et les entraînait à sa suite. Elle semblait dire : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, afin que je vous mène à celui qui soulage. » Il y avait en elle un élan et

une force d'amour surhumaine. Elle rappelait cette prophétesse d'Alexandrie qui parcourait les places publiques, portant d'une main une torche allumée pour consumer, disait-elle, le paradis, et de l'autre une coupe remplie d'eau pour éteindre les feux de l'enfer, afin qu'on n'aimât plus Dieu que pour lui-même.

FIN.

